LE MARI

DE

LA DANSEUSE

CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

D'ERNEST FEYDEAU

Format grand in-18

ALGER. Étude (2e *édition*)	1 vol.
LA COMTESSE DE CHALIS (4e *édition*)	1 —
UN DÉBUT A L'OPÉRA (3e *édition*)	1 —
DU LUXE, DES FEMMES, DES MŒURS, DE LA LITTÉRATURE ET DE LA VERTU	1 —
LE MARI DE LA DANSEUSE (4e *édition*)	1 —
MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND (3e *édition*)	1 —
LE ROMAN D'UNE JEUNE MARIÉE (5e *édition*)	1 —
LE SECRET DU BONHEUR (2e *édition*)	1 —

Poissy — Imp. Arbieu, Lejay et Cie.

LE MARI

DE

LA DANSEUSE

ÉTUDE

PAR

ERNEST FEYDEAU

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

LE MARI

DE

LA DANSEUSE

I

COMMENT AIMENT LES HOMMES

La rupture de Barberine et de Saint-Bertrand fit une très-grande sensation à l'Opéra. On en parla pendant quinze jours au foyer de la danse. Chacun contait l'histoire à sa façon, approuvait, blâmait, plaisantait, disait son mot, donnait son appréciation. On condamnait généralement le vicomte. Les femmes surtout ne lui pardonnaient pas d'avoir voulu se marier. Quant aux hommes, en attendant le retour de Barberine, ils exaltaient son talent et sa beauté.

— On n'a vraiment jamais vu de plus charmante femme! disaient les jeunes.

— C'est un ange! s'écriaient les vieux.

Sa rentrée à l'Opéra fut un triomphe. Le public, qui avait plus ou moins entendu parler de *son aventure*, accueillit la

danseuse par une pluie de fleurs et trois salves d'applaudissements. C'était à qui, parmi les coryphées, viendrait serrer sa main dans la coulisse. Les abonnés se pressaient dans sa loge, la félicitaient, la complimentaient. Elle répondait à tous avec convenance, mais sans effusion. Elle avait toujours été un peu réservée; maintenant, elle était sérieuse. Quelque chose était mort en elle. Ce n'est jamais impunément que l'on perd une première illusion.

Un mois environ après son retour, les habitués du théâtre purent compter ses soupirants. Ils étaient nombreux. Chacun d'eux, aussitôt qu'elle apparaissait au foyer, s'empressait de lui présenter ses hommages; et tous, à tour de rôle, qui dans les recoins du couloir, qui aux environs de la scène, l'entretenaient aimablement, lui disaient quelque mot gracieux. On les voyait se guetter, s'épier, se succéder sans relâche auprès de la jeune femme; et ils se déchiraient les uns les autres avec le plus louable acharnement.

En tête de ces soupirants, il convient de placer le sieur La Gruelle. La Gruelle avait toujours eu une admiration sans bornes pour Saint-Bertrand. Il le reniait, maintenant qu'il s'était si mal comporté avec Barberine; mais il rendait hommage à son goût en aspirant hautement à l'honneur de lui succéder. Il fallait voir comme il affichait la danseuse! Il avait toujours son nom sur les lèvres. Il la suivait partout, assommant de ses soupirs et de ses protestations. Chaque matin, son domestique allait prendre de ses nouvelles. Il lui envoyait des fleurs et d'énormes sacs de bonbons. Il l'abordait aux Champs-Élysées, se promenait avec elle, parlant haut pour se faire remarquer des passants, faisant craquer ses bottes et fouettant l'air de sa badine, lui don-

nant la main galamment pour l'aider à remonter dans sa voiture; et nul, dans tout Paris, n'était plus heureux que cet homme sensible; car il n'admettait pas un seul instant que Barberine pût lui résister.

Le second des soupirants de Barberine était Cocodès. Cocodès avait eu la douleur de perdre, dans la même année, le duc, son père, et madame la douairière, sa grand'mère. Maintenant il était maître de ses actions, et sa fortune dépassait de beaucoup celle de La Gruelle. Ennuyé des méchancetés de Cocodète, qui s'était galvaudée, d'ailleurs, disait-il, avec des figurants, il l'avait *exilée de son cœur*. Il ne lui parlait plus. Il ne la regardait même pas. Son existence n'était ni plus ni moins extravagante que celle de son ami le duc d'Authon. Il ne dormait que pendant le jour, se grisait chaque nuit avec ses amis, jouait un jeu d'enfer, s'échappant de Paris de temps à autre pour aller chasser dans ses terres, courant le *steeple-chase* au printemps et à l'automne, au grand détriment de ses membres, car le pauvre garçon, quoique bon cavalier, faisait des chutes terribles presque à chaque course, et il avait le crâne, les jambes et les bras extrêmement endommagés. Cocodès n'éprouvait pas pour Barberine une passion égale à celle de La Gruelle. Il ne l'aimait même presque pas. Mais, étant excessivement désireux de se ruiner, il pensait qu'il n'y avait pas de meilleur moyen, pour atteindre ce résultat, que de se faire un peu aider par une jolie femme. Et quelle plus jolie femme y avait-il alors à Paris que Barberine? Cocodès, lui aussi, poursuivait donc Barberine, et, sans la fatiguer peut-être autant que La Gruelle, il ne lui épargnait ni les regards en coulisse, ni les sollicitations.

Le troisième soupirant de la danseuse était Rogatchef. Voyant la place libre auprès de Barberine, il s'était immédiatement remis sur les rangs. Mais il ne l'affichait pas, lui, au contraire! Il affectait de ne pas lui parler au théâtre. Il la guettait dans la rue, et l'abordait quand elle se rendait à l'Opéra. Et il lui tenait alors toute sorte de discours *raisonnables* pour lui persuader qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de lui donner la préférence sur ses rivaux. Ne l'avait-il point aimée avant eux? Ne s'était-il pas docilement tenu à l'écart depuis que Barberine l'avait éconduit? Enfin ne réunissait-il pas en lui toutes les conditions désirables? Il était jeune, riche, bien né, complaisant, généreux, fidèle, soumis et rangé.

Le quatrième soupirant de Barberine était un effrayant vieillard de soixante et dix ans. Il se nommait M. Lorvieux. Depuis quarante ans, ce septuagénaire jouissait des entrées de faveur dans les coulisses, et, pendant cet espace de temps considérable, il n'avait pas manqué une seule représentation. L'Opéra réunissait pour lui les plaisirs de tout l'univers. Chaque soir, il arrivait avant le lever du rideau, et il se retirait le dernier, à regret, quand les lustres étaient éteints, avec la garde et les employés du théâtre. Jamais il n'avait mis le pied dans la salle. Pendant la représentation, on le voyait errer sur les bas côtés de la scène, et, pendant les entr'actes, il allait s'asseoir sur une banquette, au foyer. Il ne parlait à personne qu'aux femmes. Et il ne leur parlait qu'à voix basse et en les regardant de côté. On ne savait quelle était sa fortune. On ignorait ses antécédents. Peut-être n'avait-il pas d'antécédents? Quelques-uns prétendaient qu'il était né à l'Opéra, dans *les*

dessous. D'autres disaient qu'il y logeait. Le fait est qu'on ignorait où pouvait être située sa demeure, et on ne le rencontrait jamais en ville. Cet homme extraordinaire semblait l'âme du monstrueux monument; une âme sourde et muette, car il n'avait jamais écouté une note de musique, ni donné son avis à personne sur quelque chose que ce soit. Sa vie était concentrée dans ses yeux. Il n'existait que par eux. Ses yeux avaient une poignante expression de passion : gros, ronds, saillants, brûlants, noirs comme l'encre et palpitants entre deux lourdes paupières frangées de longs cils. C'était une sorte de colosse que ce Lorvieux. Il avait six pieds de haut, et la circonférence de sa taille atteignait les proportions d'une barrique. Il marchait en écartant ses pieds énormes, avec ses longs bras ballants et ses épaules voûtées. Son front fuyant, un front de gorille, était tout hérissé de cheveux ras et tout blancs. Il avait la face rose, nue, bien en chair; un nez fait en mufle de veau, avec des narines épaisses; la lèvre sanguinolente, les dents blanches et de larges oreilles plates, d'où s'échappaient des touffes de poils gris. Ses mains courtes, façonnées en palettes, montraient des veines tordues comme des cordes, et ses gros doigts noueux, carrés, roides comme des bâtons, étaient armés d'ongles luisants et durs, taillés en pointe. Il portait, en toute saison, des escarpins à rosette et cirés à l'œuf, un habit d'une telle ampleur, qu'il faisait de larges plis autour de sa taille, un gilet noir, une cravate blanche, et son chapeau, qu'il tenait toujours à la main, par convenance, était invariablement entouré d'un crêpe. Mais personne n'aurait pu dire de qui M. Lorvieux portait le deuil.

Ainsi bâti et affublé, cet homme avait l'air d'un vieux

loup phénoménal et récemment engraissé de viandes fraîches.

Jusqu'alors, il s'était contenté de soupirer *pour les petites*. Elles le toléraient, car il était discret, disait-on, généreux, et peu gênant. Mais, arrivé au déclin de sa vie, lui qu'on avait toujours vu mystérieux et furtif, il se mit tout à coup à donner d'étranges signes d'existence. Barberine l'émut. Elle le fit parler. Un soir, sans dire gare, il se mêla au groupe d'hommes qui l'entouraient et dit son mot. Cela fit sensation. On découvrit que M. Lorvieux avait une voix caverneuse. Et, depuis, avec la grâce d'un éléphant qui chemine les pieds empêtrés dans la vase, il se mit à tourner lourdement autour de la danseuse, profitant de toutes les occasions où elle était seule pour l'effrayer de ses soupirs et la stupéfier de ses compliments.

Le dernier des soupirants de Barberine était le comte de Perche. Il était très-froid, comme on sait, et parfaitement convenable. Ses amis le comparaient assez volontiers à une carafe d'orgeat. Sa vie avait toujours été discrète et renfermée, et, chose étrange! personne n'avait jamais médit de lui. Serviable, poli, tolérant, généreux, avec de bonnes façons, une figure distinguée, peu d'esprit, une gaieté médiocre, il semblait prédestiné aux amours paisibles. Son âme élégiaque vivait dans un monde qui n'avait presque rien de matériel. Il parlait rarement, et comme en rêvant, les yeux noyés dans une sorte de contemplation intérieure. Enfin, il avait une sensibilité très-réelle, presque féminine, et plus de délicatesse qu'il n'en faut pour se faire bien venir de la plupart des femmes. Sa délicatesse même lui avait nui en plusieurs occasions.

Ayant été livré à lui-même de fort bonne heure, il avait employé son temps et sa fortune à vivre selon ses goûts. Ses goûts, au surplus, étaient bien simples. Il ne désirait rien... que d'être aimé. Ses liaisons, il en avait eu trois ou quatre déjà, l'avaient amené cependant à se méfier de lui-même; car, pour avoir un peu trop donné de son affection, il n'avait reçu en échange que de l'estime. Si le comte de Perche était né pauvre ou infirme, s'il lui avait fallu lutter contre les nécessités de la vie, il serait devenu bientôt misanthrope. Mais il avait été traité en enfant gâté par le hasard, il ne s'était jamais donné d'autre peine que celle de naître; sa santé était bonne; il avait quelques goûts élevés, celui de la lecture, entre autres; ses infortunes amoureuses n'eurent donc pour effet que de le rendre un peu méditatif. Il se croyait prédestiné à être trompé. Il en prenait son parti sans amertume, et, n'ayant plus qu'un vague espoir de vaincre sa mauvaise chance, il faisait cependant tout ce qu'il pouvait pour la surmonter.

Ce qui l'intéressa dans Barberine, ce fut sa tristesse. Barberine, en effet, de sérieuse qu'elle avait été d'abord, était devenue triste, à Paris, sans trop savoir pour quelle raison. Saint-Bertrand lui manquait : elle ne se l'avouait pas, mais il lui manquait; et, ne sachant ce qu'il était devenu, n'entendant même pas parler de lui, malgré elle, elle s'étonnait de cette disparition extraordinaire. Pourquoi ne venait-il plus à l'Opéra? pourquoi ne fréquentait-il plus ses amis? Comment... et de quoi vivait-il?... Ainsi, elle s'interrogeait sans pouvoir jamais se répondre. Le comte de Perche, la voyant toujours silencieuse et rêveuse, supposa que la douleur d'avoir été trahie la mettait en méfiance

contre tous les hommes. Il crut trouver en elle un cœur blessé, fait pour sympathiser avec le sien. Il voulut essayer de la consoler, dans l'idée qu'elle pourrait bien aussi le consoler à son tour, et, la traitant en sœur, dès le premier jour, il fut le seul parmi ses soupirants qui eut l'heureuse idée de lui parler de ses chagrins.

Il eût été curieux, pour un observateur désintéressé, d'assister aux discours que les cinq amoureux de Barberine, réunis au foyer de la danse, lui tenaient chaque soir, à tour de rôle. Chacun d'eux y mettait des intentions et des intonations particulières, avec plus ou moins d'adresse et d'esprit, selon qu'il était plus ou moins sot, bien ou mal inspiré.

— Chère âme, lui disait La Gruelle en se posant sur un pied, le pouce accroché sous le bras, dans l'échancrure de son gilet d'un blanc de neige, qui vous a donc contrariée, aujourd'hui? Je ne vous ai jamais vue plus jolie ; mais on croirait que vous avez pleuré. Avez-vous réellement pleuré? Pourquoi? Ce serait mal! Mais vous êtes souffrante, peut-être?

Et, comme Barberine affirmait qu'elle se portait bien, il ajoutait avec un soupir :

— Ah! c'est moi qui me porte mal! Si vous vouliez, cependant, si vous daigniez me comprendre... Mon amour, ma fortune, ma personne... tout, je vous le répète... oui, tout! je mets tout à vos pieds.

— Voyons! voyons! lui disait Cocodès quelques secondes plus tard, qu'est-ce que cet air pensif, mademoiselle? Pourquoi avez-vous l'air pensif? Je ne suis pas pensif, moi. Diable! vous êtes très-jolie; vous êtes la première danseuse

du monde; moi, je suis jeune et très-riche, et la vie est courte, et nous ne parviendrons jamais à nous entendre? C'est très-ridicule, savez-vous? On ne vit pas, comme ça, dans la solitude et dans la sagesse. La sagesse,... c'est bon pour les vieux. Choisissez. Si je ne vous semble pas amusant, eh *ben*, faites le bonheur d'un autre. Mais faites le bonheur de quelqu'un, mademoiselle, et tout de suite, car, une jolie femme sans amour, cela ne devrait pas se rencontrer.

— Ah! mademoiselle, disait alors Rogatchef d'un ton insidieux, j'en suis certain, Hector vous fait la cour, et vous le préférez à moi. Il y a pourtant bien longtemps que je vous aime! Si vous aviez voulu, à Bade, nous n'en serions pas là, aujourd'hui. Dites-moi pourquoi vous ne répondez pas à ma prière. Que me manque-t-il pour vous plaire? Soyez bonne; donnez-moi seulement un peu d'espoir, et... vous me comprenez?... vous savez?... »

Il s'en allait avec un regard éloquent, et alors arrivait dans la majesté de sa corpulence l'énorme Lorvieux. Celui-là rugissait en exprimant sa passion.

— Humph! faisait-il, comme vous avez dansé, mademoiselle! Il me semblait, en vous voyant, que j'allais m'envoler et planer dans l'air. Écoutez : décidément, vous dansez trop bien! je n'en dors plus. Je vous dirai : j'ai de fort beaux diamants qui me viennent de ma grand'mère, qu'avait *distinguée* le roi Louis XV. Eh bien, accordez-moi quelque pitié, car je souffre le martyre! et ces diamants, ces diamants historiques, ces diamants de famille... — Ici, sa voix descendait jusque dans les dernières profondeurs de son abdomen, et il ajoutait : — Ils sont à vous!

— Monsieur La Gruelle, répondait Barberine au premier

de ses soupirants, vous perdez votre temps. Je ne serai jamais pour vous qu'une amie.

— Monsieur Hector, disait-elle au second, vous avez une façon de vous exprimer bien agréable... Croyez que je vous trouve amusant. Mais je ne suivrai point vos conseils.

— Prince, disait-elle à Rogatchef, le seul souhait que je forme, c'est de ne plus jamais aimer.

— Monsieur, répondait-elle au gros Lorvieux, je ne suis pas votre grand'mère et vous n'êtes pas le roi Louis XV.

Et, tout en cheminant dans les couloirs pour entrer en scène :

— Quelle pitié! se disait-elle; ils sont tous les mêmes! tous riches! Et ils ne trouvent rien à dire à une femme, sinon qu'ils sont riches! Ah! mon Dieu! mon Dieu! ah! mon Dieu!...

Elle s'ennuyait tellement, l'existence lui paraissait si lourde, si vide, que, faisant un effort sur elle, dans les premiers temps, elle s'était efforcée de les écouter. Mais elle ne l'avait pu. Quand elle les apercevait maintenant, il lui venait des nausées. Seul, le comte de Perche avait su se faire agréer d'elle. Elle l'attendait chaque soir. D'elle-même, elle allait lui serrer la main. Il l'abordait avec déférence et compassion :

— Encore triste, chère enfant! lui disait-il. Que je vous plains!

Le résultat de la conduite de Barberine fut que, au bout de quelques mois, à l'exception du comte de Perche, ses soupirants, blessés de ses dédains, passèrent peu à peu dans le camp de ses ennemis. Ils commencèrent à dénigrer son talent, puis à discuter sa beauté, l'accusant secrète-

ment de n'avoir plus de souffle et de maigrir. Bientôt ils ne l'applaudirent plus que du bout des doigts. Dans leur pensée, la danseuse les avait humiliés en suivant sa résolution de demeurer sage. Un jour vint où, comme d'un commun accord, ils ne lui parlèrent plus au foyer. Ils répandirent le bruit qu'elle manquait d'esprit, qu'on ne pouvait lui arracher deux mots de suite, qu'elle était revêche et bégueule. Ils affectèrent de vanter ses rivales. Ils leur firent des succès à toutes. Barberine s'en émut. Alors, voyant cela, pour achever de la punir, chacun d'eux choisit dans le personnel de l'Opéra quelque facile personne, et affecta pour elle une passion désordonnée.

La Gruelle, en homme délicat, donna l'exemple Il triompha de la vertu de Cocodète... Cocodète, de malicieuse qu'elle avait été dans son enfance, était devenue hargneuse et grossière. Elle *parlait gras*, choisissant ses expressions dans le vocabulaire des poissardes, et scandalisant chacun autour d'elle, jusqu'aux machinistes et aux allumeurs de quinquet. Cette fille sèche, dont les gros os perçaient sous la peau, qui dansait mal, qui ne dansait même pas, qui n'avait d'autres mérites que sa jeunesse et sa méchanceté, qui mettait son bonheur à hanter les cabarets de la barrière, où elle s'emplissait de gibelotte à l'ail et de vin bleu, devait venger cruellement Barberine. Le sensible La Gruelle expia dans sa fréquentation la candeur qu'il avait eue de croire qu'elle pourrait le rendre heureux. Elle le mena *tambour battant*, et par de tout petits chemins où ne manquaient les ronces ni les pierres. La Gruelle, nécessairement, l'adora d'autant plus qu'elle le tyrannisait davantage. Il lui donna de beaux bijoux, une voiture, puis un hôtel;

danseuse par une pluie de fleurs et trois salves d'applaudissements. C'était à qui, parmi les coryphées, viendrait serrer sa main dans la coulisse. Les abonnés se pressaient dans sa loge, la félicitaient, la complimentaient. Elle répondait à tous avec convenance, mais sans effusion. Elle avait toujours été un peu réservée; maintenant, elle était sérieuse. Quelque chose était mort en elle. Ce n'est jamais impunément que l'on perd une première illusion.

Un mois environ après son retour, les habitués du théâtre purent compter ses soupirants. Ils étaient nombreux. Chacun d'eux, aussitôt qu'elle apparaissait au foyer, s'empressait de lui présenter ses hommages; et tous, à tour de rôle, qui dans les recoins du couloir, qui aux environs de la scène, l'entretenaient aimablement, lui disaient quelque mot gracieux. On les voyait se guetter, s'épier, se succéder sans relâche auprès de la jeune femme; et ils se déchiraient les uns les autres avec le plus louable acharnement.

En tête de ces soupirants, il convient de placer le sieur La Gruelle. La Gruelle avait toujours eu une admiration sans bornes pour Saint-Bertrand. Il le reniait, maintenant qu'il s'était si mal comporté avec Barberine; mais il rendait hommage à son goût en aspirant hautement à l'honneur de lui succéder. Il fallait voir comme il affichait la danseuse! Il avait toujours son nom sur les lèvres. Il la suivait partout, assommant de ses soupirs et de ses protestations. Chaque matin, son domestique allait prendre de ses nouvelles. Il lui envoyait des fleurs et d'énormes sacs de bonbons. Il l'abordait aux Champs-Élysées, se promenait avec elle, parlant haut pour se faire remarquer des passants, faisant craquer ses bottes et fouettant l'air de sa badine, lui don-

nant la main galamment pour l'aider à remonter dans sa voiture; et nul, dans tout Paris, n'était plus heureux que cet homme sensible; car il n'admettait pas un seul instant que Barberine pût lui résister.

Le second des soupirants de Barberine était Cocodès. Cocodès avait eu la douleur de perdre, dans la même année, le duc, son père, et madame la douairière, sa grand'mère. Maintenant il était maître de ses actions, et sa fortune dépassait de beaucoup celle de La Gruelle. Ennuyé des méchancetés de Cocodète, qui s'était galvaudée, d'ailleurs, disait-il, avec des figurants, il l'avait *exilée de son cœur*. Il ne lui parlait plus. Il ne la regardait même pas. Son existence n'était ni plus ni moins extravagante que celle de son ami le duc d'Authon. Il ne dormait que pendant le jour, se grisait chaque nuit avec ses amis, jouait un jeu d'enfer, s'échappant de Paris de temps à autre pour aller chasser dans ses terres, courant le *steeple-chase* au printemps et à l'automne, au grand détriment de ses membres, car le pauvre garçon, quoique bon cavalier, faisait des chutes terribles presque à chaque course, et il avait le crâne, les jambes et les bras extrêmement endommagés. Cocodès n'éprouvait pas pour Barberine une passion égale à celle de La Gruelle. Il ne l'aimait même presque pas. Mais, étant excessivement désireux de se ruiner, il pensait qu'il n'y avait pas de meilleur moyen, pour atteindre ce résultat, que de se faire un peu aider par une jolie femme. Et quelle plus jolie femme y avait-il alors à Paris que Barberine? Cocodès, lui aussi, poursuivait donc Barberine, et, sans la fatiguer peut-être autant que La Gruelle, il ne lui épargnait ni les regards en coulisse, ni les sollicitations.

Le troisième soupirant de la danseuse était Rogatchef. Voyant la place libre auprès de Barberine, il s'était immédiatement remis sur les rangs. Mais il ne l'affichait pas, lui, au contraire! Il affectait de ne pas lui parler au théâtre. Il la guettait dans la rue, et l'abordait quand elle se rendait à l'Opéra. Et il lui tenait alors toute sorte de discours *raisonnables* pour lui persuader qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de lui donner la préférence sur ses rivaux. Ne l'avait-il point aimée avant eux? Ne s'était-il pas docilement tenu à l'écart depuis que Barberine l'avait éconduit? Enfin ne réunissait-il pas en lui toutes les conditions désirables? Il était jeune, riche, bien né, complaisant, généreux, fidèle, soumis et rangé.

Le quatrième soupirant de Barberine était un effrayant vieillard de soixante et dix ans. Il se nommait M. Lorvieux. Depuis quarante ans, ce septuagénaire jouissait des entrées de faveur dans les coulisses, et, pendant cet espace de temps considérable, il n'avait pas manqué une seule représentation. L'Opéra réunissait pour lui les plaisirs de tout l'univers. Chaque soir, il arrivait avant le lever du rideau, et il se retirait le dernier, à regret, quand les lustres étaient éteints, avec la garde et les employés du théâtre. Jamais il n'avait mis le pied dans la salle. Pendant la représentation, on le voyait errer sur les bas côtés de la scène, et, pendant les entr'actes, il allait s'asseoir sur une banquette, au foyer. Il ne parlait à personne qu'aux femmes. Et il ne leur parlait qu'à voix basse et en les regardant de côté. On ne savait quelle était sa fortune. On ignorait ses antécédents. Peut-être n'avait-il pas d'antécédents? Quelques-uns prétendaient qu'il était né à l'Opéra, dans *les*

dessous. D'autres disaient qu'il y logeait. Le fait est qu'on ignorait où pouvait être située sa demeure, et on ne le rencontrait jamais en ville. Cet homme extraordinaire semblait l'âme du monstrueux monument; une âme sourde et muette, car il n'avait jamais écouté une note de musique, ni donné son avis à personne sur quelque chose que ce soit. Sa vie était concentrée dans ses yeux. Il n'existait que par eux. Ses yeux avaient une poignante expression de passion : gros, ronds, saillants, brûlants, noirs comme l'encre et palpitants entre deux lourdes paupières frangées de longs cils. C'était une sorte de colosse que ce Lorvieux. Il avait six pieds de haut, et la circonférence de sa taille atteignait les proportions d'une barrique. Il marchait en écartant ses pieds énormes, avec ses longs bras ballants et ses épaules voûtées. Son front fuyant, un front de gorille, était tout hérissé de cheveux ras et tout blancs. Il avait la face rose, nue, bien en chair; un nez fait en mufle de veau, avec des narines épaisses; la lèvre sanguinolente, les dents blanches et de larges oreilles plates, d'où s'échappaient des touffes de poils gris. Ses mains courtes, façonnées en palettes, montraient des veines tordues comme des cordes, et ses gros doigts noueux, carrés, roides comme des bâtons, étaient armés d'ongles luisants et durs, taillés en pointe. Il portait, en toute saison, des escarpins à rosette et cirés à l'œuf, un habit d'une telle ampleur, qu'il faisait de larges plis autour de sa taille, un gilet noir, une cravate blanche, et son chapeau, qu'il tenait toujours à la main, par convenance, était invariablement entouré d'un crêpe. Mais personne n'aurait pu dire de qui M. Lorvieux portait le deuil.

Ainsi bâti et affublé, cet homme avait l'air d'un vieux

— Non. Ce sont les arguments d'une conscience droite. Chacun sait que, pour mon malheur, j'ai vécu pendant deux ans avec un homme qui n'était pas vous. Cela ne peut être oublié par personne, surtout par moi, encore moins par vous-même. Si je vous écoutais, quoique vous ayez trop de délicatesse pour me le rappeler, vous y penseriez, je le sentirais, vous en souffririez, j'en souffrirais plus que vous. Notre existence à tous deux serait un enfer.

— Mais, adorable enfant, dit le comte, un enfer, avec vous, serait le paradis!

Barberine leva gentiment les épaules.

— Quant à me donner à vous sans vous épouser, reprit elle, si je n'écoutais que ma reconnaissance, que ma... sympathie, que... mon Dieu! oui... que mon désir très-vif de vous rendre heureux, cela serait peut-être déjà fait; vous voyez que je suis franche. Mais...

Ici, elle baissa le front et rougit.

Le comte attendait, le cœur serré.

— Mais?... dit-il.

— Tenez, mon ami, fit Barberine, si j'étais sûre que, pour un moment, vous daignerez m'écouter avec indulgence, je vous dirais tout. Si je ne l'ai pas fait déjà, c'est que je craignais de vous causer de la peine.

— Expliquez-vous! s'écria le comte en s'asseyant à son côté. La certitude la plus cruelle vaut mieux, pour moi, que le doute.

— Eh bien, reprit Barberine, je suis peut-être trop exclusive, mais je ne comprends pas qu'une femme se donne à demi. Si je vous traite en ami, c'est que le souvenir d'un autre homme vit encore en moi, et que je suis obligée de

me faire violence pour ne pas parler de lui, même à vous, à toute minute.

Le comte était accablé.

— Voilà ce que je redoutais le plus ! s'écria-t-il. Ainsi donc, vous l'aimez encore ?

— Non, je ne l'aime plus, dit Barberine ; mais je ne puis effacer de mon souvenir les deux années que nous avons passées ensemble. Il a été ma première, ma seule affection. Et, malgré le mal qu'il m'a fait, je donnerais la moitié de ma vie pour acquérir la certitude qu'il n'est pas malheureux ; car, à cette seule idée, je sens mon cœur près de se rompre. Il est, et restera pour moi, un être à part. Je ne l'oublierai jamais. Un premier amour, voyez-vous, c'est comme l'aîné de ses enfants, pour une mère.

— A quoi sert-il d'être honnête homme! s'écria douloureusement le comte.

Barberine lui prit la main.

— Excusez-moi de répondre si mal à votre affection, lui dit-elle, mais je ne me pardonnerais pas de vous abuser. Peut-être, avec le temps, ce souvenir s'effacera-t-il et pourrai-je reporter sur vous, qui en êtes si digne, tout ce qui vit encore en moi pour lui.

Le comte demeura silencieux pendant quelques secondes, puis il dit :

— S'il n'avait été qu'infidèle, je vous comprendrais. Mais, Barberine, on parle bien mal de lui dans le monde. Il a une réputation détestable. C'est un aventurier, que cet homme. Comment pouvez-vous l'estimer?

— Je ne sais plus si je l'estime, reprit gravement la danseuse. Je sais seulement que je le plains.

— Et pourquoi le plaignez-vous, s'écria le comte, lui qui vous a indignement exploitée?

Barberine paraissait froissée.

— S'il m'a plu de le secourir, répondit-elle, cela ne regarde que moi.

— Mais il vous a trahie! reprit le comte. Lui qui vous devait tout, que vous aimiez, il n'a trouvé d'autre moyen pour vous récompenser que de vous abandonner lâchement.

— Eh! dit-elle en fronçant les sourcils, il a très-mal agi, c'est vrai! mais qui vous dit que ce ne soit pas par une sorte de loyauté? Le malheureux! il avait tant de dettes! Il savait bien que je me serais dépouillée de tout pour les payer. Chaque jour, en s'éveillant, il se demandait si on n'allait pas l'arrêter. Sur le moment, j'ai trop écouté ma colère. J'ai refusé de l'entendre, quand il voulait se disculper.

— Le regrettez-vous donc, Barberine?

— Je ne sais.

— Il semble véritablement, dit le comte, que l'amour, chez les femmes, soit toujours en raison du mal qu'on leur fait! Vous dites que vous ne l'aimez plus, et vous le défendez contre les accusations les plus méritées. Nierez-vous cependant ce que tout le monde dit?

— Que dit le monde?

— Vous n'êtes pas la seule femme qu'il ait exploitée.

— Qui sait? répondit Barberine. Je l'ai cru autrefois. J'en doute aujourd'hui.

— Pourquoi?

— Il a tant d'ennemis!

— Voyons, ma chère enfant, dit le comte, l'affection que vous avez conservée pour Saint-Bertrand vous égare. Mieux que personne vous savez bien qu'il n'est pas un galant homme, que diable!

— Je ne sais rien, dit brièvement Barberine, si ce n'est que cela m'humilie d'entendre mal parler de lui.

Le comte la regarda avec compassion. Elle put alors juger ce qu'il y avait en lui de délicatesse. Un autre aurait trouvé des paroles amères. Lui se sentait le cœur plein de pitié. Cet amour inconscient que n'avait pu tuer la trahison, cela lui fit l'effet d'un irréparable malheur. Sa générosité s'en émut. Il se leva, et fit quelques pas dans la chambre. Enfin il s'arrêta devant Barberine, et, pâlissant, avec un tremblement dans la voix :

— Voulez-vous que je le cherche et vous l'amène? lui demanda-t-il.

Barberine se leva en sursaut. Elle comprit ce que le comte devait souffrir.

— Non, lui dit-elle, je ne veux jamais le revoir. Mais ne l'accusez plus devant moi, car il ne peut pas être défendu.

Et, pleurant, elle se laissa tomber dans ses bras.

Le comte, en soupirant, pris son parti de sa situation. Il avait l'habitude de se voir toujours sacrifié. Autant valait, selon lui, l'être à Saint-Bertrand qu'à un autre. Il effleura d'un baiser le front de la jeune femme et la fit asseoir.

— Allons! je resterai votre ami, lui dit-il.

Elle souriait dans ses pleurs.

— Le pourrez-vous? lui demanda-t-elle avec une apparence de coquetterie.

— Je l'essayerai, du moins, répondit-il.

Elle fut touchée de sa résignation.

— Tenez, ne me pressez pas, lui dit-elle. Confiez-vous au temps qui use tout. Je lutte avec courage. Je me vaincrai, bien sûr, tôt ou tard. Tout ce que je vous demande, c'est de ne me jamais parler de lui, car, écoutez...

Ici, elle devint pâle comme une morte, et reprit :

— La vérité vraie, la vérité que je n'ai jamais dite à personne, et qui me fait horreur, la voici : Je le méprise et ne peux l'arracher de mon cœur !

— Malheureuse enfant! dit le comte.

Et il lui serra les mains avec effusion.

Cependant Barberine, essuyant ses yeux, reprit en soupirant son travail de tapisserie.

— Croyez-le bien ! tout n'a pas été plaisirs dans ma vie ! poursuivit-elle Quand on me voit danser, jeune, souriante, applaudie, couronnée de fleurs, tenant la première place au théâtre, n'ayant pas de rivale à craindre, plus d'une femme, j'en suis sûre, me porte envie. Elle se dit que je suis libre, que je peux aimer qui bon me semble; que je ne dépends ni d'un amant, ni d'un mari; que je n'en dépendrai jamais si je le veux ! C'est quelque chose, en effet, c'est beaucoup ! Mais, si l'on connaissait les maux que j'ai soufferts ; si l'on savait que je n'ai pas goûté deux mois de tranquillité, depuis que j'existe; si l'on pouvait deviner ce qu'il y a de larmes sous les sourires obligés de la danseuse, personne ne voudrait changer son sort contre le mien.

— Je comprends, dit le comte, que vous ayez beaucoup souffert. Mais, depuis près d'un an que vous avez rompu cette triste liaison, si vous vouliez, que vous manquerait-il pour être heureuse?

— Il me manquerait... LUI, répondit-elle. Que voulez-vous! c'est plus fort que moi. J'ai beau me dire qu'il n'a pas de cœur, qu'il ne m'a jamais aimée, qu'il s'est servi de moi, d'abord comme d'une distraction, puis comme d'une ressource; qu'il a voulu me quitter brutalement, moi qui avais pour lui la passion la plus sincère! cela ne me console pas. Je ne puis oublier que, presque chaque jour, il était là, à cette place où vous êtes, et qu'il n'y sera plus jamais. L'amour ne raisonne pas. On n'aime pas un homme pour ses qualités ou ses défauts, on l'aime malgré ses défauts, peut-être à cause de ses défauts. Je n'en sais rien. On l'aime parce qu'on ne peut pas faire autrement que de l'aimer. C'est une fatalité. On la sent, on s'y soumet et l'on en souffre!

— Vous voyez, dit le comte, que ce n'est pas moi qui parle de lui.

— C'est vrai, dit Barberine. Excusez-moi. Une curiosité me pousse. Je voudrais savoir ce qu'il est devenu, s'il s'est consolé, ce qu'il fait.

— J'ai ouï dire, répondit le comte en l'observant du coin de l'œil, qu'il continuait à mener joyeuse vie.

Barberine pâlit.

— Ne me trompez pas, lui dit-elle.

— Je n'ai jamais menti, chère enfant, répliqua le comte.

— C'est bien! continuez.

— On m'a dit que, après la rupture de votre liaison, il était allé en Italie. On l'a vu à Naples. En peu de temps, il y devint le *patito* d'une belle dame. Puis il revint en France. e l'ai aperçu, une fois, aux courses de Chantilly. Il semblait d'une humeur très-gaie. Tous nos amis lui faisaient fête.

— Ah ! il s'est consolé ! dit Barberine.

Et elle demeura rêveuse. Enfin :

— Pourquoi ne vient-il plus à l'Opéra?

— Je ne sais. Dans la crainte de vous rencontrer, sans doute.

— C'est possible, dit Barberine.

Ils parlèrent ensuite de son enfance, de ses débuts à Paris, à l'occasion desquels elle vit Saint-Bertrand pour la première fois. Ils parlèrent également de Gaskell. Barberine raconta au comte de Perche comment l'impresario l'avait quittée.

— J'aurai été sincèrement aimée une fois dans ma vie, lui dit-elle.

— Vous aurez été aimée deux fois au moins, observa le comte. Mais qu'est devenu ce brave homme?

— Je ne sais, répondit la danseuse. Je lui ai écrit à quatre reprises, depuis un an, et il ne m'a pas répondu.

Alors elle baissa le front, réfléchit, se dit que Gaskell avait été abandonné, lui aussi; qu'il l'avait avertie de tout ce qui lui était arrivé; qu'il était peut-être mort, puisqu'il ne répondait point à ses lettres.

Elle soupira. Un soupir répondit au sien. Elle leva les yeux et rencontra les regards du comte. Alors elle soupira encore.

— Vous dites donc qu'il s'est consolé? reprit-elle.

— Je le crois, dit le comte.

— C'est extraordinaire, balbutia-t-elle. Je suis peut-être une mauvaise femme ; mais, maintenant, j'aimerais mieux savoir qu'il est malheureux.

— Comme elle l'aime ! se disait le comte de Perche.

Barberine s'était levée. Elle semblait dépitée. Une violente résolution germait dans son esprit. Ses narines se dilataient, ses yeux étincelaient, et les pommettes de ses joues s'empourpraient. Tout à coup elle s'élança sur les genoux du comte, et, frissonnante, lui jetant les deux bras autour du cou :

— Quoi! vraiment! s'est-il consolé? fit-elle en éclatant de rire.

Et, sur-le-champ, honteuse de ce qu'elle avait fait, elle se leva, éclata en sanglots, et se jeta, pâmée, criant, s'arrachant les joues, sur un siége.

Le comte s'était mis à ses genoux. Elle le repoussa.

— Non! non!... jamais! Je ne peux pas! je vous dis que je l'aime, et je suis sûre qu'il m'aime encore.

Et, comme il s'efforçait de la calmer :

— Laissez-moi, lui cria-t-elle en se levant. Vous l'avez calomnié.

— Mais... Barberine!... balbutiait le comte.

— Vous avez dû le calomnier. Ce n'est pas lui qui m'a quittée : c'est moi qui l'ai chassé, quand il me demandait pardon. Ah! je me suis montrée trop cruelle!

Alors elle se mit à pleurer, enfonçant ses poings dans ses yeux, et mordant son mouchoir pour étouffer ses sanglots. Elle faisait pitié à cet homme qui avait cependant une douleur personnelle à supporter. Il ne savait que faire pour l'apaiser. Gêné par le ridicule de sa situation, il voulait s'en aller, n'osait pas, et, lui prenant les mains, lui parlant comme on fait à un enfant boudeur ou malade, ne trouvait pas un mot qui ne l'irritât. En ce moment, elle le détestait, car il lui semblait gauche et absurde.

Quand elle fut fatiguée de larmes, elle resta quelque temps assise, comme absorbée. Il se rapprocha d'elle.

— Je ne vous parlerai jamais de lui ni de moi, dit-il doucement.

— Et vous ferez bien, mon ami, répondit-elle.

— Si cela vous afflige de me voir, dites-le-moi, je ne reviendrai plus.

— Si! revenez; revenez tous les jours; il n'y a plus de danger.

— Comment, de danger?

— Je veux dire que je ne me mettrai plus dans cet état qui me fait peur à moi-même et vous afflige.

— Enfin, reprit le comte avec un soupir, je m'en rapporterai au temps, qui peut tout.

— Oui.

— Et quand votre douleur sera apaisée...

— Ce sera très-prochainement.

— Quand vous ne penserez plus à lui...

— Je n'y penserai plus dès demain.

— Vous me retrouverez encore, comme au premier jour...

— Oui.

— Tout prêt à vous donner mon nom, si vous voulez.

— Merci. Adieu. Laissez-moi, maintenant. Je suis brisée Adieu, mon ami.

— Adieu, Barberine.

Quand le comte fut parti, la danseuse se leva et tira le cordon de la sonnette. Charlotte entra.

— Charlotte, lui dit Barberine, dorénavant, quand M. de Perche viendra, tu resteras au salon, avec moi. Tu feras

semblant de travailler. Tu feras ce que tu voudras, mais tu resteras.

— Comment ! madame, dit Charlotte en souriant d'un air pincé, est-ce que M. le comte...?

— Ah ! bon Dieu ! que me dis-tu là ! fit Barberine.

— A la bonne heure ! fit Charlotte ; je croyais que madame se défiait de lui.

— Hélas ! non. Ce n'est pas de lui que je me défie, ma pauvre Charlotte.

— Et de qui donc, madame?

— De moi, répondit la danseuse.

Et elle ajouta, à voix basse :

— Et de ma colère.

III

UNE IDÉE DE VIEILLARD

Le comte de Perche avait quitté Barberine le cœur navré. Non-seulement il sentait qu'elle ne l'aimait pas, mais il avait acquis la conviction qu'il ne parviendrait jamais à se faire aimer d'elle. Il résolut d'abord de cesser de la voir ; mais il se connaissait : ce sacrifice était au-dessus de ses forces. Alors il se résigna tristement. Il espérait la vaincre à force de soins et de patience.

— Qui sait ! se disait-il, les femmes sont si bizarres ! La

première fois que je la verrai, il faudra que je lui raconte toute ma vie. Je lui dirai comment j'ai toujours été incompris, trompé. Cela la touchera peut-être.

Le lendemain, tout plein de son projet, il se dirigea vers sa demeure. Charlotte l'introduisit dans le salon sans rien lui dire. Barberine était à genoux sur un coussin, au fond de la pièce, et serrait les deux mains d'un petit homme *entre deux âges*, assis dans un fauteuil.

Le comte, qui ne connaissait pas cet étranger, fit aussitôt un pas de retraite. Mais Barberine l'avait aperçu. Elle se leva, courut à lui, le ramena, et, souriant de plaisir, lui présenta M. Gaskell.

Le digne Géréon Gaskell était à peine reconnaissable. Soit par l'effet du chagrin qu'il avait jadis éprouvé, soit par suite de nouvelles tribulations apportées dans son existence, il avait prématurément vieilli, et son visage portait la trace des ravages de l'âge. De vermeil qu'il avait été autrefois, il était devenu presque blême; ses paupières étaient dégarnies de cils et bordées de rouge; et son nez retroussé rougissant en même temps, l'impresario avait maintenant l'air d'un homme toujours enrhumé, et cela ne contribuait pas à l'embellir.

Cependant il paraissait avoir conservé ses habitudes d'élégance. Son costume, du moins, annonçait comme jadis une certaine recherche; mais il n'avait plus rien de grave. Il était, selon le goût américain, exclusivement composé d'étoffes aux couleurs *voyantes* et quadrillées; le vermillon, le bleu clair et le jaune s'y mêlaient agréablement; et, avec son faux col à pointes, ses favoris énormes, la chaîne d'or à lourdes breloques qui pendaient sur son abdomen, et ses

bottes fortes, Gaskell avait perdu les dehors sérieux qui le caractérisaient autrefois pour prendre ceux d'un *Yankee.*

Il était arrivé le matin même à Paris; il venait à peine d'entrer chez Barberine. La danseuse, tout entière à la joie de le revoir, n'avait eu que le temps de lui raconter comment elle avait été amenée à rompre avec Saint-Bertrand; et Gaskell l'écoutait avec une horreur mélangée de ravissement, lorsque la vue du comte de Perche le plongea dans une soudaine perplexité.

— Il faut avouer que je n'ai pas de chance! se dit-il en voyant Barberine accueillir affectueusement le jeune homme. Au moment où je crois toucher à la réalisation de mes espérances, il arrive toujours quelqu'un pour se placer entre elle et moi!

Cependant il fit bon visage au comte de Perche, qui, à première vue, lui parut moins à craindre que Saint-Bertrand.

— Asseyez-vous tous deux, leur dit Barberine, assieds-toi, Charlotte, dit-elle à sa femme de chambre. Et maintenant, reprit-elle en s'adressant à Gaskell, dites-nous tout ce que vous avez fait depuis deux ans.

— Hélas! s'écria l'impresario, je n'ai pas fait grand'chose de bon; car sans toi, mon enfant, rien ne m'a jamais réussi ici-bas. Je suis allé d'abord à New-York, pour y monter un théâtre de vaudeville. J'avais emmené avec moi une troupe choisie, bien choisie! Gaieté, sensibilité, distinction, jolies voix de romance, et des jambes!... Mes demoiselles réunissaient tout ce qu'il faut pour étonner un public délicat; et, de même, j'avais mis la main sur un jeune premier délicieux, grand, brun, avec une pâleur bien intéressante.

Mais, bah! en arrivant aux États-Unis, après une traversée des plus fatigantes, je trouvai les Américains engoués d'un phoque! Ce phoque parlait, à ce qu'on dit. Du moins il disait *papa* et *maman*. C'est étonnant, pour un amphibie; mais enfin, avec *papa* et *maman*, on ne peut aller bien loin. Eh bien, ce phoque fit cependant une grosse fortune en Amérique. On ne voulait entendre parler que de lui, et la meilleure société de New-York, pendant trois mois, se pâma chaque soir devant ce phoque, qui, dressé sur sa queue, faisait la révérence et la courbette. Impossible d'arracher de là le public. Ma troupe fit *fiasco*. Au bout de six mois, je fus obligé de la renvoyer.

— Voilà qui est fâcheux! dit Barberine. Mais que fîtes-vous, après cela?

— Mon Dieu! dit l'impresario, je résolus de me soumettre au goût du jour. Les Américains s'étant passionnés pour les bêtes, je retournai à mon ancien métier. Je vous dirai, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au comte de Perche, que j'ai été, autrefois, possesseur d'une ménagerie. Je sais donc ce que c'est que de dresser des animaux. L'animal que je me procurai n'était pas d'une espèce rare; mais, à force de soins, j'en fis un sujet des plus surprenants. C'était un caniche, monsieur. Oui, monsieur, un simple caniche; un vulgaire *toutou*, comme on dit ici. Mais il avait cinq pattes, monsieur, trois par devant, deux par derrière, et, de plus, particularité précieuse! il sifflait admirablement. Je vous avouerai, entre nous, qu'il ne sifflait pas de naissance et par habitude, mais je parvins à lui communiquer cette faculté au moyen d'un imperceptible instrument de bois qu'on lui plaçait entre les dents au moment de le produire aux yeux

de la foule. Eh bien, monsieur, mon caniche qui sifflait valait bien le phoque qui parlait, n'est-ce pas? Tout le monde l'aurait cru, du moins, à examiner le fond des choses. Malheureusement, le jour fixé pour les débuts de mon caniche, la haute société de New-York *s'emberlucoqua* d'un oiseau rare. Cet oiseau rare n'était autre que mademoiselle Jenny Lind. Qui se serait douté que les Américains passeraient ainsi, sans transition, d'un phoque à une cantatrice? C'est cependant ce qui arriva. On la fêta comme une reine. Les jeunes gens les plus distingués s'attelèrent à sa voiture. On lui donna des sérénades. On lui rendit plus d'honneurs qu'au grand Washington. Bref, elle fit fureur et gagna des millions. Quant à moi, je restai Gros-Jean comme devant, avec mon caniche.

— Et alors? lui dit Barberine, qui ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Oh! alors, s'écria Gaskell, je faillis en perdre l'esprit. Je jurai sur les mânes de mon chien, car la pauvre bête était morte, ayant avalé son sifflet, je jurai de détrôner Jenny Lind, et cela sans le secours de personne. Une idée m'était venue, comme il n'en vient qu'aux ventres affamés : je n'avais plus de quoi manger depuis plusieurs jours. Je résolus d'opposer oiseau à oiseau, et, ne pouvant me procurer un oiseau chanteur comme Jenny Lind, d'en ressusciter un qui eût quelque chose de merveilleux. Oui, monsieur, je voulus ressusciter l'*épiornis*. Savez-vous ce que c'est que l'épyornis? C'est un oiseau gigantesque dont on a récemment découvert les ossements à Madagascar, et dont la race est probablement éteinte depuis peu.

Mais comment me procurer un épyornis? J'avais vu ré-

cemment, dans le *Puff Magazine*, de Philadelphie, un dessin représentant un essai de reconstruction de ce volatile extraordinaire, dont la taille était celle d'un enfant de quinze ans et la grosseur celle d'un âne. Eh bien, monsieur, après avoir longtemps médité sur ce sujet, ne trouvant rien de pratiquable, je résolus d'être moi-même l'épyornis. Tu ris, Charlotte? Ce jour-là, j'avais déjeuné d'une demi-botte de radis, mon enfant. Me voilà donc, chaque soir, pendant un mois, figurant devant une foule ravie, sous la forme extraordinaire d'une oie colossale. Il me fallait deux heures pour m'habiller. Voici comment je m'habillais. Je me frottais tout le corps avec de la poix, et puis je me roulais sur une litière de plumes. Quand j'étais parfaitement emplumé, on me mettait aux pieds des espèces de palettes en caoutchouc; sur mes bras, couchés en arrière, on attachait de longues ailes composées de plumes de dindon; ma tête disparaissait sous une crête énorme taillée dans une fressure de mouton; et, me tenant le corps en avant, le front levé, je m'avançais et me balançais lourdement devant une toile représentant un paysage tropical, faisant *coin! coin!* soufflant et suant sous mes plumes. Le croirais-tu, Barberine? J'étais si bien entré dans la peau de mon rôle, que le public y fut pris. Tout le monde voulut voir de près « la volaille phénoménale. » C'est ainsi que m'appelaient les journaux. En un mois, je ramassai cent mille francs. C'était de l'argent bien gagné. Jenny Lind fut oubliée, grâce à moi. Elle se sauva à a Havane. Et j'aurais très-probablement triplé mes bénéfices si une lettre de toi ne fût venue m'en empêcher.

— Comment cela? dit Barberine.

— Voici. Un soir, comme je finissais de m'habiller,

c'est-à-dire de m'emplumer, — et j'entendais de la coulisse le public qui grognait d'impatience derrière le rideau, — on m'apporta une lettre marquée au timbre de France. Ne pouvant la décacheter, puisque j'avais les mains liées au corps, n'en ayant pas le temps au surplus, je priai le régisseur du théâtre de la lire à demi-voix, en se tenant derrière la toile de fond, le long de laquelle je devais me promener de long en large. Dès que je fus en scène, écartant les pieds, tendant le cou, et me balançant lourdement selon mon habitude, il commença sa lecture. Mais le public applaudissait si fort, que j'entendais mal, ou plutôt je n'entendais que des bribes de phrase, çà et là. Cette lettre est la seule que je reçus de toi. Les autres ont dû se perdre à la poste, car elles ne m'ont jamais été remises. Elle relatait l'abominable conduite du vicomte de Saint-Bertrand. Tu penses quelle devait être mon émotion en écoutant ce récit auquel je n'étais pas préparé. J'étouffais, je pleurais, je trépignais, et, cependant, je me balançais toujours. Mais, quand le régisseur arriva à la relation du projet de mariage de ton amant, je ne pus me contenir, et, oubliant mon rôle d'épyornis, je rompis mes liens et, joignant les deux mains, instinctivement je m'écriai :

— La pauvre fille ! comme elle a dû souffrir !

Ces paroles inattendues produisirent sur le public un étonnement facile à comprendre.

— Miracle ! criait-on dans les loges, l'oiseau parle !

Mais les spectateurs de l'orchestre plus rapprochés de moi, ou plus avisés, répliquaient :

— Ce n'est point un oiseau naturel ! On nous a trompés ! A bas ! à bas ! Il faut le pendre !

A ces mots effrayants, une terreur bien légitime s'empara de moi, et je me dressai tout debout. Il paraît que ce fut un spectacle extraordinaire. L'épyornis avait subitement grandi de deux pieds. Ses ailes s'agitaient convulsivement, sa queue lui remontait au milieu du dos, et il avait de longues jambes, comme une autruche. Mais cela m'était bien égal ! Et pendant que pleuvait sur moi une grêle de pommes, d'oranges et de noix, je me sauvai dans la coulisse. Le lendemain, mon théâtre était fermé, et, quelque jours plus tard, je m'embarquais pour rentrer en France.

— Voilà, dit le comte de Perche, une histoire à laquelle personne ne voudrait croire, si on la rencontrait dans un roman.

— Elle n'est cependant que trop vraie, monsieur, répondit Gaskell. Et la preuve, c'est qu'elle m'a pour toujours dégoûté de la volaille. Si je mangeais un poulet rôti, je me regarderais comme un anthropophage, maintenant.

Gaskell, se sentant en verve, donna encore à ses auditeurs une foule d'autres détails sur l'existence originale et problématique qu'il avait menée aux États-Unis, et Barberine ne se lassait pas de l'entendre.

Au bout de quelques jours, elle le mit au courant de tout ce qui s'était passé entre elle et le comte de Perche. Le comte, à première vue, avait gagné la sympathie de Gaskell. En apprenant la délicatesse de ses procédés, l'impresario, comprenant enfin que Barberine ne consentirait jamais à lui donner autre chose qu'une affection filiale, résolut héroïquement de s'immoler pour assurer le bonheur des deux jeunes gens. Un matin donc, il se rendit chez le comte, avec l'intention arrêtée de lui faire part de ses projets-

Il trouva le jeune homme couché mélancoliquement sur un canapé.

— Monsieur le comte, lui dit-il, il ne s'agit plus de se désoler; il faut agir. Barberine m'a fait part de vos nobles intentions. Elle m'a confié les motifs qui l'empêchent d'y répondre comme elle le voudrait, si elle n'écoutait que son affection. Je trouve ces motifs puérils. J'ai décidé qu'elle vous épouserait. Vous seul pouvez la rendre heureuse. Mais il faut employer un peu de politique pour atteindre ce résultat. Voulez-vous accepter mon concours?

— Comment donc! cher monsieur Gaskell; mais c'est la vie que vous m'offrez.

— C'est bien plus que la vie, monsieur le comte : c'est le bonheur.

— Mais comment vous y prendrez-vous pour vaincre les scrupules de Barberine? Elle l'aime encore, ce misérable Saint-Bertrand; et, tant qu'elle l'aimera, nous perdrons notre temps et nos peines.

— Monsieur le comte, permettez-moi de vous dire, d'abord, qu'elle ne l'aime plus. Elle croit l'aimer. Ce n'est point la même chose. Or, selon moi, il faut la désillusionner tout à fait, lui montrer ce scélérat tel qu'il est, la faire rougir de penser encore à lui; en un mot, l'amener insensiblement à le détester, et, pour cela, je connais un moyen infaillible.

— Quel moyen, cher monsieur Gaskell? demanda le comte.

— Celui que vous avez employé une fois, avec cette différence que, au lieu de vous, ce sera moi qui m'en servirai. De moi, la chère enfant peut tout entendre.

— Si vous croyez réussir par ce moyen, je suis tout près à l'adopter. Mais je ne partage pas votre confiance.

— Pourquoi?

— Parce que Barberine, comme la plupart des femmes, s'entêtera d'autant plus dans sa passion qu'elle verra plus de gens occupés à la combattre. Parce que, loin de la décourager, les obstacles ne feront qu'exciter sa résolution. Parce que, quelque chose qu'on invente et qu'on lui dise pour lui dessiller les yeux, elle trouvera toujours des excuses pour innocenter dans son cœur celui qui y vit tout entier. Parce que je n'ai pas de chance, que rien de ce que j'entreprends ne peut réussir, que je ne puis pas être aimé, et que je suis destiné à mourir sans rencontrer, une seule fois, une affection qui réponde à la mienne.

— Allons donc, monsieur le comte! s'écria Gaskell, il ne faut pas vous laisser ainsi décourager. Laissez-moi faire. Je réponds de tout. Ce que je vous demande, c'est de ne plus jamais attaquer M. de Saint-Bertrand devant Barberine. Et même, quand vous me verrez le déchirer de toutes pièces, et que Barberine, dépitée, s'impatientera, vous ne ferez pas mal de prendre la défense du misérable. Cela lui semblera généreux, tout d'abord, et puis, par suite de l'esprit de contradiction qui existe chez toutes les femmes, elle finira par s'irriter de vous voir trop répondre à son propre désir, et, pensant faire preuve d'indépendance, lorsque vous semblerez avoir abandonné tout espoir sur elle, elle se mettra subitement à vous adorer.

Le comte réfléchit un peu, puis il répondit :

— Savez-vous bien qu'elle est assez subtile, cette idée-là, monsieur Gaskell?

— Parbleu! si je le sais! fit l'impresario. A quoi serviraient l'âge et l'expérience, s'ils ne développaient la subtilité?

Cette convention fut exécutée de point en point, et Barberine n'y entendit pas malice. Presque chaque jour, le machiavélique Gaskell, après avoir fait, fort paisiblement, quelques tours de promenade sur le boulevard, arrivait comme une bombe chez la danseuse, et, rien qu'à regarder sa mine effarée, celle-ci comprenait qu'il avait appris d'étranges nouvelles. Elle l'interrogeait alors. Mais Gaskell se faisait tirer l'oreille. Il poussait des exclamations, des soupirs, se frappait les genoux, et roulait les yeux. Enfin, quand la curiosité de Barberine était suffisamment excitée, il débitait quelque *conte bleu* dans le genre de celui-ci :

— Si tu savais ce que je viens de voir! J'en suis encore tout indigné. Ce monstre de Saint-Bertrand...

— Eh bien? disait Barberine.

— Je viens de le voir passer sur le boulevard, tout à l'heure, dans une calèche à quatre chevaux, menés en Daumont. Quel air il avait! Quelle impudence! Une femme était assise auprès de lui. Et il se penchait vers elle en souriant pour lui parler. Tout le monde les regardait. Il y avait des gens qui disaient qu'ils s'affichaient trop, que cela n'était réellement pas convenable.

Barberine étouffait d'émotion.

— Êtes-vous bien certain que c'était lui? demandait le comte de Perche. Moi, j'en doute.

Un autre jour, Gaskell contait à la danseuse qu'on disait partout, dans Paris, que le vicomte venait d'hériter de plusieurs millions.

— C'est une femme qui les lui a laissés, ajoutait-il. Une femme qui l'adorait, et qu'il avait rendue cependant, bien malheureuse.

Barberine soupirait alors.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit, faisait observer le comte de Perche. Les médisants ne manquent pas dans le monde, et M. de Saint-Bertrand a toujours eu beaucoup d'ennemis.

Gaskell chargeait alors rudement le vicomte, et son allié secret prenait sa défense.

— Il n'a pas toujours bien agi, disait-il, mais il a une excuse.

— Laquelle donc, monsieur? s'écriait Gaskell.

— L'exemple de la société moderne. Chacun veut briller aujourd'hui. Il n'est pas une famille qui se contente de dépenser ses revenus. On se lance dans les affaires les plus aventureuses pour les augmenter. On hypothèque ses biens. On s'endette. C'est à qui montrera le plus de luxe. Et c'est bien naturel, la fortune étant devenue la cause unique de la considération. Pour moi, je me suis toujours senti disposé à excuser les folies des autres. L'exemple est si contagieux! D'ailleurs, à ce qu'on m'a dit, M. de Saint-Bertrand n'a pas de famille. Il vit seul. Il a de secrets remords, sans doute. Il est donc excusable de chercher à se distraire

Barberine, entendant cela, regardait le comte avec surprise.

Mais, un jour, Gaskell annonça que Saint-Bertrand était sur le point d'épouser une femme de cinquante-quatre ans, de naissance princière, et dont la fortune dépassait les plus fantastiques suppositions.

— C'est très-heureux pour lui, dit le comte de Perche.

— Non, monsieur, ce n'est point heureux, répondit aussitôt Barberine, car on n'est pas heureux sans estime, et de telles actions ne font pas estimer les gens. Si celui que vous défendez avait accepté la misère; malgré ses torts, on aurait pu le plaindre, car toute souffrance, quelque méritée qu'elle soit, inspire la pitié. Mais, jeune, épouser une vieille femme; mais, pauvre, épouser une femme riche, pour la dépouiller et l'abandonner vraisemblablement, car c'est ce qu'il fera, je le connais! cela ne peut inspirer que le mépris.

Le comte ne répondit rien. Depuis lors, Barberine ne prononça plus le nom de Saint-Bertrand, et Gaskell, pensant avoir assez fait, imita son silence.

La danseuse demeura mélancolique. Elle était profondément désillusionnée.

Mais elle s'attacha de plus en plus à ses deux amis. Elle vécut avec eux, pour ainsi dire, car elle ne demeurait plus un seul jour sans les voir.

Et, un soir, Gaskell supposa qu'elle n'était pas bien loin de consentir à accepter le titre de comtesse; car, ayant pénétré chez elle sans être annoncé, il la vit écoutant quelque chose que le comte lui disait à demi-voix, et d'un air tendre.

Et, quand le comte eut cessé de parler, levant sur lui ses beaux yeux humides, Barberine prit la main qu'il lui tendait affectueusement, et la baisa.

IV

RENCONTRE

Il nous faut maintenant révéler au lecteur quelques-unes des particularités de l'existence de Saint-Bertrand.

Pendant les premiers mois qui suivirent sa trahison, il éprouva de poignantes inquiétudes. Chaque jour, il lisait avidement les journaux, pour apprendre s'ils ne mentionnaient rien de particulier relativement à la Pologne. Le misérable, tourmenté par sa conscience, ne pouvait concevoir que la princesse Mélédine n'eût pas fait usage, immédiatement, des documents qu'elle lui avait achetés. Il concevait encore moins que la découverte d'une conspiration polonaise fût tenue secrète par la Russie, et que la nouvelle n'en transpirât point à Paris, où il ne manquait pas de gens intéressés à la répandre. Il finit par se dire que les papiers de Wanda n'avaient peut-être qu'une importance médiocre, ou que la princesse Mélédine, au moment de les livrer, reculant devant les conséquences de son action, avait peut-être jugé convenable de les détruire. On suppose aisément ce qu'on désire. Saint-Bertrand, ne voyant surgir aucun fait nouveau en Pologne, se préoccupa de moins en moins des affaires de ce malheureux pays.

La vérité, c'est que la Mélédine avait immédiatement porté les papiers de Wanda à Saint-Pétersbourg, et que, après en avoir pris connaissance, le gouvernement russe

reconnut qu'il ne pourrait pas s'en servir de longtemps. En effet, la plupart des personnes compromises dans la conspiration étaient alors dispersées par toute l'Europe. Il fallait les faire revenir en Pologne, sous différents prétextes, et sans leur donner l'éveil ; puis attendre que le complot reçût un commencement d'exécution. Alors, on les emprisonnerait toutes, le même jour, en opérant dans le royaume une immense razzia.

La comtesse Wanda fut donc laissée dans une apparente liberté avec son mari, mais on les surveilla plus étroitement que jamais. La plupart de leurs domestiques furent achetés ; toutes les lettres qu'ils écrivaient, toutes celles qui leur étaient adressées furent saisies à la poste, et la moindre parole prononcée par eux, ou chez eux, fut, dès lors, plus rigoureusement encore que par le passé, immédiatement rapportée à la police.

La comtesse se doutait de cet espionnage, mais elle ne s'en effrayait pas, car elle avait une confiance absolue en Saint-Bertrand ; et, désolée de n'avoir pas reçu une lettre de lui en trois ans, elle cherchait chaque jour de nouveaux moyens pour le faire venir auprès d'elle. Mais elle n'en trouvait aucun qui fût sans danger. Elle se résignait donc, vivant par le souvenir dans le passé ; et, chaque nuit, dans les caves de sa maison, les conspirateurs tenaient de nouveaux conciliabules.

Saint-Bertrand, cependant, ayant à peu près étouffé ses remords, avait repris son ancien train de vie. Il était réellement allé en Italie, ainsi que le comte de Perche l'apprit à Barberine. Puis on l'avait vu à Paris, puis à Londres, puis à Paris encore. Il jouait. Il s'affichait avec toute sorte de

femmes. Il faisait de nouvelles dettes. Il eut deux duels. On le vit trente jours de suite à la Bourse. Il ne parlait jamais de Barberine ni de l'Opéra. On remarqua qu'il avait l'air concentré et très-renfermé, qu'il était devenu, plus que jamais, sceptique et sarcastique. Une méchanceté froide, peu à peu, se développait en lui. Tout à coup, et comme il était lancé en plein dans un tourbillon de plaisirs, il disparut, un beau matin, et personne ne le revit plus. Les uns dirent qu'il était en prison, les autres qu'il avait de nouveau quitté la France, d'autres encore qu'il était mort, d'autres enfin qu'il était allé recueillir à l'étranger un héritage. Aucune de ces affirmations n'était vraie. Saint-Bertrand n'avait pas quitté Paris. Mais il fallait que, soudainement, il se fût élevé bien haut ou qu'il fût tombé bien bas, pour que nul de ses amis n'en pût rien apprendre.

Il y avait plusieurs mois déjà que, selon la pittoresque expression de La Gruelle, il avait fait subitement le plongeon dans l'océan parisien, — et Gaskell, ne craignant pas d'être démenti, continuait à lui attribuer devant Barberine toute sorte de fabuleuses aventures, — lorsqu'un jour la danseuse eut comme un vague pressentiment que son ancien amant allait être de nouveau mêlé à sa vie. Ce jour-là était un dimanche de la fin du mois de juillet. Gaskell avait quitté Paris depuis le matin pour aller voir un de ses anciens amis de New-York qui habitait la campagne. Il devait revenir vers dix heures du soir, et le comte de Perche, retenu dans son lit par une indisposition, avait promis à la danseuse d'aller la voir à la même heure, si toutefois son médecin lui permettait de sortir. Barberine avait passé la journée seule, chez elle. Il faisait un de ces temps qualifiés

par les Parisiens de « superbes, » probablement à cause de leur excessive rareté. Pas le moindre flocon de nuage n'altérait l'azur du ciel ; pas un souffle de brise ne soulevait le lit épais de fine poussière qui s'étendait sur le pavé. Le thermomètre marquait à l'ombre et au nord trente-cinq degrés centigrades. C'était un spectacle véritablement extraordinaire que celui des rues de Paris. Toutes les persiennes des maisons étaient fermées ; toutes les boutiques étaient closes ; de rares promeneurs se succédaient par intervalles sur les boulevards, inondés de lumière ; Paris, si mouvementé d'habitude, avait l'air morne d'une ville où la peste vient de passer. La moitié des habitants, pour le moins, étaient allés chercher un peu de fraîcheur à la campagne. Les autres, pour la plupart, renfermés chez eux, se défendaient de leur mieux contre la chaleur. Les voitures ne circulaient pas, si ce n'est de loin en loin. On en voyait de longues files, sur les boulevards, stationnant le long des trottoirs, avec leurs chevaux immobiles, baissant les naseaux, et leurs cochers dormant, le dos renversé sur leur siége. A peine quelques omnibus passaient-ils, de quart d'heure en quart d'heure, et lentement, sur la chaussée. Vers six heures, le désert se fit dans Paris plus complétement encore. Les rares habitants qui n'avaient pas quitté la ville étant occupés à dîner, les rues se vidèrent absolument et prirent tout à coup l'apparence de profondes tranchées, de défilés de montagnes à ciel ouvert, dont les blocs de maisons formaient les talus. Celles qui sont orientées au midi étaient baignées d'ombre, celles inclinées au couchant disparaissaient dans les flots aveuglants de la lumière ; d'autres étaient littéralement coupées, dans toute

leur longueur, par deux bandes parallèles de ténèbres et de soleil ; et le silence, un silence profond, pesait d'un poids écrasant sur l'énorme ville embrasée. La vase des ruisseaux formait de sombres ourlets au bord des trottoirs aplanis qui reluisaient au loin comme des plaques de tôle. Les pavés miroitaient comme les toits. Les hirondelles criaient en voletant dans les carrefours ; et, devant les portes entre-bâillées, on voyait dans chaque rue, à l'ombre, des groupes de chaises de paille sur lesquelles, tête nue, en manches de chemise, bâillaient des gens de maison, suffoqués de chaleur et désœuvrés.

Barberine, qui devait danser à l'Opéra le lendemain, ne s'était pas senti la force d'aller prendre sa leçon à midi, comme elle en avait l'habitude. Elle était restée chez elle pendant la plus forte chaleur du jour, sommeillant à demi sur un canapé. A quatre heures, cependant, elle s'était acheminée vers la rue Drouot, elle avait pénétré dans ce grand hôtel où sont réunis les bureaux de l'administration du théâtre, et, montant au foyer de la danse, elle avait répété — un peu à contre-cœur et tant bien que mal — les pas les plus difficiles qu'elle devait exécuter le lendemain. A six heures, accablée de fatigue, elle s'était séchée, rhabillée, et, vêtue d'une robe de mousseline, d'un léger mantelet de dentelles, coiffée d'un élégant chapeau de paille, tenant une ombrelle blanche déployée au-dessus de sa tête, plus jolie que jamais, car elle avait le teint et les yeux très-animés, elle franchit le seuil de l'hôtel pour regagner son appartement de la rue Taitbout.

C'était précisément en ce moment que le désert s'était le plus complétement fait dans Paris, et Barberine fut frappée

de la solitude, insolite au milieu du jour, qui exagérait les proportions de tous les objets extérieurs. L'ennui, un ennui morne et pénible, s'exhalait tristement de ces rues toutes vides, de ces boutiques dont les riches devantures étaient cachées sous de sombres volets, de ces maisons aux fenêtres uniformément closes, de cette absence de bruit et de mouvement. La vie s'était retirée de partout, laissant le silence à sa place, et, avec lui, je ne sais quelle monotonie pleine de somnolence. Le découragement vous prenait au cœur devant ces boulevards qui semblaient si longs maintenant, que le regard embrassait de bout en bout, avec leurs verdoyantes bordures d'arbres. Eux surtout, ils avaient un aspect lamentable, l'aspect des choses mortes, abandonnées.

Elle s'arrêta machinalement à l'angle du boulevard et de la rue Drouot. Elle regarda d'abord à droite, puis à gauche. A droite, jusqu'à l'église de la Madeleine, elle n'aperçut rien que la chaussée grise et toute nue, sur un espace d'un quart de lieue. A gauche, jusqu'au théâtre du Gymnase, elle n'aperçut rien encore. En face d'elle, la rue de Richelieu s'enfonçait entre deux hauts remparts de maisons assombries dont le soleil dorait le faîte. Là, non plus, n'apparaissait nul passant, ne circulait aucune voitnre. Quelques chaises rassemblées devant les portes, une femme qui répandait de l'eau sur le trottoir, c'était tout.

Cependant, au moment où Barberine s'arrêtait au détour du boulevard, un homme qui débouchait de la rue de Richelieu s'arrêtait sur l'autre bord de la chaussée, en face d'elle. Il y avait dix minutes environ que, seul, affrontant le soleil, il était sorti d'une de ces ignobles maisons qui avoisinent la

fontaine Molière, et que, comme un malade, il se traînait nonchalamment sur le trottoir, frôlant du coude le mur de gauche de la rue. C'était un homme jeune encore, dont les manières ne manquaient ni de grâce ni de distinction, mais dont la mise accusait une horrible misère, la plus horrible des misères, celle qui succède au luxe, et montre ses derniers vertiges tombant en haillons. Malgré la chaleur suffocante, son habit était boutonné jusqu'au haut de sa poitrine. C'était un habit noir, dont la forme était assez élégante, mais qui n'avait pas été coupé pour lui. La taille était trop courte, les manches étaient trop étroites, et le drap de cet habit, lustré par le frottement, avait été reprisé, çà et là, avec du fil gris. Une cravate de soie noire, roulée en corde, se gonflait autour du cou de cet homme avec des éraillements et des déchirures. Peut-être ne la portait-il que pour masquer l'absence de sa chemise! Cependant, au bord de ses deux poignets, on voyait un bout de manchette fripée par un long usage. Il n'avait pas de gants aux mains. Son pantalon de laine, d'un gris clair, était trop long. Il descendait jusque sous ses talons éculés; et ses bottes étaient avachies, fendues. Quant au chapeau qui couvrait son front, c'était un fantôme : luisant de graisse, étoilé de cassures, déformé par le haut, roussi par le bas; de plus, il paraissait avoir mué, car il s'en échappait des touffes de poil.

Ainsi vêtu, dans sa défroque sordide, cet homme avait l'air d'un dieu, mais d'un dieu déchu. Sa beauté dépassait la beauté humaine. Il y avait une hauteur terrible et un désespoir farouche étendus sur ses traits charmants. On eût dit Apollon chassé de l'Olympe et ignoblement travesti en

pauvre. Il marchait le front haut et les bras pendants, lentement, en traînant les pieds, l'âme absorbée en de sombres pensées, et une orgueilleuse amertume plissait sa lèvre. La haine, la douleur, l'envie, l'envie surtout! flamboyaient dans ses yeux bleus. On y voyait le regret d'une existence improductivement gaspillée, le dégoût de la vie et de soi-même, et quelque chose d'implacable qui n'a pas de nom dans la langue humaine et qui est exactement le contraire de la pitié.

L'éclat du jour, la douceur du ciel, la chaleur, la solitude de la rue, tout contribuait à grandir cet homme. Il y avait plus qu'un non-sens, dans la misère qu'il étalait au grand soleil. Il y avait une poignante protestation.

Lui aussi, il promena lentement les yeux sur le boulevard; puis, comme s'il lui eût été indifférent de prendre un chemin plutôt qu'un autre, il traversa la chaussée. Barberine s'était alors remise à marcher, et, l'ombrelle appuyée à l'épaule, balançant derrière elle les longs plis de sa robe de mousseline, elle s'avançait à petits pas sur l'asphalte amolli par la chaleur, se dirigeant vers la rue Taitbout. L'homme, ayant traversé la chaussée, hésita quelque temps sur la direction qu'il prendrait; puis, vaguement attiré par la jeune femme, il se décida à suivre sa route. Il la regardait en marchant, et gonflait les narines avec je ne sais quel air de dédain. La taille de Barberine était harmonieuse dans sa petitesse, et il se dégageait de sa personne un parfum suave. Il l'atteignit bientôt, car il avait doublé le pas, et enfin il se trouva à côté d'elle. Alors, ses manières changèrent. En se voyant tout seul, sur ce boulevard, auprès de cette jeune femme en toilette, il fit sur lui-même un effort,

prit un air humble, obséquieux, et, balbutiant, prononça quelques mots. Barberine, qui n'apercevait de lui que le bout de ses pieds, supposa que cet homme était un pauvre qui lui demandait l'aumône. Mais elle l'avait mal entendu. Le misérable lui disait qu'elle était belle!...

Elle s'arrêta, se retourna, et, alors, elle ne put en croire ses yeux. C'était son ancien amant qu'elle regardait. Lui, autrefois si élégant! si fier! lui, ce cavalier accompli! il lui apparaissait couvert de haillons, avec la contenance humiliée des indigents. Il l'avait reconnue, lui aussi, et il la regardait d'une étrange manière. Son œil avait l'air faux, comme celui du chien qui redoute un coup de pied de son maître. Les jambes de la jeune femme fléchirent. Elle pâlit, frémit. Il s'en aperçut.

Alors, piteusement, haussant les épaules et ouvrant les bras comme pour lui montrer en entier le triste état de son costume, avec une voix basse et tremblante, douce encore, une musique!...

— Tu vois!... dit-il.

Il ne pouvait rien dire de plus éloquent. Il se tut.

Barberine se sentait glacée.

— Quoi! est-ce vous? s'écria-t-elle.

Elle éprouvait, en même temps, une telle horreur et une telle pitié, qu'elle était littéralement incapable d'articuler un mot de plus. Cependant un nouveau cri s'échappa de sa bouche.

— Mais je vous croyais riche! On m'avait dit...

— Tu vois!... répéta-t-il.

Et il ajouta :

— Je n'ai pas mangé depuis deux jours.

Il pensait qu'elle allait lui mettre une pièce d'argent dans la main. Il redoutait cela plus que la mort. Mais elle ne songeait à rien de pareil. La stupeur, la compassion la paralysaient. Elle s'accusait de cette effroyable misère. Elle était indignée contre Gaskell, qui l'avait si perfidement abusée. En même temps, elle avait honte. Elle craignait d'être rencontrée et reconnue, parlant à ce malheureux, qui avait plutôt l'air d'un rufien que d'un mendiant. Mais il n'y avait qu'elle et lui sur le boulevard.

Il reprit :

— Je ne sais où coucher.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me trouver? lui demanda-t-elle.

Il baissa tout à coup la voix.

— On m'avait dit que tu en aimais un autre.

— Ce n'est pas vrai, cela! s'écria Barberine.

L'énergie de ce démenti le fit pâlir. D'une voix plaintive, il lui dit :

— Je te fais horreur, n'est-ce pas? Si tu savais ce que j'ai souffert! Chaque jour, depuis un an, a été pour moi comme une agonie.

Elle écoutait. Elle attendait le reste. Elle était suspendue à ses lèvres. Il le comprit.

— Les privations, encore! dit-il, ce n'est rien. Mais le remords, l'aiguillon d'un amour d'autant plus vif qu'il est sans espoir, voilà ce qui me dévorait le cœur. Oh! Barberine! je me suis conduit avec toi comme un infâme! Mais j'en ai été trop puni!

— Viens! marchons! Ne restons pas là, dit-elle tout à coup. Je veux tout savoir.

— Je te dirai tout, Barberine.

Et il la suivait pas à pas, docilement, continuant toujours à parler.

— Pour moi, tu es comme les anges ! Tu es douce ! Tu es belle ! tu es bonne. Ah ! je voudrais mourir, maintenant que je t'ai revue !

Elle frissonnait.

Un fiacre passa. Elle fit signe au cocher. Le fiacre s'arrêta. En souriant d'un air féroce et triomphant, le misérable s'y faufila derrière elle.

Il disait, en se blottissant dans le fond de la voiture :

— Si je ne me suis pas tué, c'est que j'espérais te revoir.

— Tais-toi ! dit-elle.

— Non, je ne peux me taire. Tu es ma vie. Tu es le ciel. Tu es mon Dieu, ma félicité !

— Mais tais-toi donc ! tu me feras devenir folle. Ne vois-tu pas que tu me déchires le cœur, malheureux !

Il s'était laissé couler sur les genoux. Il sentait bien que la vue de ses haillons répugnait à la jeune femme. Il s'affaissa plus bas encore, le ventre dans la poussière, et lui baisa tendrement les pieds.

V

L'ENFANT PRODIGUE

Charlotte faillit tomber à la renverse quand, dans l'homme en haillons qui accompagnait sa maîtresse, elle reconnut

le vicomte de Saint-Bertrand. Retenant des deux mains le battant de la porte qu'elle venait d'ouvrir, elle lui barrait le passage. Mais Barberine, l'écartant du geste, ne lui laissa pas le temps de demander des explications. Barberine était dans un état de surexcitation extraordinaire. Elle se débarrassa de Charlotte en la priant de demeurer dans l'antichambre; puis, prenant son ancien amant par le bras, elle l'entraîna dans son boudoir et referma la porte sur elle et sur lui.

Le misérable observait toutes choses et ne disait rien. Il avait l'air anxieux d'un mendiant qui, s'étant furtivement introduit dans une maison, se demande de quelle façon le maître va l'accueillir. Barberine lui parlait à peine, et seulement pour lui dire ce qu'elle attendait de lui. Un bain avait été préparé pour elle dans son cabinet de toilette. Elle le poussa dans cette pièce et referma la porte sur lui avec une sorte de colère mêlée de dégoût. Il comprit le désir de la jeune femme. Il se dépouilla donc de ses haillons quand il fut seul et prit le bain. Pendant qu'il se délassait dans l'eau parfumée, Barberine, se faisant aider de Charlotte, bouleversait ses armoires. Elle était sûre que, en revenant de Bade, Saint-Bertrand avait laissé chez elle une petite malle contenant du linge et quelques effets. Elle finit par trouver cette malle. Elle renfermait un costume de voyage complet. Il s'en revêtit.

C'est alors seulement que Barberine put prendre sur elle de le regarder sans horreur. C'était bien toujours le même homme, distingué, gracieux; mais quels tristes changements la misère avait apportés en lui! Une pâleur maladive s'étendait sur son front autrefois si pur; ses joues s'étaient creusées, l'orbite de ses yeux avait grandi. Sa barbe, des-

cendant jusqu'au sommet de sa poitrine, avait allongé l'ovale de son visage. Ses cheveux tombaient sur son cou. Et il avait l'air triste et reconnaissant, anxieux encore, comme s'il n'eût pas été bien certain de la réalité des événements survenus.

Il voulait toujours parler, remercier, s'expliquer ; mais Barberine lui fermait la bouche. Maintenant, elle ne pouvait se lasser de le regarder, et, l'ayant fait asseoir devant une table élégamment servie, elle lui présentait elle-même les aliments, lui versait à boire, veillait attentivement à ce qu'il ne manquât de rien. Charlotte servait, sérieuse et muette. Quand la faim du malheureux fut apaisée, il se dit qu'il ne ferait peut-être pas mal de se faire une alliée de la femme de chambre. Il lui prit donc la main, doucement, comme elle passait auprès de lui :

— Tu vois, dit-il, je reviens repentant comme l'enfant prodigue, chère Charlotte.

Barberine n'avait pu manger. Quand il eut assouvi sa faim, qui était grande, — il ne l'avait assouvie qu'à moitié, cependant, pensant avoir à faire en ce moment quelque chose de plus utile, — il se leva, et Barberine le ramena dans son boudoir. Le soleil s'était incliné sur l'horizon. La chaleur se détendait. Par la fenêtre entr'ouverte, une brise tiède arrivait dans la petite pièce, qu'embaumait une grande jardinière en laque, pleine de fleurs. La danseuse s'était assise sur un canapé. Il s'accroupit à terre, à ses pieds, lui prit la main, baissa la tête. Elle le regardait toujours. Elle ne pouvait croire que ce fût le même homme qui l'avait accostée sur le boulevard. Il lui semblait qu'ils n'avaient jamais cessé de se voir, que rien n'était réel de

tout ce qui était arrivé depuis un an. Et puis, le cœur meurtri par tant d'émotions, elle se demandait si vraiment elle l'aimait encore.

Il jugea qu'elle le laisserait parler maintenant. Depuis une heure, déjà, il avait préparé dans son esprit tout ce qu'il avait à lui dire. Fortifié par le repas qu'il avait pris, encouragé par la langueur de la jeune femme, il lui baisa la main, soupira, la regarda d'un air inquiet et lui dit :

— Je te dois la vie. Quand tu m'as rencontré, je voulais mourir. Ce n'était pas seulement la misère qui m'accablait, c'était ton souvenir. Je sens que je ne suis pour toi qu'un malheureux. Je comprends que la pitié seule t'a fait agir. Tu ne peux plus m'aimer. Comment m'aimerais-tu après ce que j'ai fait? Je n'ose lever les yeux sur toi. Je me regarde, devant toi, comme un néant. Je ne te demande donc rien. Je n'espère rien. Cependant, si tu m'as véritablement aimé autrefois, si tu es toujours bonne, comme je le crois, ne me prive plus de te voir.

Elle ne répondait rien. Il secoua la tête avec un air de douleur ; puis il reprit :

— Je ne chercherai point à me disculper. Et pourtant, à Versailles, quand ce maudit projet de mariage fut rompu, si tu avais voulu m'écouter, tu aurais vu que j'avais peut-être une excuse.

Ici, Barberine fronça les sourcils. Alors, changeant de ton, il s'écria :

— Eh bien, non ! je n'avais pas d'excuse. Je t'ai trahie. J'ai voulu te quitter. Je suis le misérable le plus vil !

— Qu'as-tu fait... depuis ? lui dit-elle.

— Ah ! depuis, s'écria-t-il, j'ai fait ce que j'ai pu pour

t'oublier. J'ai voyagé. J'ai joué. J'ai perdu. Je me suis endetté. Mais cela n'a servi de rien. Ton souvenir me suivait partout Alors je me suis abandonné.

— Comment, étant dénué de tout, ne t'es-tu pas adress à ton père?

— Je ne sais ce qu'est devenu mon père.

Elle avait un monde de questions à lui faire. Elle ne savait par laquelle commencer.

Mais il n'entendait pas qu'on l'interrogeât. Il était inquiet, d'ailleurs, de la tranquillité de Barberine. Il se jeta par terre, à genoux, devant elle, et hardiment, cette fois, laissant déborder l'éloquence que sa situation désespérée excitait en lui :

— Je t'en supplie, s'écria-t-il avec une voix tendre, en joignant les mains, après m'avoir fait entrevoir le ciel, ne me rejette pas dans l'enfer. Ne me chasse pas. Je ne pourrais plus supporter cette existence abominable. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, que de se voir brutalement chassé de chez soi par des huissiers ; de n'avoir plus de crédit, plus d'amis, plus de ressources, et de se mettre à chercher un gîte dans une ville où, sans argent, on ne trouve rien. Tu ne sais pas ce que c'est que de se voir obligé, d'abord de vendre jour par jour, pour subsister, quelque lambeau de sa défroque ; puis de tomber, quand on a jusqu'alors vécu dans toutes les douceurs du luxe, jusque dans les tripots des barrières; d'en arriver à coucher sur un banc, à se nourrir du rebut des cuisines; et d'errer tout le jour, désespéré, piétinant les ruisseaux des quartiers infâmes, jusqu'au point de s'en engourdir les genoux! et de se demander comment on dînera le lendemain, et si l'on dînera, et

où l'on couchera ; et qui vous vêtira, quand vos haillons seront tombés, pourris, sur vos talons, et que l'on se sent le dos traversé par le vent d'hiver ! Tu ne sais pas ce que c'est que d'en être réduit à se demander, tant on endure de maux, si on est réellement éveillé ou si on rêve ! Oh ! la misère !... le vent, le froid, la boue, la pluie, la faim, la malpropreté, le dégoût, la maladie, la rage impuissante, la fréquentation des filles, de leurs crapuleux protecteurs ! Comment supporte-t-on cela ? Tiens ! je n'ai pas peur de la mort, Barberine. Un jour, je me suis vu, enfonçant mon regard dans le canon d'un pistolet braqué sur moi. Eh bien, en ce moment, j'éprouvais une terrible angoisse. Je la trouve plus supportable, cette angoisse, que celle qui m'a torturé sans relâche pendant trois mois. Moi qui n'ai jamais su me priver de rien ; moi qui n'ai jamais résisté à mes désirs ; moi que tu as *gâté*, que tu aimais, que tu adorais, car tu m'as adoré ! qui conservais dans ma mémoire, comme un parfum, le souvenir de tes caresses, j'étais quelquefois obligé, comme aujourd'hui, de me passer de chemise, et d'autres fois de ne pas sortir de huit jours du bouge où l'on m'avait donné asile, parce que je n'avais pas de souliers. Tu aurais dû travailler, me diras-tu ; mais je ne sais pas travailler, moi. Et puis j'avais honte. J'espérais toujours que cela finirait, je ne sais comment. Je n'osais même pas me montrer dans ce quartier, où chacun me connaît, dans la crainte de rencontrer quelqu'un de mes compagnons de plaisir. Mes haillons me faisaient horreur à moi-même. On eût détourné de moi les yeux, sans me secourir. D'ailleurs, on ne m'avait déjà que trop secouru. Et puis, ce que je rêvais, ce qu'il me fallait, c'était toi qui m'avais chassé.

C'était cette adorable existence d'autrefois, quand nous nous comprenions si bien, que nous passions ensemble toutes nos journées ; que, le soir, je te regardais danser, je t'admirais, je t'applaudissais et te ramenais ici, où tout est charmant, délicieux, où l'on se sent vivre. Mais comment me présenter devant toi? M'aurais-tu reconnu, seulement? Ah! que de fois, la nuit, je suis venu pleurer sous tes fenêtres. Tu dormais, toi! Moi, je grelottais ; la pluie collait mes vêtements sur tout mon corps, et je mourais de faim. Ah! je suis corrigé, je te le jure! J'ai expié! Tu peux me pardonner! Tu m'as assez puni, trop puni! Je ne veux plus de tout cela! Je ne suis pas fait pour cela, moi! C'est une chose atroce que de tant souffrir!

Il se tut. Elle le regardait, étonnée, se demandant si c'était bien lui, lui si réservé! si fier autrefois! qui parlait avec cet abandon, ce débordement de passion, cette humilité presque féminine. Mais il semblait avoir résolu de l'étourdir, de ne pas lui laisser seulement le temps de penser. Il lui secouait les mains en pleurant, se penchait vers elle pour interroger ses yeux, car la chambre commençait à s'assombrir, et, toujours à genoux, suppliant, avec des caresses infinies dans le regard et dans la voix :

— Je te semble lâche, n'est-ce pas? Eh bien, oui, je suis lâche. Vivre sans toi ne m'est plus possible. J'aime mieux qu'on me tue. Tue-moi tout de suite!

Et, renforçant sa voix, avec l'agitation fébrile d'un enfant gâté qui veut à toute force arracher un sourire à sa mère :

— Pardonne-moi! pardonne-moi! s'écriait-il. Je suis corrigé. Il faut me pardonner. Il faut m'aimer. Entends-tu ce que je te dis, Barbérine? Il faut m'aimer.

Et toujours, secouant ses mains :

— Mais parle-moi, parle-moi donc ! Tu m'as amené ici, et, depuis deux heures que j'y suis, tu ne m'as pas encore fait une caresse. Ah ! je le vois, tu ne m'aimes plus!

Il semblait transporté de douleur. Il ne pouvait tenir en place. Il lui prenait les pieds, les mains, les serrait, les baisait, s'écriait, s'exclamait, lui parlait de sa beauté, la vantait; vantait la couleur de ses yeux, l'éclat de ses cheveux, sa jolie bouche, sa taille charmante; puis il lui reprochait encore sa froideur. Barberine le regardait d'un air stupéfait. Que pouvait-elle lui répondre? Elle ne s'était pas attendue à tant de hâte, d'ardeur, de franchise. La peinture de sa misère, qu'il avait faite, la terreur de cette misère, qu'il lui montrait, tout cela était absolument nouveau pour elle.

Elle s'étonnait de le trouver séduisant encore. Et cependant sa séduction provenait exclusivement de sa personne, car ce qu'il lui disait, au fond, n'avait rien de noble et d'élevé. Par quel charme, par quel sortilége, ce misérable en qui tout était mort, hormis la crainte des privations matérielles, se faisait-il écouter de cette femme? Elle ne le savait pas elle-même. Elle se sentait comme étourdie. Elle ne pensait pas; elle écoutait. L'harmonie de sa parole la tenait sous une fascination étrange... Sa parole lui faisait l'effet d'une musique. Il aurait pu lui dire autre chose, et d'une façon incompréhensible, elle l'eût écouté, elle eût été fascinée encore. Son éloquence était dans son accent. Heureuse de le sentir auprès d'elle, de l'entendre, elle s'abandonnait à la douceur de son émotion. L'abjection de sa vie, qu'il venait de lui révéler, l'horreur toute récente que

la vue de ses haillons avait excitée en elle, tout cela était envolé déjà de son esprit. Elle se figurait qu'elle avait dormi pendant une année, et que, tout à coup, elle s'éveillait. Cependant, à travers son attendrissement et sa pitié, une certaine méfiance lui restait au cœur.

Il avait une perception vague de cela. Il s'assit alors auprès d'elle, et recommença à parler, cette fois sur un ton plus tendre. Le comédien modifiait son rôle. Le musicien variait ses *airs*. Le charme continuait. Éblouie, Barberine écoutait toujours, et tout le mal qu'il lui avait fait, sa trahison, ses turpitudes, s'échappaient en même temps de son souvenir. Tout à coup, sur un mot imprudent qui lui échappa, un sarcasme, le charme se rompit, elle le repoussa; la connaissance lui revenait; les écailles lui tombaient des yeux; et, se soulevant en sursaut, elle s'éloigna de lui avec un regard de terreur. Il comprit qu'il venait de faire une faute. Mais il s'était trop avancé pour reculer. Il voulait triompher d'ailleurs, et tout de suite. Il s'élança donc après elle et lui prit le bras. Il était agité par un mouvement intérieur d'une violence extraordinaire.

— Tu ne m'échapperas pas! s'écria-t-il. Tu m'appartiens, de par les maux que tu m'as faits, de par l'amour que j'ai pour toi. Ta mort, la mienne, je ne reculerai devant rien. Si c'est que tu as un amant, je le tuerai. Et si tu n'en as pas, si tu as simplement voulu te jouer de ma misère et de ma douleur,... prends garde! je suis désespéré. Mais non! ne tremble pas, car je t'adore. C'est moi, moi seul que je punirai de n'avoir pas su me faire aimer. Et mieux vaut en finir sur-le-champ que de discourir.

Disant cela, il se jeta sur des ciseaux que Charlotte avait

laissés sur la cheminée, et se frappa la poitrine. Barberine bondit sur lui. Le sang coulait sur sa chemise, et, continuant à se labourer le sein, à chaque effort nouveau, il poussait de faibles cris, comme un enfant qui souffre et se contient avec peine. Enfin, elle parvint à lui arracher les ciseaux. Il s'était affaissé sur le canapé, et elle, à genoux devant lui, étanchait son sang en pleurant, s'accusant, multipliant les protestations, le couvrant de baisers et de larmes. L'obscurité était venue. A peine le reflet de la lune, en glissant dans la chambre, l'éclairait-il d'une lueur vague. Et lui la regardait le panser. Quand elle se fut assurée que la lame des ciseaux avait glissé sur les côtes, et qu'elle eut étanché le sang avec son mouchoir, elle s'assit à son côté. Mais alors, comme s'il ne se fût pas jugé digne d'une telle faveur, il se jeta de nouveau à ses pieds. Il embrassa ses deux genoux, lui demanda pardon de son emportement, prétendit qu'il était un misérable de l'avoir ainsi effrayée, et dit qu'elle ferait bien de le chasser. Il pleurait, se tordait les mains, la suppliait de l'écouter, de croire à son repentir; mais son agitation, si grande qu'elle fût, n'était pas telle qu'il ne pût surveiller attentivement Barberine. Tout ce que la passion peut tirer d'un cœur excédé de crainte et contracté par la volonté de réussir, il le lui dit, avec des accents qui auraient tiré des pleurs des yeux d'un vieux juge. Il s'excusait, s'abaissait, s'anéantissait devant sa maîtresse, attestait le ciel qu'il voulait lui consacrer toute sa vie, prétendant qu'il n'exigeait rien que son pardon, que cela lui suffirait. Et elle, haletante, écrasée, pleurant aussi, le laissait dire. Une fois, elle posa ses bras sur ses deux épaules. Il l'étreignit alors. Elle se sentait mourir.

Le misérable la guettait toujours. Il se releva sur un pied, puis il lui saisit la tête à deux mains et l'embrassa entre les deux yeux. Ses lèvres la marquèrent au front comme un fer rouge. Il lui fit peur. Elle se détourna. Elle était vaincue.

Depuis une demi-heure environ, ils étaient assis auprès l'un de l'autre. Par instant, Saint-Bertrand s'appuyait sur le coude, prononçait quelques mots, et Barberine lui répondait en soupirant. La nuit, toute noire, était venue. La lune avait disparu derrière le toit d'une maison voisine. A peine entendait-on, montant de la rue, le roulement lointain des voitures qui se croisaient sur le boulevard. Tout à coup, un violent coup de sonnette retentit à la porte, et Barberine sauta sur ses pieds.

Saint-Bertrand voulut la retenir, mais il ne le put. La jeune femme semblait agitée par une émotion extraordinaire.

— Qui donc sonne ici, à cette heure? demanda Saint-Bertrand.

— Je n'en sais rien, répondit-elle.

Elle savait bien que ce ne pouvait être que Gaskell, et peut-être, avec lui, le comte de Perche; et la honte, la crainte d'être surprise, lui faisait perdre l'esprit.

— Il faut te cacher dans ma chambre, dit-elle tout à coup.

Mais Saint-Bertrand n'entendait pas qu'on lui disputât la place qu'il venait de reconquérir.

— Ma foi, non! répondit-il.

Et, tandis que Charlotte, une lampe à la main, ouvrait la porte du boudoir, il s'étendit nonchalamment sur le canapé, comme s'il eût été chez lui.

VI

TRIOMPHE DE L'ENFANT PRODIGUE

Celui qui arrivait si mal à propos chez Barberine n'était autre que Gaskell. Il n'aperçut pas d'abord Saint-Bertrand. Mais le vicomte, qui, un moment, avait craint de voir entrer un rival chez la jeune femme, ne put contenir sa joie en reconnaissant le candide et inoffensif impresario. Il se leva aussitôt du canapé où il était assis, et, s'avançant vers lui avec aisance, il lui serra affectueusement les deux mains.

Gaskell écarquillait les yeux comme s'il eût vu un fantôme sortir de terre. Mais Saint-Bertrand ne lui laissa même pas le temps de prononcer un mot.

— Eh! bonjour, cher monsieur Gaskell, s'écria-t-il. Ne me reconnaissez-vous pas? C'est moi! c'est bien moi! Que je suis aise de vous revoir! Vous êtes donc enfin revenu d'Amérique? *Comme cela se trouve!* Moi, j'arrive aussi de voyage. J'ai passé un an en Italie, un pays que vous connaissez. Et vous voyez: je reviens corrigé, guéri de mes folies, n'ayant plus qu'un désir dans le cœur, celui de faire oublier mes torts à notre chère Barberine. Car j'ai eu de grands torts envers elle. Elle a dû vous le dire. Mais elle a bien voulu me pardonner. Elle est si bonne! Ah! voyez-vous, quand je songe à tout ce qu'elle a fait pour moi, et à mon

ingratitude, je me battrais ! Mais, cher monsieur Gaskell, avez-vous assez bonne mine ! Quel gaillard vous êtes ! Il paraît que les années ne comptent pas, pour vous. Moi, je suis bien vieilli ; du moins, je suis devenu bien raisonnable. Ah çà ! j'espère que maintenant vous ne nous quitterez plus, n'est-ce pas ? Vous serez notre ami, notre père. Quelle douce existence nous allons mener tous les trois !

L'impresario, étourdi par ce verbiage, saluait, balbutiait, et promenait des yeux hagards autour de la chambre. Le vicomte lui avait toujours imposé. En ce moment, il était plus que mal à l'aise devant lui ; sa conscience lui reprochant certaines médisances à son égard. Cependant il fut tellement flatté de se sentir serré dans les bras d'un jeune homme si *comme il faut*, qu'il fit contre fortune bon cœur, et lui rendit son étreinte avec une respectueuse cordialité.

— Je ne m'attendais pas, monsieur le vicomte,... balbutia-t-il en s'asseyant.

— Parbleu ! ni moi non plus ! reprit Saint-Bertrand. Mais cela ne fait rien. J'ai le cœur tout réjoui de vous revoir.

Malgré son affection pour Gaskell, Barberine avait sur le cœur les mensonges récents qu'il lui avait faits au sujet de Saint-Bertrand. Elle n'avait jamais aimé qu'on disposât d'elle, et encore moins qu'on essayât de violenter ses sentiments. Voyant le trouble de l'impresario, elle ne put résister au désir de l'augmenter en se donnant un plaisir de femme.

— Vous voyez, lui dit-elle, que vous aviez été bien mal renseigné.

A ces mots, Saint-Bertrand dressa l'oreille.

— Figurez-vous, reprit Barberine affectant de ne pas

voir les regards suppliants de Gaskell, que le bruit a couru, à Paris, que vous aviez épousé une femme de cinquante-quatre ans, fabuleusement riche.

Saint-Bertrand ne put s'empêcher de rire.

— Voilà comme on écrit l'histoire! s'écria-t-il. Et l'excellent M. Gaskell vous avait fait part de ce bruit?

L'impresario se défendait de son mieux; mais il faisait piteuse mine. Barberine le prit en pitié. Elle se leva, et, voulant se faire pardonner sa vengeance, elle l'embrassa sur les deux joues.

Cependant Saint-Bertrand profita de l'occasion.

— Non, non, dit-il, les millions me tentent peu maintenant dans le mariage. Ce n'est pas, cependant, que je me sente aucune répulsion pour le sacrement. Quand les hommes ont atteint comme moi la trentaine, qu'ils ont pu apprécier, par eux-mêmes, le fort et le faible de la vie, je pense qu'ils ne peuvent rien faire de plus sage que de se marier. Consacrer toute son existence au bonheur d'une femme, c'est une belle et bonne chose, après tout! Malheureusement...

L'infortuné Gaskell était prédestiné à toujours prêter les mains à ses adversaires.

Voyant Saint-Bertrand hésiter :

— Achevez votre pensée, monsieur le vicomte, lui dit-il.

— Eh bien, reprit Saint-Bertrand, malheureusement, la seule femme que je désirerais épouser ne voudrait probablement pas de moi, et elle aurait raison de n'en pas vouloir, n'est-ce pas, Barberine?

Barberine était devenue rouge.

— Pourquoi donc? balbutia-t-elle.

— Parce que...

Gaskell, très-intrigué, promenait ses regards de l'un à l'autre.

— Ah! par exemple! monsieur le vicomte, s'écria-t-il, sans se douter du secours qu'il apportait à cet homme rusé, je voudrais bien savoir par quel motif...

— Parce que, cher monsieur Gaskell, je ne suis pas un beau parti, moi. Parce que, de riche que j'étais, je suis pauvre; que je suis ruiné, oui, ruiné. Cela vous étonne, n'est-ce pas? C'est cependant la vérité que je vous dis là. Or, une femme, quand elle prend un mari, d'ordinaire, désire trouver en lui un soutien, un aide. Et ce désir est très-légitime. Moi, je serais en quelque sorte une charge pour ma femme. Je dois donc abandonner l'espoir de me marier.

— Pourquoi parlez-vous mal des femmes? demanda Barberine.

Saint-Bertrand lui lança un regard expressif.

— Je ne parle pas mal des femmes, chère enfant. Mais enfin, dans la vie, chacun va du côté où son intérêt le conduit, les femmes aussi bien que les hommes.

— Je crois que vous vous trompez, dit Barberine.

Gaskell les regardait toujours, se demandant où cette discussion aboutirait.

— Expliquez-vous, de grâce, dit Saint-Bertrand à sa maîtresse.

— Les femmes, répondit-elle, la plupart des femmes, du moins, ne se laissent pas conduire par leur intérêt, et c'est les juger mal, c'est ne pas les connaître que les en supposer capables.

— Mais... par quoi donc se conduisent-elles? demande Saint-Bertrand feignant l'embarras.

— Vous l'ignorez? Je croyais vous l'avoir montré plusieurs fois, et ce soir même.

— Pardieu! elles se conduisent par le cœur! s'écria Gaskell.

Saint-Bertrand s'était levé. Il marchait par la chambre, et il était pâle.

Il savait bien que son avenir dépendait de ce qui allait suivre. Tout à coup, il se décida, et, se mettant à deux genoux devant sa maîtresse, avec une voix qu'il s'efforçait de rendre aussi tendre que possible, il lui dit :

— Barberine, je t'aime comme je n'ai jamais aimé. Tu as beaucoup plus fait pour moi que je ne le mérite. Devant cet excellent homme qui a pour toi l'affection d'un père, je fais serment de t'aimer toujours. Veux-tu me prendre pour époux?

Gaskell, abasourdi, comprenant enfin de quelle chose grave il s'agissait, demeurait cloué sur sa chaise.

Mais Barberine, émue, regardait son amant. En ce moment, elle ne songeait point à elle. Elle se disait que, sans elle, il ne lui restait pas de ressources. Elle eut la certitude qu'elle se sacrifiait en acquiesçant à sa prière. Et ce fut précisément cette idée qui la décida.

— As-tu bien réfléchi avant de prendre cette détermination? lui dit-elle.

— Oui.

— Ne la regretteras-tu jamais?

— Non.

— Ne me feras-tu jamais repentir de ce que j'aurai fait?

— Non.

Elle hésita, réfléchit un peu ; sa voix s'attendrit.

— Tu seras bon, n'est-ce pas ? reprit-elle. Je ne te demande que de m'aimer.

Saint-Bertrand lui tendait les bras.

— Un moment ! s'écria l'impresario. Diable ! ne vous engagez point ainsi l'un et l'autre. Vous pourriez le regretter plus tard. Pardon, monsieur le vicomte ; mais je voudrais bien dire un mot à Barberine ; permettez-vous ?...

Alors il entraîna la jeune femme dans un coin de la chambre.

— Chère enfant, lui dit-il à voix basse, ce que tu fais n'a pas de sens. Préférer ce monsieur, qui est un *homme comme il faut*, et un joli garçon, je n'en disconviens pas, mais qui, cependant, t'a ruinée, t'a trompée, t'a abandonnée, qui n'a rien, qui jouit d'une détestable réputation ; le préférer au comte de Perche, riche, aimable, dévoué, honnête homme, dont tu connais les qualités, c'est tout simplement une folie. C'est plus qu'une folie, c'est un suicide.

— Que voulez-vous ! répondit-elle, je le sais bien !

— Eh bien, alors ?...

— Je ne puis pas faire autrement.

— Pourquoi ?

— Il est malheureux.

— Belle raison !

— C'est la meilleure que je puisse alléguer pour me justifier.

— Je t'en supplie : crois-en mon expérience, ne consomme pas ta propre ruine.

— Que voulez-vous qu'il devienne, si je ne l'épouse pas ?

— Qu'il devienne ce qu'il pourra, je m'en moque !

— Et que deviendrai-je, moi ?

— Comment, toi ? Tu feras le bonheur du comte de Perche ; tu seras comtesse, riche, heureuse, et l'on te recevra dans les salons.

Elle s'était retournée du côté de Saint-Bertrand. Elle rencontra son regard, un regard suppliant, avide.

— Merci de vos conseils, répondit-elle à Gaskell ; mais, sans moi, voyez-vous, Dieu sait ce qu'il adviendrait de lui. Il a besoin d'être gouverné, dirigé comme un enfant, et toute ma vie, si je l'abandonnais, je me le reprocherais comme un crime.

— Mais, malheureuse enfant, tu l'aimes donc ?

— Hélas ! ne le comprenez-vous pas ? Tel qu'il est, tel que je le connais..., car je ne m'abuse pas sur ses défauts !... j'ai tort, sans doute ! mais je n'ai jamais cessé de l'aimer.

Gaskell se retira, la mort dans l'âme.

— Qu'elle l'ait préféré à moi, *dans le temps*, se disait-il, passe encore ! cela se conçoit ! Mais le préférer au comte de Perche..., c'est trop fort ! Oui, c'est trop fort ! et tous les gens sensés partageront mon opinion.

Le lendemain, la nouvelle du retour de Saint-Bertrand fut connue à l'Opéra, en même temps que celle de son mariage avec Barberine. Elle y fut apportée par une charmante coryphée nommée Zélie, que le vicomte rencontra dans la matinée, et à qui il s'empressa de l'annoncer. Zélie se rendait précisément à la leçon qui se donnait au foyer de la danse. Une trentaine de jeunes femmes étaient réunies là, en jupon court, en corsage blanc, décolletées et les bras nus ; et toutes se détendaient, s'étiraient, s'arc-boutaient

sautillaient, lançant la jambe en l'air ou s'exerçant à pivoter rapidement sur un orteil. Le jour entrait par les fenêtres de la grande pièce : les glaces plaquées aux murs renvoyaient partout les images des danseuses, et une douzaine de jeunes garçons, en manches de chemise, et chaussés d'escarpins, se contorsionnaient et sautaient avec elles.

Zélie était en retard. Quand elle entra au foyer, après avoir été revêtir son costume de *travail* dans sa loge, la leçon était commencée. Le maître de ballet, Sulzer, un Allemand qui prenait son art au sérieux, avait fait aligner les femmes sur trois mangs; il leur faisait face, et les regardait à peu près comme un officier regarde les soldats du peloton qu'il fait manœuvrer, et, en arrière, se tenaient les hommes. Un musicien adossé à la cheminée jouait un air sur son violon ; on répétait un pas difficile, et le maître de ballets était de méchante humeur.

— La première fois que vous serez en retard, mademoiselle, s'écria-t-il en voyant entrer Zélie, je vous *flanquerai* à l'amende. Allons ! pas de réflexions, et placez-vous ici. Recommençons !

Et aussitôt, marquant la mesure en choquant ses mains, pendant que le violon miaulait :

— Pas de bourrée ! grand fouetté ! disait-il. Deux ! trois ! quatre ! cinq ! *assemblez !*

Et les femmes sautaient en ligne.

On voyait toutes les jambes pointer en l'air, et le parquet résonnait comme un pont sous le passage d'un troupeau de moutons.

Cependant la langue de la jeune Zélie lui démangeait fu-

rieusement. Elle ne pouvait attendre la fin de la leçon pour raconter sa nouvelle.

— Dis donc, fit-elle à demi-voix, tout en sautant, et s'adressant à Cocodète, qui déployait ses grâces à côté d'elle, j'en ai appris une bonne, ce matin.

— Quoi donc? fit Cocodète en s'enlevant de trois pieds.

— Devine!

— Non, ça m'ennuie!

— Pas de bourrée! grand fouetté! une! s'écriait maître Sulzer. Allons, toutes ensemble! et du jarret!

— M. de Saint-Bertrand a reparu sur l'horizon, reprit Zélie.

— Pas possible, fit Cocodète. Et comment est-il?

— Il est toujours bien.

— Deux! trois! quatre! Nom d'un chien que cela va mal! hurlait le maître. Qu'avez-vous donc dans les chevilles, ce matin?

Les femmes sautaient.

— Mais j'ai appris autre chose encore, dit Zélie.

— Quoi?

— Il se marie.

— Lui? Pas vrai.

— Si.

— Contre qui?

— Contre quelqu'un d'ici.

Cocodète, à ces mots, retomba de tout son poids sur le pied de sa voisine. La voisine se fâcha. La leçon fut interrompue. Les femmes soufflaient toutes comme des carpes échouées sur l'herbe. On voyait leurs mains trembler et leur sein rougir. Et le maître de ballet jurait et frappait du pied.

— C'est la faute de Zélie ! dit une voix.

— Taisez-vous donc ! fit Cocodète, si vous saviez ce qu'elle vient de me raconter... Ça vous intéresse toutes. Un mariage de quelqu'un d'ici.

On fit cercle autour de Zélie.

— Qui? qui? qui donc? demandaient les danseuses parlant toutes à la fois.

Le mot de *mariage* leur avait fait perdre la tête.

Zélie se donnait des airs d'importance.

— D'abord, dit-elle, le futur est M. le vicomte de Saint-Bertrand.

— Lui !

— Ah !

— Tiens !

— Excusez !

— C'est un joli garçon !

— Trouves-tu, toi ?

— Fais donc pas la dégoûtée.

— Et qui épouse-t-il ?

— Attendez !

— Je parie que ce n'est pas Zélie !

— Ni Azéma !

— Ni moi !

— Ni personne !

— Vous ne devinez pas? dit Zélie.

— Non.

— Alors, vous donnez *votre langue au chat?*

— Oui.

— Eh bien, il épouse... Barberine !

Un grand silence se fit à ces mots. Toutes les jeunes

femmes se regardèrent. Chacune d'elles avait une idée, et cherchait à savoir si ses camarades en avaient une autre. Et nulle d'entre elles ne soufflait plus.

Les danseurs avaient écouté.

— Barberine ! Cinquante mille francs de traitement ! En voilà un qu'a de la chance ! dit le moins jeune.

La leçon fut reprise. Mais, au dire de maître Sulzer, jamais, *au grand jamais*, ses élèves ne dansèrent plus mal. Elles étaient toutes maussades, et toutes se plaignaient d'avoir mal aux pieds.

Quand elles eurent été se rhabiller, elles s'en allèrent par petits groupes de trois et de quatre. Elles avaient eu le temps de réfléchir, de peser le *pour* et le *contre* de l'événement ; et elles ne croyaient plus devoir cacher leur pensée maintenant.

— Un homme du monde ! disait Zélie. C'est toujours agréable pour une danseuse.

— Ah bah ! répliquait Cocodète. C'est *peu de chose*, les hommes de ce monde-là !

— Qu'est-ce que tu crois donc ?

— Je crois qu'il fait *une affaire*, le vicomte ! Quand on épouse sa maîtresse, c'est qu'on a de bons motifs pour se ranger.

— Alors... à ton idée, Barberine... ?

— Barberine ! je t'en réponds, elle *a mangé son pain blanc le premier*.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Laisse donc ! avec sa position à l'Opéra...

— Tu ne connais pas Saint-Bertrand, ma chère.

— Pauvre femme!

— Oui, pauvre femme! car Saint-Bertrand, vois-tu...

— Eh bien?

— Eh bien, il va joliment la faire danser!

VII

NUIRE!

Il ne fut pas difficile au vicomte de Saint-Bertrand de découvrir qu'un complot avait été monté à l'Opéra, sinon pour faire avorter, du moins pour déconsidérer son mariage. Le soir même où, pour la première fois depuis plus d'un an, il mit le pied dans la coulisse, son instinct l'en avertit. Les femmes, au lieu de lui sourire et de le saluer de loin, selon leur habitude, détournaient la tête en l'apercevant, ou baissaient les yeux. Les hommes, même ses anciens amis, se tenaient à l'écart. Quand il entra au foyer de la danse, toutes les conversations s'interrompirent. On l'observait du coin de l'œil, sans paraître se douter de sa présence. Barberine était seule, dans un angle du foyer, occupée à faire des pliés et des battements. De temps à autre, quelques-unes de ses camarades venaient la complimenter, mais avec un air si contrit et si attristé, qu'on eût dit qu'il était arrivé à la jeune femme un malheur, à l'occasion duquel on lui apportait quelques paroles de regret et de sympathie.

Barberine se sentait le cœur serré; mais Saint-Bertrand lui rendit bientôt le courage.

— Il paraît que vos chères camarades et mes bons amis, lui dit-il, n'approuvent pas notre mariage. Cela les blessé, de rencontrer, une fois par hasard, deux êtres heureux. Mais je vais les guérir à jamais de l'envie de nous mettre en pénitence. Avant une heure, vous les verrez tous à vos pieds.

Et, sur-le-champ, promenant ses regards autour de lui pour choisir une victime digne sa colère, il avisa dans un coin la jeune Cocodète, qui clabaudait au milieu d'un cercle de *gandins*.

Il se dirigea lentement vers elle, et, la regardant entre les deux yeux :

— Mademoiselle, lui dit-il, et il l'attira un peu à l'écart, êtes-vous donc fatiguée de l'amitié de La Gruelle? Vous la perdrez, je vous assure, si vous continuez à dépenser autant d'esprit. Et vous perdrez avec elle tout espoir de lui donner un successeur. Et vous compromettrez, bien sûr! votre position au théâtre; car on vous accusera, dès demain, sans que vous puissiez vous défendre, de choses telles, que tout le monde ici vous fuira comme la peste. Ce n'est pas très-adroit à vous de vous faire gratuitement un ennemi d'un homme comme moi, qui n'a jamais rien pardonné à personne. Vous êtes méchante, il est vrai, mais je suis plus méchant que vous. Allons! ne pleurez pas? Allez complimenter Barberine; embrassez-la; faites en sorte que *les autres* vous imitent. Vous m'entendez? Et plus de perfidies détournées! plus de coups de langue en arrière! Je le saurais, et vous auriez alors sujet de trembler!

Il la regardait en parlant, comme si son regard avait eu le pouvoir de la tuer.

Cocodète pâlit sous son fard. Puis, frissonnant, elle baissa la tête et obéit sans répondre.

Alors Saint-Bertrand se dirigea du côté de ses bons amis. Le premier d'entre eux qui tomba sous sa main fut l'infortuné La Gruelle. Il affectait de ne pas le voir et riait dans sa barbe en se dandinant agréablement devant une jeune beauté.

— Eh ! La Gruelle, dit Saint-Bertrand à haute voix, ne me reconnaissez-vous pas ? J'arrive d'un pays où l'on m'a braucoup parlé de vous et de votre père. Il paraît que le brave homme, avant d'être marchand de soieries, portait la balle du colporteur. Savez-vous que c'est très-beau, cela, de gagner des millions, quand on est parti de si bas ! Le portier de l'hôtel où je logeais, à Milan, m'ayant un jour entendu prononcer votre nom, me dit qu'il avait été l'ami intime de votre famille ; que, tout petit, vous vous amusiez à frapper le soir à sa porte pour le déranger, et qu'il vous avait souvent donné le fouet. Je ne vous savais pas taquin, moi, La Gruelle ; mais vous êtes corrigé, sans doute, aujourd'hui ?

Or, entre toutes les allusions qui pouvaient désespérer La Gruelle, il n'y en avait pas de pire que celles faites à la condition de sa famille. Sa vanité souffrait horriblement au moindre mot qui lui rappelait l'obscur milieu où il était né. L'apostrophe de Saint-Bertrand le terrifia. Le vicomte avait l'air si agressif, que son ami, se sentant d'ailleurs dans son tort, fut certain qu'il allait redoubler de sarcasmes et l'achever. Il se jeta aussitôt sur sa main, la serra de façon à

la briser, et, tout en lui adressant des regards suppliants :

— Comment! c'est vous, mon cher ! lui dit-il. Je ne vous avais pas reconnu. Comme vous êtes changé ! Et l'on dit que vous vous mariez ? Permettez-moi de vous féliciter, et de bien bon cœur. Mademoiselle Barberine est bien heureuse de l'honneur que vous lui faites.

— C'est moi qui suis très-heureux, répliqua Saint-Bertrand, et c'est elle qui me fait honneur. Allez-vous-en la féliciter, mon cher, et ne prenez plus ces airs oublieux avec moi qui suis votre ami.

Pendant que La Gruelle, la rage dans le cœur, accablait Barberine de félicitations, Saint-Bertrand, pivotant sur le talon, aperçut Rogatchef, qui, grâce à sa petite taille, se dissimulait au milieu des femmes. Il marcha droit à lui, et, lui touchant le bras :

— Deux mots, prince.

Et il le poussa vers la porte.

Quand ils furent arrivés dans le couloir :

— Monsieur, dit-il, je vous dois cent mille francs, mais vous me devez une vie. Prenez garde que je ne prenne la vôtre! Je n'aime pas qu'on parle de moi, qu'on désapprouve ce que je fais, qu'on se permette d'énoncer une critique, une pensée même sur la moindre de mes actions. Vous, surtout, à qui j'ai rendu un si grand service, vous devriez avoir la pudeur de vous taire, quand on m'attaque devant vous. Allez, monsieur, vous mettre aux pieds de Barberine. Elle seule peut obtenir de moi votre pardon.

Rogatchef eût donné la moitié de sa fortune pour disparaître dans une trappe. Il voulut s'expliquer, mais Saint-Bertrand lui ferma la bouche d'un mot.

— Assez ! fit-il d'un ton de maître.

Il y avait déjà foule autour de la danseuse, si abandonnée tout à l'heure encore, et Rogatchef fut obligé d'attendre un moment qu'on lui fît place pour pouvoir lui serrer la main. Cependant le ballet allait commencer. Saint-Bertrand traversa la scène et se dirigea du côté de la *loge infernale*, où il n'avait pas mis le pied depuis longtemps.

Assurément, la majeure partie des hommes qu'il allait rencontrer là étaient braves et n'auraient pas reculé devant un duel. Mais presque tous, plus ou moins, avaient certaines choses ridicules ou désagréables à cacher dans leur existence ; et, au moment de rompre ouvertement avec Saint-Bertrand, ils savaient que, d'abord, pour se venger, le vicomte se battrait plutôt dix fois qu'une, puis que, avec un homme tel que lui, on n'en serait pas quitte pour un coup d'épée. Il avait, comme disait La Gruelle, une langue terrible. Pourquoi lui faire affront, au surplus ? Que savait-on de lui ? Qu'avait-il fait ? On prétendait qu'il avait exploité les femmes ; mais cela n'était pas prouvé. Il avait peut-être un peu vécu d'expédients, et oublié, parfois, de payer ses dettes. Ce cas n'était pas pendable. Enfin, il allait épouser sa maîtresse. Mais Barberine n'était point une danseuse vulgaire : tout le monde reconnaissait en elle une artiste du plus grand talent. Quel mal y avait-il donc à cela ?

On eût voulu éviter le vicomte, cependant, car on ne l'estimait plus. Mais quel prétexte prendre, et comment faire ? On était donc indécis, mécontent de soi, et disposé à se déterminer sur les circonstances. Il était évident que le plus ou le moins de tact de Saint-Bertrand allait décider *des choses*. Elles tournèrent à son avantage. Il se présenta

dans la loge, fort tranquillement, comme s'il n'avait jamais cessé d'y venir, et ne dit pas un mot de son mariage. Seulement, il tendit la main hardiment aux habitués, les uns après les autres, en commençant par celui qui était renommé pour le plus brave ; et nul d'entre eux ne refusa de toucher sa main.

Pendant le premier acte du ballet, il lui échappa quelques traits d'esprit. On rit. La glace était ainsi rompue.

— Tu vas donc te marier? lui dit un ieune homme.

— Hélas ! oui, répondit-K..

Il avait pris adroitement un air piteux, comme étant bien approprié à la circonstance. On rit encore. Embusqué à la porte du foyer, pendant l'entr'acte, il vit tous ses amis s'approcher affectueusement de Barberine. C'en était fait : il avait gagné sa bataille. Son mariage était accepté.

Deux hommes seuls lui auraient vraisemblablement résisté : le duc d'Authon et Cocodès. Mais le malheureux duc d'Authon était mort trois mois auparavant, à table, en buvant un verre de champagne ; et le rageur Cocodès, comme on le sait, ne venait plus à l'Opéra. Cependant, en dehors de ces deux hommes, il y en avait un troisième qui ne paraissait pas disposé à renouer connaissance avec Saint-Bertrand. Il est vrai qu'il croyait avoir des motifs particuliers pour le haïr : c'était le comte de Perche. Gaskell ne s'étant pas senti le courage de lui apprendre la nouvelle du mariage de Barberine, il ne l'avait connue qu'en arrivant au théâtre, et celui qui la lui apprit n'était autre que M. Lorvieux. Le comte demeura comme foudroyé en l'écoutant ; puis, sans répondre au colosse dans les yeux duquel roulait une larme, il se dirigea vers le foyer. Il n'avait pas l'inten-

tion d'adresser le moindre reproche à Barberine, mais il voulait la voir encore. Il se tint donc à la porte, avec un air triste, et la danseuse l'aperçut de loin échangeant quelques mots avec un de ses amis. Mais il ne la regarda pas, et elle n'osa aller à sa rencontre. Saint-Bertrand n'était pas au foyer en ce momeut. Barberine devint rêveuse. Enfin, elle se décida à faire quelques pas du côté du comte, car sa conscience lui disait qu'elle lui devait au moins une explication. Mais, au moment où elle s'avançait vers lui, le comte fit volte-face, traversa la scène et quitta le théâtre. Barberine était désolée. Elle se promit d'aller le voir chez lui le lendemain.

Le lendemain, en effet, à midi, au lieu d'aller à l'Opéra pour prendre sa leçon, elle monta en voiture et se fit conduire chez le comte de Perche. Le jeune homme était seul. Son domestique lui dit qu'une *dame* qui ne voulait pas se nommer demandait à le voir. Il donna l'ordre de la faire entrer. Barberine s'avança vers lui, mais il ne la reconnut pas tout d'abord, son voile étant baissé sur son visage. Au moment où, des deux mains, elle soulevait ce voile, le comte, rencontrant ses yeux, ne put s'empêcher de rougir.

Elle était émue, troublée. Elle lui prit la main.

— Puisque vous m'évitez maintenant, lui dit-elle, il faut bien que je vous oblige à me reconnaître. Je viens vous révéler les motifs qui ont déterminé ma conduite.

Le comte était gêné.

— Vous ne me devez pas d'explication, répondit-il.

— Si, reprit Barberine en s'asseyant, et, de plus, je me dois à moi-même de ne pas risquer de perdre votre estime. Je sais que vous m'aimez. La dernière fois que je vous ai

vu, poussée par le reconnaissance, et abusée, comme vous le savez, sur la situation et les sentiments véritables de M. de Saint-Bertrand, je vous ai donné des encouragements qui ont dû légitimer vos espérances. Mais, si vous faites appel à votre droiture, vous reconnaîtrez que je ne vous ai pas trompé. Je vous ai toujours dit que je n'avais pas cessé d'aimer mon premier amant. Quand on m'eut dit qu'il allait se marier, tout en l'aimant encore, je pus me croire dégagée vis-à-vis de lui. Mais le hasard nous a réunis. Il m'aime. Il est repentant, malheureux. C'est lui qui, maintenant, veut réparer ses torts en légitimant notre ancienne liaison. Dois-je le repousser, dites-le? et si je ne dois pas le repousser, pourquoi me reprenez-vous votre amitié? et quel est ce dédain qui a succédé chez vous à l'affection? Votre affection, pourtant, me rendait heureuse et fière.

Le comte se sentait oppressé.

— Ne m'interrogez pas, dit-il, car je ne saurais comment vous répondre.

— Et pourquoi? reprit Barberine. Quel motif peut nous empêcher de nous expliquer à cœur ouvert? Qu'avons-nous à cacher tous deux? Ce que je fais ici n'est-il pas légitime? Dieu lit dans ma conscience. Je prends Dieu à témoin que je n'ai en vue que le bien.

— Vous, sans doute! dit le comte; mais lui?...

— Je vous jure qu'il est repentant et corrigé, répondit-elle.

— Est-ce qu'on se corrige! s'écria le comte avec tristesse.

— Allons! ne m'enlevez pas mon courage. Quand j'obéis à mon devoir, vous devriez me seconder, si vous m'aimez.

— Vous seconder! Qu'exigez-vous donc de moi, Barberine?

— J'exige que vous restiez mon ami; que vous deveniez le sien; que vous m'aidiez à le sauver de lui-même, à le relever aux yeux du monde, à faire de lui un honnête homme. Voilà ce que j'exige de vous.

— Quoi! ce n'est point assez pour vous d'anéantir toutes mes espérances, de me briser le cœur, de venir ici pour me dire que je ne suis et ne serai jamais rien pour vous. Vous exigez encore que je sois l'ami de cet homme! que je serre sa main, à lui qui...? Pour quel benêt ou pour quel saint me prenez-vous?

— Je ne vous prends ni pour un saint ni pour un benêt, mais pour ce que vous êtes : pour un homme bon, humain, loyal, qui souffre à cause de moi, sans doute, mais qui se consolera, oui, qui se consolera; qui trouvera un jour, *dans son monde* à lui, une femme à la hauteur de ses sentiments, de ses qualités, une femme digne de lui enfin, et qui, plus heureuse que moi, pourra lui donner son premier amour.

— Tenez, Barberine, dit le comte, je ne veux pas discuter avec vous, mais...

— Vous serez son ami.

— Non.

— Vous serez son ami, vous dis-je.

— Eh! je ne peux pas l'être, puisque je vous aime!

— Quand je serai sa femme, vous ne m'aimerez plus.

Le comte secouait la tête.

Cependant Barberine s'était levée et se dirigeait vers la porte. Au moment de l'ouvrir, elle se retourna.

— Qui m'eût dit autrefois, s'écria tristement le comte,

qu un jour vous me feriez la grâce de venir ici, et que, moi, je vous laisserais ainsi partir!

— Regrettez-vous de m'avoir vue? lui demanda-t-elle.

— Non, certes! Mais j'ai longtemps espéré vous voir.. *autrement*.

Barberine tenait dans sa main le bouton de la porte

— En vérité, je suis bien malheureuse! répondit-elle. Tous les hommes que j'ai connus m'ont parlé d'amour, et je ne me sentais capable d'en aimer qu'un seul. Ce n'est ni uste ni humain de faire un crime de ses sentiments à une femme. Gaskell, il y a trois ans, m'a quittée parce que je n'éprouvais pour lui qu'une affection filiale; aujourd'hui, vous aussi, vous allez m'abandonner sans doute, parce que je ne vois et ne puis voir en vous qu'un ami. Cependant, vous devriez comprendre qu'on ne violente pas son cœur; et, si mon cœur se trompe, est-ce un motif pour me haïr? Allez! il se peut que j'aie tort, mais vous ne devriez pas agir comme vous le faites; vous m'avez profondément affligée.

Le comte lui prit les deux mains en soupirant.

— Cela fera la quatrième fois!... Je n'ai véritablement pas de chance! s'écria-t-il.

— Croyez-vous donc que je donne mon amitié au premier venu? dit Barberine.

— Non. Et je m'en contenterai.

— Bien, cela! vous voilà tel que je vous aime. Embrassez-moi, maintenant.

A peine la tenait-il dans ses bras, qu'elle s'enfuit. Elle se sentait heureuse de l'avoir apaisé, car elle avait pour lui une amitié sincère, et elle le connaissait assez pour savoir qu'il était de ces hommes de cœur, mais de cœur paisible,

que le temps et la réflexion consolent, tôt ou tard, de tous les chagrins. En mettant le pied dans la rue, elle tira son voile, puis elle se jeta dans sa voiture, dont elle abaissa les stores. Mais ces précautions étaient inutiles, car elle avait été suivie. En effet, Saint-Bertrand avait été étonné, le matin, de lui voir accorder plus d'attention à sa toilette qu'elle n'avait l'habitude de le faire. Il n'en avait rien dit, mais il était sorti derrière elle, et, quand il la vit entrer chez le comte de Perche :

— Oh! oh ! dit-il, il paraît que l'on m'avait donné un remplaçant, et qu'on va lui signifier son congé.

Cette découverte ne l'étonna ni ne l'affligea. Le temps était à jamais passé pour lui où quelque chose pouvait l'occuper en dehors de son intérêt. Il ne dit rien à Barberine de ce qu'il avait vu. Seulement, il résolut d'en faire son profit. Il se rendit à l'Opéra, le lendemain soir, et, dès qu'il aperçut le comte de Perche, il alla *bravement* lui tendre la main. L'autre pensait ne plus pouvoir lui refuser cette marque d'estime devenue banale. Mais Saint-Bertrand le prit sous le bras et se promena longtemps avec lui, de façon à se faire voir de tous ceux qui se trouvaient sur la scène. Il finit par lui demander de lui servir de témoin. Le comte hésita d'abord, puis il pensa à Barberine, et il accepta. Quant à La Gruelle, il était tellement désireux d'éviter les coups de langue de Saint-Bertrand, que non-seulement il voulut être son premier témoin, mais il lui demanda aimablement s'il *était en fonds,* et lui proposa de lui prêter de l'argent pour acheter la corbeille.

Saint-Bertrand, que la misère avait rendu impitoyable, ne se laissa pas toucher par tant de bon vouloir! Désor-

mais, il suivit inflexiblement jusqu'au bout le rôle qu'il s'était tracé : NUIRE ! tel fut le suprême moyen dont il se servit pour dominer et plier à sa volonté tous ses amis. Il ne fit pas plus grâce à La Gruelle qu'aux autres. Bientôt cet homme, qui avait tant de méfaits à cacher, s'arrogea le droit de diffamer tout le monde, et nul n'osa lui résister Il n'abordait les gens qu'avec le sarcasme à la bouche. Il avait su se faire craindre; tout le monde trembla devant lui. Cocodète surtout le redoutait. Elle pâlissait en l'apercevant, et lui ne daignait même pas lui parler, afin de mieux lui montrer le peu de cas qu'il faisait d'elle. Quant à Rogatchef, criblé à bout portant, chaque soir, par ses railleries, et ne pouvant parvenir à prendre sur lui de soutenir son regard, il se sauva à Saint-Pétersbourg avec Héloïse. La Gruelle resta. Il se fit le sicaire, l'âme damnée de Saint-Bertrand.

— C'est un bien excellent garçon! disait-il. On l'avait calomnié. Il va se marier, s'enterrer. Il n'excitera l'envie de personne. On fera la cour à sa femme. Et il n'y verra que du feu.

Il y eut une foule énorme au mariage. Saint-Bertrand voulait du bruit, de l'éclat : il en eut. Gaskell pleurait. Il l'embrassa, car il l'avait ensorcelé, en lui parlant à satiété de son amour pour Barberine. Son père, qu'il avait rencontré, flânant à Paris, entre deux voyages, le croyant corrigé, adorant Barberine, pleurait aussi. Charlotte seule se méfiait et gardait la bouche close. Les hommes les plus *comme il faut* vinrent complimenter les époux à l'église. L'orchestre de l'Opéra, les chœurs exécutèrent une messe en musique dont on parla dans les journaux. Barberine,

qui était pieuse, se montra très-émue pendant la cérémonie. Elle distribua aux pauvres de grandes aumônes. Le soir, il y eut un dîner d'intimes aux *Frères provençaux*.

Ce fut ainsi que ce mécréant sans conscience, ce traître qui avait trafiqué des choses les plus saintes, parvint, à force de ruse et d'audace, à épouser l'une des meilleures femmes qui fût au monde, sans que personne osât se montrer pour l'en empêcher.

Son visage resplendissait en sortant de l'église.

Mais sa joie devait être courte.

Le lendemain, à son réveil, on lui remit une lettre de Wanda.

VIII

VISITE INATTENDUE

Saint-Bertrand parcourut rapidement la lettre que Charlotte lui avait remise au moment où il sortait de sa chambre. Tout ce qu'il y comprit, c'est que Wanda l'aimait toujours, et qu'elle espérait le revoir prochainement, grâce à certaines circonstances qu'elle se chargeait de faire naître.

L'objet le plus important du message se trouvait en *post-scriptum :*

« Vous obéirez *en tout* à celui qui vous remettra cette lettre, disait la comtesse. Il a toute votre confiance. Accueillez-le comme un ami. »

Ces deux lignes terrifièrent Saint-Bertrand. Il se doutait qu'elles devaient se rapporter aux papiers de Wanda qu'il avait vendus. On venait lui réclamer ces papiers, sans doute. Que faire?

Il réfléchit d'abord; puis, ne sachant à quoi se déterminer, il appela Charlotte et lui demanda qui avait apporté la lettre.

— C'est un homme assez mal vêtu, dit Charlotte. Il attend la réponse depuis une heure dans l'antichambre.

— Fais-le entrer ici, dit Saint-Bertrand.

L'homme entra dans le boudoir. Il salua froidement. Saint-Bertrand le fit asseoir. C'était un de ces types graves et fiers comme nous en avons tant vu parmi nous depuis 1830. Cinquante ans, crâne dégarni, front soucieux, nez courbé en bec d'aigle, longues moustaches grisonnantes. Il était simplement vêtu, presque pauvrement; mais un grand air de distinction, imposant le respect, émanait de son visage, et une touchante tristesse, une tristesse de Bélisaire, amortissait le feu de ses yeux.

— Vous arrivez de Varsovie, monsieur? lui dit Saint-Bertrand.

— Non, monsieur, mais j'y vais.

— Alors vous ne pouvez me donner des nouvelles de la comtesse.

— Je sais qu'elle se porte bien.

Il y eut un moment de silence. L'homme était grave et tranquille. Saint-Bertrand, torturé par sa conscience, se tenait sur ses gardes. Mais il ne savait que dire.

L'homme reprit :

— La lettre de la comtesse m'a été remise par un Anglais

qui arrivait du pays, avec prière de vous la communiquer immédiatement. Je me chargerai de votre réponse verbale.

Ce dernier mot surprit Saint-Bertrand.

— Comment, verbale? demanda-t-il.

— Sans doute. Je serai très-probablement fouillé à la frontière, et il n'est pas utile qu'on connaisse les relations que je dois avoir avec la comtesse Wanda.

— Dites-lui, fit Saint-Bertrand devenu rêveur, que je n'ai jamais cessé de penser à elle... et à son mari, ajouta-t-il.

— Bien, monsieur.

— Que, ne recevant pas de lettre d'elle, il y a un an, je suis parti de Paris avec l'intention d'aller la retrouver à Varsovie, mais que je n'ai pu franchir la frontière.

— Bien, monsieur.

— Dites-lui que je voudrais la revoir; que j'ai des choses particulières à lui communiquer; que, si elle peut venir à Paris, je les lui dirai.

— Est-ce tout, monsieur? demanda l'homme.

— Oui. C'est tout.

— Bien. Maintenant, passons à l'objet important de ma visite. Voulez-vous bien me remettre les papiers que vous confiés la comtesse?

Saint-Bertrand devint pâle.

— Les papiers, bégaya-t-il. Qu'en voulez-vous faire?

— Je les laisserai dans vos mains. Mais il est, parmi eux, une liste que je dois copier.

Saint-Bertrand réfléchissait.

— Est-ce donc bien utile, cela? demanda-t-il.

— Sans doute. Des événements graves se passeront pro-

chainement en Pologne. C'est pour cela que j'y retourne. Et nous avons besoin de la copie de cette liste.

Saint-Bertrand réfléchissait toujours.

— De quels événements voulez-vous parler, monsieur?

— Je ne puis rien vous dire de plus à ce sujet.

— Vraiment?

— Oui.

— Et il est indispensable, pour le succès de ces événements, que je vous communique les papiers de la comtesse?

— Oui.

— Diable! c'est que... je ne les ai plus, ces papiers.

L'homme le regarda comme s'il avait mal entendu.

— Vous ne les avez plus? demanda-t-il.

— Non. Je ne les ai plus.

— Et qu'en avez-vous fait?

— Je les ai brûlés.

L'homme semblait atterré.

— Brûlés! dit-il, pourquoi?

— Il paraît, reprit Saint-Bertrand, que, le matin du départ de la comtesse, j'ai été suivi, sortant de chez elle. Je tenais sous le bras le portefeuille qu'elle m'avait remis. Quelques mois après, profitant d'une courte absence que j'avais faite, des agents de la police russe, je suppose, ont fouillé mon appartement de fond en comble pour le trouver. Heureusement, je l'avais emporté avec moi. A mon retour, je remarquai que j'étais rigoureusement épié. Je ne pouvais sortir de chez moi sans voir des espions à mes trousses. Je me rendis chez le comte Wolski pour le prier de se charger du dépôt, qui n'était plus en sûreté entre mes mains. On me dit que le comte était mort. C'est alors qu'un émissaire de la

comtesse Wanda vint me trouver. Je le mis au courant de la situation. Mais il ne voulut pas se charger de ce dépôt, et il partit pour Varsovie, avec l'intention de demander conseil à la comtesse. Il devait m'apporter sa réponse. Je ne le revis plus. Ne pouvant parvenir à pénétrer moi-même en Pologne, ne sachant plus comment défendre ces papiers qui pouvaient compromettre tant de personnes, je me décidai à les brûler.

L'homme écoutait avec attention, et son regard ne se détachait pas de celui du vicomte.

— Vous avez peut-être bien fait, reprit-il; mais la destruction de ces papiers est très-regrettable.

— Qu'auriez-vous fait à ma place? demanda Saint-Bertrand.

— J'aurais fait comme vous. Mais les avez-vous tous brûlés?

— Tous.

— Et vous les avez brûlés vous-même?

— Moi-même.

— Et personne n'a su que vous les aviez brûlés?

— Non, personne.

— Alors, on a dû continuer à vous surveiller?

Saint-Bertrand, à ces mots, rougit un peu.

— Je n'en sais rien, dit-il. Je ne m'en suis pas occupé.

L'homme s'était levé.

— Monsieur, dit-il, s'il ne s'agissait que de ma vie, je ne vous demanderais rien de plus, car ma vie appartient à Dieu, et je l'ai toujours considérée comme peu de chose. Mais il s'agit de l'affranchissement de mon pays et de la liberté de ses citoyens les plus considérables. Sur votre hon-

neur, vous me jurez que ces papiers ont été brûlés jusqu'au dernier, que personne, avant leur destruction, ne les a lus?

Les jambes de Saint-Bertrand pliaient.

— Je vous le jure, répondit-il.

— C'est bien, monsieur, dit l'homme. Nous pouvons agir, maintenant. Et nous nous passerons de cette liste.

— Que voulez-vous donc faire? dit Saint-Bertrand.

— Ne le comprenez-vous pas?

—Je crains de m'en douter. Mais, si ces papiers m'avaient été enlevés, qu'est-ce que leur soustraction pourrait changer à votre résolution?

— Tout. Au lieu de combattre, nous aurions dû songer à fuir le pays, car mieux vaut l'exil que la mort.

Il prononça ce dernier mot avec un tel accent, que Saint-Bertrand se sentit frissonner. Et, sur-le-champ, le misérable se demanda s'il n'aurait pas mieux fait de dire que le dépôt de Wanda lui avait été volé. Car, ce qu'il ignorait quand il avait fait son mensonge, les terribles conséquences de sa lâche action pouvaient être évitées encore. Il pesait donc, dans son esprit, les risques qu'il courait à dévoiler une partie de la vérité. Et il hésitait, dans la peur qu'elle ne fût pressentie en entier. Pendant combien de temps il demeura là, debout, l'âme absorbée dans son calcul, c'est ce qu'il n'aurait pu dire lui-même. Mais, quand, sa résolution étant enfin prise, il releva le front, l'homme avait quitté le boudoir.

Alors le misérable s'élança dans l'antichambre. Personne. Il se jeta sur la porte, l'ouvrit, se pencha sur la rampe de l'escalier, appela. Nul ne lui répondit. Alors, la tête nue,

il bondit sur les marches et parvint en quelques secondes jusque dans la rue. Et, là, il explora rapidement du regard les deux côtés de la rue bruyante. Mais ce fut vainement. Les passants le regardaient avec surprise. Il en interrogea quelques-uns. Ils ne surent que lui répondre.

L'homme avait disparu.

Il remonta chez lui tout frissonnant. Sa gorge se serrait, et il lui semblait que sa tête, effroyablement alourdie, ne tenait plus à ses épaules.

Comme il rentrait dans le boudoir, Barberine s'élança joyeusement au-devant de lui.

— D'où viens-tu donc? Comme tu es pâle! lui dit-elle.

— Ce n'est rien, bégaya-t-il. Un étourdissement...

— Il faut te recoucher.

— Non. Cela passera. Ne t'inquiète pas. Laisse-moi.

Quand il fut seul, il laissa tomber sa tête entre ses mains et des larmes lui brûlaient les yeux.

— Ah! qu'est-ce que j'ai fait! murmurait-il.

Depuis lors, il parvint à se maîtriser un peu, mais il resta sombre, inquiet. Au moindre mot, il s'irritait, et il passait souvent des jours entiers à méditer sans prononcer une parole. Et puis il était pris de véritables accès d'attendrissement. Il cherchait à se faire plaindre. De quoi? Il ne le disait pas; il ne le laissait même pas entrevoir. Et Barberine, supposant que c'était le récent souvenir de sa misère qui le rendait ainsi mélancolique, s'efforçait de la lui faire oublier. Jamais femme ne s'exerça mieux à rendre l'existence paisible à son mari. Elle avait ouaté sa vie, pour ainsi dire, gardant pour elle tous les petits ennuis de sa profession, les lui cachant, et conservant toujours devant lui cette sérénité

douce qui sied si bien à la beauté et à la jeunesse. Mais lui, comme s'il eût eu le cœur rongé par un cancer, ne pouvait trouver de repos. Et ce qui lui causait le plus de tourment, c'est qu'il était forcé de cacher son secret, qu'il ne pouvait épancher ses inquiétudes, se fortifier contre elles par le secours des conseils d'autrui. Comment avouer ce qu'il avait fait? Qui pouvait comprendre cela, pardonner cela, écouter seulement le récit de cela, sans se sentir saisi d'horreur? Et le pis, c'est qu'il vivait dans l'attente anxieuse du résultat de sa trahison, qu'il ignorait combien de victimes elle allait faire. Ainsi le châtiment commençait enfin pour le traître.

Il s'en exaspéra. Ne pouvant parvenir à se débarrasser du vengeur qu'il portait en lui, il résolut au moins de mettre tout en œuvre pour se dérober à celui qui pouvait tout à coup arriver de Pologne, et lui demander compte du sang de ses frères.

IX

MONSIEUR BARBERINE

Le mariage de Saint-Bertrand avait apporté de grands changements dans son existence. La résolution qu'il prit, à la suite de la visite de l'émissaire de Wanda, transforma radicalement toutes ses habitudes. Cet homme, si désœuvré

jusqu'alors, devint l'homme le plus occupé. Il avait dans l'esprit une idée fixe, et cette idée le harcelait le jour, la nuit, sans lui laisser de repos.

Ce qu'il voulait, c'était se faire rapidement une certaine fortune, une fortune suffisante pour se mettre à l'abri de la misère, car il savait ce qu'était la misère maintenant! et au seul souvenir des privations qu'il avait récemment endurées, il se sentait défaillir.

Ce qu'il voulait encore et par-dessus tout, c'était quitter Paris, où il ne se sentait point en sûreté depuis sa trahison; car il croyait connaître la Mélédine; il pensait qu'elle n'hésiterait pas à produire aux yeux de ses victimes les papiers qu'elle lui avait achetés; et alors, selon lui, il suffisait qu'un seul des conspirateurs échappât à la police russe pour mettre sa vie en danger. Il était donc résolu à s'expatrier, à changer de nom, à disparaître aussitôt que possible.

Il devint calculateur. Chez lui, plus de dépenses inutiles. Il fallait qu'on lui rendît compte du moindre sou dépensé dans sa maison. En même temps, le talent de sa femme étant son unique ressource, il se mit à le faire valoir, et jamais impresario n'inventa de plus belles *réclames* pour imposer *son sujet* à l'admiration du public. Chaque jour, depuis le matin, il courait chez les journalistes, il les accablait de politesse; il inspirait, il leur dictait leurs feuilletons. Chaque soir, à l'Opéra, il surveillait ses bons amis. Et malheur à celui qui n'eût pas applaudi Barberine!

Les applaudissements ne lui suffirent bientôt plus. Il lui fallait entendre des cris d'amour quand la danseuse entrait en scène. Il lui faisait jeter des couronnes et des bouquets par Gaskell, La Gruche et M. Lorvieux. Et si la claque, une

fois par hasard, s'avisait de la soutenir mollement, vite, il allait trouver le directeur, se fâchait *tout rouge*, l'accusait de cabale, le menaçait de *le démolir*, de lui faire retirer son privilége. Enfin, il le maniait à sa volonté, le prenant à la fois par son intérêt et par la terreur.

Il entendait que Barberine régnât à l'Opéra sans partage. Auprès d'elle ne devait s'élever aucune illustration, pas plus parmi les cantatrices que parmi les danseuses, parmi les hommes que parmi les femmes. Le plus faible succès lui faisait ombrage, à ce bon époux. Il prenait donc autant de peine pour annuler le personnel du théâtre tout entier que pour *faire mousser* Barberine. Et il y réussit, car le succès, en tout, dépend surtout de la volonté; mais il excita bien des jalousies, bien des haines. Un jour vint où personne ne put songer à lui sans colère. Il s'en souciait peu.

Cependant la plus grande, la plus active partie de ces haines remonta bientôt jusqu'à Barberine. Elle s'en affligea, en souffrit. Elle le lui dit. Elle lui reprochait de trop l'aimer. Mais il n'avait jamais toléré de contradictions. Il l'engagea, avec un regard glacial, à ne pas se mêler de *ses affaires*, lui dit qu'il était son mari, ce qui voulait dire son maître, et il suivit sans hésitation son plan de conduite.

Il voulait qu'elle gagnât rapidement le plus d'argent possible. Il eut l'idée de la faire danser, de temps à autre, sur des théâtres de province. Il fit tant, qu'il parvint à arracher à son directeur l'autorisation nécessaire. Mais alors Barberine, pouvant à peine suffire à une telle somme de travail, commença à se fatiguer. Il se mit aussitôt à lui prescrire un régime fortifiant, et il la surveillait étroitement pour voir si elle suivait ses conseils. Bientôt elle

n'eut plus un moment à elle. Tout son temps était absorbé par ses leçons, les répétitions, les temps de repos obligé et les représentations. Saint-Bertrand écrivit pour elle un ballet. Il voulut qu'elle en dessinât les pas. Le ballet n'était ni bon ni mauvais. Mais Barberine le dansa de son mieux et plut au public. Qu'importait, au surplus, à Saint-Bertrand? Il avait empoché une belle prime et des droits d'auteur.

L'ensemble de ces faits produisit une chose logique : Saint-Bertrand perdit son individualité. Avant son mariage, il avait été *quelqu'un* pour le monde et par lui-même. Depuis, il devint et demeura uniquement le mari d'une femme célèbre, quelque chose d'équivalent au titre d'époux de la reine, dans les pays où l'on ne reconnaît pas la loi salique, c'est-à-dire rien, ou presque rien. En effet, dans le monde et à l'Opéra, on ne s'occupait que de Barberine, on ne parlait que de Barberine. Son mari n'existait que par elle, ne comptait qu'à cause d'elle. Elle l'avait étouffé, supprimé, annihilé, anéanti!

On le regardait même un peu moins comme son mari que comme *son homme d'affaires*. Il n'était guère que ce en effet. Mais cela lui était tout un, car il ne songeait p à plaire. Il ne songeait qu'à s'enrichir. Cependant, quan apprit qu'à l'Opéra, où l'on est assez volontiers mau langue, on avait cessé d'appeler sa femme, co par son nom, à lui, et que, intervertiss désignait, lui, par le nom de sa f grande colère.

— Voilà *monsieur* B
loirs, du plus loin q

Que faire contr

Saint-Bertrand eut beau protester par des regards terribles. Le nom lui resta.

Mais alors il commença à prendre sournoisement sa femme en haine. Il ne lui pardonnait pas de dépendre d'elle. Et elle qui ne soupçonnait rien de cela, le voyant toujours occupé de son art et de ses succès, le croyant enfin corrigé, car il vivait sagement, économiquement, ce joueur ! ce prodigue ! se tuait de fatigue pour lui complaire, affirmait hautement qu'elle était heureuse, et, remerciant le ciel, s'attachait à lui, lui indigne ! plus sincèrement que jamais.

Il était toujours sombre. Il ne pouvait se consoler d'avoir, autrefois, gaspillé tant d'argent ! Juste châtiment ! Il se disait, en se tordant les mains, qu'il ne pourrait jamais regagner cet argent, que sa femme ne danserait pas toujours ; qu'elle se fatiguait déjà, pâlissait. La misère était sans cesse devant ses yeux, comme un fantôme. Alors, il se mit à chercher autour de lui, par quels moyens prompts, décisifs, il pourrait, et sans rien risquer, spéculer sur quelqu'un ou sur quelque chose. Son œil avait acquis la justesse et la portée de celui du limier. Un jour, il s'arrêta sur M. Lorvieux.

Précédemment, montrant ainsi à quel point il connaissait peu la rancune, il avait essayé quelques *tripotages d'affaires* avec l'escompteur Cerveiro ; et M. Valmaseda, qu'il avait rencontré, — ce dernier était devenu veuf et regrettait bien peu *sa compagne*, — lui avait, sans s'en douter, fait gagner une somme assez ronde. Gaskell avait prêté tout son avoir à Saint-Bertrand pour *travailler*. Quel était le travail de Saint-Bertrand ? Il aurait eu peine à l'avouer ; car ce travail

devait ressembler bien fort à l'usure. Le digne impresario était si heureux de voir sa Barberine en toute liberté, de faire partie de la famille, comme le lui répétait à satiété Saint-Bertrand, qu'il aurait donné son âme au vicomte après son argent, si le vicomte en avait eu que faire. Une seule chose attristait Gaskell : Barberine travaillait trop. Mais, comme elle ne se plaignait point, et se montrait toujours vaillante, le bonhomme pensait qu'elle avait été créée pour danser, et que danser ne pouvait lui causer de fatigue.

Cependant Saint-Bertrand surveillait Barberine. Il épiait toutes ses pensées ; il l'accompagnait au théâtre, à la promenade ; il la suivait dans les couloirs de l'Opéra comme son ombre. Aucun homme ne pouvait parler à la danseuse, sans qu'il arrivât aussitôt se placer entre eux ; et, jugeant les femmes plus à craindre encore que les hommes, car elles ont, pensait-il, des conseils toujours prêts pour le mal, il s'était arrangé de façon à brouiller Barberine avec toutes ses camarades. On disait qu'il était jaloux. Gaskell en eût juré. Sa femme le soupçonnait, et tous ses amis en riaient. Mais on le connaissait bien peu. Comme femme, Barberine n'était rien pour lui. Et, s'il était vraiment jaloux d'elle, c'était comme l'avare peut l'être de son argent, le paysan de sa ferme ou le chien de sa pâtée.

Ayant pénétré l'affection du comte de Perche, il se méfiait de lui et le tenait un peu à distance. Le comte, en effet, pour Saint-Bertrand, parmi tous les amis qui fréquentaient Barberine, pouvait avoir le plus de chances. Il était le plus aimable, partant le plus dangereux. Si Barberine se mettait un jour à l'aimer, il était homme à l'enlever, lui ; et alors Saint-Bernard se trouvait sans ressources.

Mais il faisait, en pensant ainsi, une bien injuste et cruelle injure à sa femme; car autant et plus que jamais elle ne voyait qu'un excellent ami dans le comte de Perche, et lui, d'ailleurs, depuis le mariage de Barberine, paraissait avoir repris ses habitudes de résignation.

Avec M. Lorvieux, au contraire, Saint-Bertrand se sentait à l'aise. Barberine ne pourrait jamais aimer un tel monstre. Mais l'important pour Saint-Bertrand, c'était que M. Lorvieux ne cessât pas d'aimer Barberine. Il le recherchait donc, causait avec lui, le poussait constamment à parler du talent de sa femme. On les voyait à l'Opéra toujours ensemble. On ne savait ce qu'ils complotaient entre eux. M. Lorvieux, cependant, s'engourdissait de plus en plus. A peine, maintenant, pouvait-il sortir de son hébétude. Cocodète disait tout bas que Saint-Bertrand faisait avec lui, en catimini, *des parties fines*, qu'il l'abrutissait de plaisirs. Pourquoi? Voilà ce qu'elle n'avait pu pénétrer. Barberine s'étonnait, comme les autres, de cette liaison que ne motivaient ni l'âge des deux hommes, ni leurs caractères. Mais elle fut bien plus étonnée, un jour, quand son mari lui dit qu'il avait invité M. Lorvieux à dîner chez eux. Elle refusa nettement. Saint-Bertrand persista. Mais il ne montra nulle colère. Il pensait qu'il la soumettrait par la douceur.

— Écoute, lui dit-il, tu n'es vraiment pas raisonnable. Pourquoi faire froide mine à ce brave homme qui *nous* aime tant?

— Ce brave homme, dit Barberime, n'aime que moi. Et je suis étonnée que, sachant cela, tu le fréquentes.

— Eh! reprit Saint-Bertrand, voilà-t-il pas un amoureux

bien à craindre ! Il a la taille d'un hippopotame, et il pèse au moins quinze cents.

— Qu il soit à craindre ou non, sa seule vue me fait horreur. Il a tous les vices sur la figure, cet homme ! Je en veux pas le voir.

— Mais réfléchis donc, mauvaise tête, qu'il est riche, qu'il n'a pas de famille, qu'un de ces jours il va mourir, frappé d'apoplexie, et que toute sa fortune ira s'engouffrer dans les caisses de l'État. Tandis qu'en nous faisant ses amis, en flattant ses petits travers, cela ne sera pas difficile, nous pouvons espérer qu'il nous fera ses héritiers. Nous ne sommes pas riches, que diable ! et tu ne pourras plus danser dans six ans.

Barberine était confondue.

— Il y a en toi, lui dit-elle, une pensée que je ne puis parfaitement démêler ; mais c'est une mauvaise pensée, j'en suis certaine. Qu'attends-tu donc de moi, de ta femme, que tu oses lui tenir un tel langage ? Me connais-tu assez peu pour supposer que je consente à prêter les mains à des infamies !

— Eh ! bon Dieu ! reprit Saint-Bertrand tranquillement, comme s'il se fût attendu à cette soudaine protestation de conscience, où vois-tu donc des infamies dans ce que je t'ai proposé ?... Je pourrais, moi, te retourner ton compliment, te demander pourquoi tu me crois capable de t'imposer une action dont la seule pensée serait une honte. Non. Ne nous fâchons pas, Barberine, et tâche de me bien comprendre. Ce que j'attends de toi, ce n'est pas une complaisance avilissante. Bien loin de là ! C'est seulement que tu fasses bon visage à M. Lorvieux. Je serais le premier à

jeter ce grotesque à la porte, tout énorme qu'il est, s'il s'oubliait jamais auprès de toi.

— Eh! je ne veux pas, moi, avoir pour lui de complaisances d'aucune sorte, dit Barberine. Je n'ai nul droit à son héritage, d'ailleurs. Que dirait-on de moi, de toi surtout, si je l'acceptais?

— Tu en parles bien à ton aise. Avons-nous des rentes?

— Nous avons mes appointements, répondit-elle. Tant que nous les aurons, nous ne manquerons de rien. Je travaillerai jusqu'à ce que les forces m'abandonnent. Je me refuserai *tout*, s'il le faut, pour amasser de quoi nous faire vivre quand je ne pourrai plus danser. Mais n'attends pas de moi... autre chose. Et je suis étonnée que tu ne sentes pas ce qu'il y a de peu délicat dans ce que tu as osé me proposer.

— N'en parlons plus, dit Saint-Bertrand. Mais tu regretteras ton ridicule entêtement plus tard, j'en suis sûr.

La discussion aurait fini sur ce mot, si Barberine n'avait remarqué sur le visage de son mari une expression singulière et qui lui parut menaçante. Elle supposa aussitôt que, ne tenant nul compte de son refus, il attirerait chez elle M. Lorvieux. Elle le lui dit et le menaça de quitter sa maison s'il le faisait. Cette menace exaspéra Saint-Bertrand. La colère qui couvait en lui éclata tout à coup. Il se leva, avec la haine dans les yeux, et, perdant conscience de ce qu'il disait :

— Prends garde! s'écria-t-il. Je me suis montré bon mari avec toi; mais ne crois pas que je supporterai tes insolences. Je suis le maître ici. J'entends qu'on m'obéisse. Et puisque maintenant tu dis : *Je ne veux pas!* je dis : *Je*

veux! moi. Et nous verrons qui, de nous deux, fera céder l'autre.

Mais Barberine, forte de sa conscience, de son devoir, de tous les sacrifices qu'elle avait faits déjà pour son mari, révoltée, au surplus, de l'entendre lui parler ainsi, s'emporta jusqu'à lui reprocher sa conduite passée envers elle.

— Tu n'as pas de cœur, lui dit-elle; je t'ai tiré de la plus honteuse misère, et tu me parles comme un goujat.

Ces mots dix fois mérités — il en méritait d'autres encore — lui firent jaillir le sang à la face. Il ne se possédait plus. Hors de lui, le misérable saisit le bras de sa femme et la jeta par terre. Et, quand elle fut là, mourante, il la saisit par les cheveux, la traîna, la frappa du pied.

Il l'aurait tuée, peut-être, si Charlotte, attirée par les cris de Barberine, ne s'était précipitée dans la chambre. A sa vue, Saint-Bertrand suspendit ses coups. Il était essoufflé. L'écume baignait ses lèvres, et ses deux mains tremblaient convulsivement. En regardant sa femme, dont le visage était plein de sang, il eut horreur de lui et se cacha la face entre les mains.

Cependant Charlotte avait porté sa maîtresse sur un canapé et s'efforçait de la rappeler à la vie. La scène qui suivit fut plus abjecte encore que la première. Saint-Bertrand à genoux, pleurant, s'arrachant les cheveux, implorait son pardon, se prodiguait les épithètes les plus dures, disant qu'il voulait se tuer, embrassait Barberine, suppliait sa chère Charlotte d'intercéder pour lui; et les deux femmes, stupéfaites, ahuries des éclats de sa douleur, ne trouvaient pas un mot pour le flétrir, pour le chasser. Barberine, ô sublime bêtise des femmes! l'aurait presque consolé lui-

même. Une heure plus tard, il était encore à ses pieds. Il était parvenu à la désarmer. C'était elle qui pleurait alors.

Il ne lui parla plus de M. Lorvieux. Mais il n'en continua pas moins à le fréquenter. Chaque jour, depuis lors, il se rendait chez le vieillard. Et quand, un soir, la tête un peu alourdie par les suites d'un dîner fin qu'il avait fait en compagnie de *deux jeunes demoiselles des chœurs* et de Saint-Bertrand, M. Lorvieux s'en vint à l'Opéra, s'assit sur une banquette, au foyer, s'endormit lourdement, puis, tout à coup, roula par terre, foudroyé, entre les pieds mignons chaussés de satin d'une blonde sylphide, on vit Saint-Bertrand s'élancer vers lui avec un air inquiet, comme si cet éléphant, dit depuis Cocodète, avait été son père.

Le docteur Tant-Pis saigna le malade. Mais à peine vint-il une goutte de sang sous la lancette. On l'emporta chez lui. En route, il rendit l'âme, quelle âme!... et l'État fut son héritier.

Mais on ne trouva pas chez lui les diamants *historiques* dont il avait parlé autrefois à Barberine. Et il y avait pour cela de bonnes raisons : c'est que, depuis huit jours, il les avait remis à Saint-Bertrand... A Saint-Bertrand, qui s'était chargé de choisir quelque bon moment pour les faire accepter à sa femme !...

Barberine ignora toujours cette action.

Cependant l'hiver était venu. L'engagement de Barberine à l'Opéra allait expirer, et le directeur du théâtre tourmentait Saint-Bertrand pour le renouveler. Il hésitait, se montrait exigeant sur les conditions, quand tout à coup les journaux annoncèrent que les correspondances de Pologne parlaient d'un soulèvement prochain, dont la crainte causait de graves

inquiétudes à la Russie. A cette nouvelle, Saint-Bertrand n'eut plus qu'une idée dans l'esprit.

— Où me cacher? se demandait-il.

Dans sa pensée, il n'y avait qu'une contrée, dans tout le monde, où il pût se croire à l'abri de la vengeance des Polonais qu'il avait vendus. C'était la Russie. Depuis longtemps, on désirait y revoir sa femme, dont les débuts éclatants n'étaient point oubliés. Il signa donc, en son nom, un engagement de dix-huit mois, avec l'Opéra de Moscou.

Et, quinze jours après avoir signé cet engagement, il congédia Charlotte, qui les aurait embarrassés en voyage, disait-il. Il refusa nettement à Gaskell la permission de les suivre. Il ne lui rendit pas son argent, prétendant effrontément que cet argent se trouvait engagé dans une spéculation qui ne pouvait pas aboutir avant quelques années. Il tira, soi-disant pour sa femme, un cadeau de son père. Et, se sentant les poches pleines, ayant tiré *pied ou aile* de tous ceux qui avaient eu le malheur de s'intéresser à lui, il monta avec Barberine en chaise de poste, jurant, dans sa conscience de traître et de spoliateur, qu'on ne le reverrait jamais à Paris.

X

CE QUI SE PASSAIT A VARSOVIE LE VENDREDI SAINT DE L'ANNÉE 1844

Ce fut le jour du vendredi saint que Saint-Bertrand quitta Paris avec Barberine, s'acheminant vers Moscou. Le même

jour, à Varsovie, le complot préparé depuis si longtemps par la comtesse Wanda s'ourdissait dans l'ombre.

Écrasés par la tyrannie moscovite, ayant vu successivement toutes les stipulations du congrès de Vienne violées pour faire place au plus effroyable arbitraire, les Polonais, une fois de plus, étaient décidés à chasser leurs oppresseurs ou à mourir.

Au dehors, même pour un observateur prévenu, rien n'annonçait dans la capitale que tout un peuple fût prêt à se soulever. Pendant toute la journée, la foule était restée occupée à prier dans les églises. La nuit était venue, une de ces nuits froides, sans vent, très-claires. Le ciel apparaissait criblé d'étoiles, et la neige avait tout envahi sur le sol : on la voyait longuement étalée dans les rues qu'elle couvrait de large en large, et ses entassements prolongeaient de trois pieds le faîte des toits.

Vers neuf heures, les boutiques étant fermées, le croissant de la lune se leva, et une demi-obscurité, transparente et bleuâtre, descendit sur toute la ville. Les points rouges des lanternes se succédaient dans les rues désertes, formant de longs rubans couleur de feu qui les partageaient dans toute leur longueur, à la hauteur du premier étage des maisons. Une fenêtre resplendisssait çà et là sur la muraille grise. Mais, devant les portes des églises, on voyait la neige blanche inondée de clartés. Toutes les églises flamboyaient. Des chants graves et lents passaient en détonnant à travers leurs murs. Et la foule y était très-grande, plus grande encore qu'elle n'avait été pendant la journée.

Il y avait une église surtout qui se distinguait entre toutes les autres par l'ampleur de ses chants et l'éclat qu'elle proje-

tait au dehors. C'était celle des Bernardins, située dans le faubourg de Cracovie. Tant de monde y était entré, qu'elle regorgeait, et des groupes nombreux avaient reflué sous ses portes. Un corps de garde russe était établi à côté du temple, sous des arbres verts, et, trente pas plus loin, sur trois degrés, s'élevait la colossale statue de la sainte Vierge, éclairée par une lampe. La foule qui n'avait pu pénétrer dans l'église était amoncelée là, et elle formait autour de la statue un cercle immense. Hommes et femmes, agenouillés dans la neige, priaient avec ferveur. On entendait de grands soupirs passer sur cette foule. Quelques Cosaques, sortis du poste, regardaient. Un prêtre, isolé de tous, à deux genoux sur la première marche du piédestal de la statue, chantait des strophes funèbres. La cloche de l'église tintait.

Juste en arrière de la statue s'élevait un hôtel aristocratique et très-vaste. Sa porte était fermée, comme ses fenêtres. Nulle lumière ne scintillait derrière ses vitres. On eût dit une maison dont le maître est absent. Cet hôtel était celui de la comtesse Wanda.

Il avait de larges cours. La dernière, entourée par un mur de quinze pieds de haut environ, touchait au cloître des Bernardins.

Cependant il se passait dans l'église une chose étrange. Pendant que les moines psalmodiaient, assis dans leurs stalles, que les fidèles semblaient tous absorbés par la prière, et que les espions russes (ils étaient nombreux dans le temple), surveillaient les moindres gestes de leurs voisins, quelques hommes poussés par la foule s'étaient laissé entraîner peu à peu jusqu'à la hauteur de l'autel. Là, sur

la droite, s'ouvrait dans le mur une porte masquée par une tenture noire, qui communiquait avec le cloître et la sacristie. De temps à autre, surtout au moment où la foule oscillait, poussée par le mouvement des allants et des venants, un homme disparaissait soudain comme si le pavé s'était ouvert pour l'engloutir. En se baissant, il soulevait un peu la tenture, s'allongeait par-dessous, et on ne le revoyait plus. Un moine qui stationnait derrière la porte lui avait désigné du doigt un long couloir. Plus loin, un autre moine échangeait avec lui un mot de passe. Il s'engageait alors sur les degrés d'un escalier qui aboutissait dans la crypte de l'église. Cette crypte servait de cimetière aux moines. Il y en avait une centaine qui dormaient là du dernier sommeil. En moins d'une heure, près de cinquante hommes disparurent ainsi de l'église, et l'affluence y était si grande, que personne ne s'en aperçut.

Depuis longtemps déjà, ils étaient descendus dans les caveaux funèbres, et la foule continuait à prier, aussi bien dans l'église que sur le pavé du faubourg, autour de la statue, lorsqu'un homme qui venait du centre de la ville apparut le long des maisons, sur le trottoir, se dirigeant dans la direction de l'hôtel Wanda. C'était un homme de cinquante ans environ, dont la mise annonçait une certaine aisance : il avait aux pieds des bottes fortes dont les tiges lui montaient jusqu'aux genoux, et une ample redingote fourrée l'enveloppait du cou aux chevilles. Cet homme était celui qui, quelques mois auparavant, se présentait chez le vicomte de Saint-Bertrand pour lui demander communication des papiers de la comtesse.

Il avait l'air inquiet. Il marchait lentement, le front baissé

et les mains enfoncées dans les poches de sa redingote.

Quand il fut arrivé devant l'hôtel, il s'arrêta, regarda quelque temps la foule agenouillée, puis, s'agenouillant enfin, lui aussi, mais tout près du mur de l'hôtel, et juste à l'endroit où le soupirail de la cave s'ouvre dans la rue, il posa son chapeau sur la neige et se mit à prier. Il priait avec dévotion, présentant le dos à l'hôtel et regardant la statue; mais il paraît qu'il n'était pas venu là seulement pour implorer la compassion de la mère des chrétiens; car, au moment où ses deux pieds apparurent devant le soupirail de la cave, deux mains sortirent de ce soupirail, remontèrent le long de la jambe de l'homme, sous sa redingote, et déposèrent une lettre dans une de ses poches. Puis les mains rentrèrent dans la cave. La prière de l'homme était alors terminée. Il se releva.

En passant devant le corps de garde, il fut obligé de faire un détour, à cause de la foule qui stationnait toujours devant la porte de l'église. Il s'arrêta un peu aux environs de cette porte; puis il reprit sa route, se dirigeant du côté du faubourg de Praga. Il passa successivement, et toujours lentement devant la statue de Sigismond, qui se tient debout portant la croix, sur une haute colonne de marbre, et devant le palais-royal, dont la tour porte une flèche byzantine, alors dorée par le reflet des étoiles. Tout à coup il se jeta dans une ruelle, sur la droite, et gravit les degrés d'une maison sur la porte de laquelle on lisait ces mots : *Bureau de police du district*. Arrivé au premier étage, il entra dans une chambre où se tenait, assis devant un bureau, un homme dont les yeux étaient cachés sous de larges lunettes vertes.

— Bonjour, monsieur Lewinski, lui dit cet homme en se servant de la langue russe. Quoi de nouveau?

— Peu de chose, répondit Lewinski. Le peuple prie. Cependant, il y a des rassemblements du côté du marché de la porte de Fer. On y discute le dernier oukase qui ordonne la transportation de vingt prêtres et de deux cents nobles de la Podolie sur la ligne du Caucase.

— Ah! Après?

— Devant l'hôtel de ville, continua Lewinski, deux hommes se sont croisés. L'un a dit : « Sera-ce pour Pâques? » L'autre a répondu : « Non. Ce sera pour la Pentecôte. »

— A quoi faisaient-ils allusion?

— Au complot, vraisemblablement.

— Les avez-vous suivis?

— Je n'en pouvais suivre qu'un seul.

— Et où est-il allé? A l'église des Bernardins, je suppose.

Lewinski, à ces mots, tressaillit légèrement.

— Non. A Saint-Charles-Borromée, répondit-il.

— Cela m'étonne, fit l'homme aux lunettes.

— Petrow, le maître d'hôtel de la comtesse Wanda, reprit Lewinski, m'a remis une lettre qu'il a soustraite à sa maîtresse.

— On ne vous a pas vu lui parler, n'est-ce pas?

— Non! non! fit Lewinski.

Et il dit de quelle façon la lettre avait été déposée dans sa poche. Puis il la remit à celui qui l'interrogeait.

Après avoir soulevé le cachet avec une lame de couteau qu'il fit d'abord chauffer à la flamme du poêle, ce dernier

parcourut la lettre des yeux, puis il fit une assez laide grimace :

— La comtesse, dit-il, écrit à ses fermiers qu'elle les attend à Varsovie le jour de la Pentecôte.

— La! vous voyez! fit Levinski avec un air de satisfaction.

— Eh ! dit l'autre avec impatience, cela contredit mes renseignements. Pourquoi ce nouveau retard? Qui sait! ajouta-t-il, la Pentecôte veut dire Pâques, peut-être.

— Cela n'est pas probable, dit Lewinski.

— Enfin, il est un fait certain, reprit l'homme aux lunettes : c'est que tous nos rapports s'accordent pour affirmer qu'un conciliabule de conspirateurs se tient ce soir dans l'église des Bernardins, et que le jour de Pâques, ou le lendemain, a été choisi pour le soulèvement des rebelles. Vous seul dites que le conciliabule doit se tenir à Saint-Charles-Borromée et que le complot ne doit éclater que le jour de la Pentecôte. Si vous n'êtes pas fidèle, Lewinski, prenez garde, on vous fera périr sous le knout.

Lewinski ne sourcilla pas. Mais il ne put prendre sur lui de dire qu'il *était fidèle*.

— Moi seul, répondit-il, je suis bien informé.

L'homme aux lunettes avait l'air dépité.

— La preuve qu'il ne se passe rien aux Bernardins, reprit Lewinski, c'est que vous y avez cent espions et qu'ils n'ont rien pu découvrir.

— Belle preuve! fit l'autre, la moitié de nos espions sont du complot. Nous les payons, et ils nous espionnent nous-mêmes.

A ces mots, Lewinski tressaillit encore, mais si légèrement, que l'autre ne le vit pas.

— Comment peut-on vous espionner? dit Lewinski. Est-ce que vous nous confiez vos moyens? Le gouvernement du tzar serait mieux servi s'il avait plus de confiance en ses agents. Mais non! Il leur faut tout deviner! Ils ne se connaissent même pas les uns les autres.

— Vous dites cela pour savoir comment nous avons été mis sur la trace de ce complot. Eh bien, mon cher, je n'ai plus de raisons pour vous le cacher.

Ici, la figure du commissaire de police prit une incroyable expression de fausseté.

— C'est le comte Wolski qui nous a tout dit.

Cet horrible mensonge n'avait pour but que de donner le change à Lewinski, en salissant la mémoire d'un mort, d'un réfugié qui, pendant vingt ans, avait repoussé toutes les sollicitations du gouvernement russe. Lewinski n'en fut pas dupe. Il voyait bien qu'on continuait à se méfier de lui. Cependant, il fit l'étonné.

— Je m'en étais toujours douté, répondit-il.

L'autre lui adressa encore quelques questions; puis, prenant une pile de roubles, il les enveloppa dans un morceau de papier, lui mit le tout dans la main et le congédia.

Mais à peine Lewinski eut-il franchi le seuil de la porte, que le commissaire sonna. Un homme entra dans le bureau. Il lui montra la porte des yeux. Et l'homme, descendant alors l'escalier derrière Lewinski, se mit à le suivre.

L'espion Lewinski se sentit bientôt espionné. Un pas qui répond au vôtre dans une rue déserte ne peut se dissimuler parfaitement, même quand il s'enfonce sur un lit de neige. Cependant il ne se retourna point. Il descendit le faubourg de Cracovie, se dirigeant du côté de la Vistule. Toutes les

maisons étaient closes dans le faubourg. Les réverbères se balançaient au vent, car le vent du nord s'était levé, et le ciel étincelait.

Quand il fut arrivé à l'entrée du nouveau pont qui relie le faubourg de Cracovie à celui de Praga, Lewinski regarda mélancoliquement le fleuve, qui roulait de larges glaçons entre deux longs rideaux de peupliers dégarnis de feuilles. Mais alors une voix étouffée s'éleva derrière lui, mêlant de tristes notes au bruit des glaces et des eaux. L'espion qui le suivait chantait en marchant. Et il chantait l'hymne patriotique du *Bouleau*, composé à l'époque du premier partage de la Pologne. Les circonstances présentes donnaient à ce chant une poignante expression de douleur.

Bouleau! charmant bouleau! pourquoi donc es-tu si triste?
Les blancs frimas ont-ils glacé ta séve? Le souffle d'un mauvais vent t'a-t-il desséché?
C'est peut-être le ruisseau qui a mis a nu tes jeunes racines.

La voix s'était tue. Le cœur de Lewinski battait comme un marteau dans sa poitrine. Mais il ne se retourna pas. Fallait-il répondre?... La voix reprit :

Sœur Olga, ce ne sont point les blancs frimas qui ont glacé ma séve.
Je n'ai point été desséché par le souffle d'un mauvais vent.
Le ruisseau n'a pas mis à nu mes jeunes racines.

La voix se tut de nouveau. Les deux homme étaient alors au milieu du pont, à six pas l'un de l'autre. Lewinski continua sa marche, mais il ne se retourna point encore. Cette fois, cependant, il répondit :

Mais d'un lointain, lointain pays vinrent les Tartares.

Ils brisèrent mes branches. Ils allumèrent de grands feux.
Et ils foulèrent autour de moi la belle herbe verte.

Partout où flamba leur feu l'herbe ne peut plus pousser.
Les champs ensemencés, foulés par leurs chevaux, sont arides comme à la fin de l'automne.
Aucun animal ne veut boire dans le ruisseau qu'ils ont souillé.
Et la blessure de leur flèche ne guérit que dans le tombeau.

— *Ah! c'est de là-bas, de là-bas que vient la malédiction de Dieu!* s'écria tout à coup l'homme qui suivait Lewinski.

Celui-ci fit aussitôt volte-face, et les deux faux espions des Russes qui, en realité, espionnaient le gouvernement russe pour le compte de la sainte cause, se serrèrent énergiquement les mains.

Après avoir échangé les observations qu'ils avaient faites pendant le cours de la soirée, ils s'avancèrent vers le faubourg de Praga. En route, Lewinski rencontra sous sa main le rouleau d'argent qu'il avait reçu du commissaire de police, une demi-heure auparavant, et il le lança dans le fleuve.

— Sale argent!... s'écria-t-il; il salirait l'aumône elle-même!

— Est-ce pour dimanche, ou pour lundi? lui demanda l'autre.

— Nous le saurons tout à l'heure, répondit Lewinski.

Ils étaient arrivés dans le faubourg. Ils entrèrent dans une maison de pauvre apparence, et la porte se referma derrière eux.

Un quart d'heure après environ, ils en ressortirent, et tous les deux portaient alors le costume de paysan russe: longue pelisse fourrée, chapeau carré, larges bottes. De

plus, la moitié de leur visage avait disparu sous des barbes postiches.

Ils s'avancèrent à grands pas vers le pont, le traversèrent, et marchèrent dans la direction du cloître des Bernardins.

Malheureusement pour eux, en quittant le bureau de police, ils n'avaient pas remarqué un jeune homme embusqué derrière le piédestal de la statue de Sigismond. L'enfant les avait suivis, nu-pieds, rampant sur le bord de la rue que baignait l'ombre. Il les entendit chanter. Il ne distingua pas les paroles de leur chanson, mais il retint l'air, qu'il connaissait. Et, quand il les eut vus sortir de la maison où ils avaient pénétré, il les reconnut, à la voix, sous leur déguisement. Dix minutes plus tard, il les vit entrer dans le cloître par une porte dérobée. Alors il se mit à courir vers le bureau de police, et, quand il se trouva devant le commissaire, haletant, la face empourprée de froid et les yeux rayonnant de l'éclat du triomphe, sans attendre qu'on l'interrogeât :

— *Aussi vrai que j'aime Dieu!* monsieur, s'écria-t-il en langue russe, ils se sont donné la main sur le pont! et ils sont dans le cloître des Bernardins.

Le commissaire assujettit ses lunettes pour admirer le jeune garçon.

— Ah! les traîtres! murmura-t-il.

Puis, en manière de réflexion, il ajouta :

— Je le savais bien, moi, qu'il n'y a d'espions fidèles que les enfants! Et c'est bien naturel! continua-t-il, car ils n'ont pas l'idée de trahir, puisqu'ils ne savent ce qu'ils font

XI

SOUS LA TERRE

La porte dérobée par laquelle les deux faux espions s'introduisirent dans le cloître des Bernardins ayant été refermée derrière eux, ils entrèrent dans la sacristie et descendirent les degrés de la crypte. Une petite lampe posée sur la dalle d'une tombe éclairait le souterrain. Lewinski s'en empara, et, suivi de son compagnon, il s'engagea dans un labyrinthe de galeries qui les conduisit bientôt vers une trappe auprès de laquelle était assis un serviteur des moines. Le sommet d'une échelle dépassait l'ouverture de cette trappe. Les deux conspirateurs, s'aidant des mains, se laissèrent glisser jusqu'au bas de l'échelle; alors la trappe s'abattit au-dessus d'eux, et ils recommencèrent à cheminer dans un dédale de couloirs pratiqués sous les cours de l'hôtel Wanda; car le cloître et l'hôtel avaient été reliés secrètement à quinze pieds au-dessous du sol.

Après quelques minutes de marche, ils arrivèrent dans une cave très-haute et disposée en forme de grande salle circulaire où une cinquantaine de personnes étaient assises. Les unes portaient la robe brune des bernardins, d'autres la robe noire des prêtres, d'autres encore le costume civil. Une seule femme faisait partie de l'assemblée. Il y avait, au haut de la voûte, une lanterne qui pendait, éclairant

d'une lueur excessivement affaiblie toutes les têtes découvertes ; et une chaleur un peu moite — cette chaleur douteuse qui s'exhale des caves pendant l'hiver — alourdissait l'atmosphère de cette salle souterraine, dont les murs suintaient.

L'assemblée était grave et recueillie. Chacun parlait à tour de rôle et à demi-voix. Par instants, on entendait le chant lointain de l'orgue qui, de l'église, descendait dans les profondeurs de la terre. On entendait aussi, arrivant de la rue par le soupirail, les hymnes psalmodiées par la foule autour de la statue de la Vierge. Ces harmonies distinctes et tristes faisaient comme une sourdine étouffée, presque insaisissable, au bruit des voix.

Quand Lewinski et son compagnon se présentèrent devant la porte, toute l'assemblée se leva pour leur rendre hommage. Ces deux hommes, en effet, entre tous les conspirateurs rassemblés pour l'affranchissement de la Pologne, avaient accepté le rôle le plus douloureux et le plus pénible. Ce n'était pas seulement leur vie qu'ils avaient apportée dans le complot, c'était beaucoup plus que leur vie : leur honneur ! et cela se savait.

Ils s'assirent tous les deux le long du mur. Chacun les imita. Un grand espace vide s'étendait au milieu de la salle. Tout autour s'alignaient les têtes. On attendait.

Enfin un vieillard se leva. C'était un prêtre à l'air vénérable. Il avait de beaux yeux bleus et très-doux. Sa barbe blanche descendait sur sa poitrine, et sa robe noire tombait sur ses pieds.

Il promena d'abord de longs regards autour de lui : il regarda avec affection et pitié toutes ces têtes énergiques,

jeunes pour la plupart, et qu'il pensait voir pour la dernière fois ; puis il croisa ses bras et il dit :

— Mes enfants, nous sommes réunis pour le triomphe de la cause la plus sainte et la plus pure. La plus sainte des causes est celle de Dieu. Après elle, immédiatement, est la cause de la patrie. En ce moment, plus que jamais, elles sont inséparables, car l'étranger dont nous détestons le joug ne nous a pas opprimés seulement dans notre liberté, nos lois, nos usages, mais encore et surtout dans notre religion. Il n'y a plus, en Pologne, aucune sécurité pour la foi ni pour les prêtres. Notre tyran ne s'est pas contenté de déclarer que la nationalité polonaise était un *non-sens* [1]. Il est allé plus loin ! Il s'est emparé des couvents pour les transformer en cachots, des églises pour les changer en casernes. Il a fait enlever chaque année plusieurs milliers de nos enfants et les a fait élever en Russie dans la langue et la religion des Moscovites ; et l'on a vu, chez nous, une mère égarée par le désespoir étouffer de ses mains son propre fils, préférant le savoir mort que de le voir abjurer sa religion. Le système abominable adopté pour extirper de notre pays la religion catholique romaine a été suivi avec une cruelle persévérance. En dix ans, plus de deux cents établissements religieux ont été abolis dans nos provinces ; leurs biens ont été confisqués. On a pillé le trésor de Czenstochowa, le lieu le plus révéré de la terre polonaise ; un grand nombre d'ecclésiastiques ont eu à supporter l'emprisonnement, la déportation, l'exil ; enfin on a assigné la moitié des églises catholiques au culte grec, et il a été ordonné qu'à l'avenir,

[1] Oukase de 1824 relatif à la Lithuanie.

toutes les fois qu'une église grecque tomberait en ruine, on s'emparerait d'une église catholique pour la remplacer [1]. Tant d'outrages portés à nos croyances les plus saintes ont lassé notre patience. Notre-Seigneur a dit, il est vrai, qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César; mais la Pologne n'appartient pas aux Russes; du moins, elle ne leur appartient qu'en vertu de la violence; et, d'ailleurs, le souverain n'a droit à la soumission des peuples qu'autant qu'il ne fait rien contre la foi. Eh bien, la foi est menacée chez nous, persécutée. Au nom de Dieu, levez-vous pour la défendre. Il en est temps. L'heure de votre affranchissement a sonné.

Le prêtre se rassit. Tous les cœurs étaient oppressés. Mais on n'entendit rien qu'un long soupir, et, avec lui, les chants lointains de l'église, où résonnaient les funèbres lamentations du *Dies iræ*.

Alors, le comte Ladislas se leva. Le mari de Wanda avait toujours le même air ouvert et sympathique.

— On vous a parlé des crimes commis contre la religion, dit-il. Je vous parlerai, moi, de ceux commis contre nos libertés. Depuis la révolution de 1831, toutes les garanties nationales stipulées au congrès de Vienne ont été anéanties. Nous sommes gouvernés par l'acte arbitraire et monstrueux des *Statuts organiques*. Cet acte a déclaré que la Pologne ferait désormais partie intégrante de la Russie; que ses habitants ne devaient former, à l'avenir, qu'une seule et même nation avec les Russes. L'armée polonaise a cessé d'exister; ses soldats doivent servir dans les régiments de l'oppresseur,

[1] Oukase du 19 juillet 1832

et la cocarde moscovite a remplacé celle que portait Kosciuszko. Ce n'est pas tout : le pays s'est vu successivement enlever toutes ses franchises commerciales ; le château de nos rois a été dépouillé de ses trésors et de ses trophées historiques ; les salles où s'assemblait la Diète ont été changées en casernes ; Varsovie, descendue du rang de capitale d'un grand royaume à celui de chef-lieu d'une province russe, a vu son Université fermée, sa bibliothèque publique, ses cabinets, ses musées, toutes ses collections de science et d'art emportés à Saint-Pétersbourg ; et, comme si la tyrannie, pour comble d'outrages, eût voulu joindre le sarcasme à la violence, il a fallu qu'une députation de Polonais remerciât le tzar *des bienfaits qu'il daignait répandre* sur sa conquête. Ainsi, non content de nous avoir martyrisés et dépouillés, on nous a raillés. Le lion était à terre, enchaîné, muselé, vaincu ; il ne pouvait plus se défendre : on l'insultait alors en le poussant du bout du pied.

Vous frémissez, n'est-ce pas ? reprit le comte en promenant les yeux autour de la salle. Ces attentats vous font horreur. Ils ne sont pas les seuls que l'on ait commis contre vous. Je vous rappellerai ces confiscations si multipliées, que les feuilles officielles pouvaient à peine suffire à les enregistrer ; ces spoliations qui firent passer la majeure partie de nos biens dans les mains de nos oppresseurs ; ces emprisonnements innombrables et arbitraires. Quant aux transportations, qui de nous n'a vu quelque membre de sa famille arraché de son toit pour aller peupler les solitudes de la Sibérie ou du Caucase ? Vous avez tous connu le prince Roman Sanguszko qui, déchu de toutes ses grandeurs, fut condamné à faire, à pied, la route de Varsovie à la mer

Glaciale. Je l'ai faite aussi, moi, cette route, comme tant d'autres. Là-bas, dans les steppes déserts, les meilleurs d'entre nous subsistent encore. Ils sont mêlés aux assassins et aux voleurs. Ils sont enfouis vivants dans les mines. Ils se débattent contre la misère et contre le froid.

A plusieurs reprises, déjà, depuis 1831, quelques essais d'affranchissement ont été tentés, mais ils ne pouvaient réussir. La nation n'avait pas encore assez souffert. Les héroïques citoyens qui s'étaient levés pour l'indépendance furent cernés, faits prisonniers; on les martyrisa. Je ne m'appesantirai pas sur les scènes de sang qui vous sont connues. Je vous rappellerai cependant le supplice des victimes de Janow, battues de verges jusqu'à la mort au pied du monument de Kosciuszko.

Aujourd'hui, notre situation, déjà si affreuse, a atteint les dernières limites du possible. Une citadelle s'est élevée dans notre capitale, aux frais du trésor polonais, et, quand le tzar est venu la visiter :

— *Si vous vous entêtez à garder vos rêves de nationalité,* a-t-il dit à la municipalité de Varsovie, *à la première émeute, je ferai foudroyer la ville ; Varsovie sera détruite, et, certes, ce ne sera pas moi qui la rebâtirai !*

Et depuis, comme les nègres courbés sous le bâton, on nous voit tous tremblants, inquiets, n'osant lever les yeux, dans la crainte de laisser deviner notre douleur. Nulle sûreté n'existe pour nous. Un *cabinet noir*, qui fonctionne au milieu de nous, livre à nos ennemis les secrets, jusqu'aux épanchements intimes de toutes nos familles. Nous ne pouvons voyager sans permission. Absents, on nous rappelle, et il faut obéir, ou nos biens seraient confisqués. Des mil-

liers d'espions pullulent parmi nous, se glissant jusque sous nos toits, dans nos maisons, et s'asseyant à notre table Celui de nous qui croit confier ses espérances à un ami, souvent se livre à son bourreau. Un propos inconsidéré, un refrain échappé pendant l'ivresse, le moindre signe de reconnaissance, une coiffure, un ruban, les emblèmes du deuil, que dis-je! un livre saisi chez nous, moins que cela : une feuille de journal, suffisent pour faire arracher, la nuit, l'imprudent ou le malheureux de sa demeure, et on ne l'y revoit jamais. La méfiance s'est emparée de nous tous. La terreur est devenue l'état normal de nos âmes. Les parents, les amis s'observent et se défient les uns des autres. On voit partout des dénonciateurs. Les liens de la famille, de la société sont rompus.

Eh bien, le temps est venu de faire cesser cet exécrable état de choses. Quel peuple au monde a plus stoïquement supporté que nous de tortures et de vexations? Mais, cette fois, nous pouvons croire enfin au succès de notre tentative suprême. Depuis dix ans, nous avons tout disposé pour que le pays tout entier, au jour fixé, se lève comme un seul homme. Ce jour est proche. Êtes-vous déterminés à nous suivre? Êtes-vous d'avis d'attendre encore? Si l'un de vous a quelque objection à faire contre l'opportunité du soulèvement préparé, qu'il parle! Le salut de la patrie sortira de notre délibération.

Le comte s'était tu. Chacun regardait ses voisins, sans rien répondre. Lewinski prit alors la parole.

— La Pologne pourra tenir tête à la Russie, dit-il; mais, si l'Autriche et la Prusse se joignent à elle, sur quelles ressources comptez-vous?

— La France ne nous laissera pas écraser par trois peuples, répondit le comte.

— La France nous a-t-elle secourus en 1830?

— Elle ne pouvait nous secourir. Elle était en pleine révolution à cette époque.

— Qui a dit, je vous prie, cette sanglante parole : *L'ordre règne à Varsovie?*

— Cette parole, plus malencontreuse que cruelle, — je ne puis la croire pensée, sentie, par celui qui l'a prononcée, — ne prouve rien contre la sympathie de la France. Elle représente l'opinion d'un homme, non celle d'une grande nation.

Lewinski réfléchit un peu, puis il reprit :

— Vous rappelez-vous la réponse de Kosciuszko aux Polonais réfugiés qui le pressaient de revenir d'Amérique afin de plaider notre cause auprès du Directoire : « Je ne sais pourquoi, malgré la sympathie qui règne entre les Français et les Polonais, *les Français nous abandonnent toujours dans les crises les plus décisives*. Louis d'Anjou et Henri III nous ont été funestes. Les élections des princes de Conti et de Longueville ne furent pas soutenues par Louis XV. Le duc d'Aiguillon laissa s'accomplir le premier démembrement du royaume. En 1794, lorsque, par notre insurrection, nous forçâmes le roi de Prusse à se détacher de la coalition contre la France, la République ne voulut rien faire pour nous, malgré nos sollicitations. Comment donc nous fier aujourd'hui à de vagues espérances? »

— Mais, depuis, répliqua le comte, les liens entre les deux nations ont été cimentés par des flots de sang. En Égypte, en Italie, à Saint-Domingue, en Espagne, en Russie,

en Allemagne, partout où Napoléon fit planer l'aigle française, l'aigle blanche planait de front au même rang. On a vu les nôtres tomber sous les murs de Paris, en exhalant leur dernier soupir, avec le cri de « Vive l'Empereur ! » A l'île d'Elbe, ils veillaient sur les jours du conquérant. Ils se sont battus pour lui jusqu'à Waterloo. Ils seraient allés, s'ils l'avaient pu, jusqu'à Sainte-Hélène. Allez ! de tels services ne s'oublient pas. La France n'est point ingrate ; c'est une terre généreuse. Il y a, d'ailleurs, entre les deux peuples une étroite communauté de caractères, d'héroïsme, d'aptitudes, de mœurs et d'intérêts. On nous appelle avec raison les Français du Nord. Pour la France, notre nation reconstituée sera le boulevard qui la défendra de l'invasion des hordes barbares. Il ne se peut pas que la France nous abandonne, Lewinski.

— Si c'était un héritier de Napoléon qui régnât en France, dit Lewinski, j'espérerais. Mais la famille d'Orléans ne sait former pour nous que des vœux stériles.

— Qu'importe ! interrompit le comte : soulevons-nous toujours. Mieux vaut mourir jusqu'au dernier que de vivre comme nous vivons.

— Cela est juste ! dit Lewinski. Cependant, il faut choisir l'occasion en toutes choses. Croyez-vous la nation mûre pour la révolte ? Tout est là. Rappelez-vous que, depuis soixante et dix ans, elle subit le joug étranger. Moi, je suis prêt à donner ma vie, comme vous tous ; mais je ne me consolerais pas, en mourant, d'un nouvel échec, car chaque échec nouveau contribue à dénationaliser le pays.

— N'avez-vous pas devant les yeux l'exemple de la France ? répondit le comte. Elle aussi, n'a-t-elle pas subi le

joug étranger? Les Anglais ne l'ont-ils point martyrisée aussi durement que les Russes nous martyrisent? Il ne manquait pas alors d'infâmes Français pour soutenir le pouvoir de l'oppresseur. Les Anglais sont restés pendant plus de deux cents ans sur la terre de France. Eh bien, un jour, il a suffi d'une femme pour les en chasser!

— Chassons donc nos tyrans! dit Lewinski en se levant. Et que Dieu juge nos œuvres!

A ces mots, tous les conjurés se levèrent; mais le prêtre étendit les mains.

Quand le tumulte fut apaisé :

— Avez-vous tous bien réfléchi, dit-il gravement, aux conséquences de ce que vous allez faire? Je vous adjure de combattre au nom de Dieu; mais, avant de combattre, il faut que vous sachiez à quelles épreuves vous vous exposez. Ce n'est pas seulement la chance de périr qui vous attend, mais la déportation, l'exil, la confiscation de vos biens.

— Nous le savons! dirent les conjurés.

— Pendant que vous combattrez pour la liberté, reprit le prêtre, vos châteaux seront incendiés, pillés; vos femmes, vos enfants seront égorgés.

— Nous le savons! dirent-ils encore.

— Ce n'est pas tout. Vos ennemis vous calomnieront devant l'Europe. Vous qui ferez *la chose* la plus sainte, on déshonorera vos actions. On dira que vous êtes vaincus, quand vous vaincrez, afin de décourager le zèle de vos amis et repousser de vous les alliances; pillés, on vous appellera pillards; héros, on vous traitera de lâches; soldats armés pour la patrie, on vous stigmatisera du nom de communistes : le savez-vous?

— Nous le savons! répétèrent-ils.

— Il vous faudra endurer l'excès de la fatigue et l'excès du froid, la faim, la soif; vous connaîtrez toutes les misères humaines. Vous camperez la nuit, exposés à la pluie et dans la boue. Mal armés, armés de faux, de bâtons, de marteaux, il faudra vous élancer aux bouches des canons. Prisonniers, on vous assassinera. Et nul, entre vous tous, ne survivra pour transmettre à la postérité vos actions héroïques.

— Nous le savons! Nous savons tout cela! s'écrièrent-ils d'une seule voix.

— Et vous êtes toujours décidés?

— Oui.

— Tous?

— Tous!

— Venez donc recevoir, dit le prêtre, la communion des mourants; car, nous tous qui sommes ici, aussi vrai qu'il y a un Dieu, nous succomberons les premiers, demain peut-être.

Disant cela, il écarta du bras un grand rideau qui cachait un autel grossier sur lequel avaient été déposés une croix, un calice, et deux chandeliers d'argent apportés de l'église. Tous les conspirateurs s'agenouillèrent. Le prêtre, soutenu sous les bras par deux jeunes hommes qui remplissaient l'office de diacre, célébra la sainte messe; puis, prenant en main le calice, il distribua aux assistants les hosties consacrées. Les chants qui résonnaient encore dans la rue autour de la statue de la Vierge accompagnaient cet acte religieux, auquel les circonstances prêtaient une majesté grandiose. Quand la communion fut terminée, le prêtre dit :

— Maintenant, mes enfants, il convient de vous faire connaître le jour fixé pour l'indépendance.

— Sera-t-il prochain? dit une voix.

— Oui. Le jour anniversaire de la résurrection du Sauveur sera le jour de la résurrection de la patrie.

Le prêtre avait à peine prononcé ces mots, qu'on entendit un cri, suivi de la chute d'un corps pesant dans la cave voisine. Tout le monde se précipita vers la porte. Le comte Ladislas saisit un des chandeliers de l'autel; on aperçu alors un enfant qui s'était laissé glisser par le soupirail ouvrant dans la rue, et qui, très-effrayé de rencontrer là tant de gens, se tenait, hagard, dans un coin, ramassé sur lui-même comme une bête fauve prise au piége.

Cet enfant n'était autre que le jeune espion qui, le soir même, avait dénoncé à la police Lewinski et son compagnon. Chargé de surveiller les alentours du cloître, il avait entendu un murmure de voix passer par le soupirail, en se penchant pour écouter sur l'ouverture de ce soupirail, il s'était laissé tomber dans la cave.

En une seconde, il fut saisi, bâillonné, entraîné. Chacun le menaçait et voulait le voir. Il avait la tête et les pieds nus, le teint flétri, l'air misérable et l'œil farouche.

Dès qu'il parla,— il n'avait fait que balbutier,— éperdu de terreur, on le reconnut pour un enfant russe.

— C'est un espion! dit une voix.

— Il va nous vendre! dit une autre.

— Qu'il meure!

Tout le monde se précipita.

Mais, à ce mot, une femme qui jusqu'alors avait tout écouté en silence, se tenant à l'écart, comme il convient aux

femmes quand les hommes délibèrent, fendit la foule et saisit l'enfant par la main.

C'était la comtesse Wanda.

— Ne crains rien, petit, lui dit-elle.

Puis, se tournant vers tous ces hommes anxieux qui la regardaient :

— Voulez-vous commencer votre œuvre sacrée par un meurtre?

— La délivrance du pays dépend de lui, dit Lewinski. Combien peu de chose est son sang auprès de celui qu'il ferait couler, s'il parlait!... Livrez-nous-le! il faut qu'il meure!

— Il ne parlera pas, dit la comtesse.

— Qui l'en empêchera?

— Moi.

— Comment?

La comtesse se tourna vers l'enfant, qui tremblait.

— Où est ta mère? lui dit-elle.

— Je ne sais pas, fit-il en reculant.

— N'as-tu pas de mère?

— Non, reprit-il en baissant le front.

— Pas de père?

— Non.

— Qui donc prend soin de toi?

— Personne.

Et il se cacha le visage.

— Veux-tu que je sois ta mère, petit? reprit doucement la comtesse.

L'enfant la regarda avec terreur. Il croyait qu'on se moquait de lui, ou il ne comprenait pas.

— C'est dit! je serai donc ta mère, fit Wanda.

Et, prenant alors l'enfant sous le bras, elle sortit de la cave et remonta dans son hôtel, pendant que les conjurés regagnaient la crypte de l'église des Bernardins, où la foule priait encore.

Pendant ce temps, la police russe fouillait le cloître. Elle n'y trouva rien. Alors, pour se venger, elle déchargea sa mauvaise humeur en coups de fouet et de bâton sur les femmes qui étaient toujours agenouillées dans la rue autour de la statue de la sainte Vierge.

XII

LES SIRÈNES

Le jour de Pâques est, dans toute la Pologne, un jour de réunions de famille et de grandes réjouissances. Nul peuple, au monde, ne célèbre cet anniversaire solennel avec autant de pompe et d'entraînement que les Polonais. Habituellement, après avoir assisté à la grand'messe, chaque famille se rassemble pour prendre part au banquet du *bénit*. La comtesse Wanda, même quand elle était à Paris, n'avait jamais dérogé à cet usage. La conspiration dont elle était l'âme et qui était au moment d'éclater, lui fournit un motif de plus pour le célébrer dignement.

Elle invita tous ses amis qui faisaient partie du complot à s'asseoir à sa table, et recula l'heure du repas jusqu'à

celle où elle dînait habituellement. Un bal devait suivre le *bénit*. A minuit, le signal de la révolte devait partir de chez elle. La comtesse avait imaginé ce moyen ingénieux pour s'assurer plus aisément de la personne des principaux fonctionnaires russes, qu'elle avait conviés à son bal. En effet, il suffisait de les faire prisonniers — et la chose paraissait facile — pour paralyser presque absolument la résistance du gouvernement.

A six heures, les portes de l'hôtel étaient grandes ouvertes, et les fenêtres flamboyaient. Au milieu de la salle à manger, très-vaste, une table avait été dressée, en forme de fer à cheval. Les cristaux et l'argenterie étincelaient sur la nappe blanche. On y voyait, entre autres excentricités culinaires, quatre énormes sangliers rôtis, avec des brins de buis dans les oreilles, douze cerfs également rôtis en entier, auxquels on avait laissé leurs *massacres* chargés du *bois*, douze gâteaux en forme de tours sur lesquels s'élevaient les statues des douze apôtres, douze tonnelets en argent remplis de vin de Chypre, de France et de Hongrie. Au centre de la table, un agneau ou plutôt un *agnus Dei*, en beurre fondu, de grandeur naturelle, se dressait, debout, avec son drapeau, sur un plat d'argent. Tous les mets étaient servis froids, et il y avait plus de cent personnes assises qui prenaient leur part du festin sous les lustres. Le lustre le plus grand représentait une étoile immense ; l'image de Jésus-Christ était peinte au milieu, avec ce mot sous ses pieds, en traits de feu, qui semblait une promesse pour tous les assistants : *Resurgam!*

Aucun Russe n'avait été invité au repas. Quand il fut terminé, les convives se rendirent processionnellement dans les

salons, qui étaient déjà pleins de monde. Là plus haute aristocratie de Varsovie et des environs y était mêlée au tiers état, à de nombreux représentants de la garnison moscovite et de l'administration supérieure. Les femmes, toutes gracieuses, presque toutes jolies, étaient assises. Les hommes, debout, causaient avec elles. La plus franche animation semblait régner dans la salle de bal. Cependant, plus d'un regard cherchait à rencontrer, à la dérobée, un autre regard, et plus d'un corsage de femme se soulevait avec émotion, tout à coup, sous l'effort de certaines pensées auxquelles l'amour n'avait point de part. Mais nul ne paraissait s'en apercevoir, et dans cette réunion, en apparence consacrée au plaisir, on eût vainement cherché à surprendre, dans les groupes, un seul mot ayant trait à la politique ou aux événements attendus.

La comtesse Wanda, surtout, avait l'air joyeux. Jamais maîtresse de maison ne parut plus préoccupée qu'elle ne le fut, ce soir-là, de distraire ses hôtes. Debout devant un large fauteuil, auprès de la porte, dans sa toilette éblouissante, les épaules décolletées, les cheveux négligemment relevés et pleins de diamants, belle, plus belle qu'elle n'avait jamais été peut-être, car il y avait sur son front, dans ses yeux, sur ses lèvres épanouies comme dans tout son maintien, je ne sais quelle satisfaction qui la rajeunissait ; elle faisait quelques pas au-devant de chaque nouvel invité qui entrait, lui donnait sa main à serrer, et échangeait quelques mots avec lui, surtout s'il était Polonais.

Mais quelles étranges paroles lui adressaient ces derniers, et tous en souriant, de telle sorte que, pour ceux qui ne les entendaient point, étant placés à distance, on eût dit,

à leur air affable et spirituel, qu'ils s'étaient donné le mót pour rivaliser de galanterie.

— Cinquante faux ! murmurait l'un en s'inclinant.

— Cent vingt fusils ! disait un autre.

— Mes quatre fils et moi, seulement, disait un troisième.

— Cent mille francs... Est-ce assez ? demandait une femme.

— Mes deux frères et vingt serviteurs, disait une jeune fille.

— Deux cents chevaux au faubourg de Praga, disait un vieillard.

A tous, la comtesse Wanda souriait. A tous, elle répondait :

— *A minuit.*

Et chacun des assistants, s'inclinant encore, se perdait aussitôt dans la foule du bal.

Quand survenait un Russe, la comtesse échangeait avec lui les compliments et les banalités habituels entre une maîtresse de maison et ses invités.

Cependant, parmi les groupes qui devisaient dans les salons, ne tardèrent pas à s'échanger des dialogues qui n'avaient rien de la futilité ordinaire aux conversations des réunions de plaisir. Les femmes s'étaient faites railleuses et provoquantes. Les jeunes officiers polonais au service du tzar étaient surtout les victimes de leurs railleries. L'une d'elles, une jeune fille de dix-huit ans qui portait le joli nom de Zofia, belle, à taille ployante comme un jonc, aux épaules larges, avec un flot de cheveux sur la nuque, des dents de perle, vêtue de satin rose et couronnée de nar-

cisses, se distinguait entre toutes par ses sarcasmes; et l'éclat de sa beauté, ce soir-là, avait quelque chose d'étrange et de menaçant.

— Vous dites que vous m'aimez, répondait-elle à un jeune et bel officier étranglé dans son uniforme et qui lui parlait avec un air de douceur touchante, mais vous me connaissez bien peu si vous pensez que j'épouserai jamais un homme qui ne sera pas de ma race.

— Et de quelle race suis-je donc? répliquait l'officier. Ne suis-je pas né à Varsovie, comme vous, Zofia? Le même sang ne coule-t-il pas dans nos veines?

— Quoi! vraiment? Je vous prenais pour un *Moskal*, à voir votre uniforme.

— Ne savez-vous pas que j'ai été forcé de le porter? Allez! il n'y a rien de russe en moi.

— Si l'on vous demandait de le prouver?... disait la jeune fille.

— Je suis tout prêt. Parlez : qu'ordonnez-vous?

— Oh! moi, je n'ai le droit de rien ordonner. Seulement...

— Seulement? répétait le jeune homme.

— Eh bien, si quelque événement inespéré survenait... un réveil de la nation, par exemple... que feriez-vous, vous qui êtes caserné à la citadelle?

— Serait-il de nouveau question d'un complot? demanda l'officier en pâlissant.

Mais la jeune fille se mit à rire.

— Est-ce que je le sais, moi? s'écria-t-elle. Mais répondez, *pour voir*, à ma question.

— Pouvez-vous douter de ma conduite?

— Mais oui, j'en doute.

— Eh bien, vous me faites injure, chère Zofia.

— Alors, vous marcheriez donc avec *nous?*

— Je marcherais au premier rang.

Elle le regarda soudain avec tant d'amour, tant d'abandon, et posa sa petite main sur son bras avec un tel tremblement, qu'il sentit tout son cœur se fondre. Ils s'éloignèrent et se perdirent dans la foule. La jeune fille eût pleuré de bonheur d'avoir fait une telle recrue.

Une de ses compagnes qui sortait à peine de l'Institut impérial de Pulawi, une enfant encore, elle avait tout au plus seize ans, et je ne sais quelle grâce frileuse alanguissait son attitude, levait doucement ses épaules étroites en écoutant un autre officier. Ses longs cils étaient abaissés sur ses beaux yeux bruns, et ses lèvres charnues, sculpturalement découpées, boudaient un peu, mais gentiment, avec une sorte de mutinerie pleine de charme. Elle portait le nom de Lodzia, et elle était née en Ukraine.

— Je ne me marierai jamais, répondit-elle enfin à celui qui l'aimait. Ou plutôt je ne me marierai que le jour où le pays sera libre.

Il souriait, croyant à quelque badinage.

— Faut-il donc que je fasse une révolution pour vous épouser?

Elle le regarda sérieusement et répondit :

— Oui.

Il tressaillit. Elle s'éloigna, et il disparut à sa suite.

La blonde Jadwiga, rêveuse et poétique comme une elfe des Scandinaves, disait en se suspendant au bras de son cavalier :

— J'ai rêvé cette nuit qu'on se battait à Varsovie, et que vous vous battiez aussi, mais *du bon côté*. Après cela...

— Après cela? reprit le jeune homme étonné.

Elle lui répondit par ce vers d'une vieille chanson :

Nous ne formions qu'une seule âme et qu'un seul cœur.

Quant à Ludka, altière et fille de prince, elle avait hardiment entrepris le général qui commandait la citadelle, et il s'en fallait de bien peu qu'elle ne lui fît perdre l'esprit. Le Russe avait cinquante ans; mais il était de complexion tendre.

— De grâce! répondez-moi, disait-il à la belle fille.

Que lui avait-il donc demandé? Elle lui dit :

— Demeurez ici, je vous répondrai à minuit.

Kasia faisait mille agaceries au chef de la police de la ville. Laura racontait des médisances au prince Pierre Rogatchef, l'oncle de celui que nous connaissons, et qui remplissait les hautes fonctions de gouverneur militaire de la capitale. Maria coquetait parmi les colonels et les généraux. Toutes s'étaient donné le mot pour retenir au bal leurs ennemis les plus à craindre. Et les sirènes déployaient tant de séductions autour d'eux, que les heures s'écoulaient sans qu'ils parussent s'en douter. Jamais ils ne les avaient trouvées si joyeuses, si encourageantes. Jamais elles n'avaient été si belles.

Cependant, malgré les agaceries de Laura et de tant d'autres jolies femmes, le prince Rogatchef observait tout autour de lui. Ce Russe colossal, boutonné jusqu'au menton dans son uniforme étincelant de plaques et de croix, avait une figure funèbre et terrible. Ses dents, lorsqu'il par-

lait, brillaient sous sa moustache au bord de ses lèvres. Son front ridé, carré, têtu, un front de bélier, était toujours chargé de soucis. Ses joues pendantes et son nez camus lui donnaient l'air d'un dogue en colère. Et il avait, avec cela, un tout petit pied, dont il était fort coquet. Au bal, il regardait toujours son pied pour voir s'il *faisait bien* sous son pantalon. Et puis il reportait ses yeux sur la foule.

Tout à coup, Wanda, qui s'était assise auprès de la porte, se leva. Une femme qui ployait littéralement sous le poids de ses pierreries entra dans le salon. C'était la princesse Mélédine.

Elle regarda Wanda en face, et sans sourciller. Elle qui avait tant fait pour la perdre, elle lui serra la main. Elle avait toujours un air de hauteur sur sa face bistrée. Mais une ombre de tristesse voilait ses yeux verts.

— Puissiez-vous être heureuse cette année! dit-elle à la comtesse en l'embrassant selon l'usage immémorial du jour de Pâques.

— Et vous de même, princesse, dit Wanda.

La Mélédine la regarda. Puis elle regarda autour d'elle. Il y avait beaucoup de monde à leurs côtés. Alors, elle réfléchit et s'avança dans le salon en murmurant le mot :

— Plus tard.

Cependant Wanda avait été frappée de l'hésitation de la princesse Mélédine ; mais elle n'avait rien fait pour en connaître la cause, se sentant une répulsion instinctive pour cette femme, que, d'ailleurs, elle fréquentait fort peu. Plus l'heure fixée pour la délivrance de son pays avançait, plus la pauvre comtesse se sentait inquiète. Ses forces l'abandonnaient. Cette tentative suprême préparée de si loin, au

prix de tant de sacrifices, d'efforts, de patience, réussirait-elle? Il faut s'être trouvé, au moins une fois, dans cette situation terrible où tout l'espoir de notre vie dépend d'une circonstance attendue pour connaître l'angoisse qui, en ce moment, oppressait le cœur de Wanda. Elle continuait à faire *bon visage* à ses hôtes; elle trouvait des mots affables et charmants pour chacun d'eux; elle paraissait exclusivement préoccupée de leurs plaisirs, et, chaque minute qui s'écoulait lui causant une torture nouvelle, elle endurait un mal sans nom qui ressemblait aux premières atteintes de la folie. Vainement son mari, qui la connaissait, lui adressait des regards d'encouragement. Sa nature impressionnable, exquise, trop fine pour le rôle que son patriotisme lui avait fait accepter, ne lui permettait pas de réagir. Et, tremblante, nerveuse, assise maintenant, elle ne pouvait plus se tenir debout, elle s'efforçait de sourire; et, les yeux attachés sur la pendule, elle calculait machinalement combien elle avait encore d'heures de souffrance à supporter et à surmonter.

La danse qui commençait la tira pour quelques instants de sa torpeur. Contrairement aux ordres que la comtesse avait donnés, l'orchestre ne jouait pas la ritournelle d'une mazurke ni d'une *krakoviak*, ces danses favorites des Polonais, mais celui de la *kolomejka*, danse nationale d'un caractère plus triste et plus sombre, composée à la suite du premier partage, et qui, dans les circonstances actuelles, était en même temps une imprudence et une protestation. C'était la belle Zofia qui conduisait avec son amant la longue chaîne des danseurs. Elle entraînait le jeune homme à sa suite à l'aide d'un rameau entrelacé de rubans. Leurs

bouches, à tous deux, étaient muettes; leurs visages mélancoliques. Ils glissaient les pieds en silence et en tenant les yeux baissés. Vingt couples les suivaient, répétant chacun de leurs pas et de leurs gestes, et l'orchestre exhalait une mélodie triste et plaintive, une sorte de chant d'amour malheureux dont les gémissements contenus accusaient je ne sais quelle touchante résignation. A un moment indiqué, les danseuses lâchèrent les rameaux toutes ensemble. Les danseurs les suivirent avec des gestes suppliants. Alors elles baissèrent les yeux, et, détournant le front, cachèrent sous leurs mains leurs jeunes visages. Puis elles consentirent à reprendre les verts rameaux. Et enfin, s'élançant toutes ensemble dans les bras de leurs cavaliers, elles se laissèrent emporter dans le tourbillon d'une valse fougeuse. Il était impossible de mieux exprimer la douleur de l'asservissement du pays, l'ardent désir de l'affranchir, et le bonheur éprouvé au moment où la tâche patriotique est accomplie.

Tous les assistants regardaient avec une émotion facile à comprendre. Les Russes, impassibles, modelant étroitement l'expression de leur visage sur celle du prince Rogatchef, ne semblaient même pas supposer qu'il y eût un sens caché dans cette *kolomejka*. Mais les Polonais étaient pâles, et Wanda, se sentant mourir, attachait inflexiblement les yeux sur la pendule.

Lewinski, seul, paraissait mécontent. Cette sorte d'avertissement donné aux Russes lui semblait inutile, et il contractait les sourcils.

On dansa quelques quadrilles; puis, comme la jeune Lidzia fredonnait entre ses dents, le prince Rogatchef, qui

l'avait entendue, se rappela qu'elle avait une charmante voix, et la pria de chanter.

L'enfant voulut naturellement rivaliser de hardiesse avec Zofia. Son patriotisme l'exaltait, elle aussi, comme toutes les femmes, du reste, et elle commit aussi une imprudence. Quand, un peu pâle, les yeux baissés, et ployant délicatement ses blanches épaules, elle s'avança vers le piano, on crut qu'elle allait chanter un air d'opéra, et chacun fit cercle autour d'elle. Mais un frémissement de terreur courut dans l'assemblée quand on l'entendit jouer le prélude d'une *dumki* — rêverie — composée à l'époque de la conquête de l'Ukraine par les Moscovites, et qui, depuis, resta célèbre sous le nom de *Chant du vanneau.*

Voici cet hymne de douleur, tel que le chanta la charmante Lodzia :

O malheureux vanneaux! vanneaux infortunés!
Vous avez fait votre couvée près de la route.
Kiihii! kiihii! Prenant mon vol vers le ciel,
Je n'ai plus qu'à me précipiter dans l'abîme des mers.

Tous ceux qui passent vous tourmentent.
Prenez bien garde à vous! Cessez de pousser des cris plaintifs.
Kiihii! kiihii!
Déjà le blé est devenu jaune.
Il est mûr, et les moissonneurs qui arrivent vont enlever tes petits.

Kiihii! kiihii!
Mais la bécasse saisit le vanneau par son aigrette.
Et il appelle ses petits... kiiguitch[1]
Kiihii! kiihii!
Alors, le taureau de la prairie, courbant une branche flexible;

— Cesse de crier, vanneau, sinon tu seras pendu.

Kiihii! kiihii!
Eh quoi! je ne puis me plaindre? On m'interdit tout, jusqu'aux larmes?
Moi, la mère de ces pauvres petits!
Kiihii! kiihii! prenant mon vol vers le ciel,
Je n'ai plus qu'à me précipiter dans l'abîme des mers!

Des larmes roulaient dans les beaux yeux de Lodzia quand elle se tut. Tous les cœurs étaient oppressés; mais, quoique la jeune fille eût chanté avec toute son âme, personne n'osait applaudir. Le seul prince Rogatchef s'avança vers elle, et, faisant l'ignorant, quoique ce chant lui eût été chanté dix fois aux oreilles, avec accompagnement de balles :

— Quelle est cette vieillerie de chanson? demanda-t-il.

— C'est une *dumki* de mon pays, prince, dit Lodzia.

Et, avec un héroïsme de femme ou d'enfant, elle ajouta :

— Comment la trouvez-vous?

Le prince répondit en russe et en courtisan :

— Vous la chantez à merveille.

Ce mot fit frémir Lewinski. Il trouvait qu'on donnait de trop nombreux avertissements au gouverneur militaire de Varsovie, et il commençait à s'inquiéter de voir qu'il y fît si peu attention.

— Aurait-il été prévenu? se demandait-il.

Cependant, sur le cadran de la pendule, l'aiguille d'or se rapprochait insensiblement, insoucieusement! du chiffre XII. Les Polonais se regardaient entre eux, à la dérobée, avec des regards éloquents, brillants d'espoir et de pro-

messes... Lewinski s'était approché de la fenêtre d'où devait partir le signal. Quant aux Russes, comme s'ils eussent ignoré *ce qui les attendait*, ils s'abandonnaient tous aux bras des jeunes femmes. Déjà les sirènes les avaient sournoisement séparés les uns des autres. Le chef de la police, entraîné auprès du buffet par la belle Ludka, écoutait en souriant je ne sais quelle confidence qu'elle lui chuchotait à l'oreille. Les généraux buvaient des sorbets à la neige en marivaudant au milieu des essaims de jeunes filles, et le prince Rogatchef, debout au milieu du salon, et tournant le dos à la porte, regardait complaisamment le bout de ses bottes.

C'est alors que la princesse Mélédine se leva, traversa le grand salon dans toute sa longueur, et s'approcha de Wanda. Elle se pencha vers elle, comme si elle eût voulu la regarder de près pour admirer l'agrafe d'émeraude qui étincelait au sommet de son corsage; mais, quand elle fut sûre que personne, à l'exception de Wanda, ne pouvait l'entendre :

— Demeurez auprès de moi, lui dit-elle, votre complot est découvert, et, moi seule, je puis vous sauver.

Wanda se leva en frémissant.

— Qu'est-ce que cela veut dire, mon Dieu? s'écria-t-elle.

— Silence! fit la Mélédine.

Wanda retomba sur son siége.

Lewinski portait la main sur l'espagnolette de la fenêtre.

Le prince Rogatchef regardait toujours le bout de ses bottes.

En ce moment, minuit sonna.

XIII

UN HOMME AVERTI EN VAUT DEUX

Quand il eut fait inutilement épier le conciliabule qui se tenait dans la cave de l'hôtel Wanda, le chef de la police, exaspéré de ne pouvoir connaître le jour fixé pour la révolte, eut l'idée de forcer un des conspirateurs à le lui révéler. Parmi les gentilshommes *de petite noblesse* qu'il savait être engagés dans le complot, il y en avait un qui lui parut réunir toutes les conditions désirables pour céder à l'intimidation. C'était un homme de soixante et dix ans, maladif, d'humeur craintive, qui vivait, avec sa vieille femme, de revenus plus que modestes et qui adorait ses deux fils, beaux jeunes hommes de vingt-trois et de vingt-cinq ans. Il se nommait Korsak, et les conjurés lui avaient confié le commandement des ouvriers du faubourg de Praga.

Le chef de la police le fit venir à l'hôtel de ville, la veille du jour de Pâques. Il le reçut affectueusement, — car il avait le caractère fort doux. — Il lui apprit, avec toute sorte de paroles mielleuses, que le gouvernement avait été instruit de sa conduite peu prudente, qu'il avait été surveillé, qu'on le savait enrôlé avec ses deux fils dans la bande des conspirateurs, et que le moins qui pût lui arriver, à lui, c'était d'aller finir ses jours en Sibérie, tandis que ses enfants expieraient leur faute sous le knout.

Korsak, terrifié, voulut nier; mais on lui mit sous les yeux des preuves écrites. Alors il demeura comme écrasé. Quand on le vit dans cet état où l'homme n'a plus de défense, on lui fit entrevoir sa grâce s'il consentait à donner au gouvernement quelques légères preuves de repentir. Ce qu'on lui demandait était peu de chose : on n'exigeait pas de lui, comme on aurait eu le droit de le faire, qu'il révélât les noms de ses complices. Seulement, on savait que l'insurrection devait bientôt éclater, et l'on était bien aise d'apprendre de sa bouche le jour fixé à l'avance pour son explosion.

Le vieillard aurait volontiers donné sa vie pour ne pas trahir. Il était honnête homme et il aimait son pays. Mais le chef de la police lui représenta si péremptoirement qu'en se taisant, il condamnait sa femme à la misère et ses enfants à la mort, qu'il sentit son courage l'abandonner. Il essaya encore de nier, puis de mentir. Il pleura, supplia qu'on voulût bien l'obliger à ne pas déshonorer ses cheveux blancs. Ce fut en vain. Son bourreau, toujours affectueux, lui dit que, s'il *s'endurcissait dans un coupable silence*, il allait être obligé de faire immédiatement arrêter ses deux fils, et qu'il serait trop tard pour parler dans une heure; car, alors, *tout* serait fini. Korsak, épouvanté de cette menace, se laissa arracher son secret. Il avoua que la révolte devait avoir lieu à minuit, le dimanche de Pâques. Cette nouvelle eut pour effet de réjouir considérablement l'aimable chef de la police. Il serra les mains de Korsak, lui dit qu'il venait de rendre un très-grand service au gouvernement du tzar, que le tzar ne se montrerait point ingrat, qu'il pouvait demeurer tranquille, qu'on ne ferait rien de mal à lui, à sa femme, sa

femme si bonne! si respectable! ni à ses deux fils; que l'avenir de ces derniers était assuré, qu'il dépendait d'eux seuls d'obtenir une brillante position dans l'armée russe, et que *tout irait bien*, maintenant; mais que, pour éviter qu'il ne fût tenté de donner l'éveil à la comtesse Wanda, on allait provisoirement le retenir, lui, Korsak, à l'hôtel de ville; qu'il aurait une belle chambre pour prison, les propres domestiques du chef de la police pour serviteurs, et qu'on le remettrait en liberté le lundi.

De plus, comme il fallait expliquer son absence momentanée, on le pria d'écrire à sa femme qu'il avait quitté Varsovie pour le service de *la bonne cause*, qu'il n'en fallait rien dire à personne, et qu'il se trouverait à son poste à l'heure indiquée le dimanche soir.

Cette lettre fut portée à son adresse par un espion affilié à la conspiration et qui se distinguait entre tous les conjurés, par la violence de ses doctrines.

Cependant quand il eut confessé Korsak, le chef de la police se rendit chez le prince Pierre Rogatchef et le mit au courant de ce qu'il avait appris. Celui-ci faillit en crever de joie; car, en homme ambitieux et intelligent, il sentait à quel point la ruine de la conspiration polonaise allait accroître son importance. Il mit aussitôt tout en œuvre pour que le complot, selon le désir du gouvernement russe, eût un commencement d'exécution, et, en même temps, pour qu'il fût aussitôt étouffé par la police et par la troupe.

D'abord, il ne dit rien de son projet à personne, se méfiant avec raison, de la plupart des gens qui l'entouraient, et, pendant toute la journée du dimanche, la foule put circuler librement dans les rues de Varsovie, sans qu'au-

cune ronde de police apparût pour l'en empêcher. On laissa les groupes se former, les conspirateurs correspondre, et les meneurs discourir dans les cabarets, comme les prêtres se permettre toute sorte d'allusions menaçantes dans leurs sermons. Seulement, dès que le soleil fut couché, les troupes reçurent l'ordre de se tenir prêtes. On les fit demeurer, l'arme au pied, dans les casernes, dont les portes furent fermées. Tous les postes avaient été doublés dès le matin, sans que la population s'en inquiétât, cette mesure d'ordre étant habituellement prise les jours de grande fête. Mais ce fut à la citadelle, surtout, que le gouverneur militaire fit de grands préparatifs pour repousser l'émeute prévue. Les artilleurs devaient stationner toute la nuit auprès des canons, les Cosaques rester à cheval dans les cours. On prépara des chaînes. On ouvrit, toutes grandes, les portes des casemates pour recevoir les prisonniers. Enfin, vers dix heures du soir, de fortes patrouilles apparurent comme d'habitude dans les faubourgs les plus déserts, mais elles disparurent tout à coup. On crut qu'elles étaient rentrées dans les casernes, c'était une erreur : on les avait simplement fait cacher dans les magasins de vivres et de fourrages de l'armée.

Toutes les troupes cantonnées aux environs de Varsovie : à Modlin, Pultusk, Ploçk, Rawa, avaient reçu l'injonction de se mettre en marche pour se trouver en deçà des barrières de la ville à minuit sonnant. La barrière du Belvédère devait être occupée par quatre batteries d'artillerie, celle de Wolski, par vingt-quatre escadrons de uhlans ; celle de Jérusalem, par quelques bataillons de la garde ; celle de Mokotof, par les cuirassiers. De plus, de nombreux dé-

tachements de Cosaques et de Tcherkess devaient circuler en dehors des murs, de façon à maintenir la liberté des communications entre les différents corps de troupes.

Toutes choses étant préparées, de telle sorte que la ville se trouvait comme enveloppée dans un immense réseau de sabres et de baïonnettes, le prince Pierre Rogatchef revêtit son grand uniforme et se rendit chez la comtesse Wanda avec les plus jeunes et les plus brillants de ses officiers.

De leur côté, les conjurés n'étaient pas demeurés inactifs. Sous prétexte de réunions de famille, suffisamment motivées par la solennité de Pâques, ils s'étaient rassemblés par groupes dans certaines maisons habitées par les chefs du complot, et qui leur avaient été désignées. Les chefs, presque seuls, étaient armés de pistolets et de coutelas. Les soldats s'étaient munis de bâtons, de haches, de barres de fer, de tous les ustensiles qui peuvent devenir des armes entre des mains vaillantes, un jour de combat. Les paysans qu'on attendait des environs avaient leurs faux. Les ouvriers avaient leurs compas de fer emmanchés à des cannes, leurs pinces, leurs marteaux. Quelques étudiants, en petit nombre, s'étaient procuré de vieilles lames de sabre, et la plupart des gentilshommes avaient chargé leur fusil de chasse avec des pièces de monnaie tordue, des billes de pierre, des lingots.

Le signal devait être un coup de pistolet partant d'une fenêtre de l'hôtel Wanda. Lewinski s'était chargé de ce signal. Les plus hardis des conjurés, qui attendaient dans la rue, devaient aussitôt se ruer sur l'hôtel, faire main basse sur tout ce qui se trouvait là d'officiers russes, puis se répandre par la ville, désarmer les postes, incendier les

casernes. Une compagnie de deux cents hommes embusqués dans les maisons qui avoisinent la citadelle avait reçu la mission périlleuse de s'emparer de l'une des portes de la forteresse. Un officier polonais, de garde ce jour-là, avait promis de la leur livrer.

Cependant, à partir de dix heures du soir, quelques-uns des conspirateurs qui battaient le pavé de la ville avaient cru s'apercevoir que certaines précautions insolites étaient prises par l'autorité. Cela les fit réfléchir. Ils observèrent attentivement ce qui se passait. On ne pouvait approcher déjà de l'hôtel Wanda, tous ses abords étant gardés par des sentinelles. Le poste de l'église des Bernardins avait reçu un tel supplément de garnison, que les hommes refluaient jusque sous les arcades extérieures du cloître. Les patrouilles, chacune de cent hommes au moins, se multipliaient. Des lumières erraient devant les meurtrières et sur les créneaux de la citadelle. Ceux qui virent cela essayèrent de donner l'alarme à leurs voisins, pensant avec raison que le complot était découvert; mais on les fit prisonniers presque tous, et nul d'entre eux ne put parvenir à pénétrer dans l'hôtel de la comtesse, où, pleins de confiance, attendant le signal avec une impatience fiévreuse, leurs principaux chefs causaient avec les jeunes femmes, devisaient d'amour avec elles et dansaient.

Au moment où le dernier coup de minuit retentit sur le timbre de la pendule, Lewinski, comme il l'avait promis, ouvrit la fenêtre, et, tirant un petit pistolet de sa poche, le déchargea dans la rue. A ce bruit, il se fit un déplacement violent parmi les invités de la comtesse. Toutes les femmes reculèrent au fond du salon derrière les hommes,

et les Russes, comme s'ils en avaient reçu l'ordre, se pelotonnant entre eux, tirèrent leurs épées. En même temps, une longue clameur éclata dans la rue, et on entendit des pas précipités sur l'escalier. Les conspirateurs, supposant que ces pas étaient ceux de leurs amis qui arrivaient, s'élancèrent aussitôt vers la porte. Mais ils se rejetèrent soudain en arrière en voyant une bande de Cosaques pénétrer dans le salon.

Tout cela s'était passé en moins d'une minute, et déjà les cours de l'hôtel, le vestibule, les escaliers et tout le faubourg de Cracovie étaient envahis par la troupe. Ce fut un désordre inexprimable dans la salle de bal.

— Nous sommes trahis ! nous sommes vendus ! criaient les conjurés.

Et les plus résolus d'entre eux se jetèrent sur les épées nues pour engager une lutte désespérée avec leurs ennemis. Tentative inutile ! Le prince Rogatchef, debout devant la fenêtre ouverte, appelait les soldats massés devant l'hôtel; à sa voix, ils se ruaient contre la porte, et, de là, ils se dispersaient par toute la maison. Leurs cris sauvages se mêlaient aux malédictions des conjurés, aux lamentations des femmes. Tout à coup, on entendit des feux de peloton retentir dans le faubourg, puis deux coups de canon, et une formidable clameur de haine et de colère monta de la rue.

— Rendez-vous! s'écria le prince Rogatchef pendant que ses officiers contenaient les Cosaques amoncelés devant la porte de la salle.

Mais le prince n'avait plus que des femmes devant lui. Au moment où la fusillade éclata dans le faubourg, toutes les femmes s'étaient élancées courageusement

au-devant des hommes, et le comte Ladislas avec Lewinski, entraînant les conjurés par une porte qui, de la salle à manger, conduisait aux offices, cherchait à gagner la cave pour sortir dans la rue par le cloître des Bernardins. Malheureusement, les moindres recoins de l'hôtel étant occupés par la troupe, le passage leur fut fermé de toutes parts. Alors, ils se décidèrent à mourir. Ils se jetèrent sur les premiers soldats qui venaient à eux pour les arrêter, les désarmèrent, et une effroyable lutte s'engagea dans le vestibule de la maison.

Pendant que ces événements se passaient à l'hôtel Wanda, la ville, tout entière, réveillée en sursaut, s'emplissait de monde. Toutes les portes des maisons s'étaient ouvertes au coup de minuit. La multitude s'était répandue dans les rues, brandissant des armes et des torches. Chaque citoyen se précipitait au poste qui lui avait été désigné, et on ne rencontrait partout que des hommes courant, vociférant, se croisant sur la neige sans s'arrêter pour échanger une parole.

Des groupes stationnaient, pérorant çà et là sous les réverbères. Les femmes, les petites filles s'élançaient vers eux.

— Êtes-vous des hommes?... disaient-elles. Allez vous battre !

Ils se dispersaient aussitôt pour leur obéir.

En même temps, par toutes les barrières, la troupe entrait dans la ville, tous les faubourgs étaient envahis, et la citadelle apparaissait avec ses meurtrières illuminées, comme un immense palais en fête.

Bientôt les lourds canons sautèrent dans les rues, secoués sur leurs essieux par les chevaux qui les entraînaient

au galop vers la place du Palais-Royal. Les uhlans emplissaient le faubourg de Praga. Les Cosaques, comme de noires fourmis, grouillaient de tous côtés, frappant la foule à coups de lance, à coups de sabre, à coups de fouet. Partout refoulée, coupée, tronçonnée, l'émeute, à peine formée, s'agitait déjà dans le vide. C'est alors que la fusillade et les coups de canon retentirent. Les soldats tiraient au hasard, au juger sur la masse. Ils tirèrent pendant une heure. Quand leurs munitions furent épuisées, la neige, dans les rues, leur apparut toute noire. Il y avait des monceaux de morts empilés dessus.

La lutte n'avait pu durer longtemps à l'hôtel Wanda. Écrasés par le nombre, mal armés, les conjurés, refusant de se rendre, avaient tous été abattus les uns sur les autres. Le comte Ladislas tua deux hommes de sa vieille main. Un troisième le jeta par terre d'un coup de sabre. Il gisait là, sanglant, sur le seuil de sa maison, et la foule des combattants piétinait son corps. Lewinski fut pris, entraîné. On voulait le réserver pour la torture. Quand tous les révoltés de l'hôtel eurent été tués, on rangea leurs cadavres au fond du vestibule, et un officier de Cosaques se dirigea vers le salon pour annoncer à son général que la besogne qui lui avait été commandée était faite.

Le salon présentait alors un spectacle des plus saisissants. Aux premiers coups de feu, les femmes, ne se sentant plus *bonnes à rien*, s'étaient pelotonnées au fond de la pièce. On les voyait là, gisantes, folles, en larmes, effrayantes de désespoir dans leurs parures de bal. Les unes sanglotaient, les autres maudissaient, et toutes s'embrassaient. comme si elles s'étaient attendues à mourir avec

leurs maris et leurs frères. L'amant de Zofia, jugeant, dès le début, la partie perdue, s'était frappé de son épée et agonisait sous une tenture. Quant à Wanda, clouée sur son fauteuil par la stupeur, elle regardait et écoutait, sans rien voir et sans rien entendre. Elle avait l'air d'une folle frappée de paralysie. La Mélédine, debout auprès d'elle, lui serrait énergiquement le bras, et, les sourcils froncés, regardait le prince Rogatchef. Ce dernier, toujours debout devant la fenêtre, continuait à donner des ordres, et tous ses officiers baissaient le front devant les femmes.

Cependant le tumulte de la rue s'apaisa. A peine quelques coups de fusil isolés, derniers assassinats obscurs! déchiraient-ils le silence. La troupe, maintenant, pillait les maisons, et de longs convois de prisonniers s'acheminaient lentement vers la citadelle. Il y avait parmi eux des femmes, des enfants, des prêtres, des prêtres surtout! car chez eux la religion, par une conséquence logique, n'avait fait que fortifier le sentiment de la nationalité. Tous ces malheureux s'avançaient sous les coups de fouet, comme un troupeau de moutons volé qui marche en rechignant, poussé par des bandits exaspérés de sa lenteur. Déjà les derniers d'entre eux avaient disparu dans le faubourg. Les torches s'éteignaient. Les soldats s'ébranlaient par escadrons et par bataillons pour explorer les rues désertes. C'est alors que le prince se retourna et qu'il aperçut devant lui l'officier de Cosaques.

Ses narines se dilatèrent de satisfaction, et il lui désigna de l'œil quelques-unes des femmes. L'officier marcha vers elles, et, tour à tour, il mit sa main sanglante sur leur épaule nue. Cette brutalité les fit frissonner. Cependant,

elles se levèrent sans protester ; on jeta des manteaux de soldats sur leurs épaules et elles se laissèrent emmener. Les autres sanglotaient. Quelques-unes, à genoux, priaient Dieu.

Mais, quand le prince demanda ce qu'était devenue la comtesse, nul ne sut que lui répondre. En effet, la comtesse avait disparu.

Il y avait déjà quelques minutes que la Mélédine, jugeant le moment propice pour ce qu'elle voulait faire, avait entraîné Wanda sur l'escalier. Wanda s'était laissé emmener docilement, ne sachant, ne se demandant même pas où on la conduisait, inerte de douleur et d'horreur. Grâce à deux hommes de police qu'elle s'était fait adjoindre à l'avance, la Mélédine pouvait circuler partout. Les soldats s'écartaient devant elle. Elle prit deux manteaux, s'enveloppa de l'un, couvrit la comtesse de l'autre, et, pendant que le prince Rogatchef, toujours occupé à donner ses ordres, se tenait devant la fenêtre, elle se dirigea vers le vestibule dans l'intention de gagner une porte de derrière de l'hôtel, où sa voiture devait l'attendre avec une escorte. Mais la princesse avait compté sans le cadavre de Ladislas...

Quand, en posant le pied dans le vestibule inondé de flaques de sang, Wanda rencontra le corps de son mari, toute sa raison lui revint, et, délivrant son bras de l'étreinte qui le retenait, elle s'élança vers le cadavre. C'était en ce moment que l'officier de Cosaques traversait le vestibule, emmenant avec lui les femmes désignées par Rogatchef. Wanda les vit. Elle se releva tout à coup.

— Où les mène-t-on? s'écria-t-elle. Pourquoi ne m'em-

mène-t-on pas avec elles ? C'est moi qui suis l'auteur de la conspiration !

En vain la Mélédine voulut la faire taire. La comtesse puisait des forces dans son désespoir.

— Je ne vous suivrai pas ! Je veux aller, moi aussi, à la citadelle ! C'est moi qui ai tout fait, vous dis-je. Je veux mourir avec mon mari !

Rogatchef arrivait en ce moment dans le vestibule. La Mélédine et lui se regardèrent fixement, puis le prince hocha la tête.

— Cela ne se peut plus, lui dit-il.

— Pourquoi ? fit la Mélédine. Vous savez bien que l'on m'avait donné *cette* vie.

— J'ai reçu ce matin de Pétersbourg un ordre contraire.

— De qui ?

— Du tzar.

La Mélédine eut dans les yeux un éclair de révolte, puis elle frissonna, et enfin elle baissa la tête.

Le prince fit un signe à ses officiers. L'un d'eux, comme s'il eût été entraîné par ses habitudes d'homme de bonne compagnie, offrit le bras à la comtesse.

Elle le prit. On la fit monter en voiture avec ses compagnes. Et, entourée par un escadron de ulhans, la voiture s'ébranla, dirigée vers la citadelle.

Deux heures sonnaient quand elle y arriva. Le silence, un silence de mort, planait alors dans les rues et jusque sur la sombre forteresse. Une fois de plus, la nationalité polonaise était étouffée dans le sang. *L'ordre régnait à Varsovie.*

XIV

DÉSILLUSION

Quand la voiture où l'on avait entassé les prisonnières eut pénétré dans la première cour de la citadelle, l'officier de ulhans qui l'escortait ouvrit la portière, et les femmes descendirent sur la neige. On les sépara immédiatement. La comtesse eut à peine le temps de jeter un regard sur les remparts peuplés de soldats, les palissades et les blanches masses de pierres. Un groupe de Cosaques l'entraîna.

On lui fit traverser de sombres corridors. Elle passa devant d'innombrables rangées de portes numérotées, munies de verrous et de guichets. Des sentinelles les gardaient, fusil au poing; et des cris, des soupirs, des malédictions s'échappaient de toutes les cellules. Une porte s'ouvrit enfin devant la comtesse. Elle entrevit une chambre étroite au milieu de laquelle ronflait un poêle de fonte, et qui était à peine éclairée par une chandelle. Une odeur aigre s'exhalait de cette chambre. Quand elle y fut entrée, la porte se referma derrière elle, et elle entendit crier les verrous. Puis le silence tomba comme un poids énorme sur la prison.

La comtesse était restée immobile à deux pas de la porte. Passer ainsi, sans transition, de son hôtel luxueux à ce bouge infect, et des terribles émotions du combat à cette solitude, c'était une chose à laquelle elle ne pouvait s'habi-

tuer immédiatement. A peine se rappelait-elle les événements qui l'avaient amenée en ce lieu immonde. Tout ce qu'elle savait, en ce moment, c'est que son pays était vaincu et que son mari était mort. Et cela lui suffisait pour endurer une douleur sans nom.

Elle promena machinalement les yeux autour d'elle. Au fond de la cellule, en haut du mur, il y avait une vitre sale munie de barreaux. Une chaise de paille était dans un coin. Auprès, une table, une cruche d'eau, puis une étroite couchette. C'était tout. La chambre était chauffée outre mesure. Une odeur axphyxiante s'exhalait du poêle. La comtesse éprouva d'abord quelques vertiges. Cependant elle parvint à les surmonter. Elle laissa tomber le manteau grossier qui l'enveloppait, puis elle se mit à genoux devant le lit. Et, là, dans cette prison, avec sa toilette splendide, ses diamants, ses épaules nues, le front appuyé sur ses mains croisées, elle pria longuement et avec ferveur. Tombée en un instant du faîte de la fortune dans la condition la plus misérable, elle mettait son espoir en Dieu et lui demandait le courage. Elle fut entendue.

Ce qu'elle resta là, de temps, à prier, c'est ce qu'elle n'aurait pu dire. Le sommeil, un sommeil de plomb, celui qui suit toujours les grands ébranlements de l'âme, la saisit comme elle avait le nom de la vierge Marie sur les lèvres; et, s'affaissant à terre, sur le côté, la joue dans le creux de ses mains toujours posées sur la couchette, elle dormit comme un enfant. Au point du jour, elle fut éveillée en sursaut par un cri terrible. Dans la cour de la forteresse, sous sa fenêtre, on torturait un homme, et Wanda fut épouvantée en reconnaissant la voix de Lewinski. Le malheu-

reux expiait déjà son contre-espionnage sous le knout. Chaque coup de la lanière qui ouvrait ses flancs lui arrachait des imprécations. Wanda se bouchait en vain les oreilles pour ne pas l'entendre. Le bourreau fut humain avec Lewinski. Peut-être avait-il été acheté. Lewinski expira au trentième coup.

Wanda priait pour le repos de l'âme du martyr, quand une femme entra dans sa cellule. Cette femme, je devrais dire cette femelle, exerçait dans la prison les fonctions de geôlière, et elle s'acquittait de son devoir avec la grossièreté d'une mégère et la froide méchanceté des infirmes : elle boitait. Elle dit à Wanda de se déshabiller. De ses sales mains, elle délaça sa robe de satin, détacha ses diamants et la revêtit d'une étoffe commune, uniforme de la prison indistinctement imposé aux détenues politiques et aux voleuses. Wanda se laissa manier par ce monstre sans protester même par un mot. Que lui importait son corps maintenant? Qu'était cette misère ajoutée à tant de misères? Dans les régions sereines où s'était réfugiée son âme, les fanges et les injures de la terre ne pouvaient monter.

On la laissa cinq jours dans sa prison. Elle ne se déshabilla pas pour dormir, de peur de se salir dans son lit. Elle vécut d'eau et d'un peu de pain, laissant intacts, sur sa table, les autres aliments qu'on y déposait soir et matin, passant tout son temps à prier, pleurer, mais tout bas, et pendant la nuit seulement, quand elle supposait que les gardiens ne pouvaient l'entendre. Elle avait dans le cœur tant de choses tristes, qu'elle se serait laissée mourir de faim, si elle n'avait su que le suicide est flétri comme un crime par la religion.

Le sixième jour, elle entendit de nombreuses allées et venues dans le corridor. Les portes s'ouvraient, se refermaient; des pas lourds ébranlaient le plancher, et le bruit des armes froissées entre les mains des soldats dura jusqu'au soir.

Le lendemain, à dix heures, la porte de sa cellule s'ouvrit toute grande. La comtesse était assise alors au pied de son lit. En se retournant, elle vit un gendarme, le sabre nu, debout sur le seuil, entre deux fantassins armés. Le gendarme lui ordonna de le suivre. Elle se leva, ne demanda pas où on la menait,se plaça entre les deux fantassins, et on lui fit traverser ainsi de nombreuses galeries, puis gravir les trente marches d'un escalier. Quand le gendarme fut arrivé sur un large palier, il se retourna, poussa les deux battants d'une porte, et fit passer la prisonnière. Elle se trouva à l'entrée d'une grande salle, au centre de laquelle trois hommes étaient assis devant une table couverte d'un tapis vert. Ces hommes étaient les membres de la *commission d'enquête* instituée par le tzar pour juger, souverainement et sans appel, les fauteurs de la dernière révolte de Varsovie.

Elle les reconnut aussitôt. Le gouverneur militaire Rogatchef, vêtu de son grand uniforme constellé de plaques, était installé dans un fauteuil, à la place d'honneur. A sa droite se trouvait le maréchal de la noblesse de la province; à sa gauche, le chef de la police de la ville; et tous les trois avaient l'air soucieux et sévère, comme il convient à des hommes qui pèsent la mort et la vie dans leurs mains.

La comtesse salua. Rogatchef, répondant à son salut par une inclination de tête, lui désigna du doigt une

chaise placée en face de lui, de l'autre côté de la table. Elle s'assit.

Rogatchef ramassa sous ses mains des liasses de papiers épars sur la table; puis, donnant à son visage aux traits féroces une expression pateline qui le rendait encore plus hideux :

— Vous savez, lui dit-il, pourquoi vous êtes appelée ici?

— Je m'en doute, répondit Wanda.

— Votre situation, je ne vous le cacherai pas, est très-grave. Vous avez lassé la patience de l'empereur en ourdissant, vous femme à qui la politique devrait être toujours étrangère, des complots incessants contre son gouvernement. Vous ne pouvez plus espérer maintenant qu'en la clémence de votre souverain. Efforcez-vous de la mériter par des aveux complets et sincères.

— J'avoue tout, répondit Wanda.

Le gouverneur parut étonné.

— Vous reconnaissez donc, reprit-il, avoir, depuis votre mariage, et notamment depuis dix ans, fait de votre maison, tant à Paris qu'à Varsovie, un lieu de refuge pour tous les rebelles qui conspiraient contre la sainte autorité du tzar?

— Oui.

— Vous reconnaissez les avoir constamment aidés de votre bourse, à tel point que la moitié de vos biens, pour le moins, a été aliénée par vous pour satisfaire à leurs besoins?

— Oui.

— Vous reconnaissez avoir entretenu une correspondance suivie avec les réfugiés polonais, exilés et autres coupables qui ont cherché, à diverses reprises, à l'étranger un refuge contre la justice du tzar?

— Oui.

— Vous reconnaissez avoir entretenu et soldé de vos propres deniers, tant à Varsovie qu'à Saint-Pétersbourg, des espions qui surveillaient les moindres intentions, les projets et les actes du gouvernement à l'égard des Polonais, pour vous en faire part?

— Oui.

— Reconnaissez-vous avoir tenté d'attirer dans votre conspiration les juifs de Varsovie, qui, jusqu'ici, plus sages que vous, avaient toujours respecté le pouvoir du tzar?

— Oui.

— Avez-vous réellement détourné de l'obéissance tout vos paysans, affirmant maintes fois que vous les affranchiriez si cela vous était permis?

— Oui.

— Avouez-vous avoir entraîné feu votre mari à se mettre à la tête de tous les mécontents du pays, à plusieurs reprises, et spécialement le dernier dimanche de Pâques, dans la nuit, répondant ainsi par la révolte et la trahison à l'excessive indulgence de votre souverain, qui, plusieurs fois, lui fit remise des peines portées contre lui?

— Oui.

Le prince paraissait surpris de tant de franchise. Il regarda ses deux assesseurs, hocha la tête; puis, avec une expression de visage et de voix encore plus pateline :

— Pourquoi avez-vous agi ainsi?

La comtesse ne comprenait pas cette question si claire.

— Comment, pourquoi? bégaya-t-elle. Mais... vous le savez bien... pour la patrie!

Cette réponse si naturelle excita la colère du juge.

— En vérité, s'écria-t-il, je ne puis rien comprendre au caractère des Polonais. Eux et les Russes ne forment-ils pas une même nation? N'ont-ils pas une origine commune? Vous savez bien que nous sommes tous Slaves, que diable! Celui qui parle autrement commet un indigne mensonge, et celui qui, par ses manœuvres, cherche à désunir les deux peuples doit être traité comme le plus grand des coupables.

— Les Polonais, répondit la comtesse, n'ont pas de haine pour les Russes. Qu'ils aient ou non une origine commune, ce qui est contestable, les Polonais ne demandent qu'à vivre en paix avec leurs voisins. Mais, avant tout, ils veulent être un peuple, ils veulent vivre de la vie des peuples, avoir un gouvernement distinct, séparé, une religion, une langue, des lois qui soient à eux, faites par eux, une représentation et des institutions nationales, une autonomie enfin.

— Je ne suis pas ici pour discuter avec vous, interrompit le général. Ce sont là des idées de rêveurs, au surplus, que vous avez apportées de France.

— Ceux que vous nommez des rêveurs ont fait la France ce qu'elle est : la première nation du monde.

— Oui-da! fit le général. Vous aimez donc bien la France?

— Comme une seconde patrie.

— C'est bon! ne discutons plus. Je vous le répète, votre situation est très-grave; mais vous pouvez l'améliorer par vos aveux. Je ne vous promets pas votre grâce, on ne vous a que trop souvent gràciée; mais, si vous ne cachez rien, je m'engage à intercéder auprès du tzar pour qu'il change en exil la transportation que vous avez dix fois méritée. Ré-

pondez maintenant : quels étaient les principaux chefs du dernier complot ?

— Ceux que vous avez fait égorger dans ma maison, dit la comtesse.

— N'y en avait-il pas d'autres ?

— Non.

— Mes informations, cependant, me font croire que Korsak et ses fils devaient introduire un certain nombre de vos paysans dans le faubourg de Praga. De plus, trois moines bernardins, saisis les armes à la main, étaient porteurs de lettres de vous. Et enfin, nous avons ici des papiers qui prouvent surabondamment l'adhésion donnée au complot par une foule de nobles de la Podolie, de la Volhynie et de quelques grandes villes du royaume.

La comtesse, pensant que le général lui tendait un piége pour lui arracher les noms de ses complices, répondit :

— Je ne connais pas ces papiers.

— C'est que vous ne les avez pas regardés, dit le général. Examinez-les donc, et dites-nous si, dans le complot, il n'y avait pas d'autres chefs que ceux qui sont morts.

Disant cela, il poussa devant la comtesse les liasses qu'il tenait sous ses mains ; Wanda laissa tomber sur elles un regard distrait ; puis, tout à coup, elle se mit à les feuilleter avec une impatience fébrile. Elle ne pouvait plus en douter : ces papiers qu'elle touchait étaient bien ceux qu'elle avait confiés à son amant, que Lewinski lui avait dit avoir été brûlés. Il n'en manquait pas un seul. La malheureuse femme avait été trahie, et, à son désespoir, se mêlait la douleur d'entraîner dans sa ruine tout ce que la cause de l'affranchissement comptait de défenseurs dans le pays : l'élite, la

tête du peuple. Elle n'en pouvait croire ses yeux. Elle croyait rêver, ou plutôt devenir folle, et, balbutiant :

— Ces papiers, prince, comment vous les êtes-vous procurés?

Le prince l'écrasa d'un mot.

— Nous ne nous les sommes pas *procurés*, répondit-il; nous les avons *achetés*.

— Achetés! reprit la comtesse, incapable de comprendre, et à qui?

— A l'homme entre les mains duquel vous les aviez remis.

— L'homme! reprit-elle. Quel homme?

Elle pensait que le prince voulait parler de Lewinski.

— Le vicomte de Saint-Bertrand, votre amant, répondit durement Rogatchef.

Wanda n'en put entendre davantage. Tout son sang se figea dans son cœur. Elle se leva, comme si elle eût été violemment soulevée de sa chaise par un bras invisible, et, choquant ses deux mains :

— Ah! malheureux! s'écria-t-elle.

Puis elle retomba et s'évanouit.

Le médecin de la prison fut appelé. On la fit revenir à elle. Elle sanglotait alors, demandait pardon à Dieu de ses fautes, disait qu'elle en avait été trop punie. Elle ne pouvait, en effet, mettre en doute la parole de Rogatchef. Pourquoi son ancien amant avait-il dit à Lewinski qu'il avait brûlé ces papiers, sinon parce que, les ayant vendus, il était dans l'impossibilité de les rendre? L'horreur qu'elle éprouvait de cette action était telle, que sa douleur en fut un moment supprimée. Le dégoût qui lui faisait lever le cœur eut pour

effet de l'enflammer de colère. Cependant, une certaine commisération apparaissait sur le front du maréchal de la noblesse.

Il se pencha vers Rogatchef, lui dit quelques mots à voix basse. Mais l'autre secoua la tête, et, voyant la comtesse essuyer ses yeux, il reprit ses questions.

— Nierez-vous encore maintenant les noms de vos complices?

—Oui. Je les nie! dit la comtesse. Ces pièces sont toutes fausses. C'est vous qui les avez fabriquées.

Le gouverneur ne put retenir un geste de colère.

— Prenez garde, madame, s'écria-t-il, le pouvoir dont nous sommes armés n'a pas de limites, et il dépend de nous seuls de vous faire achever vos jours en Sibérie.

— La Sibérie, je la connais! répondit Wanda; j'y suis née! je m'y suis mariée! Plût à Dieu que j'y pusse mourir!

— Mais, reprit Rogatchef en grinçant les dents, il est d'autres châtiments plus humiliants, surtout pour une femme...

— Vous voulez parler des verges? fit Wanda. Je les connais aussi, par tradition. On en a déchiré le corps de ma mère, tout comme celui du Sauveur!

Rogatchef se leva.

— Vous êtes, s'écria-t-il, un exemple extraordinaire et monstrueux d'ingratitude. Quoi! vous dont la famille a toujours conspiré; vous qui avez passé votre vie à conspirer vous-même; vous qu'on a graciée dix fois, après le plus effroyable attentat commis par vous et votre mari contre l'autorité du tzar, quand on offre de vous gracier encore, vous ne savez répondre que par d'inconvenantes bravades!

Allez! vous êtes absolument indigne de toute clémence, de toute justice, de toute...

Wanda lui coupa la parole.

— Si l'on m'a graciée, comme vous le dites, ce n'était point par humanité. C'est que, en me laissant en liberté, on espérait, grâce à moi qu'on savait être l'âme de la conspiration, mettre la main sur tous mes complices.

Le prince frappa du pied. Ce que Wanda venait de dire était vrai. Il le savait, mais il ne voulait pas l'entendre.

— Eh bien, s'écria-t-il, nous les connaissons maintenant, les noms de vos complices.

— Alors que voulez-vous de moi? reprit Wanda.

Rogatchef étranglait dans son uniforme. Jusqu'alors, en effet, il n'avait pas dit un seul mot de ce qu'il attendait de sa prisonnière, et la tournure que venait de prendre la discussion lui laissait peu d'espoir de réussir. Le chef de la police, voyant son embarras, s'empressa de venir à son secours.

— Ce que nous voulons de vous, dit-il à Wanda, est fort peu de chose. Dans le nombre des papiers placés devant vous, se trouve une liste écrite en chiffres et dont, je vous l'avouerai, malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver la *clef*. Dites-nous quelle est cette liste, et si, comme nous en avons la certitude, elle contient les noms de quelques-uns des affiliés à la conspiration, nous nous engageons, sur l'honneur, à faire commuer la peine de la transportation, que vous avez méritée, en une sentence d'exil.

En entendant ces mots, Wanda ne put maîtriser sa joie. Elle allait donc pouvoir sauver quelques victimes! Elle feuil-

leta rapidement les papiers, trouva la liste. C'était celle des juifs les plus influents de Pologne qui, pour la première fois depuis le partage, avaient adhéré à la conspiration ourdie contre le gouvernement du tzar, et s'étaient engagés à la soutenir de leur fortune et de leurs bras. C'était celle dont Lewinski avait été demander communication à Saint-Bertrand, et dont la perte annoncée par ce dernier avait motivé l'éloignement des juifs du dernier soulèvement, Wanda ne pouvant les réunir, au nombre de sept à huit cents qu'ils étaient, sans avoir un état exact de leurs noms et de leurs demeures. On se rappelle que Lewinski, en apprenant à Paris la destruction de cette liste, manifesta une grande contrariété.

Les trois juges cependant regardaient la comtesse tandis que, faisant appel à ses souvenirs, elle parcourait rapidement la liste des yeux. Enfin le prince Rogatchef, ne pouvant maîtriser plus longtemps son impatience, lui demanda « si elle serait bientôt décidée. »

— Certainement, répondit Wanda.

— Eh bien? dirent alors les trois hommes.

Pour toute réponse, la comtesse déchira la liste et la jeta dans l'énorme poêle qui flambait.

— Voilà ce que j'ai décidé! s'écria-t-elle.

Et, comme Rogatchef, se laissant emporter par la colère, s'avançait vers elle en la menaçant, elle reprit :

— Il faut que vous me croyiez bien lâche et bien vile pour supposer que, volontairement, je trahirai un seul d'entre les miens. Vous voulez connaître les affiliés à la conspiration ; je vais vous les dénoncer. Ce sont tous les habitants de la Pologne : les hommes, les femmes, les vieil-

lards, les enfants. Tout ce qui a une intelligence pour comprendre, une âme pour juger, un cœur pour aimer et pour haïr, tout vous hait, tout vous est hostile. Vous pouvez décimer des générations entières, les déporter, sous prétexte de conscription, de mesures de salut public! tant qu'une voix s'élèvera entre la Vistule et le Dnieper, elle parlera pour vous maudire, pour vous reprocher vos forfaits, vos assassinats, vos rapines!... Et si Dieu qui m'entend, pour quelque dessein inconcevable, tolère qu'on étouffe cette dernière voix, eh bien, vous pourrez alors régner sur la Pologne, mais vous ne régnerez jamais sur les Polonais. Allez! maudits! vous n'êtes pas faits pour civiliser les peuples, mais pour épouvanter les déserts!

Rogatchef n'en put entendre davantage. Se voir ainsi bravé, lui, gouverneur militaire de Varsovie, et par une femme, c'était trop! Il sonna. Le gendarme ouvrit la porte.

— Qu'on l'emmène! s'écria-t-il.

Le lendemain, il fit ramener Wanda dans la même salle. Elle pensait d'abord qu'on allait lui faire subir un nouvel interrogatoire; mais l'air solennel qu'avaient pris ses juges lui fit tout de suite comprendre que quelque chose d'extraordinaire allait se passer. En effet, le prince Rogatchef, debout et tête nue, ainsi que ses deux acolytes, lui donna lecture de son jugement. La comtesse Wanda était dégradée de la noblesse, tous ses biens étaient confisqués, et elle était condamnée à la déportation en Sibérie.

Après lui avoir fait la lecture du jugement, on lui ordonna de le parafer. Puis, ses juges l'ayant saluée, on la reconduisit dans sa cellule.

Le lendemain matin, au petit jour, sa porte s'ouvrit, et

on la fit descendre dans la cour. Un traîneau l'attendait, avec une escorte. Elle y prit place entre deux gendarmes. Les portes de la forteresse s'ouvrirent devant le traîneau. Le grand air, très-vif, brûlait la face de Wanda, et les étoiles brillaient encore dans le ciel. Elle passa devant son hôtel, alors désert et fermé ; puis bientôt, derrière elle, s'enfoncèrent, dans une douteuse obscurité, les dernières maisons de la ville.

XV

L'OSTROG

Pendant que ces événements se passaient à Varsovie, le vicomte de Saint-Bertrand avait quitté Paris avec Barberine, et roulait sur la route de Vienne. A cette époque, 1844, on ne voyageait pas, surtout pendant l'hiver, avec la rapidité et les facilités d'aujourd'hui. Saint-Bertrand mit douze jours pour gagner la capitale de l'Autriche. De là, pour atteindre Moscou, deux routes s'offraient à lui. La première, la plus fréquentée, passait par Cracovie et Varsovie ; la seconde, beaucoup plus longue et plus fatigante, suivait le cours du Danube jusqu'à son embouchure; de là, elle se prolongeait à travers la mer Noire, jusqu'au port d'Odessa, et, traversant enfin la province de Kherson et la Petite-Russie, elle s'enfonçait jusqu'au centre de l'empire.

Nul voyageur, à moins d'y d'être obligé par ses affaires, ne pouvait avoir l'idée de prendre cette seconde route. Cependant ce fut elle que choisit Saint-Bertrand. On sait qu'il avait des raisons particulières pour ne pas se montrer en Pologne, et, à son arrivée à Vienne, la nouvelle du soulèvement de Varsovie étant venue à ses oreilles, il crut avoir un impérieux motif de plus pour éviter le chemin le plus direct. Après douze heures de repos, il s'embarqua donc sur le Danube, descendit le fleuve jusqu'à Galatz; là, il se réembarqua sur le bateau à vapeur qui faisait le service des côtes de la mer Noire, et, quand il fut arrivé à Odessa, après avoir laissé deux jours de repos à sa femme, qui avait été un peu éprouvée par le mal de mer, il monta avec elle dans un traîneau confortable et bien couvert, qui devait, en quinze jours environ, les transporter jusqu'à Moscou.

Il y avait déjà treize jours que leur traîneau, attelé de trois chevaux, glissait sur une route de neige durcie et polie comme un immense miroir. Ils avaient traversé d'interminables forêts, des marais glacés, des steppes déserts. Déjà, successivement, ils s'étaient arrêtés dans la ville d'Orel, puis dans celle de Toula; le terme de leur longue course se rapprochait, et, jusqu'alors, — Barberine ayant reçu, à Paris, du général surintendant des théâtres impériaux de la Russie une carte de circulation, — aucun retard n'avait été apporté à son voyage. Elle trouvait des chevaux disponibles à chaque station de poste, et on la saluait, ainsi que son mari, jusqu'à terre. Cependant, le treizième jour, en arrivant dans l'après-midi, au relais de la petite ville de Zaraïsk, éloignée de Moscou d'une trentaine de lieues, force leur fut, à tous deux, de faire appel à leur pa-

tience. Il n'y avait plus de chevaux à la station. Ils étaient tous employés pour le service du gouvernement. Le maître de poste était bien fâché, disait-il, mais il ne pensait pas que les voyageurs pussent continuer leur route avant le soir.

Barberine, fatiguée par la longue course qu'elle venait de faire, résolut de mettre à profit les quelques heures de répit qui lui étaient imposées en prenant un peu de repos. Elle demanda au maître de poste s'il pouvait lui donner un lit. Il lui offrit celui de sa femme. Barberine alla s'étendre dessus, sans se dévêtir, et, après avoir dit à son mari de la prévenir quand les chevaux seraient arrivés, elle s'endormit.

Saint-Bertrand, lui, n'avait point envie de dormir. Ennuyé de ce contre-temps, qui était venu si mal à propos interrompre son voyage, il entra dans la salle commune de la station, se fit servir du thé, en but trois ou quatre tasses; puis, se sentant incommodé par la chaleur du poêle et l'odeur nauséabonde que l'on respirait dans la salle, il reprit sa pelisse fourrée, l'assujettit sur ses épaules et sortit.

Il resta quelque temps debout devant la porte de la station. Le bourg de Zaraïsk, avec les dômes de son église, ses maisons basses à demi enfoncées dans la neige, ses cheminées fumant, ses images de saints surgissant au-dessus des portes, se développait à sa droite. C'était une petite ville froide, triste, silencieuse; à peine quelques habitants apparaissaient-ils dans les rues. Devant lui s'élevait la station de poste, grossière cabane construite en rondins de sapin, percée de deux fenêtres, coiffée d'un toit de chaume en surplomb chargé de neige, et flanquée d'un hangar en

planches servant d'écurie. Des arbres grêles se dressaient auprès, épars et frissonnants sous une bise aigre, et, parmi eux, se balançait au haut d'un poteau une lanterne éteinte. A côté de la station, devant des bûches et des broussailles empilées, on avait rangé le traîneau de Saint-Bertrand pour laisser la route libre. La capote du traîneau était rabattue en avant, une épaisse couverture suspendue devant l'ouverture en masquait l'intérieur, et avec son filet à fourrages pendant à l'arrière, ses patins évasés, ses brancards relevés, incliné de côté, le véhicule, élégant pourtant ! avait un air presque misérable. A la gauche de Saint-Bertrand, tout près de la station, il y avait un bâtiment sombre et singulier. C'était une lourde maison de pierre, allongée, n'ayant qu'un étage, avec une énorme enseigne au fronton. Cette maison se présentait la première à l'entrée du bourg ; elle en était séparée, elle ne semblait point en faire partie. Un factionnaire se promenait devant la porte, et son isolement, sa tristesse, ses fenêtres munies de barreaux la faisaient reconnaître pour une prison.

C'était une prison, en effet, mais d'une espèce particulière, une prison de passage, une maison de dépôt servant à abriter les convois de transportés pendant la nuit. Dans toute l'étendue de la Russie, auprès de chaque station de poste, s'élèvent des geôles semblables. Elles portent le nom d'*ostrog*, et entre elles toutes, surtout depuis cent ans, elles ont vu couler plus de larmes qu'il n'en faudrait pour les submerger.

Au delà de l'ostrog de Zaraïsk, la route qui monte de la Crimée à Moscou s'étendait toute plate, à travers le steppe, coupée en travers par celle qui, de Varsovie, s'enfonc

jusqu'à l'extrémité de la Sibérie, en passant par Nijni-Novogorod. Ces deux routes dessinaient en ce moment une grande croix luisante au milieu de la plaine toute blanche qui s'en allait avec d'insensibles ondulations jusqu'à l'horizon.

Et sur cette plaine, silencieuse et désolée, n'apparaissait, à perte de vue, ni un arbre, ni une broussaille, ni une maison, ni une pierre. Le blanc linceul recouvrait tout, et au-dessus s'étendait un ciel bas et gris, uniforme et immobile, un ciel pesant et d'une seule teinte, couleur gris de fer.

Le soir venait. Le vent s'était apaisé. Il gelait. Le bourg de Zaraïsk semblait abandonné. Une clarté livide qui, au rebours de ce qui se voit dordinaire, émanait du sol, éclairait faiblement la plaine; et, à l'exception du factionnaire qui se promenait devant la porte de l'ostrog, pas un être vivant ne se montrait dans ce triste lieu, qui semblait comme figé dans le froid et dans le silence.

Saint-Bertrand fit quelques pas sur la route pour se réchauffer. A quoi pensait-il? Peut-être à rien, peut-être à l'ennui d'attendre. La neige criait sous ses pas. Il avait le menton baissé dans son collet de fourrure, et il enfonçait ses deux mains jusque dans le fond de ses poches.

Mais voilà que, tout à coup, loin, bien loin devant lui, une tache noire apparut sur la plaine blanche. Et, en même temps un murmure de voix passa dans l'air. Il regarda. Une longue caravane s'avançait vers lui. Il y avait un grand nombre de gens à pied, un très-grand nombre aussi d'hommes à cheval. Des fers de lance brillaient. Déjà on entendait le pied des chevaux qui foulaient la neige. Et puis

le même murmure traversait l'espace ; et ce murmure était rhythmé comme un chant.

Tout ce monde était sorti d'un pli de terrain qui, jusqu'alors, l'avait caché aux yeux de Saint-Bertrand. Il reconnut bientôt que les hommes à pied étaient disposés en longues files. Un gros de cavaliers le précédait. Un autre marchait derrière eux, confusément, comme pelotonné ; et sur les deux bords de la route, des cavaliers encore allaient deux par deux, unissant l'avant-garde à l'arrière-garde, et se suivant sans intervalles, rigoureusement disposés les uns derrière les autres.

Quelque chose de large et de bas, qui ressemblait à un traîneau, était au milieu des hommes à pied.

Un autre traîneau, attelé de trois chevaux et escorté de cinq cavaliers, fermait la marche.

Tout cela tint d'abord peu de place sur le steppe ; mais, à mesure que la caravane approchait, elle semblait emplir l'espace. Saint-Bertrand, quand elle fut à deux cents pas de lui, se mit machinalement à compter les hommes. Il y en avait cent cinquante à cheval, et juste cent cinquante à pied, en tout trois cents. Ce fut en ce moment qu'il entendit chanter, car ils chantaient, et, chose étrange ! par instants se mêlait au bruit de leurs voix je ne sais quel bruit de ferrailles.

Quand ils furent arrivés près de lui, Saint-Bertrand reconnut que les cavaliers étaient des Cosaques. Chacun d'eux, coiffé d'un petit schako en cuir verni, avec la mentonnière abaissée, avait la taille serrée par un ceinturon d'argent ; une lance dansait à son bras et un manteau de gros drap flottait sur ses épaules. Quelques Tcherkess, ar-

més de carabines et coiffés de bonnets fourrés, allaient parmi eux, courbés sur leurs petits chevaux aux crins épars, harnachés de rondelles de cuivre.

Les officiers se tenaient en tête. Les hommes à pied étaient uniformément vêtus d'une capote grise, en gros drap, de souliers et d'un bonnet à visière. Ils avaient la tête rasée. Ils étaient disposés par pelotons de vingt hommes, attachés dix par dix, et par les poignets, aux deux côtés d'une longue barre de fer. Quelques-uns, liés seuls, ou deux à deux, portaient des anneaux aux pieds, reliés entre eux par une chaîne rouillée qui traînait sur la neige. Leurs mains portaient des traces sanglantes produites par le frottement des fers. Ainsi rivés, soudés les uns aux autres, sanglants, souillés de boue et de neige, ces hommes se traînaient sur la route, non comme des hommes, images de Dieu, mais comme un vil troupeau de bétail.

Une femme était couchée dans le premier traîneau, dont les chevaux allaient au pas.

Quelques malades, le carcan au cou, gisaient pêle-mêle dans le second traîneau.

Ces malheureux étaient les plus jeunes de ceux qui avaient pris part à la récente insurrection de Varsovie : des étudiants, des ouvriers, des paysans. Quelques-uns n'avaient pas encore dix-huit ans. Deux prêtres, à demi morts de froid et de privations, étaient couchés dans le dernier traîneau. La femme qui gisait dans le premier était la comtesse Wanda.

Il y avait deux jours déjà que, ne pouvant supporter les fatigues d'une course rapide, elle avait supplié les soldats qui la gardaient de la déposer dans un hospice. Mais il n'y

avait pas d'hospice sur cette route, si ce n'est à deux cents verstes plus loin, à Riazan. Wanda avait donc été obligée de continuer à endurer le froid. Cependant, ayant rencontré la chaîne des transportés qui se rendaient à pied en Sibérie, ses gardiens, par pitié, décidèrent que, jusqu'à Riazan, le traîneau de leur prisonnière irait au pas avec la chaîne. L'officier de Cosaques qui commandait le détachement consentit à cette infraction à ses ordres. Il donna même sa pelisse à la comtesse pour qu'elle pût se couvrir. Il est vrai que cet officier était jeune et qu'il connaissait la comtesse. Il avait maintes fois dîné chez elle, à Varsovie.

Cependant, le convoi se rapprochait de plus en plus de l'ostrog où il devait passer la nuit, et en avant duquel se tenait immobile le vicomte de Saint-Bertrand.

Les chants qu'il avait entendus jusqu'alors étaient des *dumkis* de l'Ukraine entonnés en chœur par les Cosaques. Ces sauvages enfants des steppes s'ennuyaient de l'uniformité de la route, et ils chantaient pour se distraire.

…s prisonniers, harassés de fatigue et de froid, chacun …as tendu vers la barre de fer où l'une de ses mains …attachée, écoutait en marchant les chansons plaintives.

Il y en eut une qui cependant les fit frémir. Celle-là était une chanson de guerre qui exaltait le triomphe des Russes sur Napoléon, en 1812, et qui mêlait dans un commun mépris les Polonais et les Français.

D'abord, les prisonniers ne dirent rien; mais on les vit dresser la tête. Tous s'étaient regardés avec passion. Leurs narines s'ouvraient comme pour respirer l'odeur de la poudre des champs de bataille, et les yeux de ces jeunes gens flamboyaient.

Ils laissèrent les Cosaques achever leur chanson insultante. Elle avait quatre couplets. Ils marquèrent le pas en l'écoutant, comme des soldats. Et, quand elle fut finie, quand la dernière note du chant eut été se perdre au loin dans la sombre solitude, ils se regardèrent encore. Puis, tous ensemble, d'une seule voix violente et formidable, comme si la mesure eût été battue par un bras invisible pour ces étranges musiciens, ils entonnèrent un hymne à leur tour. Et cet hymne était celui que les mères font balbutier, le premier, à leurs enfants, dans toute l'étendue de la Pologne, l'hymne sacré de Dombrowski :

Non! la Pologne n'est pas morte!
Tant que nous vivons sous le ciel!
La liberté que la force nous a prise,
Avec le sabre nous la reprendrons.

Marche! marche! Dombrowski!
De la Pologne en Italie,
Pour délivrer notre patrie,
Sur tes pas nous reviendrons.

Ils s'arrêtèrent pour respirer, car ils marchaient en chantant; mais les sauvages qui les entouraient ne leur laissèrent pas le temps de poursuivre. Tous ensemble, enfonçant l'éperon dans le ventre de leurs chevaux, ils se ruèrent sur les malheureux enchaînés, et les battirent sur la tête et sur les épaules à grands coups de fouet. Ce fut une ignoble mêlée! Les Cosaques hurlaient, la lanière des fouets claquait, et les héros, muets et farouches, se laissaient battre.

Cependant leurs âmes altières n'étaient pas vaincues.

Quand, fatigués de les frapper, les Cosaques eurent repris leurs rangs, l'ordre se rétablit dans la chaîne immense. Et alors, les prisonniers au front marbré de coups de fouet se regardèrent encore. Puis, tout à coup, et tous ensemble, comme la première fois, ils entonnèrent la seconde strophe :

> Nous passerons la Vistule. Nous franchirons la Warta.
> Nous sommes les Polonais !
> Bonaparte nous apprendra
> Comment il faut s'y prendre pour vaincre

Mais ils ne purent achever. Les Cosaques s'étaient de nouveau jetés sur eux, et, cette fois, ils les assommaient du bois de leurs lances. Il se faisait de longues oscillations dans la chaîne, disloquée à droite et à gauche par l'élan furieux des chevaux. La barre de fer broyait les mains ; les chevaux, en sautant, écrasaient les pieds ; les lances fendaient la peau sur les fronts, et le sang coulait. Mais les héros se laissaient toujours frapper en silence.

Wanda, mourante, s'était dressée dans le traîneau et regardait. Les prêtres, à l'arrière-garde, chantaient avec les jeunes gens. Saint-Bertrand, pétrifié, regardait aussi, sans comprendre.

Cependant le troupeau humain était tout près de l'ostrog. Quelques femmes, des enfants, sortis du bourg de Zaraïsk s'étaient approchés au bruit, poussés par la charité, apportant aux prisonniers des boissons, du tabac, quelques aliments. Tous ces braves gens étaient attristés de ce spectacle, et aussi de ne pouvoir offrir davantage.

La nuit tombait. Des étoiles brillaient déjà dans un coin du ciel, d'où s'étaient subitement écartés les nuages.

Les prisonniers recommencèrent à chanter :

> Le père disait à sa fille,
> Qui se tenait devant lui, tout en pleurs :
> « Écoute, Barbe! ce sont les nôtres qui reviennent!
> Entends-tu gronder les tambours? »

Mais alors, un nouvel assaut, plus furieux que les deux premiers, fondit sur ceux qui chantaient. Les Cosaques, exaspérés, les avaient tous renversés par terre, et ils leur déchiraient le corps avec la pointe de leurs lances. On ne voyait que chevaux cabrés, soldats dressés sur les étriers, bras tendus, et sur la neige se débattait un monceau humain d'où s'échappaient des cris de rage et de douleur. La ferraille s'agitait et résonnait convulsivement, et parfois, de ce pêle-mêle sanglant, jaillissait tout à coup un éclat de voix qui disait :

> Marche! marche! Dombrowski!

Et puis c'étaient des cris de *Gloire à Dieu!* des appels véhéments et pieux : *Jésus Maria!*

Horrible chose! les plus nobles des hommes étaient battus comme des chiens par une populace de sauvages.

Wanda, épouvantée, se jeta soudain à bas du traîneau. Les chevaux la foulèrent aux pieds. Quand le jeune officier de Cosaques parvint à la dégager, elle avait la poitrine enfoncée.

— Elle est morte! dit une voix.

A ces mots, les bourreaux cessèrent de battre. Les pr-

sonniers se relevèrent. La porte de l'ostrog était toute grande ouverte. Les Cosaques, devant elle, formèrent une sorte de rempart qui englobait toute la chaîne.

La comtesse fut transportée jusqu'au seuil de la porte. Là, elle reprit ses sens et demanda qu'on l'assît par terre. Les prisonniers se taisaient tous, maintenant. L'officier, à genoux à côté d'elle, s'efforçait de la faire boire à même une gourde d'eau-de-vie qu'il portait en bandoulière; mais elle ne pouvait avaler. Elle étouffait. Tout à coup, en levant les yeux, à côté de la porte de l'ostrog, parmi les gens de Zaraïsk qui pleuraient, elle aperçut un visage d'homme qu'elle crut reconnaître. Il était horriblement pâle, il avait les yeux hagards, et ses deux mains tremblaient convulsivement. C'était le vicomte de Saint-Bertrand.

Ils se reconnurent en même temps. Et lui, emporté par un impérieux sentiment de pitié, se pencha machinalement vers elle. Mais elle se rejeta en arrière. Tous les prisonniers regardaient. Alors, réunissant ses forces, la comtesse leva lentement le bras, et, d'une voix haute, claire, s'adressant à tous ses compatriotes :

— Voyez-vous cet homme? dit-elle. C'est celui qui vous a vendus!

Un grand vide se fit soudain autour du vicomte. Trois cents regards curieux l'examinaient. Les Cosaques eux-mêmes s'écartaient de lui, car les bourreaux méprisent les traîtres.

Lui, il demeurait là, stupide, à regarder Wanda qui mourait.

Quand on eut emporté le cadavre de la comtesse dans la salle de l'ostrog, les prisonniers y entrèrent les uns après les autres. A mesure qu'ils franchissaient le seuil de la porte,

le cercle de soldats se resserrait derrière eux. Les habitants du bourg s'étaient éloignés, entraînant avec eux Saint-Bertrand du côté de la station de poste. Bientôt les derniers des prisonniers disparurent dans la prison, et on entendit retomber les battants de la porte.

L'un d'entre eux, cependant, était parvenu à s'échapper. C'était un jeune paysan, nommé Eytmin. Il n'avait pas été soudé à la chaîne. Il marchait seul, portant des fers rongés par la rouille aux mains et aux pieds. Quand il entendit la comtesse désigner celui qui avait vendu ses compatriotes, il frissonna d'abord, puis il regarda Saint-Bertrand attentivement. Et enfin, se baissant lentement dans l'ombre, pendant qu'on emportait le cadavre, en rampant sur les genoux et sur les mains, il passa sous le ventre d'un cheval; puis il glissa derrière les gens de Zaraïsk; de là, derrière l'amas de fagots. Et enfin, profitant de la nuit, voyant que les Cosaques, tout à leurs prisonniers, ne songeaient point à lui, se trouvant mal caché derrière les fagots, il se jeta soudain dans e traîneau de Saint-Bertrand, placé devant lui, et se blottit sous la couverture.

XVI

LE MOSKAL

Eytmin était le fils de la nourrice de Wanda.

Jusqu'aux fêtes de Pâques, si tristement troublées à Varsovie, il avait vécu avec sa vieille mère, dans une des terres

de la comtesse. Il y exerçait les fonctions de garde, et nul n'aurait su veiller aussi bien que lui sur la forêt confiée à ses soins. Cet homme simple, pieux, hospitalier, n'avait qu'une préoccupation dans l'âme : celle de l'affranchissement de son pays. Il avait donc pris part à la dernière lutte. Frappé d'un coup de baïonnette au début du combat, il était tombé, on l'avait garrotté, traîné en prison. Huit jours plus tard, après avoir été jugé par la commission d'enquête, il avait été condamné à la déportation en Sibérie.

J'ai dit qu'Eytmin était pieux, il se résigna donc à son sort. Cependant, en dehors des motifs impérieux que tout homme puise dans le sentiment de sa dignité pour regretter son indépendance, Eytmin avait une raison particulière pour souffrir de l'exil auquel il venait d'être condamné. Il était le dernier des six garçons que sa mère avait mis au monde. Les cinq premiers, arrachés successivement par la conscription au foyer de famille, avaient été transportés comme soldats dans les solitudes les plus reculées de l'empire, et, depuis, on n'avait jamais entendu parler d'eux. Lui, déporté à son tour, et les biens de la comtesse étant confisqués, qu'allait devenir sa mère? Eytmin avait un autre motif d'inquiétude : au moment où il avait pris les armes pour se joindre à ses compatriotes révoltés contre le tzar, le jeune garde était fiancé.

Le jour de son départ pour la Sibérie, en arrivant au premier ostrog avec ses compagnons de chaîne, il eut un court moment de joie. Les femmes de Varsovie ont l'habitude de se rendre à cette station, distante d'une dizaine de lieues de la capitale, chaque fois qu'un convoi de prisonniers doit y passer. C'est là que s'échangent les adieux su-

prêmes entre les amis, entre les membres d'une même famille. On permet aux transportés d'embrasser leurs parents et d'accepter de leurs mains quelques objets de souvenir. La mère d'Eytmin, voûtée par l'âge et vêtue de deuil, était donc venue là, et la fiancée d'Eytmin l'accompagnait. Les deux femmes pleuraient en embrassant le jeune homme, qu'elles pensaient ne jamais revoir. Autour d'eux, dans le cercle formé par les Cosaques de l'escorte, les femmes s'arrachaient aux bras de leurs époux, les enfants à ceux de leurs pères. Il y avait quelques prisonniers, orphelins peut-être, ou venus de loin pour le combat, qui demeuraient abandonnés. Nul ne venait leur tendre la main; ils n'étaient connus de personne : aussi étaient-ils les plus tristes. Cependant le temps était mesuré aux suprêmes épanchements. La mère d'Eytmin bénit son fils, puis elle lui remit une veste de laine, tricotée par ses vieilles mains, qui devait le défendre contre le froid des steppes polaires, et dont chaque bouton, lui dit-elle à l'oreille, renfermait une impériale d'or. Toutes les économies de la paysanne avaient passé dans ce gilet. Quant à la blonde jeune fille que la tyrannie du tzar faisait veuve avant qu'elle eût goûté les joies du mariage, elle donna à son fiancé une croix de bois de la longueur du doigt, en lui disant :

— En elle est ton salut. Ne la perds pas.

Cette double attention tira des larmes des yeux du jeune homme. Il embrassa une dernière fois les deux femmes. Puis les Cosaques les séparèrent, et il entra avec ses compagnons de misère dans la maison de détention.

Cette maison ressemblait exactement à toutes celles de même sorte échelonnées le long de la route. Elle ne se com-

posait que d'une seule pièce, tout autour de laquelle de larges bancs de bois étaient superposés. Les transportés devaient coucher sur ces bancs, pêle-mêle, en se tenant sur le côté, les bras tendus vers la barre de fer qui les liait les uns aux autres. Au milieu de la salle, un cloaque apparaissait comme une tache boueuse, et des émanations fétides s'en exhalaient. Le manque d'air, la chaleur du poêle, la malpropreté, les haleines infectes, les rixes inévitables entre tant de malheureux soudés ensemble faisaient de ce bouge un enfer, et les imprécations et le bruit des chaînes y retentirent toute la nuit. Eytmin, favorisé par le hasard, couché à part sur un banc, ne pouvait dormir. Cet homme, de trente ans, robuste, habitué à l'air salubre des forêts de sapins, se sentait étouffer dans cette atmosphère empestée. Il priait pour se donner un peu de courage. Il pensait à sa mère et à sa fiancée. Les dernières paroles que la jeune fille lui avait dites revenaient constamment dans son souvenir : « Ne perds pas cette croix : en elle est ton salut. » Y avait-il un sens caché dans cette recommandation? Il prit la petite croix dans ses mains. Elle était pesante, trop pesante pour une croix de bois. Cela le surprit. En l'agitant, il lui sembla l'entendre résonner faiblement, comme si elle eût contenu un corps étranger. Il la mania dans tous les sens, et l'une de ses extrémités s'ouvrit alors, laissant tomber une lime entre ses mains. C'était une lime anglaise, excessivement fine et qui paraissait de bonne trempe. Eytmin comprit. Sa fiancée lui avait donné le moyen de se débarrasser de ses fers. Elle voulait qu'il s'échappât, qu'il vînt la retrouver. Il se promit de l'essayer; mais la tentative était difficile, car il était étroitement surveillé.

Il résolut d'abord de ne rien livrer au hasard, d'attendre une occasion, pendant un mois, s'il le fallait. Il savait qu'il serait facile à ses gardiens de le rattraper dans la campagne alors déserte. Le froid, la faim, ne tarderaient pas à le faire périr ou à l'obliger à se rapprocher de quelque village. N'ayant pas de passe-port, il serait immédiatement arrêté. Il préféra patienter jusqu'à ce que le convoi de prisonniers se trouvât dans le voisinage d'une grande ville. Il pensait que la foule le cacherait mieux que la solitude. Il savait que la chaîne devait passer à Moscou, ou près de Moscou. Un frère de sa mère, domestique chez un négociant étranger, habitait depuis longtemps l'ancienne résidence des tzars. Il irait le trouver. Son oncle ne refuserait pas de lui donner asile. Peut-être pourrait-il lui fournir le moyen de regagner le pays.

Il s'informait donc, à chaque station, de la distance qui séparait encore le convoi de la capitale. Un de ses compagnons de chaîne y était allé jadis. Quand la chaîne fut arrivée à Kalouga, il lui dit :

— Dans deux jours, nous coucherons probablement à Zaraïsk, et, de ce bourg à Moscou, il n'y a guère plus de cent verstes.

Eytmin le remercia et se promit de s'échapper à Zaraïsk. Il commença aussitôt, en marchant, à limer, en dessous, les anneaux qui enserraient ses deux poignets.

Il y parvint aisément, car la lime était bonne et ses fers étaient rouillés. Il suffisait maintenant d'exercer une pesée sur eux pour les faire éclater ; à peine tenaient-ils ensemble par le bord le plus mince. Lorsque ses compagnons se mirent à braver les Cosaques en chantant l'air de Dom-

browski, il fut, dix fois, sur le point d'arracher ses fers pour les secourir. Heureusement, il se contint. Le souvenir de sa mère et de sa fiancée lui donna le courage nécessaire pour se laisser battre. Mais, quand il vit Wanda mourante à la porte de l'ostrog, surtout quand elle eut désigné publiquement le misérable qui avait trahi ses compatriotes, il crut avoir un motif de plus — et plus impérieux que tous les autres, celui-là ! — pour ressaisir sa liberté. En effet, maintenant, avant de retrouver sa mère et sa fiancée, Eytmin voulait venger son pays et la comtesse.

On a vu comment, profitant du trouble occasionné par la mort de Wanda, il était parvenu à se blottir dans le traîneau. Il y resta d'abord, sans remuer, attendant que l'escorte eût gagné le village. Quand il eut entendu passer les chevaux, il ne perdit pas son temps à limer les anneaux de ses pieds. Il attaqua par les deux bouts la chaîne mince qui les reliait. En cinq minutes, elle tomba. Alors, il arracha les anneaux de ses mains. Puis, libre enfin, il souleva lentement la tête au-dessus de la couverture qui masquait la capote du traîneau, et le vent glacé de la nuit frappa son visage.

Ce qu'il vit n'était pas fait pour le rassurer. A vingt-cinq pas de lui, devant la porte de l'ostrog, un grand feu flambait sur la neige, et les trente soldats de garde prenaient leur repas du soir. Ils étaient tous assis en cercle autour du feu et mangeaient. Eytmin les entrevoyait derrière la fumée qui montait dans l'air en tourbillonnant, avec des fusées d'étincelles. Le factionnaire se promenait le long du mur de la prison; un autre se trouvait à trente pas de là, sur la route. A gauche les vitres de la station de poste rou-

gissaient faiblement. Au-dessus se balançait le réverbère allumé, scintillant comme une petite étoile, et un murmure de voix un peu confus, bourdonnant dans la salle commune de la station, passait à travers la cloison de planches.

Eytmin se leva. Rien ne bougeait. Les sentinelles ne pouvaient l'apercevoir. Il souleva la couverture du traîneau et mit un pied sur la neige, puis l'autre. En se tenant dans l'ombre, lentement, il s'approcha du mur de la station de poste. Il l'atteignit. Blotti derrière l'amas de fagots, il écouta. Une femme qui s'exprimait en langue russe, avec la mauvaise prononciation d'une étrangère,— c'était Barberine,— se plaignait qu'on la fît attendre, demandait quand arriveraient les chevaux. Le maître de poste s'excusait, disait que les chevaux ne pouvaient tarder maintenant, qu'il attendait un traîneau revenant à vide d'un château situé sur la route de Kalouga, que le cocher Bielski le conduisait, et qu'il serait pour sûr arrivé à la station avant une heure. Alors un homme s'impatientait, grondait en parlant à la femme dans une langue qu'Eytmin ne pouvait comprendre. La femme traduisait ses paroles au maître de poste, et c'étaient de nouvelles protestations, de nouvelles excuses. Il y avait une fente entre deux rondins, dans le mur. Eytmin l'agrandit un peu en faisant une légère pesée entre les rondins avec un morceau de bois. Puis il regarda dans la salle et reconnut le traître. Dès lors la situation lui fut parfaitement expliquée. Le nom de Moscou avait été plusieurs fois prononcé par la jeune femme. L'homme qui avait vendu ses compatriotes attendait des chevaux pour se rendre à Moscou, et, comme il n'y avait pas d'autre voyageur que lui

dans la salle, le traîneau dans lequel Eytmin s'était caché lui appartenait.

Une idée surgit immédiatement à l'esprit du fugitif. Jusqu'alors, il avait cherché vainement comment il pourrait joindre cet homme pour le punir de son crime, dût-il sacrifier sa vie en le punissant. Maintenant, grâce au nom polonais du cocher que cet homme attendait et qu'avait prononcé le maître de poste, une lueur d'espoir lui apparaissait. Il connaissait la route de Kalouga. C'était celle qu'il avait suivie, dans la même journée, avec ses compagnons de chaîne. Il fit aussitôt un long détour derrière la station de poste, et s'avança sur le chemin de Kalouga. Les ténèbres l'environnaient. Il marchait dans une affreuse solitude. Autour de lui, pas un bruit, pas une âme vivante. Le steppe s'enfonçait en avant. En arrière, le feu du bivac, déjà loin, teignait d'une lueur rougeâtre la façade de l'ostrog. Il alla d'abord lentement, pour s'assurer si personne ne pouvait le suivre ou l'apercevoir, et se tenant au milieu de la route, afin de confondre ses traces avec celles qu'avaient laissées les prisonniers. Il ne se sentait point affaibli, mais les anneaux de ses pieds le gênaient un peu. N'importe! en ce moment, il aurait traîné un boulet sans que sa marche en fût ralentie. Il avait devant lui la liberté et l'espoir de la vengeance.

Le ciel était redevenu tout noir. Mais la neige éclairait un peu la route. De temps à autre, Eytmin s'arrêtait, écoutait. Son oreille cherchait dans l'air un bruit lointain de clochettes. Mais il n'entendait rien que ce mot: « Écoute! » prononcé par l'une des deux sentinelles. « Écoute! « répondait l'autre. « Écoute! » murmurait l'écho.

Alors, il reprenait sa marche. L'obscurité redoublait. Il glissait. Tout à coup, la neige se mit à tomber silencieusement et toute droite, car il ne faisait pas de vent. La neige descendait comme un blanc rideau devant lui, sur lui. Elle tombait drue, épaisse.

Il fit une verste environ, et alors, jugeant qu'il était assez loin de l'ostrog, il s'arrêta. Soudain un bruit lointain de clochettes lentement agitées, comme si le cheval qui les portait allait au pas, se fit entendre. Bientôt le bruit s'accentua.

Enfin un traîneau vide, sans lanternes, attelé de trois chevaux et conduit par un homme assis sur le siége, sortit de l'ombre. Eytmin avait d'abord l'intention de faire un nouveau détour, pour examiner le traîneau et voir s'il était bien celui qu'il attendait. Mais le cocher l'avait aperçu déjà.

Alors Eytmin leva la main, s'arrêta. En même temps, le cocher retint ses chevaux. Aux premiers mots qu'il prononça pour demander à Eytmin ce qu'il lui voulait, Eytmin le reconnut à son accent pour un Polonais. Il prit immédiatement son parti.

— Au nom de la patrie ! s'écria-t-il.

Mais ce nom révéré, qui aurait dû arracher un cri de joie au cocher, n'eut d'autre effet que d'exciter en lui un mouvement de répulsion et de terreur. Eytmin, pour son malheur, n'avait pas affaire à un honnête homme, mais au plus méprisable des *moskals*, à celui qui, non content d'avoir abandonné la cause de son pays, s'est vendu à ses oppresseurs et leur sert de limier pour pourchasser et tyranniser ses compatriotes.

— Comment, la patrie? répondit-il. Quelle patrie?

Et, flairant *une occasion*, le misérable arrêta ses chevaux.

— En est-il deux, pour toi? dit Eytmin en se servant de sa langue natale.

— Non, non, il n'en est qu'une, répondit le cocher dans la même langue. Mais que me veux-tu?

— Voici, dit le jeune homme en s'approchant et posant la main sur le bord du traîneau. A la station de Zaraïsk, il y a un homme, un étranger, qui attend tes chevaux pour se rendre à Moscou. Cet homme a vendu la nation. Je veux le punir. Cède-moi ta place sur ce siége. Quand je me trouverai seul avec lui, loin de la ville, je le tuerai.

Si Eytmin avait demandé au moskal de le laisser monter auprès de lui dans le traîneau, nul doute que celui-ci n'y eût consenti; car alors il lui eût été facile de livrer son compatriote aux soldats de garde à la porte de l'ostrog. Mais lui céder sa place lui enlevait la possibilité de commettre cette action. Il avait déjà reconnu Eytmin à son costume pour un déporté. Le désir de toucher la prime que paye le gouvernement russe à quiconque livre un prisonnier fugitif, le poussa à s'emparer de lui, de vive force. Au moment donc où Eytmin, plein de confiance, avançait les épaules pour monter dans le traîneau, le moskal souleva le manche de son fouet et lui en asséna un grand coup sur la tête.

— Voilà, s'écriait-il en redoublant ses coups, ce que méritent les assassins de grande route, comme toi. Tiens! prends! prends encore celui-ci! et celui-ci!

Et il le frappait toujours, entre les deux yeux.

— Cela t'étonne et t'étourdit, n'est-ce pas ? Maintenant, je vais t'attacher et te ramener au poste.

Le premier coup avait étourdi Eytmin. Il ne comprenait pas pourquoi le cocher le battait. Mais ses menaces lui révélèrent la faute qu'il avait commise par excès de confiance. En une seconde, il jugea sa situation. Et, alors, afin d'en tirer parti, il ne rendit pas les coups, mais chancela, et enfin, tournoyant sur lui-même comme un homme à bout de forces, il se laissa tomber sur la neige.

Le moskal, qui le croyait évanoui, descendit de son traîneau. Il prit un bout de corde sous son siége, s'agenouilla, et se mit en devoir de lui attacher les mains. Mais, au moment où il se baissait, à sa grande terreur, le défaillant ressuscita.

Avant d'avoir pu proférer un cri, l'agresseur s'était senti le cou serré par deux mains robustes, et, à son tour, il tomba le dos sur la neige. La lutte qui suivit fut très-courte. Le garde forestier, habitué à combattre les ours, corps à corps, eut facilement raison de son ennemi. Il lui avait posé le genou sur la poitrine, et, pendant que les côtes du moskal craquaient, Eytmin l'étranglait de ses deux mains. Les chevaux regardaient le combat machinalement, sans bouger, et la neige enveloppait les deux hommes de son blanc linceul.

— Ah ! tu as donc trahi ton pays, toi aussi, disait Eytmin en pétrissant le cou du moskal, et tu voulais me vendre aux Cosaques ! Eh bien, reçois ta récompense.

Mais il parlait déjà à un mort. Après avoir vainement battu l'air des bras et des pieds, le moskal s'était soudainement détendu, et son visage était violet. Alors Eytmin détacha

ses mains de son cou. Puis il se releva et essuya le sang qui ruisselait sur son visage.

Il écouta. Rien ne bougeait autour de lui. Il se mit aussitôt à l'œuvre. Il enleva sa capote de prisonnier, son bonnet à visière, ses souliers, et les remplaça par la longue robe, les bottes fortes et le chapeau carré du cocher. Ainsi costumé, avec sa longue barbe blonde, il avait absolument l'air d'un *mougik*. Cependant, bien que résolu à enfouir le cadavre dans la neige, il pensa qu'on ne tarderait pas à le découvrir, car la saison du dégel était proche. Alors il eut l'idée de déguiser ce cadavre, de le faire passer pour le sien. Besogne difficile! Il y parvint cependant; puis, chargeant son fardeau sur ses épaules, il s'avança vers un angle de la route où le terrain, fuyant brusquement, lui avait fait reconnaître l'emplacement d'une fondrière. Quand il fut arrivé au bord du talus, il posa le cadavre sur le sol, regarda autour de lui, et, n'apercevant rien, il le fit rouler dans le trou béant sous ses pieds.

— La neige l'aura bientôt recouvert, pensa-t-il, ainsi que les traces de mes pas.

Le cadavre, en glissant, ne fit pas de bruit. Eytmin écouta cependant, l'oreille près du sol, pendant quelques secondes.

Il n'entendit rien. Il s'assit alors sur le siége du traîneau. Il avait ramassé le fouet du cocher; il rassembla les guides dans ses mains. Les chevaux partirent au trot, avec un grand bruit de clochettes. Bientôt, le traîneau s'arrêta devant la station de poste.

Deux hommes en sortirent aussitôt. L'un maugréant en langue étrangère, l'autre interpellant le cocher, le pressant

d'atteler ses chevaux au traîneau du voyageur. Eytmin sauta sur la neige, ne répondit rien, se hâta d'obéir à l'ordre qui lui avait été donné. L'obscurité n'était pas telle que le feu allumé devant la porte de l'ostrog ne colorât faiblement les environs de la station de poste ; mais Eytmin détournait la tête afin de ne pas être reconnu. Il ne manqua pas d'enlever le fourrage placé dans le filet du premier traîneau et de le placer derrière celui de Saint-Bertrand. Pendant ce temps, le maître de poste conduisait les deux voyageurs à leur véhicule, dont il avait préalablement allumé les lanternes. Mais il n'eut même pas le temps de lever la tête vers le cocher. A peine celui-ci eut-il vu Saint-Bertrand et Barberine installés sur les coussins, qu'il enveloppa ses chevaux d'un seul coup de fouet et les lança dans l'espace.

Deux minutes plus tard, il avait dépassé les dernières maisons de Zaraïsk. Le traîneau glissait alors avec un raclement sourd sur la route du Nord ; la glace se déchirait et rejaillissait sous ses deux patins relevés ; et les trois chevaux bondissaient et ronflaient sous les coups de fouet, précipités à toute course dans un tourbillonnement de neige et de ténèbres.

XVII

SCRUPULES DE CONSCIENCE

Le traîneau qui emportait Eytmin, Barberine et Saint-Bertrand franchit les premières verstes avec la rapidité

d'une flèche. La route était en pente ; le froid piquant excitait les trois chevaux. Celui du milieu galopait sous le grand cerceau fixé aux brancards, les deux autres couraient follement, comme en liberté, se cabrant sous les coups de fouet, et le rideau de neige se soulevait en tournoyant devant eux, entraîné par le brusque déplacement de l'air. Il était impossible à Eytmin de rien distinguer devant lui. Les lanternes suspendues aux deux côtés de la capote projetaient une forte lumière sur les chevaux, mais au delà tout était ténèbres. A peine le fugitif entrevoyait-il, de temps à autre, les poteaux bariolés plantés au côté gauche de la route et indiquant le chiffre des verstes parcourues. Quelquefois, cependant, l'obscurité se faisait soudain plus épaisse, la neige paraissait tomber moins abondamment, comme si quelque obstacle invisible l'eût écartée, et l'on entendait un bruit de branches froissées. C'était que le traîneau glissait sur la lisière d'une forêt. Les arbres étendaient alors au-dessus de lui, comme un dais, leurs énormes rameaux ployant sous le poids des glaces.

Quand, à la première surexcitation de la course, eut succédé le calme dans l'esprit d'Eytmin, il se demanda de quelle manière il s'y prendrait pour accomplir son acte de justice. — Ce qu'il avait voulu d'abord, c'était entraîner sa victime loin de la ville. Il y était parvenu ; aucun secours ne pouvait arriver maintenant. Et cependant Eytmin hésitait. Un témoin sur lequel il n'avait pas compté se trouvait là. Ce témoin était une femme, probablement l'épouse du traître. Comment le frapper devant elle ? Et, même, en admettant qu'il s'y décidât, que ferait-il de cette femme, après avoir égorgé son mari ? La tuerait-il donc, elle aussi,

pour se soustraire à ses poursuites? L'abandonnerait-il, avec ce cadavre, dans cette solitude glacée, pour qu'elle y pérît de terreur et de froid? Que ferait-il du traîneau, des chevaux dont la disparition exciterait les soupçons du maître de poste? Et enfin, où se réfugierait-il, lui, après avoir commis le meurtre?

Il demeura, pendant quelque temps, l'esprit cloué sur ces idées. Il les tournait, les retournait, sans trouver de solution au problème. Il vit alors que tuer n'est pas toujours facile, et que se soustraire aux conséquences d'un assassinat, même supposé légitime, l'est encore moins. Ce qui le faisait hésiter, ce n'était pas le sentiment de la conservation inné chez l'homme. C'était le souvenir de sa mère et de sa fiancée. Si la comtesse, avant de mourir, n'avait pas embarrassé sa conscience de cette idée de vengeance, même après l'assassinat du moskal, il pouvait espérer de retrouver les deux femmes et de quitter le pays avec elles pour aller vivre à l'étranger. Mais maintenant il lui fallait poursuivre une œuvre nouvelle, se soumettre à ce qu'il considérait comme un devoir impérieux. Comment concilier ce devoir avec celui qui le poussait vers sa mère? Le patriote, précisément parce qu'il voulait venger son pays sans s'arrêter au choix des moyens, avait l'âme droite. Aussi se sentait-il embarrassé.

Tout à coup, il secoua le front, fouailla ses chevaux, se dit qu'il se devait à son pays avant tout, et qu'il acquitterait sa dette quand il aurait dépassé le premier poteau de poste.

Mais le premier poteau fut dépassé, puis le second, et il ne bougeait pas de son siége.

— Si cette femme n'était pas là, seulement ! se disait-il, cela serait fait tout de suite.

Tout en stimulant ses chevaux, il tourna le menton sur l'épaule et regarda Barberine. Les lanternes du traîneau projetaient sur son visage une pâle lueur. On l'apercevait au-dessus de la couverture tendue devant la capote. Elle avait appuyé sa tête sur l'épaule de son mari. Elle dormait. Un capuchon de fourrure enveloppait sa face mignonne, et elle avait un air paisible et doux.

Cela remua profondément le cœur d'Eytmin. Jusqu'alors, il avait à peine regardé Barberine, et il ne pensait pas qu'elle fût aussi jeune, aussi jolie !

Il fouetta de nouveau ses chevaux pour s'étourdir. Puis il se cuirassa le cœur, se disant :

— Qu'importe !

Et enfin :

— Je le tuerai quand nous serons un peu plus loin.

Mais, quand il fut *un peu plus loin*, sa pensée se porta sur un autre côté de la question.

— Comment cet étranger a-t-il vendu mes compatriotes ? se demanda-t-il. Pourquoi les aurait-il vendus ? La comtesse Wanda avait-elle l'esprit bien lucide en l'accusant de cette action ? N'a-t-elle pas confondu cet homme avec un autre ?

Eytmin voulait bien accepter l'office de bourreau, mais non celui d'assassin. L'idée qu'il était sur le point de commettre un meurtre injuste le fit frémir. Cependant les chevaux couraient toujours. Le traîneau, doucement bercé sur ses deux patins, glissait sur la glace polie, presque sans secousses. La neige continuait à tomber, limitant à quatre pas la portée de la vue. Eytmin éprouvait une étrange sen-

sation en se voyant ainsi emporté à travers l'espace silencieux, enveloppé de flocons de neige. Les masses blanches s'amoncelaient autour de lui, sur ses jambes, sur sa poitrine, sur ses bras, et il était souvent fort embarrassé pour maintenir son attelage sur la route.

— La comtesse n'a pu se tromper, se dit-il soudain. Mes scrupules sont ceux d'un lâche. Je ferai verser le traîneau en accrochant le premier arbre que je rencontrerai, et, quand le traître sera gisant sur la neige, je me jetterai sur lui et l'étoufferai.

Il se mit aussitôt à guetter un arbre, dirigeant le traîneau sur le bas côté de la route. Mais la route était redevenue toute nue; pas un arbre ne se dressait sur ses bords. Il semblait que le hasard déjouât à plaisir toutes les combinaisons d'Eytmin. En ce moment, un vent furieux s'éleva; la neige, soulevée par longues nappes, se mit à tourbillonner en sifflant; celle qui était étendue sur le sol, enlevée par ce vent du nord glacial et violent, roulait comme un nuage blanc, aveuglant les chevaux, le cocher, les couvrant, les enveloppant de la tête aux pieds, et, en moins de quelques minutes, cette neige balayée s'entassa de telle sorte autour du traîneau, qu'il ne pouvait plus se mouvoir. Les chevaux, enfouis par instants jusqu'au ventre, se cabraient, essayaient de faire volte-face, n'avançaient plus. Eytmin avait beau les exciter du fouet et de la voix, la terreur, le sentiment du danger les rendaient insensibles. Force fut enfin au cocher de renoncer à avancer. Il essaya de faire pivoter le traîneau, de telle sorte que l'ouragan le frappât en arrière. Il y parvint, non sans peine. Alors, se trouvant abrités par la capote, les chevaux se tinrent immobiles. Eytmin avait sauté

sur la neige pour les maintenir et les ranger la queue au vent.

Mais alors, ce fut lui qui ne pouvait demeurer en place. L'ouragan le faisait littéralement pirouetter, et la neige s'amoncelait autour de ses jambes, tandis que, la respiration coupée, haletant, il s'agitait machinalement autour de son attelage. La place n'était plus tenable pour Eytmin. Il ne savait où se réfugier, piétinait et courbait le dos, lorsqu'une voix de femme partant du traîneau lui fit soudain tourner la tête.

Barberine avait été réveillée dès le début de la tourmente. En se sentant le visage subitement brûlé par la neige, elle avait abaissé son capuchon sur ses yeux et s'était blottie de son mieux sous la couverture ; mais le vent la frappait en face et la glaçait jusqu'aux os ; il lui avait été impossible de se rendormir. Son mari avait les yeux fermés et ne bougeait pas. Elle n'osa troubler son sommeil, mais elle se dressa et regarda. Ce qu'elle vit lui fit peur. La neige s'amoncelait si rapidement autour du traîneau, qu'elle pensa qu'il allait être enfoui avec les chevaux avant qu'une minute fût écoulée. Cependant elle ne dit rien. Quels conseils pouvait-elle donner? Mais, quand elle vit le traîneau stationnaire et tourné dans le sens opposé au vent, elle se rassura et ne pensa plus qu'au malheureux cocher qu'elle voyait se débattre contre les flots de neige et l'ouragan, et, le cœur saisi de pitié, elle prit le manteau fourré qui couvrait ses pieds et le lui offrit pour qu'il pût se garantir contre le froid. Eytmin ne comprit pas d'abord ce que Barberine lui disait ; le vent avait couvert ses paroles de ses hurlements. Cependant il s'approcha d'elle ; elle répéta son offre, et il

prit machinalement le manteau, n'osant le refuser, par une sorte de fausse honte. Mais, pour être un peu plus couvert, il n'éprouvait pas moins de peine à se maintenir debout. Alors Barberine, se rejetant au fond du traîneau, qui était assez large pour abriter quatre personnes, l'invita à s'y réfugier. Eytmin hésitait ; elle le tira par la manche.

Ce qu'il éprouva, quand il se vit accroupi devant cette ravissante jeune femme, lui, paysan à demi sauvage, tenait autant de la reconnaissance que de la gêne. Tant de bonté l'étonnait et l'embarrassait. Il comparait involontairement Barberine à la comtesse, et maintenant, en portant les yeux sur l'homme qui avait vendu ses frères, il se sentait le cœur presque désarmé.

Cependant Saint-Bertrand ne dormait pas. Engourdi par une pesante insensibilité, il avait vu venir la tourmente, et, sans même chercher à se défendre contre le vent, il était demeuré à sa place, inerte comme un mourant qui n'a plus la force de se mouvoir. Depuis la mort de Wanda, il ne se sentait plus vivre. La seule sensation demeurée en lui, c'était l'horreur de tout ce qui existe et de lui-même. Il se jugeait si infâme, il était tellement rassasié de dégoût, que, s'il avait vu Eytmin s'avancer vers lui, le couteau levé, loin de se défendre, il aurait docilement tendu le cou pour *en finir*. S'exerçant à ne pas penser, il se laissait aller machinalement dans ce traîneau qui l'emportait à travers la neige et la nuit. Quand il le vit rester stationnaire, il ne dit rien. Quand le cocher s'assit en face de lui, il ne dit rien encore. Il ne le regarda même pas. Tout lui était indifférent maintenant. Il se sentait dans cette épouvantable situation

d'esprit où doit se trouver un fils qui vient d'assassiner sa mère.

Barberine, qui, ne le voyant pas bouger, le croyait toujours endormi, échangeait quelques mots à demi-voix avec le cocher.

— Quand pourrons-nous nous remettre en route? lui demanda-t-elle.

Eytmin dit :

— Quand l'ouragan sera passé.

— Croyez-vous qu'il dure longtemps?

— Non, le vent tourne déjà du côté de l'ouest.

— Pauvres chevaux! dit-elle en regardant les bêtes patientes, qui, la tête basse, les jambes enfouies dans la neige, demeuraient immobiles comme si elles eussent été gelées.

— Est-ce que vous êtes étrangère, madame? dit Eytmin.

— Oui. Je suis née en Italie, de parents français. Mais je suis déjà venue en Russie.

Eytmin aurait voulu lui demander si elle était allée en Pologne; mais il craignait de se trahir. Il dit :

— Votre mari connaît-il aussi la Russie?

— Non; c'est la première fois qu'il y vient.

Eytmin s'enhardit un peu.

— Peut-être est-il allé en Pologne?

— Non. J'ai habité Varsovie pendant quelques années, moi; mais alors je n'étais pas encore mariée. Mon mari, jusqu'ici, n'était jamais allé plus loin au nord que Vienne, en Autriche. Est-ce que vous êtes Polonais? reprit-elle.

Eytmin frémit.

— Non, madame, répondit-il.

Saint-Bertrand n'avait rien compris à ce dialogue, qui se tenait en langue russe. Il ne l'écoutait même pas.

— Comment cet homme a-t-il pu vendre la nation? se se demandait Eytmin, puisqu'il n'est jamais allé au pays.

Il eut un moment l'idée que la comtesse avait confondu la femme avec le mari. Mais Barberine venait de lui donner une telle preuve d'humanité, qu'il ne pouvait la soupçonner capable d'une action infâme. Plus troublé que jamais, il prit alors la détermination de suivre les voyageurs jusqu'à Moscou, et de vérifier l'accusation de la comtesse avant d'agir.

Mais cette détermination était plus facile à prendre qu'à suivre. Le vent s'étant enfin un peu apaisé, Eytmin sortit du traîneau, dégagea les chevaux de la neige amoncelée autour d'eux, et, montant sur son siége, il parvint, non sans peine, à replacer le véhicule au milieu de la route. Les chevaux n'avançaient plus que lentement, car ils étaient fatigués, et le tirage du traîneau devenait d'autant plus pénible que le lit de neige était plus épais. Cependant, après une heure de marche, le cocher vit briller de loin la lanterne du relais de poste de Kolomna, où il devait s'arrêter et quitter les voyageurs. Mais il avait déjà trouvé le moyen de les accompagner sans qu'ils s'en doutassent.

Au moment où il arriva devant la station de poste, il s'approcha de la fenêtre, et, selon l'usage, demanda à haute voix :

— Y a-t-il des chevaux?

— Pour aller où ? répondit un homme en entre-bâillant la porte.

— A Moscou, dit Eytmin en tournant le dos et dételant ses bêtes à moitié fourbues.

— Combien de chevaux? dit l'homme.

— Trois.

— Il y a trois chevaux.

— Pressez-vous, dit alors Barberine en montrant sa carte de circulation. Je donnerai un bon pourboire.

A la vue de la carte, tout fut en mouvement dans la station de Kolomna. Le cocher qui devait remplacer Eytmin était déjà dans l'écurie. Il en sortit au bout d'une minute; une autre minute lui suffit pour atteler ses bêtes; il siffla, quand il fut monté sur son siége, et les chevaux partirent au galop.

Mais, en passant devant l'écurie, le traineau reçut un choc soudain, et le cocher crut avoir accroché une pierre cachée sous la neige. Il se trompait. Le choc avait été communiqué au traîneau par Eytmin, qui s'était élancé dans le filet suspendu à l'arrière. Quand il vit que le véhicule reprenait sa route, il se pelotonna sous le foin. Il y en avait assez pour le bien cacher. Et ce fut dans cette situation peu commode qu'il arriva jusqu'à la porte de Moscou.

Là, une crainte le saisit. Les douaniers n'allaient-ils pas fouiller le foin? Tout se passa heureusement avec promptitude, grâce à la carte de circulation. Eytmin retenait encore son haleine et s'exerçait à ne pas bouger, que le traîneau glissait déjà dans les rues de la ville. Une journée s'était écoulée depuis qu'il avait eu l'idée de se blottir dans le filet. Le soir était venu, et, quand le traîneau s'arrêta dans la cour de l'hôtel que Barberine avait indiqué au cocher, l'obscurité permit à Eytmin de s'échapper de sa cachette,

sans être aperçu, et de se glisser dans la rue après avoir lu le nom de l'hôtel où devait loger Saint-Bertrand, écrit en grosses lettres au-dessus de la porte cochère.

Il s'éloigna d'abord lentement, marchant au hasard. Le costume russe qu'il portait le déguisait si bien, que nul ne pouvait le reconnaître pour un Polonais. La foule était très-grande, d'ailleurs, dans les rues. Quand il se fut éloigné de l'hôtel d'une centaine de pas, il avisa un malheureux qui balayait la neige devant une boutique. Il s'approcha et lui demanda quel chemin il lui fallait prendre pour se rendre sur la place du Kremlin. C'était là que logeait l'oncle d'Eytmin. La direction de cette place lui ayant été indiquée, au bout de quelques minutes il frappait à la porte d'une maison, et, dans le domestique qui vint lui ouvrir, le fugitif reconnut le frère de sa mère.

XVIII

LES FRANÇAIS SONT TOUJOURS LA

L'oncle d'Eytmin se nommait Leszek.

Il ne reconnut pas, d'abord, le fugitif : il ne l'avait pas vu depuis plusieurs années, et son costume de mougik le déguisait absolument. Cependant, aux premières paroles qu'Eytmin prononça dans sa langue natale, le bonhomme lui sauta au cou; puis, comprenant que quelque chose d'ex-

traordinaire avait dû se passer au pays pour que son neveu le vînt trouver à Moscou, il ferma la porte et le fit entrer dans une petite pièce où il se tenait habituellement, et qui servait d'antichambre au cabinet de son maître.

— Que font les nôtres? demanda d'abord le vieux patriote.

— Hélas! mon oncle, dit Eytmin, ils sont encore bien malheureux!

Et il fit brièvement le récit de la dernière insurrection, suivie de la déportation en masse des révoltés.

Leszek leva les mains au ciel.

— Mais que pense-t-on en France? dit-il. A-t-on des espérances?

La France est toujours demeurée la libératrice suprême dans l'esprit des Polonais. Selon eux, il n'y a qu'elle dans tout le monde qui puisse avoir l'idée de les affranchir.

Eytmin ne sut que répondre à cette question. Il était l'un des soldats les plus obscurs de la cause nationale, et les chefs ne lui avaient rien confié de leurs prévisions et de leurs calculs. On lui avait dit d'aller se battre. Il avait obéi avec confiance. Il savait qu'on se battait pour la bonne cause, et cela lui suffisait.

— Et comment te trouves-tu ici, déguisé? dit enfin le vieux Leszek.

Eytmin raconta son évasion. Il confessa le meurtre du moskal, et son oncle n'y trouva rien à redire, le fugitif s'étant trouvé dans le cas de légitime défense. Mais Eytmin, conseillé par la prudence, ne dit rien de ce qu'il avait appris à l'égard de Saint-Bertrand, et rien, non plus, du projet

qu'il avait formé de punir sa trahison. Leszek écoutait son neveu avec un mélange de satisfaction et d'inquiétude.

Quand Eytmin eut cessé de parler, le bonhomme lui dit :

— Il va falloir te cacher ici, et te bien cacher, car la police a de bons yeux, à Moscou. Heureusement, il est des moyens de les lui fermer. Il faut que je consulte mon maître.

Une sonnette retentit en ce moment. Leszek se leva et dit à son neveu de l'attendre. Mais, comme le domestique allait sortir de l'antichambre, la porte du cabinet s'ouvrit et le maître apparut sur le seuil.

M. Tiphaine, le maître de Leszek, était un jeune Français de trente ans, né à Paris, et qui, installé depuis dix ans à Moscou, en qualité de représentant d'une maison de banque, y avait fait une belle fortune. Ce que l'on pouvait dire de lui de plus caractéristique, c'est qu'il était un *bon enfant*. En effet, il eût été difficile de rencontrer, dans toute l'étendue de l'empire des tzars, un homme plus obligeant que M. Tiphaine. Rien ne le rebutait, quand il s'agissait de rendre service. Sa bourse était ouverte à tous ses amis, comme à tous les pauvres, et ceux qui le connaissaient ne pouvaient pas lui faire de plus grave injure que de recourir, dans le besoin, à d'autres que lui. Ce Parisien, jovial et frondeur, avait un culte pour toutes les saintes causes. En France, il eût été libéral ; en Russie, il était le défenseur acharné des Polonais. La police russe l'avait d'abord trouvé dangereux, et elle ne s'était pas fait faute de le surveiller ; mais, quand on vit que la seule propagande qu'il se permît consistait à prêcher l'affranchissement de la Pologne à des gens qui avaient les meilleures raisons du monde pour ne pas

se laisser convaincre, on se boucha les oreilles pour ne pas entendre les plaidoyers de M. Tiphaine, et on en vint, peu à peu, à le considérer comme un pauvre diable, faible d'esprit. Il faut dire, pour expliquer cet excès de tolérance inusitée de la part de la police russe, que M. Tiphaine n'avait jamais négligé de payer les primes qu'elle croyait devoir prélever sur lui. Il avait acheté le droit de parler, dans un pays où tous les hommes sont muets, mais où tous les fonctionnaires sont à vendre, et, ravi d'être seul à manifester son opinion au milieu de gens qui cachaient la leur dans le repli le plus obscur de leur conscience, il poussait l'effronterie jusqu'à chanter, à sa propre table, devant un auditoire exclusivement composé de Russes, les chansons les plus audacieuses de Béranger.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme barbu? dit-il à Leszek en apercevant Eytmin.

Leszek mit immédiatement son maître au courant des aventures de son neveu. En l'écoutant, M. Tiphaine ouvrait de grands yeux et hochait la tête. Un insurgé polonais dans sa maison, un déporté qui s'était enfui après avoir brisé ses fers, quelle aubaine! Et comme, grâce à lui, il allait s'amuser aux dépens de la police russe! Il se fit raconter de nouveau les moindres incidents de l'évasion, puis il se mit à se promener par la chambre, et enfin, tendant les mains à Eytmin :

— Vous avez bien fait de venir ici, mon garçon, lui dit-il. Un Russe vous eût dénoncé peut-être, mais un Français?... Jamais! Quand il s'agit de se compromettre pour un brave, *les Français sont toujours là!*

Le visage de M. Tiphaine resplendissait pendant qu'il

parlait. Se dévouer, pour certaines gens, sera toujours un plaisir suprême. Il voulut que le fugitif quittât ses habits souillés; puis il lui fit servir à dîner, et, s'asseyant auprès de lui, dans l'office, pendant qu'il mangeait :

— Mon garçon, lui dit-il, voici comment je compte vous tirer d'affaire. Il est évident pour moi que, lorsque, après le dégel, on trouvera le corps du moskal dans la fondrière, on le prendra pour le vôtre. Vous avez eu une heureuse idée en le couvrant de votre capote de déporté. Une fois qu'on l'aura découvert et que son identité supposée sera constatée, toutes poursuites cesseront à votre égard; mais, si l'on abandonne la recherche du prisonnier Eytmin, le croyant mort, on ne fermera pas les yeux sur la disparition du moskal, qui, après avoir conduit, comme cocher, un traîneau de la station de poste de Zaraïsk à celle de Kolomna, est subitement devenu introuvable. D'un autre côté, on apprendra bientôt que j'ai pris un nouveau domestique à mon service, et l'on voudra savoir qui il est, d'où il vient, par quelle suite de circonstances il est arrivé chez moi. Il faut donc, pour couper court à toutes les suppositions, que j'aille, dès demain, vous dénoncer au bureau de police.

— Comment ! le dénoncer? fit Leszek.

— Attends donc, vieux têtu ! dit M. Tiphaine. Je dirai au commissaire que, fatigué de son état de cocher, ton neveu, qui ne sera plus ton neveu, je le ferai passer pour le moskal qui dort sous la neige, est venu à Moscou dans l'intention de se placer dans une bonne maison. J'ajouterai qu'il s'est présenté chez moi, qu'il me convient, et que je sollicite l'autorisation de le garder. On me refusera cette autorisation, je m'y attends; mais je saurai me la faire ac-

corder, tu sais comment? Cela me coûtera une centaine de roubles.

Leszek baisa les mains de son maître.

Quant à Eytmin, il méditait. Passer aux yeux de tous pour un homme faisant cause commune avec les oppresseurs de son pays, cela lui répugnait étrangement. Cependant la Sibérie lui répugnait encore davantage.

Il remercia donc M. Tiphaine, et dit qu'il lui obéirait aveuglément.

Le lendemain matin, au moment de se rendre au bureau de police, le Français appela Eytmin, qui était en train d'aider son oncle à approprier la maison.

— Vous devez avoir trouvé le *billet de passe* du moskal dans ses vêtements. Donnez-le-moi. J'en aurai besoin, lui dit-il.

Eytmin remit le passe-port à M. Tiphaine. Après l'avoir parcouru des yeux, celui-ci reprit :

— Votre signalement se rapporte assez bien à celui du défunt. N'oubliez pas maintenant que vous êtes né à Kamienetz, que vous avez trente-trois ans, et que vous vous nommez Bielski.

M. Tiphaine revint chez lui au bout d'une heure. Il avait l'air très-satisfait.

— Je suis arrivé à temps. On cherchait déjà le cocher disparu, dit-il à Eytmin. Ah çà ! mon garçon, reprit-il en riant, il va falloir vous rendre utile ici, maintenant, pour me faire rentrer dans mes déboursés. Ce diable de commissaire s'est un peu fait tirer l'oreille. Vous me coûtez déjà deux cents roubles.

Eytmin ne savait comment exprimer sa gratitude à son

bienfaiteur. Celui-ci ne lui laissa même pas le temps de la manifester.

— Allons, à l'ouvrage! s'écria-t-il. Je ne sais pas comment je pourrai vous occuper, par exemple! car Leszek n'a déjà pas grand'chose à faire dans ma maison. Enfin, il vaudra toujours mieux pour vous fainéanter à Moscou que travailler aux mines en Sibérie, et, si vous vous ennuyez chez moi, je vous caserai ailleurs.

En ce moment, la sonnette retentit à la porte de la rue, et Eytmin se précipita pour aller ouvrir.

Mais il revint aussitôt retrouver son maître, et celui-ci s'aperçut qu'il était devenu très-pâle.

— Qu'avez-vous donc? dit M. Tiphaine. Est-ce que le moskal est ressuscité et vient vous chercher chez moi?

— Non, ce n'est pas le moskal, dit Eytmin. C'est... l'homme.

— Quel homme?

Eytmin allait répondre que celui qu'il venait d'introduire dans la maison était le traître qui avait vendu ses compatriotes, car c'était au vicomte de Saint-Bertrand qu'il avai ouvert; mais il se domina soudain.

— C'est l'homme, dit-il, l'étranger que j'ai conduit de Zaraïsk à Kolomna, et dans le traîneau de qui je suis venu, caché, jusqu'à Moscou.

— Vous a-t-il reconnu? demanda M. Tiphaine.

Mais, Saint-Bertrand entrant en ce moment, M. Tiphaine s'avança vers lui.

Saint-Bertrand n'avait pas reconnu Eytmin. Il venait rendre visite à son compatriote et lui dire qu'il était porteur d'une lettre de crédit sur sa maison de banque.

M. Tiphaine le fit entrer dans son cabinet, lui demanda ce qui l'amenait à Moscou, et, quand il eut appris que le vicomte était le mari de la célèbre Barberine, il lui fit toute sorte de politesses, car il avait connu jadis la danseuse.

— Je vais aller présenter mes hommages à votre femme tout de suite, lui dit-il.

— Non, non, fit Saint-Bertrand. Elle est un peu fatiguée et dort encore. Mais venez dîner avec nous ce soir.

— Très-volontiers, dit M. Tiphaine ; mais, d'ici là, que puis-je faire pour vous? Voulez-vous que nous allions visiter le Kremlin, les musées? Il ne manque pas ici de *choses à voir*.

— Merci, monsieur, dit Saint-Bertrand. Les musées m'intéressent peu ; d'ailleurs, j'aurai tout le temps de voir ceux de Moscou, puisque j'y dois demeurer pendant dix-huit mois. Mais dites-moi : nous sommes assez mal logés à l'hôtel. Ne pourriez-vous m'aider à trouver un appartement garni?

— C'est très-facile, dit M. Tiphaine. J'en connais un à louer, à cinq minutes du grand théâtre Voulez-vous que nous allions le voir sur-le-champ?

— Volontiers.

— Eh bien, partons.

— Il me faudrait aussi monter ma maison. Je n'ai pas amené de domestiques avec moi, reprit Saint-Bertrand.

— Quels domestiques voulez-vous avoir?

— Une femme de chambre, une cuisinière, un valet de chambre. C'est tout.

M. Tiphaine réfléchit aussitôt qu'il avait là une excellente occasion de placer son protégé.

— Votre valet de chambre est tout trouvé, répondit-il. L'homme qui vous a ouvert la porte tout à l'heure est un garçon dont je puis répondre. Je m'en priverai volontiers pour vous obliger.

— Quel homme est-ce? dit Saint-Bertrand.

— C'est un Polonais.

Mais, à ce mot, le vicomte secoua la tête.

— N'aimez-vous pas les Polonais? dit M. Tiphaine.

— Non. Pas du tout.

M. Tiphaine le regarda avec une expression de douleur. Selon lui, les Français et les Polonais ne faisaient qu'un seul peuple, et il n'admettait pas que nul les séparât dans son affection. Cependant, il suivait toujours son idée de trouver une bonne place pour son protégé.

— Je vous dirai, reprit-il, se rappelant qu'Eytmin devait passer, aux yeux de tous, pour Bielski, je vous dirai que celui-là n'est Polonais que de naissance. Depuis longtemps, il a quitté la cause de son pays pour adopter celle des Moscovites. C'est un pur moskal, en un mot.

Saint-Bertrand, entendant cela, réfléchit. L'homme qu'on lui proposait pour serviteur avait trahi la Pologne. Il ne courait donc pas de danger à l'admettre dans sa maison. Et puis, cela ne lui déplaisait pas, infâme comme il était, d'avoir à chaque heure du jour l'occasion de rencontrer un homme plus infâme encore.

— Puis-je voir ce valet de chambre? demanda-t-il à M. Tiphaine.

Ce dernier tira la sonnette et Eytmin entra dans le cabinet.

Saint-Bertrand le regarda. Eytmin baissait les yeux.

— Comment s'appelle-t-il? dit le vicomte.

— Bielski.

— Entend-il le français?

— Non.

— Cela m'est indifférent. Ma femme parle le russe. Ah çà! il faudra lui faire couper cette barbe, et quitter cette robe de mougik, n'est-ce pas?

— C'est facile, dit M. Tiphaine.

Il demanda alors à Eytmin s'il consentait à entrer au service de l'étranger son ami.

Eytmin n'en pouvait croire ses oreilles. Dieu l'avait donc destiné à punir le traître, qu'il lui offrait une telle occasion. Il dit qu'il consentait à servir l'étranger.

Saint-Bertrand lui mit alors deux roubles dans la main, comme denier à Dieu, puis il sortit avec son compatriote. L'appartement proposé lui convint; le même jour, il s'y installa avec sa femme.

A six heures, M. Tiphaine se rendit chez Saint-Bertrand pour dîner. Eytmin l'accompagnait. Sa face rasée et son nouveau costume le rendaient méconnaissable.

Barberine ne soupçonna pas un instant que le valet de chambre de son mari fût le cocher qu'elle avait invité à se réfugier dans son traîneau, pendant l'ouragan de neige, sur la route de Kolomna. Elle était tout entière au plaisir de revoir l'excellent M. Tiphaine.

A onze heures, ce dernier se retira. Barberine et son mari allèrent se coucher, et Eytmin monta dans sa chambre.

Sur une chaise, il y avait une petite valise qui contenait quelques effets que son oncle lui avait donnés.

Il ouvrit cette valise, mit la main dans la poche de son habit, en tira un couteau à lame large et très-pointue qu'il avait acheté le même jour avec le denier à Dieu de Saint-Bertrand, et, le cachant dans la valise, il dit, avec un air de menace :

— Maintenant, monsieur ! si tu as véritablement vendu la nation, tu verras.

XIX

LES NOUVELLES DU PAYS NE SONT PAS BONNES

La première chose que fit Eytmin quand il se vit installé en qualité de domestique dans la maison de Saint-Bertrand fut d'apprendre le français. Cette étude lui fut rendue facile par Barberine, et surtout par le sentiment merveilleux de la linguistique que possèdent les Slaves. Le nom du moindre objet prononcé devant Eytmin se fixait immédiatement dans sa mémoire ; chaque jour, en servant ses maîtres, à table, il s'exerçait à surprendre le mécanisme de leurs discours ; et Barberine, toutes les fois qu'elle en trouvait l'occasion, touchée de la bonne volonté de son domestique, lui apprenait la signification des mots les plus usités. Eytmin les estropiait un peu d'abord, et les confondait quelquefois entre eux. Cependant, au bout de quelques mois, grâce à ses efforts, il parvint à comprendre à peu près tout ce qu'on disait en français devant lui

Saint-Bertrand lui-même l'y aida, sans s'en douter. Il avait été frappé, dès les premiers jours, du zèle de son valet de chambre. Le vicomte aimait les gens silencieux prévenants, ne répondant jamais à une observation, même injuste ; des espèces d'automates intelligents, enfin, n'ayant d'autre préoccupation que celle de leur service, et il avait rencontré ces qualités dans Eytmin. Aussi disait-il qu'il n'avait jamais été réellement servi que par lui. Lui seul savait l'habiller, le déshabiller, préparer les objets dont il avait besoin pour sa toilette. Lui seul, entre tous les gens de sa classe qui avaient eu l'honneur d'entrer chez lui, demeurait toujours à son poste, prêt à répondre au premier coup de sonnette. De plus, sa tenue était toujours excellente, et enfin il ne buvait pas. Il s'attacha donc à lui, d'instinct, autant qu'il pouvait maintenant s'attacher à une créature, et souvent, après quelques mois d'épreuves, quand Eytmin, le matin, entrait dans sa chambre, le vicomte daignait lui demander quelle heure il pouvait bien être, et si sa femme était déjà levée, et enfin quel temps il faisait.

Était-ce un effet secret de la sympathie provenant de ce qu'il croyait être leur trahison semblable, Saint-Bertrand en arriva — fait sans précédent dans sa vie! — à se familiariser avec son domestique. Il est vrai que ce domestique savait si bien se tenir à sa place, que ses façons d'agir devaient piquer au jeu Saint-Bertrand. Jamais le visage d'Eytmin ne se dérida devant l'homme accusé d'avoir trahi sa patrie. Jamais cet homme n'obtint de lui que la déférence la plus stricte. Saint-Bertrand eut beau le pousser à raconter ses amourettes, la bouche d'Eytmin resta toujours

close. De guerre lasse, le vicomte en arriva à supposer que ce grand et beau garçon, ayant une honte dans sa vie, ne pouvait la porter stoïquement, et comme, grâce au temps, il était enfin parvenu à accepter la sienne, il se dit que son domestique était une tête faible, et, tout en continuant à rendre justice à son zèle, il ne tarda point à le mépriser.

Eytmin, cependant, tout en surveillant les moindres actions de son maître pour découvrir ce qu'il y avait de vrai dans l'accusation de Wanda, ne pouvait se défendre d'une sympathie étrange pour Barberine. Quelque chose plaidait pour elle dans son cœur. La voyant à toute heure, il était émerveillé de l'égalité de son caractère, de sa douceur, de son courage, car elle travaillait sans relâche, et toute sa vie se partageait entre les exigences de sa profession, le soin de sa maison et l'affection qu'elle éprouvait pour son mari. Malgré les mauvais traitements qu'il lui avait fait subir à Paris, à l'occasion de M. Lorvieux, l'affection de Barberine n'avait fait que se fortifier par l'habitude, et, quoique Saint-Bertrand ne se montrât pas toujours gracieux pour elle, accomplissant exactement son devoir d'épouse, elle semblait avoir pris son parti de ses accès de mauvaise humeur, et elle opposait une résignation tranquille à ses bouderies.

Il faut dire, dès à présent, que Saint-Bertrand marié, sage, ne jouant plus, et n'ayant absolument rien à faire, était devenu quinteux, tracassier. Il s'ennuyait effroyablement à Moscou, rêvait de reprendre, en sournois, ses anciennes habitudes, et, n'osant pas le faire, arrêté par la terreur de la misère, mécontent de lui, de tout, tyrannisait sa femme, rudoyait ses domestiques, déblatérait contre la Russie, où, pourtant, il avait trouvé l'accueil le plus favorable, et, hon-

teux de sa lâcheté qui lui avait fait, sans nécessité, quitter la France, rassuré maintenant sur les suites de sa trahison, parlait de retourner à Paris, et de n'en plus bouger désormais ; car, selon lui, on ne pouvait vivre que dans cette ville, où se trouvent toujours, toutes prêtes, des satisfactions pour tous les désirs.

L'existence commune de ces trois personnes avait une uniformité singulière. Chaque matin, Saint-Bertrand se levait à neuf heures, et passait deux bonnes heures à s'habiller en méditant. Ses méditations se portaient quelquefois sur sa vie passée, mais, le plus souvent, sur ses projets d'avenir. Ce qu'il voulait, c'était toujours s'enrichir, et par tous les moyens ; car la fortune représentait plus que jamais, dans son jugement faussé, la somme de tous les plaisirs. Chevaux, jeu, maîtresses, luxe, vie large et oisive, telles étaient les éternelles convoitises de ce misérable esprit parasite. Il lui semblait que de si nobles distractions fussent les seules véritablement dignes d'un homme comme il faut, et rien ne pouvait le tenter en dehors d'elles. A onze heures, il se mettait à table avec Barberine. Il ne lui parlait guère que pour lui adresser des observations sur sa manière de s'habiller et de se coiffer, surtout sur la façon dont elle interprétait ses rôles. A l'entendre, Barberine affectait trop de mutinerie dans son jeu. Sa danse ne parlait qu'à l'esprit, quand elle eût dû, selon lui, parler aux sens. Il lui reprochait d'avoir des regards moqueurs au lieu de regards émus, et des gestes espiègles au lieu de gestes voluptueux. Il lui citait l'exemple de Fanny Elssler qui avait, en quelque sorte, fanatisé le public en exagérant le caractère des pas espagnols, déjà si lascifs. Il soutenait qu'on ne tarderait

pas à se blaser sur la danse de Barberine, qui, bien que correcte, n'avait rien de particulièrement attrayant, et était, au surplus, toujours la même. Barberine répondait sans se fâcher : qu'il était peut-être regrettable que la nature ne l'eût pas faite pour parler aux sens; mais alors il fallait en accuser la nature seule. Elle comprenait la danse seulement comme un plaisir, une joie, un divertissement, et elle exprimait de son mieux cette joie, en dansant. Si elle souriait avec espièglerie, c'est que les muscles de son visage, à son insu, prenaient naturellement une expression de malice. Si ses gestes étaient prestes, mutins, moqueurs, c'est que ses pieds et ses mains, sans qu'elle s'en doutât, exprimaient la mutinerie, et ne pouvaient exprimer rien autre. Son mari, en cherchant à la détourner de sa *manière*, lui donnait un conseil nuisible. En effet, exiger d'un artiste qu'il exprime les sentiments qu'il ne peut éprouver, est aussi absurde que demander au cheval de grimper aux arbres comme l'ours, ou d'exiger de l'ours la vélocité du cheval.

Saint-Bertrand se gardait bien de répéter devant les étrangers les observations qu'il croyait devoir faire à sa femme. Loin de là : dès qu'il mettait la main sur un auditeur, il changeait aussitôt de note. A l'entendre alors, il ne connaissait rien de plus indécent que ces femmes qui croient devoir chercher de faciles succès dans l'expression des passions physiques. Il ne comprenait pas comment on les tolérait sur les planches, et les sifflets, selon lui, devaient faire justice de leurs contorsions de mauvaise compagnie. S'il s'exprimait ainsi, c'est qu'il craignait, par-dessus tout, que l'on fît jamais le moindre reproche au talent de Barberine. Depuis son mariage, il avait été constamment

préoccupé par la terreur de voir baisser sa réputation d'artiste et ses appointements diminuer.

Quoi qu'il en fût, il recommençait son éternelle querelle au déjeuner, presque chaque jour. Et quand sa femme était sortie pour aller prendre sa leçon, il cherchait à tuer le temps en lisant les journaux de France. Les seuls journaux qu'il daignât lire étaient des recueils de cancans, qui le tenaient au courant des *on dit* des clubs, et lui apportaient les moindres bruits des coulisses. Vers deux heures, il sortait et flânait dans les rues. Il demeurait le plus longtemps possible à dîner, et, le soir, il allait au théâtre. Quant à Barberine, elle avait à peine un moment à elle, absorbée qu'elle était par les devoirs de sa profession. Mais celui qui, dans la maison, trouvait le temps le moins long était Eytmin. En effet, il était sans cesse aux aguets, épiant le moindre regard, notant dans sa mémoire jusqu'à la plus futile parole. Un jour, il était allé au théâtre, et il avait été émerveillé de ce qu'il avait vu. Sa maîtresse dansait. Il la reconnut à peine, tant elle lui parut séduisante. Il ne pouvait comprendre qu'elle osât se montrer si légèrement vêtue en public. Il concevait encore moins qu'une femme fût aussi gracieuse et aussi légère. Le pauvre diable, jusqu'alors, n'avait jamais mis les pieds dans un théâtre, et les ballets surtout, avec leur déploiement de luxe, lui apparaissaient comme de véritables féeries. Il rentra, ce soir-là, rêveur, chez ses maîtres. Non-seulement l'intrigue qu'il cherchait à pénétrer lui échappait, mais il vivait dans un milieu où tout lui paraissait en dehors des choses habituelles. L'affection que Barberine témoignait à son mari le surprenait; car il était bien froid, et souvent maussade, ce

mari d'une si charmante femme! Eytmin le détestait d'autant plus qu'il se sentait au cœur un attachement plus vif pour Barberine. Cet attachement augmenta encore dans une occasion où la danseuse lui donna de grandes marques de sympathie.

Un jour, un colporteur juif qui venait de Varsovie, se rendant à la foire de Nijni-Novogorod, arriva chez le vieux Leszek et lui annonça la mort de sa sœur. La mère d'Eytmin n'avait pu résister au dernier coup qui l'avait frappée. L'exil du plus jeune de ses enfants survenant en même temps que la misère, à la suite d'une longue existence pleine de troubles, lui enleva tout ce qui lui restait de courage; et, sans maladie apparente, elle s'appesantit tout à coup, déclina rapidement, et, un matin, on la trouva morte sur son grabat. Leszek, en apprenant cette triste nouvelle, envoya aussitôt chercher son neveu. Eytmin accourut chez M. Tiphaine. Justement, ce jour-là, Barberine y devait dîner avec son mari. Eytmin fut écrasé par le récit du juif. Mais, quand, après avoir versé d'abondantes larmes, sa pensée se reportant sur sa fiancée, il prononça son nom, le colporteur hocha tristement la tête. Un mois après le départ d'Eytmin avec la chaîne des prisonniers, le tzar voulant récompenser le zèle du gouverneur militaire Pierre Rogatchef, lui avait donné les biens confisqués à la comtesse Wanda. La fiancée d'Eytmin, née en Podolie, était serve de la comtesse. Wanda l'avait fait venir auprès d'elle, à Varsovie; mais, quelques jours après l'emprisonnement de sa maîtresse, la jeune fille reçut l'ordre de se retirer chez ses parents, qui habitaient auprès de Kamienetz. Ce fut là qu'un des serviteurs favoris du prince Rogatchef la vit et s'éprit d'elle. Il demanda la main de la

jeune serve à son maître. Celui-ci la lui accorda. En vain la malheureuse enfant supplia, pleura, dit qu'elle était fiancée, que sa religion lui défendait d'épouser un homme qui suivait le rit grec. On ne tint pas plus compte de ses pleurs que de ses objections. Mariée de force au Russe qui avait gagné la faveur du général Rogatchef, elle avait été emmenée à quatre cents lieues de son pays, dans une terre du prince, et, depuis lors, on n'avait plus entendu prononcer son nom.

Le désespoir d'Eytmin fut navrant en écoutant ce récit de la bouche du juif. Le malheureux ne l'accueillit pas par des cris de révolte. Il se cacha la face entre les bras et pleura comme une mère qui regarde mourir son enfant. Barberine entrait en ce moment chez M. Tiphaine. En voyant la douleur de son domestique, elle s'émut, s'informa. On lui dit qu'il avait perdu sa mère et que sa fiancée avait été mariée de force à un Russe. Que faire pour consoler de telles catastrophes? Barberine ne dit pas un mot à son domestique, mais elle s'assit auprès de lui, lui serra les mains et se mit à pleurer. Eytmin fut profondément touché de ces marques silencieuses de sympathie. Il se laissa glisser sur les genoux, devant sa maîtresse, et, emporté par la reconnaissance, il appuya ses lèvres sur ses pieds. M. Tiphaine se tordait les mains pour maîtriser son émotion devant cette scène touchante. Le juif et le vieux Leszek étaient stupéfaits. Mais le vicomte de Saint-Bertrand haussait les épaules. Cela lui paraissait ridicule et peu convenable. Il emmena sa femme au salon, se moqua de sa sensibilité, et affecta, pendant le dîner, la gaieté la plus malséante. Mais ce qu'il dit n'enleva rien à la pitié de Bar-

berine. Eytmin, désormais, fut pour elle un serviteur d'une espèce particulière : presque un ami. Et, pour Eytmin, Barberine devint peu à peu une créature au-dessus de toutes les autres, à laquelle il voua toute son affection et tous ses respects.

Cependant, le moment était arrivé où quelque chose de la vérité qu'il cherchait allait enfin apparaître à Eytmin. Ce fut un soir, sans qu'il s'y attendît. Il comprenait alors le français. Son maître l'avait emmené avec lui pour faire une promenade en phaéton aux environs de la ville. Barberine était restée seule, chez elle. Saint-Bertrand conduisait le phaéton ; Eytmin, était assis derrière lui, sur la seconde banquette. L'été était venu, et la campagne était toute couverte d'arbres en fleur.

XX

DEUX AMES

Il y avait une demi-heure environ que Saint-Bertrand promenait son phaéton aux alentours des vastes jardins établis sur l'emplacement des anciens fossés de Moscou, lorsqu'un *droschki*, très-élégant et conduit par une femme, dépassa sa voiture, et la femme qui le conduisait se retourna, comme si elle l'avait reconnu. Saint-Bertrand avait à peine entrevu un visage pâle et des yeux perçants sous

le voile qui les préservait de la poussière; il toucha son cheval pour regarder de plus près celle qui lui avait donné une marque d'attention; bientôt son phaéton arriva tout près du droschki, et la femme, pour la seconde fois, tourna la tête.

Le vicomte la reconnut alors. C'était madame Mélédine, et, à sa vue, un éclair de contrariété traversa les yeux de Saint-Bertrand.

La princesse lui rappelait tout un monde de choses mortifiantes. Cependant, il s'était trop avancé pour reculer. Les deux voitures se trouvaient alors sur un chemin étroit, roue à roue. Il fit donc contre fortune bon cœur, salua avec une certaine affectation de respect, et, voyant que la Mélédine retenait son cheval, le vicomte engagea tranquillement la conversation avec elle, comme si rien de particulièrement horrible ne s'était passé entre eux.

— Je ne m'attendais pas à l'honneur de vous rencontrer à Moscou, madame, lui dit-il.

— Je n'y suis que depuis huit jours, fit-elle en souriant.

— Moi, j'y suis depuis un an, déjà, et je ne m'y plais guère.

— Pourquoi? dit-elle. Je sais que votre femme obtient ici le plus grand succès.

— Oui, répondit le vicomte avec une hypocrite vanité, le public de Moscou s'est montré on ne peut plus bienveillant pour elle. Mais, tout flatteurs qu'ils sont, les succès d'une femme ne constituent pas une cause de bien grandes distractions pour son mari.

— Ainsi, vous vous ennuyez ici?

— Si vous me permettez de vous parler avec franchise,

je vous dirai que je goûte en ce moment le seul plaisir que m'ait procuré Moscou depuis que j'y suis arrivé.

— Je vois que vous êtes toujours aimable, répondit-elle.

Les deux chevaux, en ce moment, allaient au pas. Saint-Bertrand, tout en débitant ses banalités, se demandait pour quelle raison la princesse, après l'avoir ignominieusement congédié, lui faisait maintenant un si bon accueil. Il ne pouvait oublier le rôle qu'elle avait joué dans sa vie, depuis le jour où elle l'avait ruiné à Bade, jusqu'à celui où elle avait fait manquer son mariage avec Éveline, puis, l'acculant dans une position désespérée, lui avait arraché les papiers de Wanda. Il ne pouvait oublier surtout la passion qu'elle lui avait alors inopinément témoignée, et qu'elle disait étouffée par le mépris. Et, intrigué de la voir revenir à lui, il pensait qu'elle regrettait vraisemblablement de l'avoir chassé, et il se sentait l'âme pleine d'espoir.

Quant à elle, calme, sereine, presque familière, elle pesait ses moindres paroles et souriait, tout en parlant.

— Je vous dirai, fit-elle tout à coup, qu'un de vos anciens amis est arrivé ici, hier soir.

— Qui donc, madame? demanda Saint-Bertrand.

— Rogatchef.

En entendant ce nom, Eytmin, qui, jusqu'alors, s'était tenu sur sa banquette, écoutant la conversation avec un médiocre intérêt, sentit bondir son sang, et une pâleur subite couvrit son visage. Ce nom du gouverneur militaire de Varsovie fut pour lui une révélation. Le pauvre garçon ignorait qu'il y eût deux Rogatchef, et que celui dont parlait la Mélédine n'était pas le général, mais son neveu. Se-

lon lui, son maître ayant été l'ami du général, il avait dû vendre réellement ses compatriotes. Ainsi, la vérité lui arrivait par une erreur.

Cependant, après avoir laissé échapper un léger tressaillement, Saint-Bertrand demanda à la princesse ce que Rogatchef était venu faire à Moscou.

— Essayer de se consoler, dit la Mélédine. Il paraît qu'il avait emmené avec lui, à Saint-Pétersbourg, une certaine demoiselle Héloïse, échappée de l'Opéra de Paris.

— Oui, oui. J'ai su cela, dit Saint-Bertrand.

— Eh bien, reprit la Mélédine, cette Héloïse ne s'est pas montrée très-reconnaissante, à ce qu'on m'a dit. Croirez-vous qu'elle trompait Rogatchef avec un chanteur italien?

— Vraiment?

— Oui. Et Rogatchef s'en est aperçu, et il l'a congédiée. De sorte que, en ce moment, elle est à Naples, je crois, avec son chanteur, et Rogatchef, s'ennuyant à Saint-Pétersbourg, où chacun se moquait de lui, est venu me prier de l'aider à se distraire.

— Tiens! ce pauvre garçon! dit Saint-Bertrand avec un air de plaisante commisération.

— Je vous dirai aussi, reprit la princesse, qu'il sait que vous êtes à Moscou, et qu'il a l'intention d'aller vous voir.

Saint-Bertrand n'avait pas de rancune. Il oublia sur-le-champ ce qui s'était passé de désagréable entre lui et le petit prince, et répondit :

— Mais il me fera beaucoup de plaisir.

Cependant, la princesse Mélédine paraissait avoir encore d'autres choses à apprendre au vicomte de Saint-Bertrand. Mais elle ne se souciait pas de les lui dire devant témoins.

— Je suis obligée de vous quitter, reprit-elle; mais venez me voir.

Et elle ajouta, en souriant :

— Nous parlerons du temps passé.

— Rien ne pourrait me rendre plus heureux, madame, répondit Saint-Bertrand. Dites-moi donc quand il vous plaira de me recevoir.

— Venez demain soir, à huit heures. Je serai seule, et nous aurons le temps de causer.

— Bien. Si vous voulez me dire où vous demeurez, maintenant...

— Faubourg de la Porte-Rouge, n° 20. Vous rappellerez-vous cette adresse?

— Parfaitement, madame.

Les deux voitures étaient alors arrivées au milieu d'un carrefour. La princesse, saluant le vicomte d'une inclination de tête, dirigea son droschki vers la route de droite; le vicomte détourna son phaéton pour lui faire suivre celle de gauche, et, en quelques secondes, ils se perdirent de vue.

Eytmin n'avait pas laissé échapper un mot de ce qui s'était dit entre son maître et la princesse. Mais, si leur conversation lui avait fourni quelques indices, elle ne lui avait presque rien expliqué de ce qu'il cherchait à approfondir, et rien prouvé. En entendant la princesse indiquer un rendez-vous au vicomte, il se dit que, s'il pouvait assister à leur entrevue, il apprendrait peut-être quelque chose de relatif à la trahison de son maître, et il résolut de faire tout ce qu'il pourrait pour l'accompagner. Le hasard lui rendit cette tentative facile. Barberine dansait ce soir-là; Eytmin se trouvait libre. Quand il vit, un quart d'heure après le

départ de sa maîtresse, le vicomte s'habiller avec soin, puis descendre l'escalier de sa maison lestement, en sifflotant un air de danse, il se glissa derrière lui. La nuit n'était pas venue encore, mais il n'y avait plus assez de clartés au ciel pour que Saint-Bertrand pût s'apercevoir qu'il était suivi.

Après une demi-heure de marche, le vicomte arriva à la porte de la maison qui lui avait été indiquée par la princesse. C'était un petit hôtel dont l'extérieur ne manquait pas d'élégance et qui se composait d'un seul étage élevé sur un rez-de-chaussée. Un jardin spacieux l'entourait. Saint-Bertrand ayant été introduit dans ce jardin par un domestique, la porte se referma derrière lui et Eytmin se trouva seul. La nuit s'était faite alors, et le quartier paraissait désert. Mais comment pénétrer à son tour, dans la maison, sans être vu? Eytmin explora d'abord la rue d'un regard. Il attendit que les rares passants qui s'y trouvaient se fussent éloignés, et, quand il n'y eut plus personne autour de lui, il mesura le mur d'un coup d'œil, monta sur une borne, de là, en s'aidant des mains, sur le faîte du mur; puis, se cramponnant aux branches d'un arbre, il se laissa glisser dans le jardin.

Il y avait à peine quelques minutes qu'il se tenait tapi sous un buisson, cherchant à se rendre compte de la disposition des lieux, quand un murmure de voix parvint à son oreille, et bientôt il entrevit, sortant de l'ombre d'une charmille, deux personnes qui cheminaient dans une allée. Il reconnut son maître et la princesse. Tous les deux avaient l'air assez dégagé, comme s'ils eussent parlé de choses banales, et, cependant, ils s'exprimaient à demi-voix.

Ils firent quelques tours de promenade, puis ils allèrent s'asseoir sur un banc placé à une vingtaine de pas. Alors

Eytmin se mit à ramper sur les genoux, très-lentement, allant de buisson en buisson, et enfin, avec des peines infinies, il parvint à se blottir derrière le banc, entre deux touffes d'églantiers, et, quand il fut installé là, les genoux enfoncés en terre et le corps affaissé sur les talons, il écouta.

— Oui, j'ai honte de moi, disait la princesse. Vous représentez à mes yeux ce qu'il y a de plus odieux pour une femme. Et cependant j'ai voulu vous revoir.

— N'est-ce pas vous qui m'avez forcé à faire ce que j'ai fait? répondit Saint-Bertrand. N'ai-je point lutté pendant deux ans? Vous me dites des choses fort dures. Je pourrais vous répondre que vous êtes au moins de moitié dans mon action.

— Je n'étais pas l'amant de Wanda! dit la princesse. Je ne lui devais rien. A peine si je la connaissais! D'ailleurs, j'obéissais à la volonté du tzar. Et enfin, j'ai fait ce que j'ai pu pour sauver Wanda, et, si elle est morte aujourd'hui, c'est qu'on m'a manqué de parole.

— A quoi bon revenir sur ces tristes choses? reprit Saint-Bertrand. Tous les deux, nous avons obéi à la fatalité. Vous avez été, vous, l'instrument d'une politique impitoyable; moi, après avoir longtemps résisté, j'ai cédé, dans un moment de désespoir, à ce qui était devenu pour moi une nécessité. La responsabilité de ce que nous avons fait appartient à celui qui vous a envoyée vers moi, mais non à vous ni à moi. L'épée n'a pas à répondre du sang qu'on lui fait verser.

— Je voudrais, répondit la princesse, pouvoir me cuirasser le cœur, comme vous, avec des sophismes.

Tout cela n'était qu'à moitié compréhensible pour Eyt-

min. Le nom de Wanda avait été prononcé, il est vrai, et le vicomte avait été désigné comme son amant; mais comment et pourquoi les deux personnes qu'il épiait avaient-elles trahi la comtesse? Voilà ce qu'il ne concevait point encore. La princesse avait voulu sauver la vie de Wanda; cela ressortait de ses paroles; Saint-Bertrand disait avoir cédé à la nécessité. Quelle nécessité? Eytmin espéra que la suite de la discussion lèverait ses derniers doutes. Malheureusement, cette discussion prit un autre cours, et, quoiqu'elle fût de nature à l'intéresser encore, elle ne devait lui apprendre rien de plus sur ce qu'il désirait savoir.

— Quelle sotte chose vous avez faite en vous mariant! dit la princesse.

— Que voulez-vous! reprit Saint-Bertrand, après l'aveu que vous m'aviez fait, si flatteur pour moi! et le congé que vous m'aviez donné, je ne croyais plus vous revoir. Je sentais cependant que nous étions faits l'un pour l'autre. Je ne pouvais m'empêcher de penser à vous. Je déplorais le malentendu qui nous avait séparés. J'essayai de m'étourdir; je ne le pus. L'occasion se présenta de renouer une ancienne liaison, en la légitimant. Je me laissai faire. J'espérais trouver des consolations dans la société d'une femme qui m'a toujours été très-attachée. Tels furent les motifs de mon mariage.

— Je ne peux pas la souffrir, votre femme! dit tout à coup la Mélédine.

— Pourquoi? fit Saint-Bertrand. Elle ne songe qu'à son art, et, sous aucun prétexte, elle ne saurait vous inquiéter.

— Elle m'inquiète suffisamment, par cela seul qu'elle est votre femme.

— Est-ce à vous, reprit Saint-Bertrand, à montrer une telle humilité? N'êtes-vous pas supérieure à toutes choses?

— Je suis bien peu supérieure à la vie, dit la Mélédine. Elle m'accable. Je ne sais si c'est le châtiment d'avoir mal vécu, mais j'éprouve un ennui qui se fait de plus en plus pesant. Il me semble que l'air que je respire est mortel. Chaque matin, en m'éveillant, je maudis le jour; je me demande si le monde ne va pas bientôt finir. J'en ai assez, pour ma part. Ah! si je pouvais souffrir par quelqu'un ou par quelque chose! si je pouvais me passionner pour une idée! sacrifier ma fortune, ma vie, à une cause assez élevée pour racheter le mal que j'ai fait! Mais non! il n'est plus ici-bas de sainte cause, et, d'ailleurs, je suis fatiguée! Je vous ai fait venir ici; j'ai cru trouver une sensation auprès de vous, sans doute parce que je vous ai aimé, que je vous aime peut-être encore. Eh bien, vous me paraissez banal maintenant. Je ne trouve en vous ni la sérénité ni le désespoir suffisants pour m'intéresser. Si, par quelque violent renversement du sens moral, vous revendiquiez hautement votre crime encore!... Mais vous vous contentez de vous excuser!

— Allons! allons! chère princesse, interrompit Saint-Bertrand, si je n'avais le caractère aussi bien fait, je pourrais vous répondre des choses un peu mortifiantes.

— Eh! que ne le faites-vous! reprit-elle. Mais vous êtes là, tranquille, comme si, vous et moi, nous n'avions pas commis des atrocités dignes du couperet.

— Voulez-vous faire un tour de promenade, chère madame? dit le vicomte.

— Ah! triste personnage!... s'écria-t-elle. Il ne sent pas qu'il me ferait revivre une seconde en me tuant!

Ils se levèrent. Saint-Bertrand glissa familièrement son bras sous le sien, et ils s'éloignèrent. Eytmin demeura seul, pétrifié d'horreur.

Cependant, ils devaient revenir encore une fois de son côté.

— Est-ce que, dit alors la Mélédine d'une voix plus calme, votre femme sait ce qui s'est passé entre nous, relativement à Wanda?

— Non, non, dit Saint-Bertrand, on ne se vante pas de pareilles choses.

— Vous devriez bien la quitter, votre femme! dit la Mélédine.

— Pourquoi? demanda Saint-Bertrand fort tranquillement.

— Parce que.

— Mais, dans ce cas, que deviendrait-elle?

Eytmin n'entendit pas la réponse. Ils suivirent l'allée jusqu'au bout, parlant toujours à demi-voix, et sur un ton de négligence et d'abandon.

Il était un peu plus de dix heures quand, le vicomte soutenant amoureusement la princesse par la taille, ils entrèrent enfin dans la petite maison.

XXI

TROP PARLER NUIT

— Ah! l'abominable homme! dit Eytmin en voyant son maître disparaître avec la princesse. Le bon Dieu lui a donné la plus charmante, la meilleure des femmes, et il la trompe avec une espèce de folle qui le traite comme un scélérat!

Il était écrasé par ce qu'il avait entendu. Il demeurait à la même place, sur les genoux, regardant toujours cette porte qui s'était refermée sur le couple. Enfin il se leva. Une pluie fine et glaciale commençait à tomber. Il se dirigea vers le mur et le franchit aisément, puis il se mit à marcher au hasard dans les rues devenues désertes. Il en savait assez maintenant pour accomplir son acte de justice. Aussi n'hésitait-il plus. Il voulait retourner chez son maître, s'armer de son couteau, guetter le traître au passage, et le frapper sans lui rien reprocher, sans lui dire pourquoi il le frappait, comme une bête malfaisante qu'il était, et que, dans la pensée d'Eytmin, chacun avait le droit d'abattre.

Mais, tout en formant ce dessein, il s'éloignait insensiblement de la demeure de son maître. Eytmin connaissait peu la ville de Moscou. Il se perdit. La pluie, cependant, tombait toujours. Après avoir marché pendant une heure, l'âme pleine de dégoût, de colère, en s'éveillant de son rêve et promenant les yeux autour de lui, il ne reconnut pas le quartier où il se trouvait. La nuit était alors trop avancée

pour qu'il pût demander son chemin ; toutes les boutiques étaient fermées, et personne ne se montrait dans les rues silencieuses. Il continua à s'avancer au hasard, grelottant dans ses vêtements mouillés. Il lui semblait qu'il avait la fièvre. Sa tête s'appesantissait, et ses tempes, comme si elles eussent été serrées par des tenailles, lui causaient une souffrance vertigineuse.

Ne pouvant parvenir à trouver son chemin, il chercha un refuge sous le porche d'une église. Il se laissa glisser derrière un pilier, et, là, regardant le reflet des réverbères qui tremblaient au loin dans la boue, il essaya de se rappeler ce qu'il avait appris dans la soirée ; mais les événements se confondaient dans son esprit avec les personnages qui en avaient été les acteurs. La comtesse Wanda, Rogatchef, son maître, sa maîtresse, cette femme dont il ignorait le nom et qui lui avait révélé, sans s'en douter, le secret qu'il cherchait à pénétrer ; sa mère morte, sa fiancée enlevée, se mêlaient aux images sanglantes de l'insurrection de Varsovie, à sa fuite dans le traîneau du moskal, à des scènes de danse dans une grande salle de théâtre, à cette allée de jardin enfin où se promenaient deux fantômes. Éperdu de terreur, il voulait se lever ; il ne le pouvait plus. Sa tête lui causait toujours d'atroces souffrances ; il lui semblait, à chaque minute, qu'il allait défaillir. Il demeura dans cet état pendant un temps inappréciable, et enfin il perdit la conscience de lui-même.

Le lendemain matin, les gens de police qui surveillaient le balayage de la ville trouvèrent Eytmin affaissé au pied du pilier. L'église où il s'était réfugié s'élevait à cent pas de la maison de son maître. On le reconnut sur-le-champ, car

on était habitué à le rencontrer dans le quartier. On le transporta chez le vicomte de Saint-Bertrand, qui, étant rentré à minuit, avait fort maugréé de l'absence de son domestique. Mécontent de se voir éveillé de si bonne heure, il crut d'abord qu'Eytmin était ivre, et il le fit porter dans son lit. Mais, quand, quelques heures plus tard, après avoir vainement sonné Eytmin, il se décida à l'aller chercher dans sa chambre, il fut effrayé de trouver un agonisant devant lui.

Eytmin, en effet, couché sur son lit, dans ses vêtements mouillés, grelottait effroyablement, sa respiration s'échappait de sa gorge par secousses, et il avait les yeux retournés et les mains crispées.

Saint-Bertrand envoya chercher un médecin. Le médecin déclara que le domestique avait le typhus. Il ne sut à quelle cause l'attribuer. Mais le tempérament robuste d'Eytmin, son séjour dans une grande ville, succédant à celui qu'il avait fait dans les forêts depuis son enfance, sa jeunesse, ses récentes émotions, et la pluie à laquelle il avait été exposé étaient des causes plus que suffisantes pour motiver l'attaque d'une maladie qui, d'ordinaire, se manifeste spontanément. Le malheureux était déjà méconnaissable. Une lourde stupeur tenait son corps immobile. Étranger à tout ce qui l'entourait, il semblait sous le poids d'une ivresse étrange. Des taches livides et rouges marbraient sa face et ses membres, et de légers mouvements nerveux le faisaient trembler de temps à autre. Le médecin, après l'avoir examiné, hocha la tête. Il était inquiet.

Barberine était montée dans la chambre en même temps que le médecin. Il n'y avait pas de considération qui pût la retenir quand elle avait à remplir un devoir d'humanité.

L'excellente femme était sortie du peuple, et l'aisance dans laquelle elle vivait alors ne lui avait rien enlevé du besoin de dévouement qui ne se manifeste guère que chez les humbles. En entendant prononcer le mot de typhus, son mari fit d'abord un pas de retraite, puis il annonça l'intention d'envoyer son domestique à l'hôpital. Mais Barberine s'y opposa, et, le médecin ayant déclaré que le malade pourrait succomber dans le trajet, force fut à Saint-Bertrand de se soumettre.

Cependant Leszek et M. Tiphaine étaient accourus, eux aussi. Ce dernier, désolé de voir son protégé dans cette chambre imparfaitement aérée, proposa de le faire transporter chez lui ; mais l'avis du médecin l'empêcha de donner suite à cette intention, à laquelle Saint-Bertrand s'était rallié. Il fut alors convenu que le malade demeurerait chez ses maîtres et que le vieux Leszek s'installerait dans sa chambre pour le soigner.

Saint-Bertrand fut, toute la journée, de méchante humeur. Outre qu'il était à peu près obligé de se servir lui-même, sa femme lui reprochait sa dureté de cœur. Elle ne concevait pas que son mari eût pu avoir l'idée de faire porter son domestique à l'hôpital ; elle n'admettait pas qu'il ne le soignât pas lui-même, tout au moins qu'il ne montât pas dans sa chambre, de temps à autre, pour s'informer de son état.

— Tu sais cependant très-bien soigner les malades, lui dit-elle. Rappelle-toi ce que tu fis pour ma mère.

— Eh! ta mére n'était pas mon domestique, répondit Saint-Bertrand. D'ailleurs, ta mère n'avait qu'une indigestion, et le typhus est contagieux.

— Eh bien, puisque tu ne veux pas t'occuper de ce malheureux, je le soignerai, lui dit-elle.

Saint-Bertrand, à ces mots, fit un haut-le-corps.

— Comment! s'écria-t-il, tu veux soigner ton domestique? Perds-tu l'esprit?

— Je ne perds pas le cœur, dit Barberine.

— Je te défends de mettre les pieds dans cette chambre.

— Pourquoi?

— Parce que je te le défends.

— Cela ne suffit pas pour moi.

— Prends garde, Barberine! Tu sais que je me contiens malaisément.

— Que m'importe que tu te contiennes! La pitié me conseille de soigner ce malheureux, je le soignerai.

Saint-Bertrand sentait bien qu'il avait, en ce moment, une excellente occasion d'obéir au désir de la Mélédine. Exaspérer sa femme lui était facile. De là à un éclat, puis à rupture immédiate, il n'y avait qu'un pas. Mais il paraît que le féroce calculateur ne se sentait point encore assez sûr de la passion de la princesse pour lui sacrifier Barberine, son unique ressource, dès le début de leur liaison. Ce n'était pas le devoir ni l'affection conjugale qui le retenaient, au moment de risquer, une fois de plus, son avenir sur un mot; c'était son intérêt, chose plus grave!

Il se maîtrisa donc; et, comme il se défiait de sa colère, il sortit de la chambre, prit son chapeau, se rendit chez sa nouvelle maîtresse, et sa femme ne le revit pas de la journée.

Elle profita de l'absence de son mari pour mettre à exécution son projet, aussi peu prudent que charitable.

Mais elle n'eut pas lieu de s'en repentir. Dieu se montre parfois doux aux bons, sur cette terre. Pendant tout le cours de la maladie d'Eytmin, Barberine put l'approcher, et respirer impunément l'air de sa chambre chargé de miasmes. Et ce fut heureux pour Eytmin. Leszek n'avait que de bonnes intentions. Il exécutait à la lettre les ordres du médecin, mais le pauvre homme ignorait absolument cet art divin de prévenir les désirs d'un malade, d'adoucir ses douleurs à l'aide de ces mille soins ingénieux que les femmes connaissent d'instinct, comme si elles avaient été créées tout exprès pour les prodiguer à ceux qui souffrent. Barberine soigna Eytmin aussi bien qu'aurait pu le faire une de nos sœurs de charité. Cependant, elle ne pouvait rester toujours auprès de lui. Mais chacun des moments de liberté que lui laissait sa profession étaient consacrés à son domestique.

Le typhus a cela d'atroce, que, tout en tenant le malade dans un état de prostration absolue, il le fait presque constamment divaguer. Un délire d'une espèce particulière, qui a reçu le nom de *typhomanie*, s'empare de lui, dès le premier jour, et ne cesse qu'avec la mort ou la guérison. La surdité accompagne ce délire et le complique. Il s'ensuit que, même dans les rares instants où le malade paraît éprouver un peu de calme, il est impossible à ceux qui le veillent de l'interroger sur ce qu'il ressent. Le malheureux est entre leurs mains, comme une créature dont l'unique faculté est celle de souffrir, et, dans ses divagations continuelles, ses souffrances ne tiennent pas de place. Il parle des événements passés, de ses préoccupations, des personnes qu'il a connues; mais, comme s'il se croyait en

bonne santé, sa maladie n'entre pour rien dans ses idées, et il n'y fait jamais allusion tant que son délire se prolonge.

Barberine, dans les rares instants où elle resta seule avec le malade,—Leszek profitant de sa présence pour aller quelquefois respirer l'air du dehors,— s'était bien aperçue qu'il parlait; mais, comme il s'exprimait en bredouillant et à voix basse; que, d'ailleurs le médecin l'avait avertie qu'il n'avait pas conscience de ce qu'il disait, elle n'y fit aucune attention. Un matin, cependant, où elle attendait le retour de Leszek pour aller prendre sa leçon, il lui sembla qu'Eytmin prononçait le nom de son mari, en le mêlant à celui de personnes qui lui étaient inconnues, et elle prêta l'oreille. Mais les discours d'Eytmin avaient peu de suite. Tout ce que Barberine y put comprendre, c'est que le domestique paraissait avoir à se plaindre de son maître, et qu'il le haïssait. Il disait qu'il était un traître. Il l'accusait de tromper sa femme, et puis il parlait d'un jardin, d'une nuit où s'étaient rencontrées deux personnes dont il entendait la conversation. Et enfin, il disait qu'il n'était pas un moskal, qu'il avait combattu pour la liberté, et que sa maîtresse était morte, et que, dès le lendemain, il la vengerait.

Leszek étant rentré en ce moment, Barberine sortit pour se rendre au théâtre; mais les paroles d'Eytmin demeurèrent dans son souvenir, et, les rapprochant des absences prolongées de son mari, elle sentit le doute qui commençait à la mordre au cœur. Interroger Saint-Bertrand était inutile; elle le savait. Elle résolut d'attendre la guérison d'Eytmin, que le médecin, maintenant, annonçait comme devant être prochaine, et, en attendant cette guérison, elle épia rigoureu-

sement les moindres mots qui échappèrent au malade ; mais, depuis lors, il ne parla plus que de prison, de la Sibérie, d'une insurrection, et d'un homme qui avait vendu ses frères et dont il ne prononçait pas le nom.

Quand Eytmin, après avoir heureusement traversé les différentes phases de sa maladie, commença à rentrer en possesson de lui-même, il fut très-étonné de voir sa maîtresse préparer sa tisane, disposer sous sa tête ses oreillers dérangés, lui prodiguer enfin tous les soins d'une sœur. Il se sentait trop faible encore pour s'informer des motifs de cette conduite qui le touchait profondément, mais qui lui paraissait extraordinaire. Le lendemain, ayant déjà un peu plus de forces et reconnaissant son oncle et M. Tiphaine, il les interrogea, et ils lui répondirent qu'il en avait été ainsi pendant toute la durée de sa maladie; que sa maîtresse l'avait soigné avec une intelligence sans pareille; que, sans elle, il aurait certainement succombé, et que, s'il n'était point ingrat, il ne devait jamais l'oublier. Barberine entra dans la chambre comme Eytmin venait d'entendre ces paroles. Il attacha sur elle un long regard, mais il ne la remercia pas encore, car l'émotion le rendait incapable de parler. Cependant, comme la jeune femme s'approchait de son lit pour lui demander s'il se sentait bien, il ne put retenir une larme, et Barberine, comprenant le motif qui faisait pleurer Eytmin, se sentit payée de ses soins.

Mais elle n'oublia pas la résolution qu'elle avait prise de l'interroger au sujet des paroles singulières échappées à son délire.

Huit jours plus tard, Eytmin s'étant levé pour la première fois, et Barberine se trouvant seule avec lui dans

la maison, — Leszek avait repris, depuis la veille, son service chez M. Tiphaine, et Saint-Bertrand était sorti, comme d'habitude, sans dire où il allait, — elle lui demanda brusquement pour quelle raison il détestait son maître, et Eytmin, à cette question imprévue, ne put s'empêcher de pâlir.

Cependant, il se remit de son émotion, et balbutia :

— Mais, madame, je ne hais pas monsieur.

— Pourquoi donc l'accusiez-vous, quand vous étiez malade ?

— De quoi l'accusais-je donc ?

— De me tromper.

Eytmin, en entendant ces mots, craignit d'avoir trahi son secret. Il ne voulait pas plus affliger sa maîtresse en lui révélant l'infidélité de son mari, que lui laisser soupçonner le projet qu'il avait formé de punir sa trahison. Il se contenta donc de secouer la tête pour *la voir venir*.

Barberine lui répéta mot pour mot tout ce qui lui était échappé dans son délire.

— Je ne comprends rien à cela, répondit Eytmin. Je n'ai jamais pris part à aucune insurrection, je ne connais pas de traître, et je n'ai personne à venger. Quant à monsieur, je ne sache pas qu'il ait oublié la fidélité qu'il doit à madame. Ces choses-là, d'ailleurs, ne regardent point un simple domestique comme moi.

Un doute, cependant, demeurait dans l'esprit de Barberine. Elle résolut de ne point parler de cette affaire à son mari, dans la crainte que, coupable ou non, il ne gardât rancune à Eytmin ; mais, redoutant vaguement un danger qu'elle ne pouvait définir, elle voulut le conjurer en se ser-

vant de l'ascendant qu'elle avait acquis sur l'esprit de son domestique.

— Je veux croire ce que vous me dites, reprit-elle après quelques secondes de silence. J'attribue, comme vous, ces paroles de menace aux divagations de la fièvre. Je ne vous en parlerai plus. Il est bon, cependant, que vous sachiez que j'aime mon mari plus que moi-même ; que penser mal de lui, c'est me faire une cruelle injure ; que, s'il lui arrivait malheur, je ne m'en consolerais, ni ne le pardonnerais de ma vie ; et que la plus grande preuve de reconnaissance que vous puissiez me donner, à moi qui me suis toujours montrée bonne pour vous, c'est de vous attacher à lui plus fidèlement encore qu'à moi-même. Maintenant, Eytmin, n'épiez même pas votre maître. S'il me trompe, je ne veux jamais le savoir, entendez-vous?

Elle sortit sur ces mots, laissant le malheureux éperdu de crainte et dominé par l'ascendant de sa dignité. Quand elle fut partie, il demeura d'abord quelque temps sur son siége, puis il secoua la tête, et enfin, se soulevant en trébuchant, il se dirigea vers une chaise sur laquelle était déposée sa valise. Et, quand il l'eut fouillée et qu'il y eut trouvé son couteau, il l'ouvrit, regarda quelque temps la lame large et claire, et enfin, la faisant éclater en la frappant de biais contre le mur, il s'écria, avec un soupir :

— Ah ! malheur ! le voilà sacré pour moi, maintenant !

XXII

LE TALION

C'était le sentiment de sa dignité qui avait poussé Barberine à parler aussi catégoriquement à Eytmin. Elle n'était pas dupe des dénégations de son domestique, elle sentait que son mari devait la tromper; mais elle ne voulait pas qu'un tiers intervînt entre elle et lui, même pour la défendre.

Elle souffrait cruellement, cependant, d'une infidélité qui s'affichait davantage de jour en jour. Non-seulement Saint-Bertrand la négligeait maintenant, mais elle ne le voyait guère que pour supporter ses boutades. Il passait presque toutes ses soirées chez la Mélédine et ne rentrait souvent que fort tard dans la nuit. Barberine, indignée, voulut d'abord lui demander l'explication de sa conduite. Mais elle réfléchit à temps que, grâce au caractère qu'elle lui connaissait, il la quitterait certainement si, comme il était facile de le prévoir, après lui avoir dit qu'elle le savait infidèle, elle le harcelait de ses reproches et ne s'accommodait pas de son infidélité. Elle se rappela qu'ils devaient quitter la Russie dans quelques mois. Leur départ ne pouvait manquer de mettre fin à la liaison que son mari n'avait dû contracter que par désœuvrement. Il n'était pas possible que cette femme qui le captivait et dont, par une exagération de fierté, elle voulait ignorer le nom, le

suivît en France. Elle prit donc sa jalousie en patience, et triste, évitant toutes les occasions qui pouvaient la pousser à parler de la découverte qu'elle avait faite, froide mais sans affectation, elle parut, aux yeux de Saint-Bertrand, ne se douter de rien, ou prendre son parti d'une situation qu'elle ne pouvait modifier.

Quant à lui, il était enchanté de l'attitude de sa femme. Elle était exactement conforme à ses souhaits. Tant que la Mélédine n'aurait pas pris vis-à-vis de lui ce qu'il appelait une position nette, il était parfaitement décidé à ne pas quitter Barberine, ne voulant, à aucun prix, comme il se le disait à lui-même, lâcher la proie pour l'ombre. La Mélédine avait commencé par le taquiner. Elle le plaisantait aigrement au sujet de ses devoirs conjugaux, tantôt lui demandant quand il croirait le temps venu d'en finir avec sa danseuse, et tantôt lui disant que Barberine lui laissait une telle liberté qu'il serait bien ingrat de l'abandonner. Maintenant elle ne lui parlait plus de Barberine pensant que son amant n'aurait pas dû lui laisser manifester deux fois un désir sans le satisfaire; mais elle lui gardait rancune, et, dans toutes les occasions où le passé revenait dans leurs discussions, elle affectait de le traiter avec une hauteur qui l'exaspérait, et qui le liait à elle de plus en plus cependant; car, pour la première fois de sa vie, rencontrant une femme qui lui disait crûment ses vérités, il se sentait enfin dominé, et il expiait ainsi, grâce à elle, le mal qu'il avait fait à tant d'autres. Explique cela qui le pourra : la Mélédine lui paraissait laide, et elle l'était; sa maigreur, son teint plaqué de bistre et de vert-de-gris, ses oreilles en saillie, ses lèvres violettes la rendaient quelquefois, surtout le ma-

tin, presque hideuse; elle froissait Saint-Bertrand dans son orgueil ; elle le choquait dans tous ses goûts, dans tous ses instincts ; rien qu'à lui voir manger ses fruits aigres et siroter ses verres de poison, il se sentait les nerfs agacés ; et, quand elle le regardait insolemment de ses yeux verts, il éprouvait d'étranges envies de se jeter sur elle et de l'étrangler. Elle n'ouvrait la bouche que pour lui décocher un sarcasme cruel, ou une méchanceté acérée ; elle s'amusait à faire ce qu'elle savait lui être le plus particulièrement désagréable, comme, par exemple, de s'empuantir de musc des pieds à la tête ; et il ne pouvait plus se passer d'elle. Chaque nuit, en la quittant, après avoir été tout le jour égratigné, tenaillé, mordu jusqu'au sang, songeant à cette stryge, à cette méduse, à cette larve, à cette araignée, tels étaient maintenant les doux noms qu'il lui prodiguait, il se disait, tout en marchant :

— C'est fini ! je ne veux plus la revoir ! Ah ! l'horrible femelle ! J'en ai assez ! Pourquoi l'ai-je jamais rencontrée !

Et, le lendemain, il n'était pas plus tôt éveillé, qu'il songeait à retourner là-bas, où l'attendaient de nouveaux supplices. Elle ne lui pardonnait rien, ne lui passait rien. Elle le vexait chaque jour, et se plaisait à l'humilier devant ses intimes. Saint-Bertrand en arriva à subir silencieusement les avanies de la Mélédine. Il n'avait jamais connu jusque-là cette rage extraordinaire qui se compose autant de fureur que d'amour, de dégoûts que de désirs ; et si jadis, en la lui dépeignant, on lui eût fait entrevoir qu'il en éprouverait, un jour, les joies malsaines et les désespoirs sans cesse renaissants, il aurait éclaté de rire. Il avait éprouvé autrefois un désir très-réel pour Barberine ; plus tard, surexcité

par le dépit, il avait cru aimer Éveline Valmaseda; mais ce qu'il ressentait pour ces deux femmes, comme ce qu'il avait éprouvé pour Wanda, et pour quelques autres, ne ressemblait en rien à cette monomanie diabolique qui l'avait saisi, et ne lui laissait plus ni paix ni trêve. Souvent il se demandait s'il ne deviendrait pas fou d'une telle aventure; s'il ne l'était pas déjà; si l'habitude qu'il avait prise de vivre dans une atmosphère empoisonnée, réagissant sur son cerveau, l'intoxiquant, pour ainsi dire, n'allait pas le faire périr d'une maladie sans nom, étrange, et prodigieusement douloureuse; et, à cette idée atroce, il se sentait, lui spadassin, devenir lâche. La nature se lassait, enfin, d'avoir tant favorisé cette âme de fange, et, dans sa moralité souveraine, lui qui s'était servi de l'amour pour faire tant de mal, elle le châtiait logiquement par la perpétration de son péché. Jamais, même dans le temps où il avait roulé dans le cloaque immonde d'où l'avait tiré Barberine, il n'avait si cruellement souffert. Barberine était bien vengée!

Elle n'abusait pas du désespoir de son mari, cependant. Au contraire, elle en gémissait, car il ne lui avait point été difficile de le pénétrer, et, ne sachant à quelle cause l'attribuer, elle supposait que ses soupçons n'étaient fondés qu'à demi, que Saint-Bertrand s'était amouraché d'une femme qui ne lui voulait rien accorder, et elle espérait alors qu'il ne tarderait pas à renoncer à son caprice. Elle eût voulu l'interroger, essayer de le rappeler à son devoir et à la raison; mais elle craignait de l'irriter en lui montrant qu'elle connaissait sa mésaventure. Elle assistait donc, impassible en apparence, à ses accès de rage froide, à ses pesantes méditations, et plus il était triste, plus elle se sen-

tait rassurée. Un jour, toutes ses terreurs la reprirent. Il lui sembla que son mari avait l'air moins découragé. En effet, Saint-Bertrand avait trouvé ou cru trouver le moyen d'étouffer momentanément ses douleurs.

La Mélédine recevait à Moscou nombreuse et belle compagnie. Le matin, c'étaient les hommes politiques de la ville qui venaient la voir, et, depuis quelques jours surtout, elle avait, avec les plus influents d'entre eux, de longues discussions. Les Russes éprouvaient, à cette époque, de graves échecs dans le Caucase, et ces échecs aussi mortifiants qu'inattendus, étaient devenus le thème habituel et passionné des conversations dans toute la Russie. Le soir, la Mélédine laissait la politique de côté pour ne songer qu'à se distraire. Sa société du soir se composait exclusivement de jeunes gens riches et désœuvrés. Saint-Bertrand ne tarda pas à retrouver au milieu d'eux ses habitudes de Paris. La table était toujours servie chez la princesse, et s'y asseyait qui voulait. Les dîners se prolongeaient souvent fort tard dans la soirée, et, quand les têtes étaient suffisamment excitées, les convives, suivant cette habitude russe que nous n'avons eu garde de dédaigner en France, passaient le reste de la nuit à jouer. Saint-Bertrand, dans les premiers temps, fidèle à la promesse qu'il s'était faite de ne plus toucher une carte, se contenta de regarder les joueurs. Mais, une nuit, la Mélédine lui demanda pourquoi il ne jouait pas, lui qu'elle avait connu à Bade si passionné pour le trente-et-quarante. Saint-Bertrand n'osant avouer, par fausse honte, le véritable motif de son abstention, répondit que le jeu ne l'amusait plus. Là-dessus, toute l'assemblée se récria, la Mélédine se moqua de lui, prétendit qu'il ne jouait pas

dans la crainte de faire du chagrin à sa femme, soutint qu'il se laissait *conduire par le bout du nez;* enfin, elle en dit tant, que Saint-Bertrand ne crut pas pouvoir résister davantage. Il avait une atroce peur de perdre : il gagna. Il crut alors que la *veine* tournerait, qu'il allait reperdre : il gagna encore. Jamais la chance ne s'était montrée pour lui aussi constamment favorable. Le lendemain, il avait fait une trentaine de mille francs de bénéfice, et la Mélédine se pâmait d'aise, car le vice qui, dans sa pensée, pouvait l'aider le mieux à dominer son amant, l'avait enfin ressaisi.

A partir de cette nuit, l'existence parut un peu plus supportable à Saint-Bertrand. Non-seulement il avait retrouvé une distraction, mais il gagnait beaucoup d'argent, et enfin, pendant qu'il jouait, il ne pensait plus à la Mélédine. Elle avait beau le cribler à bout portant, il secouait la tête et la laissait dire. Bien plus! comme il la voyait à travers la gaze dorée de son gain, elle lui semblait moins hideuse, moins maigre, moins verte, et il mettait charitablement la plus grosse part des méchancetés qu'elle lui décochait sur le compte de sa mauvaise santé. Chaque billet de banque qu'il empochait donnait à l'araignée d'autrefois une grâce ou une qualité nouvelle; et s'il avait eu le bonheur de gagner seulement une centaine de mille francs chez elle, il aurait certainement fini par trouver qu'aucune femme ne pouvait lui être comparée. Malheureusement, la chance du vicomte, pour avoir été belle, ne fut pas durable. Il perdit d'abord quelques petites sommes. Il s'entêta et courut après. Autant valait, pour lui, courir à l'abîme. Bref, en moins de quinze jours, après avoir éprouvé chaque nuit des « fortunes diverses, » il perdit tout ce qu'il avait gagné.

Il aurait dû s'arrêter alors. Il y songea. Mais la Mélédine l'en dissuada.

— Eh ! lui dit-elle avec mépris, quand vous perdriez ce que vous avez, quand même vous vous endetteriez, serait-ce un grand mal?

Il savait, lui, que ce serait un très-grand mal, et il ne se fit pas prier pour le dire. Mais elle lui coupa la parole.

— Est-ce que vous n'avez pas votre femme? est-ce qu'elle ne gagne pas plus de roubles, avec ses bras en guirlande et ses pirouettes, que vous n'en pouvez perdre ici?

Il se le disait bien, cela, mais il avait été trop éprouvé déjà, et il avait toujours peur. Cependant il se laissa entraîner et perdit encore. Bientôt, tout ce qu'il possédait au monde, tout ce qu'il avait apporté de Paris, réuni en un chiffre assez beau sur la lettre de crédit déposée chez M. Tiphaine y passa. Il croyait, quand il n'eut plus rien, que la Mélédine, imitant la délicatesse de Wanda, allait venir à secours; mais elle n'en fit absolument rien. Elle semblait plus préoccupée que jamais par les événements du Caucase. Tout ce qu'elle trouva pour l'aider, un jour où Saint-Bertrand déplorait à dessein *son guignon* devant elle, se réduisit à ce proverbe :

— « Bien mal acquis ne profite pas. »

Enfin, continuant à perdre, et n'ayant bientôt plus de ressources, il arriva ceci à Saint-Bertrand : chaque fois que sa femme dansait, il allait, avant la représentation, percevoir sur la recette du jour la somme que lui devait allouer le directeur du théâtre, et il la jouait; de sorte que, au moment même où Barberine entrait en scène, ses appointements du jour étaient déjà saisis, joués et perdus.

Cela dura jusqu'à la fin de son séjour à Moscou. Et alors, il y avait longtemps déjà que l'araignée, comme il l'appelait, avait ressaisi Saint-Bertrand et s'était mise à lui redévorer le cœur.

— Ce sera donc toujours la même histoire! se disait-il lamentablement en songeant à la dernière perte qu'il avait faite.

Ce devait être, en effet, *toujours la même histoire*, car il n'en est pas deux pour celui qui s'est laissé mordre une fois par le jeu.

Cependant Eytmin avait assisté à tous les désordres de l'existence de son maître. Celui-ci le faisait monter chaque soir derrière sa voiture pour aller chez la Mélédine, et, quelque tard qu'il y restât, le domestique l'attendait. Pendant que les maîtres jouaient au salon, les serviteurs causaient entre eux dans le vestibule, et les nouvelles du jeu leur arrivaient là, toutes fraîches. Eytmin apprit donc, des premiers, que Saint-Bertrand était ruiné, ou à peu près; mais il n'en dit rien à personne, surtout à sa maîtresse. Quand même elle ne lui aurait pas défendu d'épier son mari et de parler mal de lui, il n'aurait pu se décider à lui causer une peine inutile. Il se contentait de se tenir au courant des moindres actions du vicomte. Dans sa pensée, cet homme qui avait déjà commis de si grands crimes ne devait pas s'arrêter en chemin, et, quelque jour, sa femme elle-même pourrait bien être sa victime. C'était là ce qu'Eytmin voulait empêcher.

Barberine de son côté, ayant été secrètement avertie par M. Tiphaine que Saint-Bertrand avait disposé des sommes déposées chez lui, commença à perdre quelque chose de sa

résignation factice. Elle était à bout de larmes rentrées. Son caractère reparut. Elle oublia le rôle qu'elle avait pris, l'obligation de ne rien dire et de ne rien voir qu'elle avait imposée à Eytmin. Un matin, pendant que Saint-Bertrand dormait encore, elle fit venir son domestique, et, passant par-dessus ce qu'il y avait de répugnant pour elle à l'interroger sur les actions de son maître, elle lui dit :

— Vous accompagnez monsieur chaque soir, n'est-ce pas ?

— Oui, madame, répondit Eytmin.

— Où va-t-il ?

Mais, à ces mots, le domestique la regarda d'un air étonné, et balbutia :

— Vous m'avez défendu de parler de cela, madame.

— Je vous en supplie, maintenant.

— Eh bien, il va toujours au même endroit : faubourg de la Porte-Rouge.

La malheureuse femme était tourmentée du désir de demander le nom de la personne chez qui allait son mari, mais une pudeur la retenait. Si Eytmin avait été de son sexe, elle l'aurait surmontée peut-être. Elle reprit donc :

— Et que fait-il dans cette maison ?

— Je l'ignore, madame.

— Ne joue-t-il pas ?

— Je crois que oui.

— Et il a beaucoup perdu, n'est-ce pas ?

— On me l'a dit.

Barberine s'était levée et se promenait par la chambre. L'avenir lui apparaissait effroyable, avec son mari infidèle et retombé dans son ancienne passion. Elle se reprocha son

inaction, sa résignation et elle voulut faire cesser immédiatement un état de choses qui la menait tout droit à la ruine.

— Comment s'appelle cette femme? dit-elle tout à coup.

Eytmin hésita d'abord. Enfin, il répondit :

— Elle se nomme la princesse Mélédine.

En entendant ce nom, Barberine épouvantée choqua ses deux mains :

— C'est elle ! s'écria-t-elle, c'est elle qui nous a déjà ruinés à Bade! Ah ! je vais savoir sur-le-champ pourquoi cette maudite femme s'attache à lui comme un vampire !

Et, remerciant Eytmin, elle le renvoya et fit tous ses préparatifs pour s'habiller.

Mais Eytmin ne crut pas devoir s'éloigner de la porte du salon. A peine avait-il refermé cette porte, qu'il avait entendu la voix de son maître. Saint-Bertrand ayant été retrouver sa femme, elle lui reprocha son infidélité, lui jeta le nom de sa maîtresse au visage, et, emportée par la colère, elle affirma que la Mélédine ne l'avait attiré chez elle que pour l'exploiter. Saint-Bertrand avait commencé par nier; il se contenait de son mieux; mais enfin Barberine l'accabla si bien de reproches, qu'à son tour il se laissa dominer par la colère. Eytmin, du vestibule où il se tenait, entendit tout à coup cet infâme époux injurier sa femme et lui adresser les menaces les plus furieuses. Barberine pleurait. Soudain il se fit un bruit de meubles bouleversés dans la chambre, et puis un grand cri retentit. Eytmin n'hésita plus. Il entra. Barberine était renversée par terre, et, devant elle, exaspéré, Saint-Bertrand soulevait un tabouret, comme s'il eût voulu lui en écraser la tête. En entendant la porte

s'ouvrir, il se retourna, et le tabouret tomba de sa main.

Eytmin se tenait sur le seuil, debout, très-calme en apparence, mais avec un regard étonnant.

Ce regard était mieux qu'une menace : il était un avertissement.

— Monsieur a sonné? demanda-t-il.

Saint-Bertrand, voyant devant lui le jeune géant, comprit qu'il ne le laisserait pas frapper sa femme. Peut-être avait-il honte de lui-même. Il releva Barberine en la tirant par la main, puis il dit :

— Non. Je n'ai pas sonné.

Et il sortit de la chambre.

Eytmin s'était mis à ranger les meubles. Mais, quand il eut cessé d'entendre les pas de son maître, il se tourna vers Barberine.

— Madame, lui dit-il, il ne faut pas aller chez la princesse. Cela ne servirait à rien du tout.

Barberine sanglotait sur un siége.

— Seulement, continua Eytmin, il faut retourner dans votre pays. Et, jusqu'au jour de votre départ, comme après, si vous voulez bien me garder, je continuerai à veiller sur vous. Et il ne vous arrivera jamais rien de mal.

Barberine remercia son serviteur en pleurant. Elle lui dit qu'elle était bien malheureuse, mais qu'elle pensait n'avoir rien à craindre.

Hélas ! un mois ne devait pas s'écouler sans que la pauvre femme reçût le plus cruel démenti.

XXIII

ROGATCHEF A PERDU SA TIMIDITÉ

Barberine, depuis son arrivée à Moscou, avait été très-entourée par les jeunes oisifs de la ville. Supposant, tout d'abord, qu'elle devait avoir les habitudes faciles des personnes de sa profession, ils avaient plus ou moins cherché à lui plaire. C'était à qui, parmi eux, lui proposerait, dans les premiers jours, quelque nouveau sujet de distraction. Mais Barberine, qui savait depuis longtemps ce que signifient les hommages des hommes, et comment ils entendent qu'on les en récompense, ne voulut jamais rien accepter de ses admirateurs, prétendant que les exigences de son état ne lui laissaient aucune liberté. On crut d'abord qu'elle usait de coquetterie pour se faire valoir; mais, quand, au bout de quelques mois, la régularité de son existence eut démontré aux moins crédules que la jeune femme était sincère, on la considéra comme une créature manquant de jugement; et peu à peu, à l'exemple des abonnés de l'Opéra de Paris, les habitués du théâtre de Moscou cessèrent de lui accorder la moindre attention, excepté toutefois quand elle était en scène. Les jeunes gens, aujourd'hui, à peu d'exceptions près, se ressemblent par toute la terre. Ils aiment le positif et ne croient pas avoir de temps à perdre, car ils savent que la vie est courte et qu'il n'est rien de tel, pour la bien remplir, que de bonnes réalités.

Il y eut cependant un homme à Moscou qui demeura fidèle à Barberine. Celui-là la connaissait depuis longtemps, et, dès le premier jour, il s'était attendu à lui voir suivre son inflexible règle de conduite. Cet homme était le jeune prince de Rogatchef, qu'on appelait *le petit prince*, pour le distinguer de son oncle, le gouverneur militaire de Varsovie. L'ancien adorateur de Barberine n'avait point oublié de quelle façon la danseuse l'éconduisit à Bade, puis à Paris; mais il mettait sa déconvenue sur le compte de sa propre maladresse, et, ne croyant à la vertu d'aucune femme, d'autant plus amoureux de Barberine qu'elle était, jusqu'ici, la seule que sa fortune n'eût pu vaincre, il avait adopté, pour triompher de sa vertu, une tactique prudente et perfide. Il ne lui faisait pas la cour. Il ne se moquait pas de ses scrupules. Seulement, il venait la voir tous les jours, et, guettant une occasion qui, selon lui, ne pouvait manquer de survenir, il lui donnait, en attendant, le plus de marques possibles de sympathie.

Barberine l'avait reçu cordialement, mais elle s'observait avec lui, se rappelant le passé, et voulant éviter au petit prince la mortification d'un nouveau refus, dans le cas où il croirait devoir *se déclarer* pour la troisième fois. Il s'ensuivit que, chacun d'eux ayant une arrière-pensée, il y eut un peu de gêne dans leurs relations. Barberine parlait de son art, des rôles qu'elle interprétait, de ses nouvelles camarades de théâtre; Rogatchef parlait, lui, invariablement, des ennuis de la vie, de l'impossibilité où l'on est de posséder ce qu'on désire, de la misanthropie qui vous vient, non de la satiété, mais de mille privations; et Barberine lui répondait alors qu'il avait mille fois raison et que la vie ne

vaut pas les peines qu'elle coûte. Elle songeait à l'infidélité de son mari en parlant ainsi, comme le prince à ses désirs en déplorant l'inutilité de la fortune.

Quoiqu'il rencontrât Saint-Bertrand, presque chaque soir, chez la princesse, Rogatchef ne le dit jamais à Barberine. Il ne prononçait même pas, devant elle, le nom de la Mélédine. Il était, en un mot, très-convenable et très-renfermé. Barberine, qui ne s'attendait pas à cette tactique, finit par en éprouver un peu de dépit.

Une curiosité de femme la tourmentait. Elle avait constamment sur les lèvres une foule de questions relatives à l'inconduite de son mari, et, quand le prince était auprès d'elle, banal, indifférent, ne lui disant pas un mot qui eût de rapport avec ses préoccupations, elle s'irritait, et, sachant bien qu'il se faisait discret à dessein, car il n'était pas possible qu'il ignorât l'infidélité de Saint-Bertrand, elle le regardait avec colère.

Quinze jours environ après la dernière altercation que Barberine avait eue avec son mari, et depuis laquelle, comme par suite d'un accord tacite, ils ne s'adressaient plus la parole, Rogatchef vint voir la jeune femme dans l'après-midi. Barberine n'avait plus de représentation alors à donner à Moscou, et elle devait retourner en France la semaine suivante. Le petit prince, dont la timidité avait cédé peu à peu à la pratique de la vie, s'était fait, ce jour-là, légèrement persifleur. Il affecta, d'abord, de se plaindre de ses ennuis, suivant son habitude; puis, remarquant que Barberine demeurait silencieuse, avec une sècheresse de cœur qui, en ce moment, prenait presque la forme de l'impolitesse, il lui demanda en souriant « s'il la gênait? »

Barberine le regarda d'un air étonné.

— Non, prince. Vous ne me gênez pas, répondit-elle.

— C'est que, fit-il, je vous trouve l'air *tout chose*, aujourd'hui.

Barberine était oppressée.

— J'ai du chagrin; *voilà tout*, balbutia-t-elle.

Elle croyait qu'il allait s'émouvoir, lui donner une marque d'intérêt.

Les convenances, leurs relations l'exigeaient. Mais il se remit à sourire.

— Ah ! bon ! dit-il, vous avez du chagrin. Moi aussi, j'en ai, du chagrin. Mais cela passera bien vite chez vous, car vous avez de la philosophie, de la sagesse ! Et moi, qui trouverai-je pour me consoler ?

— Vous consoler de quoi? demanda Barberine. De votre jeunesse, de votre fortune, de la liberté que vous avez de faire tout ce qui vous plaît?

— Ah ! ma jeunesse ! dit Rogatchef en croisant ses petites jambes et regardant la jeune femme d'un air gouailleur, belle affaire ! Et ma fortune, à quoi me sert-elle, je vous prie?

— Que vous manque-t-il donc?

— Je ne peux pas vous le dire ; mais il me manque une chose sans laquelle je ne pourrai jamais être heureux. Et quelle est la cause de votre chagrin? reprit-il avec une affectation d'insouciance.

Mais Barberine, gênée par le persiflage du prince, ne se sentait plus disposée à s'épancher.

— Chacun a ses secrets. Comme vous, prince, je garde les miens, répondit-elle.

— Bon ! vous voilà fâchée, maintenant... Mais je les connais, vos secrets. Voulez-vous que je vous les dise?

— Vous me ferez plaisir.

— Eh bien, reprit Rogatchef avec un sourire faux, vous êtes contrariée de n'avoir pas eu, à Moscou, autant de succès que vous l'espériez.

Barberine demeura stupéfaite.

— Vous vous trompez, dit-elle enfin. Le public de Moscou s'est montré on ne peut plus bienveillant pour moi. D'ailleurs, n'en eût-il pas été ainsi, mon amour-propre pourrait en souffrir, et ce n'est pas par l'amour-propre que je souffre.

— Et par quoi donc? dit Rogatchef avec une feinte commisération. Auriez-vous une peine de cœur ?

Barberine se sentait les larmes dans les yeux.

Si le prince eût prononcé un mot de plus, un mot de sympathie réelle, elle lui aurait tout avoué. Mais elle était encore froissée de ses dernières paroles. Elle ne put que soupirer.

Il l'acheva, avec une cruauté de Tartare, et, ne paraissant pas admettre que son chagrin pût provenir de son mari :

— Comment! fit-il, pour la première fois que vous *distinguez quelqu'un*, vous rencontrez un indifférent ? Vous n'avez vraiment pas de chance !

Barberine fit un geste d'indignation!

— Vous donnez une étrange interprétation à mes paroles ! s'écria-t-elle. Qui vous a dit que j'aimais quelqu'un? Et qui pensez-vous donc que j'aie *distingué*, monsieur ?

— Eh! la la! chère enfant, répondit Rogatchef, ne me

faites pas ainsi les gros yeux. Je pensais qu'une peine de cœur ne pouvait provenir que d'un amant, moi.

— Elle peut provenir d'un mari, dit Barberine.

Elle croyait qu'il allait enfin changer de ton; mais elle connaissait bien peu la sécheresse et la fourberie de cette âme.

— Ah! par exemple! s'écria-t-il, si vous pensez que je vais vous plaindre, vous me supposez plus bête que je ne suis. On vous l'a assez dit, autrefois, que vous vous repentiriez de vous marier. Et, si vous n'êtes pas heureuse en ménage, vous n'avez que ce que vous méritez. Est-ce qu'une danseuse doit se marier, reprit-il, et vivre, comme vous, d'une existence de bourgeoise, entre son pot-au-feu et ses ailes de sylphide? Ces choses-là ne vont point ensemble, que diable! Tout ce que j'ai prévu est arrivé. Avec vos beaux principes, vous avez gâté votre position, vous avez éloigné de vous *tout le monde*, et vous êtes malheureuse avec votre mari, par-dessus le marché!

Barberine ne trouvait rien à répondre.

— Et que vous a-t-il fait, voyons, ce mauvais sujet? reprit Rogatchef.

Elle demeura muette, absorbée, le cœur serré.

— Parbleu! je suis bien bon de vous le demander. Est-ce que cela ne se devine pas? Ma chère, voyez-vous, tous les hommes mariés sont les mêmes.

Elle ne répondit rien encore.

— Et que comptez-vous faire maintenant? lui demanda-t-il. Les plus grandes folies sont réparables, quand on a de la bonne volonté.

— J'espère, dit Barberine, que mon mari reconnaîtra

ses torts, et que, quand nous serons revenus à Paris, il sortira de cette nouvelle crise, repentant, peut-être corrigé.

— Eh bien, *vous me la donnez belle!* s'écria Rogatchef. Est-ce que les hommes comme lui se corrigent? Non, ma parole d'honneur, les femmes ne méritent pas qu'on les plaigne. Vous voilà, vous, instruite par l'expérience, reconnaissant la faute que vous avez faite, et, au lieu de tourner vos idées du côté où serait votre salut, vous ne songez qu'à conserver cette position qui ne vous causera jamais que des chagrins. N'êtes-vous pas assez malheureuse, voyons? N'en avez-vous pas assez, de votre Saint-Bertrand? Mais qu'est-ce qu'il a donc de *si particulier*, ce diable d'homme, pour se faire ainsi adorer des femmes?

Barberine méditait.

— Où serait donc mon salut, selon vous? demanda-t-elle.

— Vous le demandez? reprit-il. Vous êtes malheureuse par votre mariage, rompez votre mariage, parbleu!

— Jamais! dit Barberine avec force. D'ailleurs, vous savez bien qu'on ne peut rompre un mariage.

— Mais, quand un homme se conduit mal avec sa femme, elle peut le quitter, je suppose.

— Non, non, dit-elle avec tristesse, je ne ferai jamais cela.

— Alors, ne vous plaignez plus.

— Soit! je ne me plains plus.

Rogatchef commença à s'impatienter de tant de résignation.

— Savez-vous, lui dit-il, où vous en arriverez, avec vos

idées? Ce sera Saint-Bertrand qui vous quittera, quelque jour.

— Lui! dit-elle. Qui vous fait supposer cela?

— Rien de particulier. Mais je connais Saint-Bertrand, peut-être. Le jour où il croira de son intérêt de vous abandonner, il n'hésitera pas une minute.

— Voulez-vous dire, demanda Barberine, que ce jour-là est arrivé?

— Je n'en sais rien, moi. Mais, pour sûr, il arrivera tôt ou tard. Et que ferez-vous alors?

— Que voulez-vous! dit-elle en pleurant, on ne peut obliger les gens à se bien conduire. Si Dieu veut que mon mari m'abandonne, je me soumettrai.

— Allons! ne pleurez pas, voyons! Saint-Bertrand ne mérite pas une larme. Croyez-moi : prenez les devants, n'attendez pas qu'il ait *mangé* tout ce que vous avez gagné, qu'il vous ait humiliée et trompée davantage. Que diable! vous êtes jeune, charmante; vous avez un très-beau talent; ce ne sont pas les consolateurs qui vous manqueront. Tout le monde vous plaint déjà. On ne vous en veut que d'aimer un pareil homme. Ah! vous pourriez joliment vous venger de lui, si vous vouliez!

Il l'avait enfin amenée au point qu'il avait marqué à l'avance, et sans lui dire un seul mot de son plan, ni rien qui eût le moindre rapport aux relations de Saint-Bertrand et de la princesse. Comme Barberine ne répondait pas, il crut avoir gagné sa cause, et, adoucissant sa voix, il allait lui parler de son affection, de son dévouement, lui proposer de l'arracher au misérable qui l'exploitait, lorsque la sonnette de la porte retentit soudain, et, au grand déplaisir du petit

prince, Eytmin ouvrant la porte du salon, annonça une visite à sa maîtresse.

C'était notre ancienne connaissance, le chevalier Florimond de Bel-Assise, qui arrivait ainsi à l'improviste. Il venait en droite ligne de Saint-Pétersbourg, chargé des dépêches de l'ambassadeur de France, et, avec la permission de la chancellerie, il avait fait un petit détour pour voir son fils et Barberine avant de retourner à Paris. Le digne homme était toujours le même : souriant, confiant, démonstratif, et il portait toujours religieusement son costume à la mode de l'an v; mais il avait un peu vieilli.

Barberine le reçut affectueusement. Saint-Bertrand, à l'époque de son mariage, lui avait avoué que Florimond était son père, et, depuis, à Paris, le chevalier, émerveillé du bon cœur et de la beauté de la jeune femme, lui avait maintes fois témoigné l'affection la plus sincère. Il ouvrit les deux bras en entrant dans le salon et embrassa sa bru sur les deux joues, puis il fit un salut cérémonieux au petit prince.

Le prince était excessivement contrarié. Il ne savait ce qu'était ce personnage habillé de façon grotesque et qui portait une petite queue. Il le voyait sur un pied d'intimité des plus grands avec Barberine, et ne pensait pas que la danseuse eût la moindre intention de se hâter de le renvoyer. Que faire pour retrouver son tête-à-tête? Il affecta d'abord de rester silencieux; mais, quand il entendit le chevalier, après avoir dit à Barberine qu'il était venu à Moscou tout exprès pour la voir, lui parler de son mari, comme s'il le croyait le *modèle des époux*, et comme s'il la croyait, elle, *la plus heureuse des femmes*, le prince ne put s'empêcher de sourire.

Barberine le regarda sérieusement. Elle n'entendait pas qu'on se permît de critiquer la conduite de son mari devant un étranger. Rogatchef comprit qu'il l'avait blessée, et qu'il avait perdu l'occasion de l'amener, ce jour-là, à suivre ses conseils intéressés. Il se leva donc et prit congé d'elle.

Quand il fut parti, Florimond s'informa plus explicitement de Saint-Bertrand. Il ne comprenait pas qu'il ne fût pas auprès de sa jeune femme. Barberine répondit que son mari était allé faire des visites. Elle avait, en ce moment, une excellente occasion de donner cours à ses besoins d'épanchement, et le chevalier était homme à la mieux consoler que Rogatchef. Elle le savait. Cependant elle ne lui confia pas encore ses chagrins. Le brave homme avait l'air si heureux! Il croyait si bien son fils corrigé, toujours amoureux de sa femme! Elle craignit de lui faire de la peine. Elle ne voulait pas gâter, dès le début, la joie qu'il éprouvait de la revoir.

— Il sera temps demain, se dit-elle.

Elle se sentait fortifiée de trouver enfin une affection vraie auprès d'elle. Le chevalier, bien mieux qu'Eytmin, pouvait être, à la fois, un conseil et un secours pour Barberine. Elle ne voulait pas qu'il la quittât. Elle le retint à dîner.

Mais, en se mettant à table, le chevalier, voyant qu'on n'attendait pas Saint-Bertrand, manifesta de nouveau un vif étonnement de son absence.

— Comment! dit-il, si je n'étais pas arrivé à propos, il vous aurait laissé dîner toute seule? C'est mal, cela, très-mal, pour un jeune mari.

Barberine ne dit pas que, depuis quelque temps, elle dînait toujours seule.

— Je pense qu'on aura retenu votre fils, balbutia-t-elle.

Eytmin servait avec son flegme ordinaire. Rien de ce qui s'échangeait entre sa maîtresse et le vieillard n'était perdu pour lui.

— Quand comptez-vous quitter Moscou, ma belle enfant? demanda Florimond.

— Mais dans une huitaine, dit Barberine.

— Si vous vouliez *mettre le comble à vos bonnes grâces*, répliqua le chevalier, savez-vous ce que vous feriez?

— Non.

— Vous me permettriez de vous emmener. Je voyage dans une vieille mais bonne berline où trois personnes seraient fort à l'aise. Si vous avez un domestique, il s'installera sur le siége, et, comme j'ai fort peu de bagages, il y aura place pour les vôtres dans les coffres. Acceptez-vous?

— J'accepte de tout mon cœur, dit Barberine.

— Eh bien, voilà qui est décidé. Je loge en face de chez vous, à l'hôtel d'*Allemagne*. Le jour où vous voudrez partir, prévenez-moi une heure à l'avance, que j'aie le temps, seulement, de me procurer des chevaux.

— Nous ne vous retiendrons pas longtemps à Moscou, et, dès demain, je dirai à mon mari de s'occuper de nos passe-ports.

— Vos passe-ports? dit le chevalier. A quoi bon? Il n'en est pas besoin. Je voyage, madame, en qualité de courrier de l'ambassade de France. Comme tel, je représente la France sur les grandes routes; ma personne est inviolable

comme mes bagages, comme les amis, parents ou serviteurs qu'il me plaît d'emmener avec moi.

Eytmin, en ce moment, essuyait une assiette. Il suspendit son travail et regarda le chevalier.

— Voilà, se dit-il, une chose qu'il était très-bon de savoir. Ou je me trompe fort, ou madame aura besoin de la protection de ce vieux monsieur avant peu de jours.

XXIV

EXPLICATION

Ce même soir où nous avons vu le chevalier Florimond dîner en tête-à-tête avec Barberine avait été choisi par Saint-Bertrand pour demander une explication catégorique à la princesse. Il dînait chez elle, comme on l'a deviné sans doute, et il s'était arrangé de façon que personne ne fût invité avec lui.

Le repas ne dura pas plus d'une demi-heure, Saint-Bertrand ayant fort peu d'appétit, et la Mélédine n'ayant pas mangé, très-préoccupée qu'elle était, depuis le matin, par suite d'une conférence qu'elle avait eue avec l'un de ses affidés secrets qui arrivait du Caucase, alors en pleine révolte.

On servit le café dans le boudoir. La princesse roulait entre ses doigts une cigarette de tabac ambré, pendant que

Saint-Bertrand, silencieux, regardait sa tasse fumer devant lui.

La Mélédine, après être demeurée quelque temps à rêver, leva la tête, regarda son amant, et alors, abandonnant sa préoccupation, elle comprit à sa mine qu'il avait quelque chose à lui demander, et qu'il n'osait pas le faire.

— Que ne prenez-vous un verre d'absinthe? lui dit-elle en souriant avec mépris. Cela vous délierait la langue.

Il sourit avec amertume et obéit.

L'absinthe lui brûla le palais. Il sentit une chaleur lui monter au cerveau; alors il respira plus librement; enfin, il posa son verre, repoussa le plateau, et, regardant la princesse en face, il lui dit :

— Pourquoi vous conduisez-vous si mal avec moi?

— En quoi donc me conduis-je mal? demanda-t-elle en allumant sa cigarette.

— Vous ne cessez de m'humilier devant vos amis.

— Que voulez-vous! dit-elle. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me connaissez pour une femme méchante. Il faut en prendre votre parti.

— Je pourrais prendre mon parti de votre humeur, non de vos actions.

— Quel crime ai-je commis?

— Vous saviez que j'avais perdu au jeu tout ce que je possédais autrefois. Je ne voulais plus jouer. Mais vous avez tant fait, que j'ai cédé. Maintenant, grâce à vous, je n'ai plus de ressources.

— Bah! vraiment?

— Oui.

Elle réfléchit un peu, en souriant, puis elle dit :

— Pourquoi m'avez-vous écoutée? Si vous êtes ruiné une fois de plus, il faut vous en prendre à vous-même.

— Ce sont là les consolations que vous me donnez? lui demanda-t-il.

— Quelles consolations voulez-vous que je vous donne?

Il se mit à rire en grinçant les dents. Il voyait bien qu'elle voulait le pousser à lui demander de le secourir, pour se donner sans doute le plaisir de lui répondre par un refus.

— Ah! vous êtes vraiment une excellente femme! s'écria-t-il.

Sur ce mot, elle jeta sa cigarette, et, posant les deux mains sur les bras de son siége, elle lui dit :

— Pourquoi donc me montrerais-je bonne pour vous? Pour qui donc avez-vous eu de la bonté, vous? Je vous trouve charmant, de vous plaindre.

— Bien! bien! continuez! fit Saint-Bertrand; je suis habitué à vos compliments.

— En vérité, reprit la Mélédine, je vois que vous vous faites de moi une bien fausse idée. Parce que, de moi-même, je suis venue vous trouver ici, après vous avoir chassé de chez moi, à Paris, vous avez cru que je vous adorais, que je ne pouvais me passer de vous. Eh bien, vous vous êtes trompé, mon cher.

— Pourquoi donc vous êtes-vous donnée à moi? demanda Saint-Bertrand.

— Eh! par désœuvrement, par curiosité; je ne sais pourquoi, véritablement, dit la Mélédine avec un geste de fatigue.

— Merci du compliment! fit Saint-Bertrand; mais,

est-ce aussi par désœuvrement que vous m'avez retenu auprès de vous, une fois votre curiosité satisfaite?

— Non.

— Alors, pourquoi ne m'avez-vous pas fait fermer votre porte?

A cette question, la Mélédine leva la tête, et, avec un éclat de voix effrayant :

— Parce que, grâce à vous, quelque chose de puissant a enfin revécu en moi.

— Quoi donc? s'écria Saint-Bertrand.

Elle répondit :

— La vengeance.

Saint-Bertrand, à ce mot, sauta sur ses pieds.

— Comment! la vengeance! s'écria-t-il. Qu'ai-je donc fait pour que vous vouliez vous venger de moi?

— Tu m'as fait, que tu n'es pas l'homme que je m'étais figuré, dit la Mélédine. Tu m'as fait, que tu m'as trompée. Tu m'as fait, que, à Bade, refusant de te vendre, opposant ton orgueil à ton intérêt, j'avais vu en toi mon idéal, et que, en te mettant à l'épreuve, je n'ai trouvé qu'une basse réalité.

— Ah çà! perdez-vous l'esprit? interrompit Saint-Bertrand abasourdi par l'énormité de ce reproche. Comment! parce que vous m'avez pris pour un espèce d'Almanzor et que je suis un homme fait comme les autres, vous voulez vous venger de moi?

— Oui.

— Vous êtes folle!

— Il est possible que je sois folle, mais prenez garde à ma folie... C'est elle qui, déjà, m'a poussée à vous ruiner

pour la seconde fois. Vous ne possédez rien maintenant, et vous êtes enfin tombé dans ma dépendance absolue, grâce à elle.

— Voyons, voyons, chère princesse, dit Saint-Bertrand en s'efforçant de retrouver un peu de calme, — tout cela est fort dramatique et du mieux imaginé, mais je ne le prends pas au sérieux.

— Vous avez tort.

— Non, je n'ai pas tort. Vous avez un esprit fantasque; mais, avant tout, que diable! vous êtes une femme sensée.

— Je conçois, répondit-elle, que vous soyez étonné de ma conduite. A votre place, je le serais probablement autant que vous. Cela paraît excessif, en effet, de voir une femme se faire aimer d'un homme uniquement pour le plaisir de le rendre malheureux. Eh bien, je vous le jure devant Dieu, il n'y a plus que vos tourments qui puissent me plaire! Lorsque je vous vois là, vous si pétri d'orgueil, mendier un de mes regards; pâlir sans oser riposter un mot, devant mes insultes; quand vous sortez d'ici, désespéré, me maudissant, cherchant à pénétrer la cause qui me pousse à vous torturer; quand je lis dans vos yeux que vous avez envie de m'étouffer pour en finir avec cette persécution que je vous inflige, je me renferme en moi, je vous regarde vous débattre piteusement comme un mouton entre les griffes d'une panthère, et j'éprouve des ravissements infinis. Oui, rien ne me plaît tant que vous faire du mal; il me semble, en vous martyrisant, que j'obéis à une volonté supérieure; le mal que je vous fais me paraît légal, et je ressens, en le faisant, quelque chose de cette satisfaction que doit ressentir le bourreau décapitant un criminel.

Elle se tut.

Saint-Bertrand était demeuré debout et la regardait d'un œil hagard.

— Bien sûr, elle est devenue folle ! se disait-il, ou c'est moi qui suis en train de devenir fou.

Il y avait cependant, dans ce qu'elle lui disait, quelque chose qui lui semblait vrai. Mais il ne le voulait point examiner ; cela lui paraissait trop horrible. Faisant tout à coup un violent effort sur lui-même, il domina sa terreur, et, regardant la Mélédine :

— Quel diable de galimatias m'avez-vous débité là! lui dit-il.

La Mélédine n'avait-elle parlé que pour soulager une secrète colère? Maintenant ses pensées s'étaient reportées autre part, sans doute sur le sujet qui la préoccupait depuis le matin.

En entendant la voix de Saint-Bertrand, elle leva les yeux d'un air surpris; puis, comme si elle se fût sentie fatiguée de tant discuter, elle secoua les épaules.

Il s'assit auprès d'elle, car il voulait essayer de la ramener.

— Voyons, dit-il d'une voix douce, les méchancetés que vous m'avez dites, vous n'y croyez pas ; mais elles doivent avoir une cause. En quoi ai-je pu vous déplaire ?

Elle ne répondit pas.

— Non, reprit-il, tout cela n'est point sérieux. Vous m'en voulez, je ne sais pourquoi. Mais il ne se peut pas que vous preniez plaisir à me faire du mal.

Elle ne répondit rien encore.

— Je suis ruiné, une fois de plus, cela est vrai, et ma

ruine provient de vos conseils. Mais vous n'en pouvez être heureuse.

— Si! dit-elle. Je voudrais que, votre Barberine et vous, vous acheviez vos jours à l'hôpital.

En entendant prononcer le nom de sa femme, Saint-Bertrand se mit à hocher la tête.

— Ah! voilà donc, dit-il, la cause de votre irritation. Vous êtes jalouse, madame.

Un étrange sourire passa sur les lèvres de la princesse. Était-elle satisfaite d'avoir été enfin comprise?

— Quelle folie! reprit Saint-Bertrand. Ne savez-vous pas que je n'aime que vous?

— Dites-moi, répondit-elle, votre femme, à ce qu'on prétend, doit retourner en France dans huit jours.

Il ne pouvait nier. Il dit :

— Oui.

— Que ferez-vous alors? reprit la princesse.

— Comment, ce que je ferai? Je ne comprends pas cette question.

— Je vous demande si vous l'accompagnerez à Paris, ou si vous resterez avec moi.

— Je ferai ce que vous déciderez. Mais... ne pourriez-vous venir à Paris? ajouta-t-il.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que.

— Ce n'est point une raison, cela.

— Je n'en ai pas de meilleure à vous donner.

Il demeura silencieux.

— Vous voyez bien, s'écria-t-elle avec colère, que vous aimez toujours votre femme !

Ce n'était pas cependant l'affection qui faisait hésiter Saint-Bertrand. Mais il trouvait que la Mélédine ne s'expliquait point suffisamment.

— Voyez-vous, mon cher, lui dit-elle, quand un homme marié est assez bête pour contracter une liaison, il faut qu'il ait assez de résolution pour en subir les conséquences. Il ne me convient plus, à moi, de continuer des relations dans lesquelles la force des choses ne me laisse que le second rôle.

A ces mots, Saint-Bertrand devint pâle.

— Ainsi, vous voulez me quitter? bégaya-t-il.

— C'est selon.

— Enfin, parlez. Que voulez-vous?

— Je veux que vous soyez tout à moi, ou tout à votre femme.

— Mais..., reprit-il, si je sacrifie mon devoir à mon affection, qui me dit que vous ne m'en ferez pas repentir ?

— Cela ne dépendra que de vous.

— Que devrais-je donc faire pour vous contenter?

— Vous montrer docile.

— Ne l'ai-je pas toujours été? Et comme cela m'a réussi! Tout à l'heure, vous me disiez que rien ne vous plaît tant que me faire du mal.

— Bon! bon! laissons cela, fit la Mélédine. La colère me faisait parler tout à l'heure. J'ai, d'ailleurs, depuis quinze jours, des sujets de poignantes préoccupations. Mais, encore une fois, laissons cela. Que décidez-vous?

Il se dit qu'une parole ne l'engagerait à rien. Il lui prit la main.

— Je décide, répondit-il, que, si vous êtes pour moi ce que vous vouliez être autrefois... vous me comprenez?... je ne vous quitterai de ma vie.

— Vous le jurez? fit la Mélédine.

— Oui. Je le jure.

— Et vous ne reverrez jamais votre femme?

— Jamais.

— Et, en quelque lieu qu'il me plaise de vivre,— il est probable que je vais être obligée de quitter la Russie pour toujours, — vous me suivrez?

— Je vous suivrai.

— Et, quelle que soit la cause à laquelle je veuille me consacrer avec vous, vous promettez de m'obéir aveuglément, d'exposer votre vie, s'il le faut, pour le triomphe de cette cause?

— Je ne sais de quoi vous voulez parler, répondit Saint-Bertrand; mais je me livre à vous corps et âme.

— C'est bien, dit-elle. Je vous crois. Cependant vous pourriez conserver une arrière-pensée. Il ne faut pas que cela soit. Vous allez me donner une preuve de votre franchise.

Disant cela, elle se leva et ouvrit un petit bureau où se trouvait tout ce qu'il faut pour écrire.

— Mettez-vous là, dit-elle, je dicterai.

Saint-Bertrand lui demanda ce qu'elle voulait faire.

— Vous le saurez tout à l'heure, répondit-elle; écrivez.

Il s'assit alors devant le bureau. Elle dicta.

« Ma chère Barberine, j'ai besoin de vous voir sur-le-

champ et ne puis me rendre chez vous. Venez me trouver sans perdre de temps, je vous en supplie; car il s'agit de choses si graves, que, si vous tardiez, ma liberté, ma vie peut-être seraient compromises. »

La Mélédine, penchée sur l'épaule de Saint-Bertrand, lisait ce qu'il écrivait.

Quand il eut terminé sa lettre, elle lui fit écrire l'adresse; puis elle prit la lettre et sonna.

— Dans quel but m'avez-vous fait écrire cette lettre? lui demanda Saint-Bertrand.

— Vous le verrez.

— Mais encore?...

— Eh bien, je veux, dit la Mélédine, que, dès ce soir, la rupture soit définitive entre vous et votre femme, que je déteste.

Un valet de pied entra en ce moment.

— Le domestique de M. de Saint-Bertrand est-il dans l'antichambre? demanda la princesse.

— Oui, madame, dit le valet de pied, il vient d'arriver.

— Dites-lui de prendre la voiture de son maître et de porter cette lettre chez lui. Il doit ramener ici la personne à qui elle est adressée.

Le valet de pied se retira.

— Me direz-vous, maintenant?... fit Saint-Bertrand.

La Mélédine l'interrompit.

— Votre femme, dès ce moment, n'est plus votre femme. Quoi qu'il arrive, je vous défends de vous occuper d'elle, même de prononcer son nom devant moi.

— Mais enfin, reprit-il, cela n'a pas de sens. Vous exi-

gez que je ne la revoie de ma vie, et vous me faites lui écrire pour l'attirer dans votre maison.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que, maintenant, je ne puis éviter de la voir. Et pourquoi voulez-vous la voir, vous?

— Sot que vous êtes! fit la Mélédine. Nous avons quelque chose de plus utile à faire que de l'attendre. C'est un autre que nous qui la recevra.

XXV

LE PIÉGE

Au moment où Eytmin, chargé de la lettre de son maître, se présenta devant Barberine, le chevalier Florimond était enfin parvenu à confesser la jeune femme. Sa tristesse ayant éveillé les soupçons du vieillard, il l'avait interrogée, pressée, et, après avoir quelque temps résisté à ses prières, elle lui avait tout avoué : l'infidélité de son mari, la ruine qui en avait été la suite, les mauvais traitements dont il l'accablait, et auxquels, en dernier lieu, elle n'avait pu se soustraire que grâce à la présence d'esprit de son domestique.

Le digne chevalier était abasourdi de ce récit. Il voulait attendre son fils pour lui reprocher son infâme conduite. Il engageait Barberine à la patience, à la résignation; puis il s'attendrissait, lui baisait les mains, attestait le ciel qu'il la

regarderait toujours comme sa fille. Eytmin vint interrompre ces élans d'effusion.

Barberine fut très-étonnée de voir Eytmin rentrer sans son maître. Mais, quand elle eut parcouru la lettre qu'il lui remit, oubliant ses griefs contre son mari, elle se mit à trembler, poussa un cri de douleur et s'affaissa sur un siége. Le chevalier, qui ne comprenait rien à son émotion, lui prit la lettre des mains, la lut à haute voix, et, tremblant à son tour, ne sachant quel était le danger qui menaçait Saint-Bertrand, s'emporta de nouveau contre lui et l'interpella, quoique absent, avec de vives imprécations. Eytmin les regardait tous deux en silence.

Enfin, Barberine l'interrogea et Eytmin s'efforça de la rassurer. Mais il ne put rien dire au sujet de cette affaire dans laquelle la vie ou la liberté de son maître était compromise. Eytmin semblait avoir une arrière-pensée. Comme s'il eût voulu résister au désir de parler, il portait les yeux tour à tour sur le chevalier et sur sa maîtresse.

Barberine s'aperçut de son embarras.

— Je n'ai pas de meilleur ami que monsieur, dit-elle en désignant Florimond. Il sait tout. Vous pouvez parler devant lui.

Florimond, à ces mots, se tourna vers le domestique.

— Vous entendez? lui dit-il. Dites-nous donc ce que vous savez.

— Monsieur, répondit Eytmin, je ne sais pas exactement ce qui se passe chez madame Mélédine, mais il s'y trame quelque chose depuis plusieurs jours. Je le sens plutôt que je ne le sais. Des hommes de mauvaise mine rôdent, le soir, autour de la maison. Hier, l'un d'eux m'a accosté pour me

demander si j'étais à son service. Sur ma réponse négative, il s'est aussitôt excusé; mais il n'a pas quitté la place et je l'ai vu, depuis, rôder encore dans le quartier. Ce soir même, au moment où je venais ici avec la lettre de monsieur, j'ai rencontre le même individu causant avec un agent de police. De plus, je vous dirai que les domestiques de la princesse, depuis plusieurs jours, ont un air assez singulier. On dirait qu'ils complotent entre eux. Ils ne cessent de se parler à voix basse, et j'ai surpris l'un d'eux, il y a trois jours, attachant des regards presque menaçants sur sa maîtresse. Tout cela doit se rapporter, selon moi, à quelque affaire politique. La Pologne est tranquille, maintenant, car elle est à peu près morte; mais il y a des soulèvements dans le Caucase. Or, la princesse Mélédine, dit-on, est née au Caucase. Conspire-t-elle? Dans ce cas, quel est son parti? Celui de sa nation ou celui de la Russie? J'oubliais un fait important : Gugenheim, l'intendant de madame Mélédine, a quitté subitement sa maison il y a quinze jours, pour se rendre à Saint-Pétersbourg, et personne n'a pu me dire quel était le motif de son voyage. A mon avis, la liberté de mon maître étant menacée, madame, bien qu'elle ait certainement à se plaindre de lui, doit se rendre à son invitation. Je l'accompagnerai. Il ne pourra donc lui arriver rien de fâcheux. Cependant, comme il faut prévoir toutes choses, comme nous sommes dans un pays où certaines gens commettent tous les jours impunément de mauvaises actions, si madame, et vous, monsieur, me le permettez, je vous donnerai un conseil.

— Parlez ! s'écria Barberine. J'ai toute confiance en vous et je sais que vous exposeriez votre vie pour me rendre service.

— Oui, madame, répondit Eytmin, je donnerais ma vie pour vous; car cette vie, je vous la dois, je ne l'ai point oublié.

— Brave garçon! interrompit le chevalier, tout cela est très-honorable; mais le temps presse et je voudrais connaître votre conseil.

— Eh bien, monsieur, dit Eytmin, il est possible, après tout, qu'en attirant madame, à cette heure, dans une maison où l'on ne doit lui vouloir que du mal, on n'ait eu d'autre intention que de la faire tomber dans un piége.

— Quoi! son mari? fit le chevalier. Vous le supposez capable d'une telle action?

— Dame! monsieur..., fit Eytmin.

Barberine s'était caché la face dans les mains.

— Et vous voulez qu'elle aille se jeter, *comme cela*, dans la gueule du loup? dit le chevalier.

— Oui, monsieur, car je puis me tromper, la vie de mon maître peut être réellement menacée. Qui sait ce qui se trame dans cette maison où il passe toutes ses soirées! C'est mon maître peut-être qu'on a fait tomber dans un piége. Madame, je vous le répète, ne peut courir aucun danger, car je l'accompagnerai pour la défendre.

— Et que ferai-je, moi, pendant que vous serez là-bas? dit le chevalier.

— Je vous ai entendu dire que vous n'aviez pas besoin de passe-port pour voyager, et qu'il vous suffirait de demander des chevaux à la poste pour les obtenir immédiatement.

— C'est la vérité, mon digne garçon.

— Eh bien, monsieur, faites atteler des chevaux de poste à votre berline et venez attendre madame à l'angle de

droite du faubourg de la Porte-Rouge. Si, comme je le crois, nous sommes obligés de quitter Moscou cette nuit, M. Tiphaine enverra les malles de madame à Paris. D'ailleurs, qu'importent quelques objets de toilette de plus ou de moins, quand il y va peut-être de notre liberté à tous ?

A ce mot, Barberine se leva.

— Partons tout de suite, dit-elle.

Ils sortirent tous les trois de la maison. Le chevalier se rendit à son hôtel, et Eytmin, ayant fait monter sa maîtresse dans le phaéton de Saint-Bertrand, prit les guides en main et dirigea le cheval du côté du faubourg de la Porte-Rouge.

Le quartier était désert quand il y arriva. Eytmin fit entrer le phaéton dans la cour, rangea son cheval contre le mur, et, mettant alors pied à terre, il tendit les deux mains à Barberine pour l'aider à descendre.

Il n'y avait qu'un seul valet de pied dans le vestibule. Il se leva de la banquette où il était assis, dès qu'il aperçut Barberine ; puis, s'inclinant devant elle, il lui fit traverser deux grands salons et l'introduisit enfin dans le boudoir.

Eytmin était resté dans le vestibule. Le valet de pied vint l'y retrouver.

Barberine, pendant la route, avait composé son maintien. Elle pensait qu'elle allait se trouver devant la femme qui lui avait enlevé l'affection de son mari ; et elle voulait lui imposer par son attitude. Mais, en entrant dans le boudoir, elle éprouva un premier étonnement. Il n'y avait personne dans cette pièce.

Elle demeura debout, promenant les yeux autour d'elle, supposant que son mari ou la princesse allait apparaître.

Rien ne venait. Elle resta là cinq minutes. Enfin elle s'assit, écrasée par l'émotion. Elle se tenait les bras croisés et la tête baissée. Tout à coup, il lui sembla entendre un léger bruit auprès d'elle, et, en relevant la tête, elle se trouva en présence du prince Rogatchef.

Rogatchef avait l'air aussi aimable que possible. Dès qu'il vit que Barberine l'avait reconnu, il s'assit familière ment à côté d'elle, et, lui prenant les mains :

— Eh bien, n'avais-je pas raison? lui dit-il. Vous ne vouliez pas quitter Saint-Bertrand, et c'est lui qui vous a quittée.

Barberine, à ces mots, ne put contenir un tressaillement.

— Vous raillez-vous de moi? s'écria-t-elle.

— Pas du tout! répondit le prince. Je n'ai jamais été plus sérieux.

Barberine reprit :

— Il m'a écrit ce soir pour me prier de venir ici, disant que sa liberté, sa vie peut-être était menacée...

Rogatchef ne la laissa pas achever. Il s'était renversé sur son fauteuil en poussant un éclat de rire.

— Ah!... bon! fit-il enfin. Vous avez cru cela, vous?... Tranquillisez-vous! Non-seulement personne n'en veut à sa liberté ni à sa vie ; mais il n'a jamais été aussi heureux que ce soir. Il roule, en ce moment, en bonne compagnie, sur la route de certain château situé aux environs de Mojaïsk ; et, quant à cette lettre qu'il vous a écrite, elle n'avait d'autre but que de vous attirer ici.

Barberine frémit en entendant ces derniers mots.

Elle dit :

— M'attirer ici ! pourquoi?

Le prince riait toujours.

— Pour vous montrer qu'il me cède sa place.

Mais Barberine s'était levée, et, reculant d'un pas, avec un geste d'indignation, le geste d'une reine qui se verrait sollicitée par un valet :

— Vous mentez ! s'écria-t-elle.

Le prince était resté assis et riait à se tordre.

— Ah ! bon ! je mens ! répondit-il. C'est charmant !

— Oui. Vous mentez ! reprit Barberine. Mon mari a pu oublier tous ses devoirs, me tromper, jouer tout ce que je possédais, tout l'argent que j'ai gagné; il a pu m'outrager, me maltraiter ; il a pu faire tout cela. Mais jamais, quand il serait là pour me le dire, jamais je ne croirai qu'il a pu avoir l'intention infâme que vous lui prêtez ! Vous mentez, dis-je ! vous mentez !

Rogatchef la regardait de ses beaux yeux, avec une admiration qu'il ne cherchait même pas à dissimuler. Les insultes qu'elle lui jetait au visage le laissaient très-calme.

— Eh bien, ma chère, dit-il enfin, vous avez une trop bonne opinion de votre mari, après tout, car je ne vous ai dit que la vérité.

— Non, ce n'est pas la vérité, reprit Barberine. Mon mari est ici. Je veux le voir. Je le verrai.

Et elle s'élança vers la porte. Mais Rogatchef, courant après elle, lui saisit le bras.

— Écoutez, lui dit-il. Soyez raisonnable. Ce que je vous ai dit blesse votre amour-propre, et vous êtes très en colère; je le conçois. Mais écoutez : vous me tenez pour un homme d'honneur, n'est-ce pas? Eh bien, je vous donne ma parole

d'honneur que votre mari est parti d'ici avec la princesse Mélédine, que la lettre qu'il vous a écrite était une ruse pour vous attirer ici, et qu'il savait que je vous attendais, et que je vous aime.

Barberine s'était affaissée sur un canapé auprès de la porte. Elle pleurait.

— Non, ce n'est pas possible, balbutia-t-elle. Il ne se peut pas qu'il soit infâme à ce point.

— Eh! si, disait Rogatchef. Il est capable de tout quand il n'a plus le sou, vous le savez bien. Et c'est un grand bonheur pour vous d'être enfin délivrée d'un tel misérable. Maintenant, vous voilà redevenue libre. Ne pleurez donc pas. Riez! Je me charge de vous le faire oublier, et cela ne me sera pas difficile.

Ces paroles eurent pour effet de rendre toute son indignation à Barberine.

— Vous croyez que je consentirai à cela? lui dit-elle. Mais sachez donc que je vous déteste, que vous et vos pareils qui avez entraîné mon mari à vivre d'une vie qui ne devait, qui ne pouvait pas être la sienne, je n'ai pour vous que de la haine et du mépris. Vous! et cette princesse qui l'avez perdu, qui nous avez séparés, vous n'êtes à mes yeux que de mauvaises gens, et, plutôt que de vous céder, j'aimerais mieux me tuer; entendez-vous, ridicule prince que vous êtes?

Rogatchef, à ces mots, cessa de rire.

— Ah! ma chère, s'écria-t-il, si vous le prenez sur ce ton, nous ne resterons pas longtemps bons amis. Vous n'êtes pas ici en France, où l'on a toute sorte d'idées absurdes sur la justice et l'égalité. Vous êtes à Moscou, dans

une ville où les hommes de mon rang font à peu près tout ce qu'ils veulent, et je vous tiens dans une maison dont je suis le maître, entendez-vous? Vous ne sortirez donc d'ici qu'avec moi, quand il me plaira d'en sortir, c'est-à-dire quand vous serez revenue à des idées sages. Allons, reprit-il en souriant, soumettez-vous de bonne grâce, et j'oublierai ce que vous m'avez dit.

Mais Barberine ne se laissa pas effrayer par ces menaces. Serrant son châle sur ses épaules, elle s'avança vers la porte.

Rogatchef y fut avant elle.

— Vous ne sortirez pas, lui dit-il, et, de gré ou de force, vous serez à moi, ici, sur-le-champ!

Et, s'adossant contre la porte, les bras croisés, il lui lança un mauvais regard.

Barberine alors recula, et, se dirigeant vers la cheminée, elle tira de toutes ses forces le cordon de la sonnette.

— Bien! bien! sonnez! disait Rogatchef. Vous allez voir qui va venir.

Mais, en ce moment, la porte s'ouvrant violemment, le prince fut lancé à dix pas sur le tapis de la chambre. Et, quand il se releva, quand, furieux, il se tourna vers celui qui l'avait ainsi renversé, au lieu du valet de pied de la Médéline qu'il croyait voir, il frémit en reconnaissant Eytmin debout sur le seuil.

Eytmin referma la porte et s'avança au milieu de la chambre. Sans adresser un mot au prince ni à sa maîtresse, il décrocha les embrasses des rideaux; puis, saisissant le prince à bras-le-corps, il le coucha sur le tapis. Rogatchef se débattait vainement. Il se sentait entre des mains inflexibles.

—Au secours! cria-t-il. Voulez-vous donc m'assassiner?... Barberine! à moi! Délivrez-moi de cet enragé. Je vous laisserai partir.

Barberine, debout à trois pas, regardait le prince avec une étrange fixité.

— Ne lui faites pas de mal, dit-elle à Eytmin.

— Non, madame, je ne lui ferai pas de mal, répondit le domestique; mais, dans l'intérêt de votre sûreté, il faut que ce monsieur ne puisse pas courir après vous de quelques jours.

Et il continua de lier les pieds et les mains du prince avec les embrasses des rideaux.

Il disait, tout en le liant :

— J'en ai fait autant déjà à cet imbécile qu'on avait laissé seul dans la maison; car il paraît que tout le monde est parti d'ici pendant que je vous portais cette maudite lettre. Figurez-vous, madame, qu'il s'était endormi sur une banquette. J'ai profité de l'occasion. Il est maintenant bâillonné et couché sous la cage de l'escalier, et, comme ce n'est pas vous, mon prince, qui pourrez le délivrer, il est probable qu'il y restera longtemps. Heureuse idée que j'ai eue de venir écouter ce qui se disait ici, en appliquant mon oreille à la serrure! Bien! voilà qui est fait! Maintenant, mon prince, seriez-vous assez bon pour me dire dans laquelle de vos poches je trouverai votre mouchoir?

— Allez-vous m'étrangler? hurlait Rogatchef.

— Non, mon prince, répondit Eytmin. Mon intention ne va pas plus loin que de vous bâillonner pour vous empêcher d'attirer, par vos cris, quelque ronde de police.

Eytmin, cependant, avait fouillé Rogatchef et s'était emparé de son mouchoir.

Il se mit à le comprimer, il en fit un paquet de la grosseur du poing d'un enfant, puis il le lui introduisit dans la bouche et le maintint à l'aide d'un bout de ficelle qu'il lui attacha derrière la tête.

Quand Rogatchef eut été réduit à l'état d'automate, Eytmin le prit dans ses bras et le porta sur le canapé. Alors, se tournant vers sa maîtresse :

— Maintenant, madame, dit-il, nous n'avons pas de temps à perdre. Partons !

Barberine prit le bras de son domestique, sans même regarder Rogatchef.

Ils sortirent tous deux de la chambre et descendirent dans la cour. Le phaéton de Saint-Bertrand était toujours rangé contre le mur, et le cheval s'impatientait entre les brancards.

— Pauvre bête ! dit Eytmin. Elle pâtit des fautes de son maître. Mais je n'ai pas le temps de la dételer.

Eytmin ferma la porte de la rue. Tout paraissait dormir dans la maison de la princesse.

Il n'eut pas fait vingt pas dans le faubourg, avec sa maîtresse, qu'il atteignit une grande berline attelée de trois chevaux qui stationnait contre le mur.

Une tête d'homme coiffée en ailes de pigeon passait par l'ouverture de la portière. C'était celle du bon Florimond.

— Montez vite ! montez ! dit-il à Barberine en la reconnaissant. Et où est-il, votre mari? Sa vie n'était pas menacée, dites-moi ?

— Non. Mais il est à jamais perdu pour nous, répondit-elle.

Elle était déjà installée dans la voiture, et Eytmin s'était hissé sur le siége.

Le cocher rassembla ses guides. Puis, quand il eut entendu la portière se refermer, il se tourna vers le domestique.

— Quelle route? lui demanda-t-il en levant son fouet.

— Route de France! dit Eytmin.

XXVI

EXPIATION

Quelques heures avant le moment où Barberine parvint à s'échapper des mains de Rogatchef, Saint-Bertrand et la princesse Mélédinc, enfermés dans une voiture de poste, s'étaient acheminés sur la route de Mojaïsk, vers le château où ils devaient passer la nuit.

Depuis qu'il avait appris de quelle façon sa maîtresse entendait le séparer de sa femme, Saint-Bertrand avait pris son parti de sa situation. Dans sa pensée, Barberine devait s'estimer heureuse d'être enfin délivrée de lui ; il n'éprouvait donc nul remords de l'avoir abandonnée à Rogatchef.

Mais une crainte vague lui serrait le cœur en regardant

la Mélédine, qui, renversée sur les coussins de la voiture, se tenait silencieuse à son côté. Elle était si capricieuse! Tenait-elle réellement à lui? N'était-ce pas à son orgueil qu'elle avait obéi en le séparant de sa femme?

Il ne savait que lui dire. Leur tête-à-tête durait depuis près d'une heure, et pas une parole n'avait été échangée entre eux. Étrange tête-à-tête! L'un calculait ce que pourrait lui rapporter son action infâme; l'autre était absorbée en de sombres pensées, et une expression d'amertume plissait ses lèvres.

Depuis le jour où la Mélédine avait vu Saint-Bertrand lui résister orgueilleusement à Bade, elle s'était éprise pour lui d'une violente passion. En mettant tout en œuvre, ainsi qu'on l'a vu, pour l'obliger à vendre les papiers de Wanda, elle avait le secret espoir qu'il sortirait victorieux de cette épreuve. Exaspérée de sa déloyauté, elle l'avait chassé dans un premier mouvement d'indignation; puis, regrettant ce qu'il y avait eu de précipité dans sa conduite, elle était revenue à lui presque malgré elle, pensant qu'il abandonnerait sa femme pour la suivre. La Mélédine était une de ces natures complexes qui souvent, tout en faisant beaucoup de mal, se sentent irrésistiblement entraînées vers le bien. Après avoir débuté dans la vie par une action mauvaise et violente, — la dénonciation de son premier amant, — elle n'avait pas cessé de le regretter, et elle était perpétuellement en quête de quelque chose d'héroïque et d'élevé qui pût la relever à ses propres yeux. Malheureusement, la fatalité l'avait placée entre les mains d'un gouvernement à qui la pitié était inconnue, et la Mélédine se vit obligée de prêter son concours à des cruautés sans nombre pour le

servir. Mais, tout en obéissant à ses maîtres, elle ne perdait pas l'espoir de prendre, quelque jour, une revanche éclatante contre leur tyrannie. La révolte du Caucase lui parut être l'occasion qu'elle guettait depuis longtemps pour se venger et pour s'affranchir. Elle ne confia ses projets à personne. Le tzar lui ayant fait donner l'ordre de se rendre au Caucase pour séduire ou pour acheter certains chefs des révoltés sur lesquels on pensait qu'elle pourrait avoir de l'action, elle n'avait pas refusé de remplir cette nouvelle mission, mais elle avait envoyé Gugenheim à Saint-Pétersbourg demander en son nom, et très-humblement, au tzar, de vouloir bien l'en exempter, alléguant qu'elle était née au Caucase, qu'elle ne pouvait agir contre ses compatriotes, et ajoutant que la suprême récompense qu'elle réclamait pour ses longs services, était la permission de s'absenter de la Russie pendant quelques années. Son intention, en agissant ainsi, était de lever le masque aussitôt qu'elle aurait passé la frontière, de secourir les révoltés de ses conseils et de sa fortune, et, comme malgré sa bassesse, Saint-Bertrand lui tenait toujours au cœur, elle l'avait poussé à jouer, dans l'espoir de le ruiner et de le tenir ainsi dans sa dépendance ; puis, étant parvenue à le séparer de sa femme, elle voulait essayer de le laver de sa honte, en l'associant à l'entreprise qu'elle allait tenter. On a vu comment elle avait trouvé le moyen de rendre irremédiable la rupture de son amant et de Barberine. Maintenant, enfermé avec lui dans la voiture qui l'entraînait vers le château où elle comptait retrouver Gugenheim, elle se demandait si Saint-Bertrand se montrerait à la hauteur de la tâche à laquelle elle l'avait dévoué, sans le consulter ; et, comme elle

l'avait déjà vu à l'œuvre, elle ne pouvait se défendre d'un certain sentiment de méfiance.

Cependant, tandis qu'ils roulaient ainsi dans la voiture sans se dire un mot, ils ne se doutaient pas qu'un danger les menaçât. Ils avaient été suivis. Une voiture roulait à deux cents pas derrière la leur. Plus loin, des cavaliers couraient sur leurs traces. Si Saint-Bertrand avait passé la tête à la portière, il aurait pu les apercevoir bondissant comme des ombres fantastiques sur la route blanche. La nuit était claire et calme.

Mais Saint-Bertrand n'eut même pas l'idée de jeter un regard sur la campagne. Il avait froid. Il avait relevé les glaces de la voiture, et il rêvait.

La voiture tourna tout à coup pour entrer dans une longue avenue de sapins qui aboutissait au château. En tournant, l'un des chevaux qui la traînaient fit un écart. Le cocher crut qu'il avait eu peur de l'ombre des arbres. Il se trompait. Le cheval avait aperçu des hommes embusqués dans le taillis ; mais, stimulé par un coup de fouet, il passa. Saint-Bertrand ne soupçonna même pas cet incident, et la Mélédine était trop absorbée pour le remarquer.

Quand la voiture se fut arrêtée devant le perron, un domestique ouvrit la portière et les deux voyageurs descendirent. Saint-Bertrand offrit son bras à la Mélédine, et, après avoir traversé plusieurs pièces, ils entrèrent dans le salon. Un homme les attendait là : c'était Gugenheim. Il avait repris le costume des juifs de Russie, avec cet air si humble et si doucereux que nous lui avons vu autrefois ; mais, ce soir-là, quelque chose de particulièrement sarcastique brillait dans ses petits yeux de chacal.

La Mélédine, en l'apercevant, pâlit soudain; puis, fronçant le sourcil :

— Quelle réponse m'apportes-tu de Saint-Pétersbourg? lui demanda-t-elle.

Gugenheim avait sans doute prévu cette question, car il y répondit immédiatement en tirant de sa poche un papier plié et le présentant à la princesse.

Elle prit le papier de ses mains, le lut en frémissant; puis, le lançant avec colère au visage de l'intendant, elle s'écria :

— Voilà donc la récompense de mes services ! Et c'est toi, misérable ! reprit-elle en le menaçant du poing, c'est toi qu'on a chargé de m'arrêter !

Saint-Bertrand ne comprenait rien au dialogue qui s'était échangé devant lui en langue russe. Mais la Mélédine le mit promptement au courant des choses. Alors, terrifié, il voulut lui adresser des représentations; mais Gugenheim avait repris la parole :

— Je ne sais pas désobéir aux ordres du tzar, moi! dit-il d'un air emphatique. Je vous avais prévenue avant mon départ. En refusant de remplir la nouvelle mission qu'on vous avait donnée, vous vous exposiez à la colère d'un maître qui n'admet pas de contradictions. Je lui ai fidèlement remis votre lettre. Je n'ai pas négligé de l'appuyer, par toute sorte de bonnes raisons, comme vous m'aviez dit de le faire. On m'a patiemment écouté. On ne m'a fait aucune objection. Seulement, on m'a dit que je périrais sous le knout si je ne me chargeais de vous transporter, de gré ou de force, au Caucase, et si je ne surveillai la manière dont vous accomplirez votre mission. Que

pouvais-je faire? Me soumettre. C'est à vous à céder maintenant.

La Mélédine, pendant que Gugenheim parlait, s'était affaissée sur un siége.

— Jamais ! s'écria-t-elle tout à coup. Je ne suis pas tenue de toujours servir.

— On vous y contraindra, dit Gugenheim.

— Non, crois-moi.

— Si, reprit l'intendant. On se méfiait de vous depuis quelque temps. Votre maison était surveillée à Moscou. Vous avez été suivie ce soir sur la route. Ce château est cerné. Vous ne pouvez vous échapper. Une voiture vous attend, avec une escorte. Soumettez-vous donc de bonne grâce.

Saint-Bertrand voulait toujours s'informer, donner des conseils; mais la Mélédine ne répondait même pas à ses questions. Elle ne s'occupait plus de lui maintenant. Elle avait les yeux fixes, les narines dilatées, les lèvres serrées, comme si quelque terrible résolution se fût levée dans son âme ardente.

Elle demeura ainsi absorbée et silencieuse pendant quelques secondes. Enfin, levant la tête, elle dit à Gugenheim :

— Écoute : accorde-moi une heure pour réfléchir.

— Impossible, dit Gugenheim.

Elle haussa les épaules, se dirigea vers une porte qui séparait le salon d'une pièce obscure, ouvrit la porte, disparut et revint au bout d'une minute.

— Tiens, dit-elle.

Et elle mit une liasse de billets de banque entre les mains de l'intendant.

— Mais..., fit Gugenheim subitement adouci.

— C'est bon. Va-t'en! Je te promets de ne pas chercher à fuir. Dans une heure, tu me trouveras ici, et tu feras de moi ce que tu voudras.

Gugenheim tourna les talons, et la Mélédine, tenant Saint-Bertrand par la main, l'entraîna dans une autre chambre.

Quand la porte eut été refermée derrière eux:

— Qu'est-ce que tout cela signifie? s'écria Saint-Bertrand. Pourquoi ne m'aviez-vous pas parlé de cette obligation où vous étiez d'aller au Caucase?

La Mélédine semblait hors d'elle-même.

— Parce que je n'y voulais point aller, répondit-elle; parce que j'avais demandé grâce; parce que j'avais supplié le tzar de m'épargner ce nouveau crime, et que j'avais commis assez de crimes, à son service, pour me croire assurée qu'il m'épargnerait celui-là.

— Mais... de quoi s'agit-il donc? demanda Saint-Bertrand.

— Il s'agit de faire là-bas ce que j'ai fait à Varsovie. Il s'agit de livrer des familles entières à la Sibérie, de faire tomber dans un piége des hommes qui ne veulent pas du joug étranger et qui sont mes compatriotes. Eh bien, cela ne sera pas! J'en ai assez de ce métier d'espion, de bourreau. Il n'y a que trop de sang dans mes rêves. L'opium supprime les pensées, mais il évoque d'horribles images, et je ne veux pas que se dressent devant moi les images sanglantes des défenseurs de mon pays.

Saint-Bertrand, pendant qu'elle parlait, la regardait avec stupeur.

Elle se tourna vers lui tout à coup.

— Tu ne connaîtras donc jamais le remords, toi? lui dit-

elle. De quelle substance est donc fait ton cœur? Ces malheureux que tu as vendus, cette Wanda qui t'aimait, ils ne viennent donc pas t'assaillir, quand tu dors? Tu n'entends donc jamais, à ton oreille, une voix qui te crie: «Assassin?»

Saint-Bertrand avait fait un pas en arrière.

Tout à coup, il fronça les sourcils; et, comme s'il eût voulu chasser de son esprit une pensée qui l'obsédait :

— Enfin, à quoi vous décidez-vous? lui demanda-t-il.

— A me soustraire aux ordres du tzar, s'écria-t-elle.

— Mais comment? reprit-il. Par la fuite?

— Non. La fuite maintenant n'est plus possible.

— Alors, comment?

Elle marchait par la chambre en parlant. A cette question, elle devint pâle, et, gravement, se plaçant devant lui, elle dit:

— Par la mort!

Saint-Bertrand, à ce mot, démasqua d'un seul cri toute son âme.

— Eh bien, et moi! s'écria-t-il. Qu'est-ce que je vais devenir?

La Mélédine le regarda avec mépris.

— Voilà donc, lui dit-elle, jusqu'où va ton amour pour moi? Tu ne vois dans ma mort que la ruine de tes intérêts. Et tu te dis, infâme : « Au moins, si je n'avais pas abandonné ma femme! » Ame de boue, va donc la retrouver, ta femme! et reprends-la, si toutefois Rogatchef ne te l'a pas enlevée.

— Mais, reprit Saint-Bertrand avec la naïveté que le crime n'exclut pas toujours, comment diable voulez-vous que je la retrouve? Est-ce que je sais où elle est à cette heure?

— Monsieur, vous êtes hideux! fit la Mélédine.

Mais il n'écoutait point ses injures. Il n'écoutait que la terreur de la misère qui le harcelait. Il l'accabla de reproches. Ce fut vainement. Elle ne lui répondit même pas.

— Je saurai bien vous empêcher de vous tuer! s'écria-t-il enfin. Vous devez vivre pour moi, si vous ne voulez vivre pour vous.

Cette prétention parut exorbitante à la Mélédine.

— Je dois vivre pour vous, dites-vous? et descendre, pour vous, jusqu'au crime le plus infâme? Ce que je ne ferais point pour mon enfant, si j'en avais un, vous osez me le demander? De quel droit? Qu'avez-vous fait pour moi, vous qui exigez de tels sacrifices? Allez! vous vous êtes abusé sur ce que je suis. Une chose immense nous a toujours séparés : j'ai fait le mal en détestant le mal, et j'ai souffert autant que peut souffrir une créature, du désespoir de l'avoir fait.

Il l'interrompit.

— Vous avez la manie, lui dit-il, de me faire toujours de la morale. Laissez-moi donc tranquille avec vos sermons. Vos remords ne vous absolvent de rien. Voyons, revenez à des idées plus pratiques. Partez pour le Caucase, puisqu'on vous y force...

Elle l'interrompit à son tour.

— Et vous vous engagez à m'accompagner, n'est-ce pas? à m'aider même, s'il le faut, dans la mission de sang que j'ai reçue.

Il se mit à frapper du pied.

— Eh! si nous ne pouvons pas faire autrement, lui dit-il, que la responsabilité du mal remonte donc à celui qui l'a commandé!

Elle le regarda avec dégoût.

— Je suis dans le bon sens et la vérité, reprit-il. Et vous, comme toujours, vous êtes dans les nuages, dans le faux. Ces Polonais et ces barbares que vous nommez vos compatriotes, ces révoltés de toute sorte ne m'inspirent aucun intérêt. Tant pis pour eux s'ils conspirent! Pourquoi conspirent-ils? Ce sont des révolutionnaires, des hommes de désordre. Je n'ai pas la plus petite sympathie pour de telles gens!

La Mélédine maintenant paraissait éprouver de l'admiration pour son amant.

— Le voilà devenu un homme d'ordre! lui! Cela dépasse tout! s'écria-t-elle.

Il se radoucit vainement. Vainement il la supplia, se traîna à ses pieds.

Elle demeurait sourde et aveugle.

— Mais, puisque vous vouliez mourir, disait-il, pourquoi m'avoir entraîné ici?

— J'ignorais ce qui m'y attendait, répondit-elle.

— Mais je vous aime, moi! je ne puis me priver de vous voir. Vous savez bien que vous m'avez ensorcelé.

Elle se mit à sourire et dit :

— Écoutez. Il est un seul moyen de tout concilier : Je feindrai d'obéir aux ordres reçus de Saint-Pétersbourg. Nous partirons avec Gugenheim. Quand nous serons au Caucase, nous profiterons de la première occasion qui se présentera pour passer dans le camp des révoltés. Leur cause est sainte; elle deviendra la vôtre. Tous les deux, nous rachèterons notre passé en vouant notre vie à l'affranchissement d'un peuple. Mais, je vous en préviens, l'inévitable

effet de ma défection sera la confiscation de mes biens. De toute la fortune que je possède, à l'exception de quelques bijoux, il ne me restera qu'un souvenir. Vous dites que vous m'aimez, que vous ne pouvez vous priver de vivre avec moi; vivez donc avec moi, mais pour la réparation! La plus réelle preuve que vous puissiez me donner de votre amour, c'est de vous exposer à la misère!

L'exaspération de Saint-Bertrand, pendant qu'il écoutait de telles paroles, ne se peut décrire. Il levait les mains vers le ciel et trépignait.

— Mais il n'est rien de plus imbécile et de plus absurde! s'écria-t-il enfin. Comment, de gaieté de cœur, vous voulez sacrifier votre fortune? Êtes-vous devenue folle? La fortune, mon Dieu! mais... est-ce que ce n'est pas toute la vie?

En ce moment, on entendit un bruit de pas dans le salon, et la Mélédine donna prestement un tour de clef à la serrure.

Gugenheim s'était approché de la porte. Il frappa.

— Madame, l'heure est écoulée, dit-il.

— C'est bien, répondit la Mélédine. Je suis à vous.

Gugenheim demeura de l'autre côté de la porte.

La Mélédine jugeait sans doute qu'il serait inutile de continuer à discuter avec Saint-Bertrand. Aussi ne dit-elle plus rien. Sentant que tout espoir était perdu pour elle, elle s'approcha résolûment d'un guéridon, versa de l'eau dans un verre, but quelques gorgées de cette eau; puis, se tenant debout devant un canapé, elle arrêta les yeux sur son amant, qui la regardait avec étonnement, ne sachant ce qu'elle allait faire. Elle paraissait émue maintenant, pres-

que attendrie. Lui ne se méfiait pas, ne lui voyant point d'arme à la main. Enfin, elle allongea le bras, lui prit la main, la lui serra, et lui dit :

— Adieu! Apprends de moi comment on expie!

Et aussitôt, ouvrant de l'ongle le chaton d'une bague qu'elle avait au doigt, elle porta la bague à sa bouche.

Il y avait une perle d'acide prussique dans le chaton.

L'effet du poison fut instantané.

La Mélédine, foudroyée, s'abattit sur le canapé.

Quand Saint-Bertrand, qui avait vu le geste et s'était élancé pour le prévenir, arriva auprès d'elle, elle était morte.

Aux cris de Saint-Bertrand, Gugenheim enfonça la porte.

Il ne fit qu'un bond jusqu'au canapé. Il souleva les bras du cadavre, aperçut la bague au chaton ouvert et comprit tout ce qui s'était passé.

— Voilà ce que je redoutais le plus! murmura-t-il. Cette femme-là n'a jamais été que *faiblesse.*

Telle fut l'oraison funèbre de la Mélédine.

Cependant Saint-Bertrand, à moitié fou de terreur, était sorti du salon; puis, comme personne ne s'opposait à son passage, il avait quitté le château. Où il allait ainsi, sans paletot, la tête nue, il n'aurait pu le dire lui-même. Il n'avait qu'une idée : fuir l'horrible spectacle qui, tout à coup, s'était levé devant ses yeux. Aussi courait-il sur la route comme s'il eût senti des assassins à ses trousses. La nuit commençait alors à s'effacer peu à peu devant la première lueur du jour.

Depuis combien de temps il courait ainsi les cheveux au vent, sans savoir seulement de quel côté il se dirigeait, il

ne se le demandait même pas. Cependant, malgré sa vigueur, l'essoufflement commençait à serrer ses poumons, et ses jambes s'engourdissaient sous lui, mais il ne discontinuait pas de courir. La route était déserte. Il n'y avait aucune maison sur les bords, aucun passant. Tout à coup, au moment où les objets les plus éloignés commençaient à s'accentuer dans la lumière naissante, il aperçut une grande et lourde berline de voyage, attelée de trois chevaux, qui s'en venait droit devant lui. Il ne savait quelles personnes renfermait cette voiture, ni vers quelle partie du pays elle se dirigeait. Mais elle lui apparut comme un refuge. De loin, il la voyait grandir, avec sa haute caisse peinte en jaune, ses lanternes dont la lueur était affaiblie par le jour, et les flots de poussière flottant sur sa trace. Déjà il entendait le bruit du pied des chevaux et les claquements du fouet. Quand la berline fut arrivée à vingt pas de lui, il se posta au milieu de la route, leva les mains, cria :

— Arrêtez! arrêtez!

Mais les chevaux ne s'arrêtèrent pas.

Cette berline était celle qui transportait sa femme, Eytmin, et le chevalier Florimond sur la route de France. Eytmin, comme on le sait, était assis à côté du cocher. Il reconnut son maître dans l'homme qui gesticulait en criant devant les chevaux. Il ne savait par quelle suite de circonstances il se trouvait là, juste à point; il comprenait bien cependant qu'il demandait aux voyageurs de le recueillir. Mais Eytmin, qui croyait d'ailleurs sa maîtresse endormie, ne vit pas d'utilité à la replacer volontairement dans les mains de celui dont il avait eu tant de peine à la délivrer. Au lieu donc de dire au cocher de retenir ses chevaux, il lui dit :

— Fouette et passe!

Hélas! la charitable idée du serviteur devait être neutralisée par celle même qui l'inspirait. Barberine ne dormait pas. En entendant crier sur la route, elle abaissa la glace de la voiture et passa la tête par la portière. Justement, en ce moment, son mari toujours criant : « Arrête! » se rangeait pour laisser passer les chevaux. Elle joignit ses cris aux siens. Force fut au cocher d'obéir.

Saint-Bertrand s'était cramponné à la poignée de la portière. A peine la berline fut-elle devenue stationnaire, qu'il sauta dedans et se blottit sur la banquette du devant. Il était horriblement essoufflé. Il ne chercha même pas à se rendre compte du hasard qui avait réuni sur cette route sa femme et son père; — il ignorait l'arrivée de ce dernier à Moscou. — Il ne les interrogea ni l'un ni l'autre. Il ne demanda pas à Barberine ce qui s'était passé entre elle et Rogatchef; il ne s'en souciait guère, il n'y songeait même pas. Il ne lui demanda pas, non plus, où ils allaient. Exténué par la fatigue et par la terreur, il avait les yeux fixes comme un homme qu'une brusque secousse a tiré d'un rêve. Et quand, les chevaux ayant repris leur course, sa femme l'interrogea, quand son père lui reprocha son infâme conduite, il n'essaya même pas de se défendre.

— Votre vie était-elle réellement menacée? lui dit Barberine.

— Je n'en sais rien, répondit-il.

— Est-il vrai que vous ayez indignement trompé votre femme? lui demanda naïvement Florimond.

Il dit :

— Trompée? Non.

— Mais, enfin, que signifie cette lettre que vous m'avez écrite? reprit Barberine.

— Quelle lettre? dit-il. Je ne vous ai pas écrit.

— Mais pourquoi couriez ainsi, criant, sur cette route?

— Moi? fit-il d'un air étonné. Je vous attendais..

Barberine et le chevalier, comprenant qu'ils n'obtiendraient rien de lui, prirent la résolution de se taire. Quant à lui, il s'était déjà renversé sur les coussins et fermait les yeux pour se soustraire à ces questions qui l'obsédaient. Peu à peu le sentiment de la réalité lui revint. Il se rappela tout : sa ruine, la promesse qu'il avait faite à la Mélédine de ne jamais revoir sa femme, puis cette discussion dans le château et le suicide de sa maîtresse. Il se dit que, de nouveau, il ne possédait rien, que tout l'argent soustrait à Gaskell et à M. Lorvieux était perdu ; perdu aussi l'espoir qu'il avait eu de s'enrichir au moyen de la Mélédine. Pendant ce temps, Barberine pleurait, et le chevalier la consolait.

Saint-Bertrand écouta d'abord leur conversation machinalement, puis avec un peu plus d'attention. Ce qu'ils disaient finit par l'intéresser.

— Ne pleurez plus, répétait le chevalier, il peut être encore de beaux jours pour vous. Vous êtes jeune, vous avez du talent, votre *brigand* de mari se corrigera sans doute. Je ne négligerai rien, pour ma part, pour l'obliger à se bien conduire. Il a *mangé* tout ce que vous aviez gagné, il est vrai ; mais vous travaillerez, vous mettrez de côté. Ne suis-je pas là, moi, au surplus? Tout ce que j'ai n'est-il pas à vous? Comptez toujours sur moi, pour vous aider, comme sur un père.

Saint-Bertrand, entendant cela, avait ouvert les yeux et s'était redressé peu à peu. Au moment où Florimond cessa de parler, il vit son fils qui rapprochait sa tête de la sienne.

Et alors, naturellement, comme s'il avait simplement voulu placer son mot dans la conversation, Saint-Bertrand regarda son père et ouvrit les lèvres.

Barberine attendait avec anxiété ce qu'il allait dire.

Le chevalier se préparait à écouter quelque confession.

Mais Saint-Bertrand ne pensait rien avoir à confesser. Et, d'une voix tranquille, s'adressant au bon chevalier :

— Vous avez donc *encore* des économies? lui demanda-t-il.

XXVII

L'HEROISME D'UNE FEMME

Il n'y eut pas d'explication entre Saint-Bertrand et sa emme, au sujet des événements qui les avaient obligés de quitter Moscou. Le premier ne manquait pas de bonnes raisons pour éviter d'y faire la moindre allusion; et Barberine ne tenait pas à se voir forcée de mépriser ouvertement son mari. Dans sa pensée, cependant, il en avait assez fait pour que, désormais, leurs relations n'eussent rien de conjugal. Ils vécurent donc séparés, quoique logeant sous le même toit.

Saint-Bertrand s'était soumis à la fatalité. Par deux fois,

il avait essayé de quitter Barberine; par deux fois, les événements les avaient rapprochés. Il se dit qu'ils étaient probablement destinés à achever leur vie ensemble.

Quelques mois après son retour à Paris, il parvint à contracter un nouvel engagement, au nom de sa femme, avec l'administration de l'Opéra. Mais la position que Barberine eut alors au théâtre ne ressemblait guère à celle qu'elle y avait eue jadis. Deux autres *grandes danseuses* partageaient avec elle les faveurs du public. Barberine se vit souvent obligée de remplir des emplois secondaires. On la trouvait un peu maigrie, un peu fatiguée. Elle avait perdu cet air d'enfantine gaieté, qui donnait tant de charme à son jeu, tant de grâce à son visage. Elle dansait maintenant, — non plus pour le plaisir de danser, mais pour s'acquitter des obligations de son état; et, bien qu'elle s'exerçât constamment à se perfectionner dans son art, elle ne produisait plus que peu d'effet sur le public.

Ses appointements, malgré les intrigues de Saint-Bertrand, qui se donna beaucoup de peine pour faire *mousser* sa femme, ne devaient plus dépasser le chiffre de vingt mille francs.

Tous les deux furent surpris des changements qui s'étaient opérés au théâtre, pendant un intervalle de deux années.

La plupart des anciens habitués avaient disparu. Quelques-uns étaient morts; d'autres avaient vieilli et ne s'occupaient plus que de leur santé. La *loge infernale* avait été louée à des provinciaux. Les *lions* s'étaient licenciés eux-mêmes, quelques-uns ayant perdu leur crinière, d'autres leurs griffes et leurs dents. Le comte de Perche grisonnant

et rhumatisé, toujours sensible cependant! avait épousé une veuve, désillusionnée comme lui, et ils avaient quitt Paris pour habiter une terre en Sologne. La Gruelle s'était marié, lui aussi. Il avait épousé Cocodète. Il s'était installé avec elle dans une délicieuse petite maison située au bord du lac de Garde; et là, depuis un an, sous le beau ciel de l'Italie, au milieu des orangers, des oiseaux, Cocodète faisait cruellement expier à son mari la faute qu'il avait commise de choisir une femme qui manquait de beauté, de bonté, de vertu, de douceur, et dont l'éducation avait été des plus négligées. Quant à Cocodès, il continuait à se griser avec ses palefreniers, et à chasser, disait-on. La société de ses chevaux et de ses chiens le consolait de celle des hommes et des femmes. Valmaseda ne pouvait être rangé dans le nombre des habitués de l'Opéra; mais Saint-Bertrand l'avait fréquenté, comme on sait, et, en arrivant à Paris, il s'était mis à sa recherche. Il voulait essayer de *travailler* avec lui. Hélas! Valmaseda ne devait plus jamais travailler! Le pauvre homme était mort d'une façon horrible : mort de faim, en quelque façon, car il ne pouvait plus digérer, atteint qu'il avait été d'un cancer à l'estomac. Quant à Cerveiro, il avait longtemps continué ses petits trafics, conjointement avec madame Cerveiro, qui lui avait toujours donné d'excellents conseils. Malheureusement, l'usurier s'était perdu par excès de rapacité, ayant prêté une somme énorme à un mineur qui lui avait joué le tour de mourir avant d'avoir atteint sa majorité. Cerveiro avait fait faillite. En examinant ses livres, on avait découvert quelques petites escroqueries. On voulut alors l'arrêter. Mais il avait levé le pied, avec sa femme et ses cinq enfants charmants,

et l'on ne sut jamais, à Paris, dans quelle partie du monde il avait transporté sa personne et son industrie.

Saint-Bertrand, comme on le pense bien, n'eût même pas l'idée de s'enquérir de Gaskell. Gaskell avait écrit souvent à Barberine pendant qu'elle était en Russie. Sa dernière lettre lui annonçait qu'il retournait en Amérique.

De tous les anciens amis de Barberine, il n'y eut que le chevalier Florimond qui continuât à fréquenter sa maison. Encore ne le faisait-il que dans les intervalles de ses voyages. Saint-Bertrand le voyait d'assez mauvais œil, quoique l'excellent homme ne cessât d'aider le ménage en faisant presque chaque jour à sa bru de petits présents. Il irritait constamment son fils en lui vantant la vertu de sa femme, en lui faisant de la morale, en l'engageant à prendre un état.

— Quel diable d'état voulez-vous que je prenne? répondait Saint-Bertrand. Faut-il que je me fasse danseur pour vous plaire?

Cependant, il faut lui rendre justice : il avait trouvé plusieurs moyens de s'occuper. D'abord il écrivait lui-même des *réclames* pour sa femme, et il les envoyait aux journaux étrangers. Ensuite, il *débinait* tant qu'il pouvait le nouveau directeur de l'Opéra, qui, selon lui, n'avait pas fait une assez belle place au théâtre à Barberine. Ensuite, il jouait, petit jeu il est vrai, et par nécessité, car il n'avait rien à risquer. Et enfin, il mangeait, dormait, allait à l'Opéra, se promenait, médisait, *faisait des mots* et lorgnait les femmes.

Il guettait toujours une nouvelle occasion de s'enrichir promptement et à bon compte. Mais cette occasion ne se

montrait pas. Il est vrai que le vicomte commençait alors à perdre ses cheveux, à *prendre du ventre*, et que de légers plis s'accentuaient autour de ses yeux.

Il tolérait Eytmin, qui continuait à le servir avec zèle, et à le surveiller sans qu'il s'en doutât.

Saint-Bertrand était si méchant, qu'il ne tarda pas à se faire de nombreux ennemis. On le craignait, on l'évitait; mais quelques-unes de ses victimes se vengeaient. On fit à l'Opéra une chanson sur lui qui courut tout Paris pendant huit jours. Cette chanson était mal rimée et n'avait rien de merveilleux, mais elle déguisait peu la façon dont le vicomte exploitait Barberine. Elle disait :

> Monsieur de Saint-Bertrand
> A-t-il besoin d'argent,
> Vite il dit à sa femme : « Danse ! »
> Et, quand elle a dansé,
> En homme fort sensé,
> Il lui dit : « Recommence. »

Il avait l'âme si gâtée alors, qu'il fut le premier à s'amuser de cette chanson.

Un jour, il se trouva nez à nez avec Rogatchef. Rogatchef, délivré par Gugenheim, de la fâcheuse position où nous l'avons laissé à Moscou, avait quitté la Russie depuis un mois : le tzar ayant été mécontent de sa liaison avec une rebelle comme la Mélédine, lui avait ordonné de voyager à l'étranger pendant un an. Saint-Bertrand l'acosta amicalement.

— Je ne fais que traverser Paris, lui dit Rogatchef. Je pars pour l'Inde ; mon yacht m'attend à Marseille. Il faut que je m'embarque dans trois jours.

— Vous devriez bien me prêter quelques milliers de francs, lui dit Saint-Bertrand.

— Ah ! pour ça, non ! s'écria le prince. Vous m'avez toujours porté malheur ! Rien ne m'a jamais réussi avec vous !

— Vous êtes un ingrat, répondit Saint-Bertrand. Sans moi, il y a plus de six ans déjà que vous dormiriez dans la fosse où s'ennuie le major Carpentier.

— Possible ! reprit Rogatchef, qui n'avait plus la moindre timidité. Mais je me suis acquitté envers vous.

— Voyons, ne nous fâchons pas, dit Saint-Bertrand. Prêtez-moi mille francs seulement.

— Non.

— Eh bien, cinq cents francs.

— Non.

— Ah çà ! pourquoi ? Vous êtes donc ruiné, vous aussi ?

— Au contraire, reprit Rogatchef, je suis plus riche que jamais. Ma fortune est presque doublée par l'héritage de mon oncle, qui est mort fou, à Varsovie, il y a trois mois. Mais j'aimerais mieux jeter au feu tout ce que je possède que d'obliger jamais, ni vous ni personne.

— Eh bien, vous êtes un aimable homme, dit Saint-Bertrand. Mais, dites-moi, pourquoi me haïssez-vous ?

— Parce que, répondit Rogatchef, vous possédez ce que je n'obtiendrai jamais.

Ils se quittèrent sur ces mots, et Saint-Bertrand rentra chez lui, déblatérant contre les ingrats.

Il trouva Barberine pleurant. Le chevalier Florimond avait été frappé d'une attaque d'apoplexie chez elle. Le médecin Tant-Pis était venu le voir, et il avait déclaré que le vieillard aurait cessé de vivre avant deux heures.

Saint-Bertrand ne put même pas échanger un mot avec son père. Le vieillard avait perdu connaissance. Il n'ouvrit pas les yeux, même pour mourir.

On trouva chez lui un testament par lequel il léguait à Barberine tout ce qu'il possédait. Tous comptes faits, l'héritage du chevalier se réduisit à une quinzaine de mille francs.

Saint-Bertrand manifesta l'intention de s'en emparer, *pour les placer*, disait-il. Mais le temps n'était plus où Barberine ne savait rien lui refuser. Il eut beau jurer, menacer, il ne put parvenir à lui tirer des mains la moindre bribe de l'héritage de son père.

— Rien ne me réussit plus maintenant, se disait-il. *Et tout le monde s'en va !* Ah ! la vie devient lourde à mesure qu'on avance en âge ! De tous ceux que j'ai connus autrefois, il ne me reste plus que ma femme. Singulière femme ! reprit-il. Comment peut-elle me rester fidèle ? Est-ce bêtise ? Est-ce vertu ?

Tout Paris, tout le Paris élégant, du moins, celui qui tourbillonne autour de l'Opéra, s'adressait de nouveau la même question au sujet de Barberine. La danseuse avait alors vingt-sept ans. Elle était charmante encore. On savait que son mari se conduisait très-mal avec elle. Aussi personne ne comprenait-il sa sagesse. Chaque nouvel adorateur qui se présentait, si charmant qu'il fût, était aussitôt éconduit.

— Elle n'a pas de cœur ! disaient les uns.

— Elle est bien peu intéressante ! disaient les autres.

— Faut-il qu'elle soit sotte ! disait-on encore pour se laisser ainsi exploiter !

Barberine ne manquait de cœur ni d'esprit. Elle n'était

point heureuse, il est vrai, mais, espérant que, quelque jour, l'affection de son mari lui reviendrait, elle se résignait à son sort.

Cependant le moment était arrivé où elle devait supporter de nouvelles épreuves. Elle s'était prématurément fatiguée, pour n'avoir point assez ménagé ses forces. Elle avait commis quelques imprudences : telles que de ne pas couvrir ses genoux pour passer, pendant l'hiver, de sa loge sur la scène; et elle éprouvait depuis quelque temps de vives douleurs le long des chevilles et dans les tendons des jarrets. Il fallait continuer à danser cependant! Malade, épuisée, jolie encore, mais pâlie, la danse n'était même plus pour elle une obligation monotone; elle était devenue un supplice. En vain, Barberine prenait fréquemment des bains de pieds dans du sang de bœuf pour se fortifier. Rien n'y faisait! La force résultant de la première jeunesse avait disparu pour ne plus revenir. La pauvre sylphide haletait. Elle pleurait souvent, en dansant, ayant eu parfois, le matin, les nerfs des talons brûlés au fer rouge. Un soir même, elle dansa avec des mouches de cantharide plaquées sous son pantalon de soie le long de ses jambes. Et, en rentrant chez elle, boiteuse, *traînant l'aile* comme le pigeon de la fable, elle eut à supporter une scène atroce. Saint-Bertrand l'accusa de vouloir le conduire à l'hôpital. A entendre ce calculateur féroce, sa femme n'était pas malade! Elle s'écoutait!...

Les choses en vinrent à ce point que les journaux commencèrent à attaquer durement Barberine. Ils ne comprenaient point qu'on la gardât au théâtre. Ils disaient grossièrement qu'elle était « fourbue! »

Saint-Bertrand, éperdu, fit tout ce qu'il put pour les faire taire. Il se battit trois fois en duel contre les journalistes les plus méchants. Les critiques impitoyables, injurieuses, écrasantes pour Barberine, ne discontinuèrent pas de la persécuter.

Un malheur n'arrive jamais seul. Juste au moment où l'engagement de Barberine expirait à l'Opéra, la monarchie de juillet quittait la France, se retirant devant les barricades de février. On sait quels désordres suivirent cette révolution si peu prévue. Tout le monde se croyait ruiné; chacun enfouissait son argent. Le directeur de l'Opéra se mit à faire de soudaines économies, et, pour commencer convenablement, il refusa de renouveler l'engagement de Barberine.

Saint-Bertrand faillit en devenir fou. Il écrivit à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Moscou, proposant sa femme à toutes les scènes de l'Europe; mais la réputation d'artiste de Barberine avait été fort diminuée par les journaux. LEurope tout entière avait d'ailleurs, alors, assez peu de cœur à la danse. Barberine fut partout refusée.

— Allons en Amérique! dit-elle à son mari. Les forces me reviendront peut-être en route.

— Mais nous n'avons même pas de quoi payer le voyage, dit Saint-Bertrand désespéré.

— Je vous demande pardon, répondit-elle, il nous reste les quinze mille francs de l'héritage de votre père.

Ce jour-là, Saint-Bertrand lui sauta au cou.

Un peu plus, il aurait pleuré.

Presque réconciliés par la nécessité, ils quittèrent la France au mois de mai 1848.

XXVIII

UNE PASSION SATISFAITE

Pendant toute la durée de la traversée du Havre à New-York, Saint-Bertrand fut assez maussade. Barberine, qui souffrait toujours de douleurs rhumatismales, ne quittait presque pas son lit. Vainement son mari lui faisait observer qu'elle perdait ses forces et qu'il lui faudrait plus d'un mois d'exercices pour les retrouver.

— Vous avez peut-être raison, répondait-elle avec chagrin; mais qu'y puis-je faire?

Alors, ce tendre époux, voulant utiliser les loisirs de la traversée, passait son temps à frictionner les pieds de sa femme avec du vin de quinquina et de l'eau-de-vie. Mais Barberine n'était pas dupe de ses soins.

— Vous cherchez moins à me soulager qu'à entretenir votre gagne-pain en bon état, lui dit-elle un jour.

Elle espérait que, par pudeur, il essayerait de lui prouver le contraire ; mais la justesse de la remarque le fit sourire.

Ils allèrent loger, à New-York, dans Broad-Way. Saint-Bertrand avait choisi ce quartier aristocratique pour jeter un peu de poudre aux yeux des Américains. Il voulait leur faire croire que Barberine ne venait pas donner des représentations chez eux par nécessité, mais pour étendre et consolider sa réputation. Ce plan était assez habile, mais il

fallait pouvoir le suivre jusqu'au bout. Saint-Bertrand, malheureusement, n'avait point assez d'argent pour donner à sa femme un train de maison convenable. La vie est très chère à New-York. Il fallut que Barberine se contentât d'un appartement de trois pièces. Elle n'eut d'autre domestique qu'Eytmin. Elle se coiffait et s'habillait elle-même pour la première fois de sa vie.

Le jour même de leur arrivée, Saint-Bertrand alla rendre visite à tous les rédacteurs en chef des journaux de la métropole. New-York avait alors le bonheur de posséder soixante-huit journaux, dont vingt-cinq quotidiens, qui ne contribuaient pas médiocrement à faire trembler les artistes.

Tous les journalistes que rencontra Saint-Bertrand se montrèrent aimables pour lui. Ils n'avaient rien à refuser, disaient-ils, à l'heureux époux de la charmante danseuse.

Le même soir, Saint-Bertrand voulut aller au théâtre de Castle-Garden pour passer l'inspection de la salle où devait danser Barberine. Le directeur, avec qui il avait entamé déjà des pourparlers pour l'engagement de sa femme, lui avait gracieusement offert une loge. On jouait *Britannicus* ce soir-là. Saint-Bertrand, qui n'avait jamais beaucoup aimé la tragédie, s'attarda si bien à dîner, que le troisième acte de la pièce était presque terminé au moment où il entra dans sa loge avec Barberine. Leur arrivée causa peu de sensation, les spectateurs prenant en ce moment le plus grand intérêt à ce qui se passait sur la scène. Néron venait de surprendre Britannicus aux pieds de Junie. L'acteur chargé du rôle de l'empereur roulait les yeux et se démenait avec rage. Celui qui représentait le fils de Claude et de Messaline avait

l'air consterné. Et la belle Junie se tenait dans un coin de la scène, les bras pendants et la tête basse.

— Que va-t-il se passer, mon Dieu? se demandaient les spectateurs américains avec angoisse.

Néron, ventru, sans barbe, avec des yeux bordés de rouge et trois mentons, leva soudain le bras d'un air sarcastique.

— *Prince!* dit-il avec un accent méridional qui eût fait pouffer de rire à Paris ; mais les Américains n'y regardaient pas de si près, et ils conservaient leur sérieux :

> Prince, continuez des transports si charmants.
> Je conçois vos bontés par ses remercîments,
> Madame, à vos genoux je viens de le surprendre.

Barberine braqua sa lorgnette sur la scène, et, n'y découvrant rien d'intéressant, elle la reporta du côté de la salle.

Cependant Britannicus répondait à Néron. Il était maigre, lui, petit, et un peu âgé pour ce rôle d'amoureux. Son cou ridé, avec ses muscles saillants et ses cavités, semblait couvert de parchemin. Il portait de gros favoris, et une perruque blonde et frisée s'épanouissait autour de sa tête.

Il disait d'une voix enrhumée, en se dressant comme un coq de combat :

> Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie,
> Partout où sa bonté consent que je la voie;
> Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
> N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

Barberine, dès qu'elle eut entendu le premier vers, tressaillit comme si son oreille eût été frappée par une voix connue, et, dirigeant de nouveau sa lorgnette sur la scène,

elle crut reconnaître dans Britannicus son vieil et bon ami Gaskell.

Aussitôt elle se pencha vers son mari.

— Regardez donc, Arthur, lui dit-elle. N'est-ce pas Gaskell que je vois là ?

C'était Gaskell, en effet ; Saint-Bertrand le reconnut aussitôt ; mais ni lui ni Barberine ne purent s'expliquer par quelle suite d'événements l'impresario avait repris son premier métier. La chose n'avait rien cependant que de naturel. On détourne, mais on ne supprime pas une passion. Gaskell ne s'était fait impresario que par nécessité. Sa vocation n'était pas là. L'unique rêve de sa vie avait été de jouer la tragédie. Il avait essayé, comme on le sait, de réaliser ce rêve dans sa jeunesse, et les échecs qu'il avait subis ne l'avaient pas découragé. Se trouvant à New-York dans un moment où les Américains s'étaient subitement engoués de Racine, il résolut d'exploiter leur engouement. Il montra tant de bonne volonté, qu'on lui confia les premiers rôles, au théâtre, et, le soir où Barberine le surprit en flagrant délit de Britannicus, il y avait un mois déjà que Gaskell faisait les délices du public de la métropole des États-Unis.

Quand le rideau tomba après la courte scène de Néron et de Burrhus, Gaskell fut rappelé par deux mille voix. S'avançant alors au bord de la rampe, il appuya la main sur son cœur et salua le public avec assurance et modestie. Saint-Bertrand ne pouvait en croire ses yeux. Cependant il fallait bien se rendre à l'évidence. On ne discute pas avec le succès.

Le grand acteur tragique, comme l'appelaient les jour-

naux de New-York, s'était retiré dans sa loge, quand Barberine, se précipita dans ses bras. Gaskell la reçut avec une affection mêlée de dignité. Il y eut même quelque chose de légèrement protecteur dans la manière dont il accueillit Saint-Bertrand.

La suite de la représentation fut à la hauteur du commencement. Gaskell atteignit les dernières limites du grotesque dans le pompeux, dans la scène d'amour bien connue du cinquième acte. Ni ses rides, ni sa démarche emphatique, ni sa perruque, ni ses favoris, ni son rhume, ni la façon indescriptible dont il disait, en agitant les bras, dans un transport d'amour :

> Quoi ! je ne serai plus séparé de vos charmes !
> Quoi ! même en ce moment, je puis voir sans alarmes
> Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
> Oui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur,
> Ah ! madame !...

ni tant d'autres incongruités scéniques qu'il commit, telles que d'éternuer en parlant, de rectifier la position de sa perruque et de se gratter le menton, ne purent désarmer l'excessive bienveillance du public. Barberine disait en souriant qu'elle était jalouse. Le fait est que, même le jour de ses débuts à l'Opéra de Paris, elle avait à peine obtenu de si vifs applaudissements.

Gaskell, dès le lendemain, quitta son logement pour venir habiter la maison de sa pupille. Quand elle l'eut mis au courant des causes de sa présence à New-York, le grand acteur, avec sa bonté ordinaire, lui promit de s'occuper immédiatement de ses débuts. Il obtint, en effet, de son directeur,

que Barberine donnerait trois représentations d'essai la semaine suivante, et que, si, comme on devait le prévoir, elle plaisait au public de New-York, elle serait engagée au théâtre de Castle-Garden pour une année avec de beaux appointements.

Ni Gaskell, ni Saint-Bertrand, ni le directeur du théâtre ne doutaient du succès de Barberine. Elle seule avait de secrètes craintes, car elle ne s'était jamais fait d'illusion sur elle-même, et elle se sentait incapable de bien danser. Il ne suffit pas, en effet, du talent, de la bonne volonté, de l'expérience, de la beauté pour remplir le premier rôle dans un ballet; il faut avoir, avant tout, ce qu'on appelle en style de coulisses, « des poumons et du jarret, » et Barberine n'en avait plus. Le chagrin avait autant contribué que la fatigue à lui faire perdre ses forces. Cependant, avec son courage ordinaire, elle s'exerça pendant huit jours et retrouva quelque chose de son ancienne prestesse à la répétition générale du ballet de *Giselle*. Mais elle n'avait pas confiance en elle, et, le soir de la première représentation, ayant fait un faux pas en sortant de sa loge, elle vit dans cet accident un triste présage.

Le public qui se préparait à la juger était le même que nous avons vu si passionné pour le talent de Gaskell. Ce fait, qui eût effrayé un observateur intelligent, était précisément celui qui rassurait un peu la danseuse.

— Ces braves gens n'ont pas l'air très-difficile, disait-elle. Peut-être n'oseront-ils pas me siffler.

Elle fut bien accueillie en entrant en scène. Sa grâce, sa beauté, produisirent leur effet ordinaire. On la trouva charmante pendant qu'elle effeuillait une marguerite en dan-

sant. Malheureusement, en exécutant le pas qui suivait, elle ressentit une telle douleur au talon, que force lui fut de se contenter de marcher au lieu de s'enlever en voltigeant, comme elle en avait l'habitude. Le public, malgré son excessive indulgence et le désir réel qu'il avait d'admirer la débutante, commença à se refroidir. Il y avait plus d'humanité que d'enthousiasme dans ses applaudissements. Gaskell, qui se tenait dans la coulisse à côté de Saint-Bertrand, pleurait de chagrin de voir sa sylphide, si légère autrefois, se traîner en boitant devant la rampe. Mais Saint-Bertrand ne pleurait pas, lui. Profitant de tous les instants où Barberine passait à portée de sa voix, il lui criait :

— Finiras-tu bientôt de t'écouter ?

Et encore :

— Allons, fais donc un effort ! Il faut que tu aies bien peu de cœur pour si peu danser !

Barberine entendait ces aménités, qui lui faisaient l'effet de coups d'éperon. Et alors, éperdue de honte et de douleur, elle supprimait son mal et parvenait, pour un moment, à s'enlever à demi. Mais elle s'essoufflait alors. De grandes taches rouges marbraient ses épaules, et, pendant qu'elle s'efforçait de sourire, les larmes coulaient de ses yeux.

Tant bien que mal, elle vint à bout de son rôle. Mais elle obtint à peine un succès d'estime, et il fallut l'emporter chez elle. Elle ne pouvait plus marcher.

Le lendemain, Saint-Bertrand promena le fer rouge tout autour du talon de sa femme. Grâce à cette torture, Barberine put à peu près danser deux fois encore. Mais le public de New-York, si débonnaire cependant pour les femmes,

ne pouvait se passionner pour une danseuse qui ne lui avait guère montré que de bonnes intentions. On l'applaudit pour l'encourager, mais on décida qu'elle était à peine un sujet de quatrième ordre, jolie du reste, et capable de se tirer des seconds rôles; et le directeur du théâtre lui proposa un engagement de six mois de durée, pour la somme une fois payée de quatre mille francs!

Quatre mille francs n'étaient pas suffisants pour vivre pendant six mois à New-York. Gaskell le comprit. Il s'engagea à contribuer aux dépenses du ménage dans la mesure de ses moyens. Chaque mois, l'excellent homme versa entre les mains de Saint-Bertrand la totalité de ses appointements. Saint-Bertrand ne l'en remercia pas une seule fois.

Cela lui semblait dû, à cet exécrable égoïste!

Eytmin voulut aussi aider sa maîtresse.

Il lui dit que, dorénavant, il ne lui demanderait plus de gages. De plus, il la supplia de vouloir bien accepter ses économies.

— Comment, vous avez fait des économies? s'écria Barberine.

— Oui, madame. J'ai si peu de besoins!

— Et à quelle somme s'élèvent-elles?

— A deux mille francs environ.

— Eh bien, conservez-les, répondit-elle. Peut-être, un jour qui n'est pas éloigné, serai-je plus malheureuse encore.

— Puissiez-vous vous tromper, madame! dit Eytmin; mais, si Dieu continue à vous éprouver, vous me promettez de me demander ma petite fortune, n'est-ce pas?

— Oui. Je vous le promets, mon brave garçon, répondit Barberine.

Il voulait lui baiser la main. Elle le laissa faire. Ils pleuraient tous les deux. Il y a quelque chose de providentiel et de fortifiant dans le malheur. Il fait seul apprécier la douceur des consolations.

Cependant Barberine s'affaiblissait de plus en plus. Elle était humiliée, attristée, languissante comme un oiseau dont on aurait coupé les ailes. La danse avait été son unique joie jusqu'alors; et voilà que, toute jeune encore, elle ne pouvait plus danser. Si le sentiment du devoir, si l'idée de Dieu surtout ne l'eût soutenue, elle se serait abandonnée, elle se serait tuée plutôt que de subir tant de tourments, de dégoûts; mais elle espérait toujours.

— Qui sait! se disait-elle. Mes forces reviendront peut-être.

Quand le terme assigné à son engagement fut arrivé, elle comprit que la place n'était plus tenable pour elle à New-York.

— Où aller? dit alors Saint-Bertrand d'un air découragé.

— Allons à la Nouvelle-Orléans, répondit Gaskell. J'abandonnerai tout pour vous suivre. D'ailleurs, la tragédie, grâce à Dieu, est enfin appréciée partout. Je donnerai là-bas des représentations. Les gens du Sud ne regardent point à l'argent; ils sont si riches! Ou je me trompe fort, ou je gagnerai avant peu des sommes folles.

Ils quittèrent New-York au mois de janvier 1849. Mais les prévisions de Gaskell ne se réalisèrent malheureusement pas. Le brave homme fut outrageusement sifflé à la Nouvelle-Orléans dès la première représentation de *Britanni-*

cus, et si bien sifflé, qu'il dut renoncer à s'exposer aux chances d'une seconde. On l'avait menacé de le lapider avec des noix de coco s'il se montrait une fois de plus sur les planches.

Barberine n'eut guère plus de chance que son vieil ami. On ne la siffla pas, parce qu'elle était jolie, et que les Américains professent un véritable culte pour les femmes; mais elle plut médiocrement, s'étant contentée d'esquisser les pas qu'elle dansait si bien autrefois et avec une aisance si naturelle.

Saint-Bertrand fut exaspéré. Et, pour se venger sur quelqu'un de ses infortunes, lui qui avait si bien toléré Gaskell tant que Gaskell subvenait aux dépenses du ménage, il voulut le congédier dès qu'il vit que le malheureux acteur allait devenir une charge pour lui.

Barberine s'opposa de toutes ses forces à cette mauvaise action. Et, afin que son mari cessât d'humilier celui qu'il avait si bien exploité, elle dit à Eytmin que maintenant elle était obligée d'accepter son offre.

Les deux mille francs du serviteur furent remis à Gaskell par Barberine comme un commencement de restitution.

— Que ne puis-je vous rendre en même temps, lui dit-elle, tout ce que vous a pris mon mari!

— Je ne l'accepterais que pour te le donner, répondit Gaskell.

— Je le sais bien, reprit Barberine. Vous êtes le meilleur des hommes! Mais qu'allons-nous devenir maintenant? Chaque fois que je danse ici, la salle est plus qu'à moitié vide.

— M'est avis, répondit Gaskell, que nous devrions aller à San-Francisco. Il y a, dit-on, là-bas, de l'or à remuer à la

pelle. On vient d'y construire un théâtre. Les émigrants y affluent de tous les pays du monde. Et puis, qui sait! ajouta-t-il d'un air mélancolique, on m'y fera peut-être un meilleur accueil que dans cette maudite ville. Qu'en penses-tu?

— Je ferai ce que vous voudrez, répondit Barberine.

Saint-Bertrand arriva sur ces entrefaites. Barberine lui fit part de l'idée de Gaskell. Mais elle le séduisit peu tout d'abord.

— San-Francisco! qu'est-ce que cela? s'écria-t-il. Il ne doit y avoir là que des sauvages. Nous y crèverons tous de faim!

— Alors, où voulez-vous aller? demanda Barberine.

— Est-ce que je le sais, moi! Au fait, allons à San-Francisco, reprit-il. — L'idée des mines d'or lui avait ébloui l'esprit. — Mais comment trouverons-nous de l'argent pour les frais de voyage?

— Il me reste quelques diamants..... répondit Barberine en baissant la tête.

Saint-Bertrand ne put s'empêcher de rougir.

Pour la vingtième fois peut-être, depuis dix ans qu'ils vivaient ensemble, Barberine l'avait vaincu.

Ils s'embarquèrent à la Nouvelle-Orléans au mois de juin pour se rendre au port de Chagrès. De là, ils devaient traverser l'isthme, partie en bateau, et partie à dos de mules, puis se réembarquer à Panama.

XXIX

CE QUI SE PASSA ENTRE LA NOUVELLE-ORLÉANS ET SAN-FRANCISCO

Le trajet de Chagrès à Panama, à travers l'isthme, ne s'exécutait pas autrefois sans fatigues et sans dangers. Nos voyageurs s'en aperçurent dès le moment de leur arrivée dans la rade de cette première ville. D'abord, il leur fallut descendre avec leurs bagages dans une étroite pirogue et se faire ballotter pendant une heure pour atteindre la côte. Puis ils furent obligés de se mettre en quête d'un gîte, et la chose n'était pas facile à trouver dans cette insalubre bourgade d'indigènes encombrée d'émigrants. Heureusement, Gaskell rencontra un de ses anciens camarades de théâtre qui avait déjà fait plusieurs fois le voyage de San-Francisco, et le brave homme, stimulé par le désir de rendre service à des compatriotes, leur offrit de partager avec eux son logement. Barberine, le soir de son arrivée, assise devant la fenêtre de sa chambre, et contemplant la côte verdoyante qui se développait sous ses yeux, ne pouvait croire qu'elle fût l'une des plus malsaines du globe.

— La fièvre règne ici toute l'année, ma chère enfant, lui dit le vieux comédien, et la moindre imprudence donne la fièvre. Si vous tenez à votre santé, tant que vous n'aurez pas quitté l'isthme, vous vous soumettrez au régime le plus sévère. Ne vous exposez jamais au soleil. Couvrez-vous de vêtements de laine. Ne buvez que du thé ou du café, et enfin,

hâtez-vous de gagner l'océan Pacifique ; car, malgré les précautions que je vous indique, je ne réponds pas de vous, si vous demeurez quelques jours ici.

Barberine comparait involontairement cette contrée, si charmante aux yeux et si malsaine, à certains hommes doués de toutes les qualités extérieures et dont l'âme est toute pleine de mauvais penchants. Mais Saint-Bertrand, qui n'avait pas les mêmes motifs de pénibles réflexions, ne vit dans les recommandations du vieux comédien qu'un prétexte de plus pour se hâter de gagner San-Francisco. Le soir même, il acheta des provisions et loua une barque pour remonter la rivière des Caïmans jusqu'au point où le trajet de l'isthme doit s'achever à dos de mules. Et, le lendemain matin, les quatre voyageurs, ayant pris congé de leur hôte, qui rentrait en France, quittèrent la bourgade empestée.

La barque que Saint-Bertrand avait louée était une pirogue indienne creusée dans un énorme tronc d'arbre. Deux de ces nègres vagabonds des Antilles, spécialement affectés au service des bateaux de l'isthme, la conduisaient à l'aide de larges pagaies. Ils étaient assis tous deux à l'avant de la pirogue. A l'arrière, Barberine était à demi couchée sous un léger *tendido* fabriqué par Eytmin à l'aide de quatre bâtons et d'une épaisse toile cirée ; Gaskell et Saint-Bertrand, assis face à face au fond de la barque, tenaient chacun au-dessus de leur tête un large parasol ; et Eytmin s'était placé un peu plus loin, de l'autre côté des bagages.

Le voyage entrepris par ces quatre personnes eût été une véritable partie de plaisir, si elles avaient eu l'esprit plus libre, si l'une d'elles surtout avait eu le cœur moins

blessé. La contrée que traverse la rivière des Caïmans est la plus belle de toute la terre. La nature y déploie avec profusion ses plus grandes magnificences ; ce ne sont partout que sujets d'éblouissement. Sur les deux bords de la rivière étroite et limpide, s'élèvent des arbres gigantesques dont les faîtes se rencontrent à vingt pieds en l'air, formant une longue galerie, ou plutôt une suite de dômes allongés d'où pendent, comme des lustres et des girandoles, des entrelacements de lianes chargées de fleurs. L'eau transparente, tachée de plaques de lumière, reflète ces coupoles de verdure. De gros poissons, des alligators se jouent dans ses profondeurs, et l'air, saturé d'essences odoriférantes, retentit constamment d'un bruissement musical qui se compose du susurrement des insectes et du chant de toute sorte d'oiseaux. A peine, de loin en loin, les rayons du soleil parviennent-ils à traverser l'épaisse toiture : alors apparaît un pan du ciel, et l'on découvre à l'horizon des cimes de montagnes bleuâtres avec des palmiers à leurs pieds, de larges pâturages où paissent des troupeaux de vaches ; puis la muraille de feuilles se resserre, et l'on recommence à glisser dans l'ombre. Tout à coup, dans la saison de l'hivernage surtout, les éclairs secouent leurs brandons de feu derrière les arbres ; l'obscurité se fait ; les oiseaux se taisent ; quelque chose d'ému s'élève dans l'air, et le tonnerre gronde. Les rideaux de feuilles se mettent alors à trembler comme si quelque main cachée les agitait. Et la pluie s'abat lourdement à travers les branches, avec un bruit monotone, incessant, crépitant sur les feuilles, rejaillissant sur l'eau, pendant que de rouges clartés s'étendent sur le ciel comme le reflet d'un incendie. L'orage passé, tout se

met à fumer sous le soleil : une épaisse buée s'exhale du sol et de la rivière, et l'on est alors assourdi par les cris perçants des oiseaux.

On ne peut se figurer ce que sont de telles averses. Il faut, coûte que coûte, les supporter, car il n'est pas de moyens de s'en garantir. La pluie tombe par grandes nappes. Et les nuages descendent si bas, qu'ils cachent la cime des arbres.

Gaskell, habitué à toutes les vicissitudes de la vie de voyage, s'était résigné à se laisser tremper jusqu'aux os. Accroupi sur une malle, les pieds dans l'eau qui séjournait au fond de la barque, il maintenait de son mieux son parasol au-dessus de sa tête; mais le parasol ne put résister longtemps au déluge ; il creva tout à coup sous le poids de la pluie ; alors l'impresario baissa la tête et reçut philosophiquement l'incommode baptême.

Eytmin ne se plaignait pas plus que Gaskell. Être mouillé, pour lui, n'avait rien d'extraordinaire. D'ailleurs, Eytmin ne se plaignait jamais.

Saint-Bertrand, seul, manifesta une certaine mauvaise humeur. Il avait essayé d'abord de se garantir de la pluie en s'enveloppant d'une couverture ; mais la couverture fut complétement imbibée en deux minutes. Alors il se blottit sous le tendido à côté de Barberine. Elle lui avait offert la moitié de sa place. Elle en fut mal récompensée.

Saint-Bertrand commença d'abord à maugréer contre la nécessité qui les avait amenés là, pour mourir, disait-il, d'une attaque de fièvre pernicieuse. A l'entendre, ils ne pourraient jamais parvenir à atteindre San-Francisco. Ce voyage était absurde. Ils auraient bien mieux fait de rentrer en

France. Il ne cessa de se plaindre que lorsque la pluie eut cessé de tomber.

Barberine écoutait les doléances de Saint-Bertrand sans y répondre. Elle aurait pu lui faire observer qu'elle était soumise comme lui aux intempéries de la saison. Mais elle aima mieux se taire. Il y avait déjà longtemps que, tout en continuant à l'entourer de prévenances déguisées, elle avait renoncé à discuter avec son mari.

Cependant, comme il semblait vouloir la rendre responsable de tout ce qui lui était arrivé de malheureux depuis leur mariage, elle ne put résister au désir de lui représenter son injustice. Se relevant donc sur le coude, elle le regarda avec tristesse et lui dit à demi-voix :

— Il faut que vous soyez bien ingrat pour parler ainsi. Avez-vous perdu la mémoire? Dites-moi si jamais femme s'est dévouée à un homme autant que je l'ai fait pour vous. Je ne vous rappellerai pas que vous avez été ma première, ma seule affection; que, depuis le jour où, pour la première fois, votre main a touché la mienne, je vous ai conservé cette affection tout entière; mais je vous demanderai si jamais je vous ai donné un motif de plaintes? En revanche, veuillez me dire ce que vous avez fait pour moi. Je crois vous avoir inspiré, autrefois, non une passion, mais un désir assez vif. Combien de temps ce désir a-t-il duré? A Bade, dès le début de notre liaison, je vous donnais déjà des preuves d'un désintéressement peu commun chez les femmes. Vous m'en avez récompensée par des infidélités sans nombre, en mettant tout en œuvre pour me quitter et vous marier. Même alors, en me séparant de vous, je vous ai rendu un dernier service. Vous étiez menacé de la prison.

Je me suis dépouillée pour vous en exempter. Ce que vous avez fait depuis je ne vous en demande nul compte. Mais rappelez-vous dans quelle situation vous étiez, le jour où, après une séparation d'une année, je vous rencontrai. Rappelez-vous votre humilité. Elle n'avait rien d'extraordinaire, car vous veniez de connaître enfin la misère. Eh bien, en vous voyant si malheureux, j'oubliai le passé. Je vous aimais toujours. Je n'avais que vos peines devant les yeux. Le même soir, je vous recueillais chez moi. Mais cela ne me suffit pas. Quinze jours plus tard, j'avais fait de vous mon mari.

Elle se tut pendant un moment. L'orage s'était envolé du ciel, les arbres s'égouttaient sur la rivière, et la barque, enlevée par les pagaies des deux nègres, glissait silencieusement sur l'onde bleue. Gaskell dormait, et ses vêtements mouillés fumaient au soleil. Quant à Eytmin, assis sur une caisse et la tête basse, il semblait méditer. Peut-être quelques lambeaux des phrases que prononçait Barberine arrivaient-ils jusqu'à son oreille. Saint-Bertrand, lui, comme s'il avait été troublé par ce qu'il entendait, ne disait rien, et son visage commençait à s'assombrir.

Barberine promena un long et triste regard autour d'elle; puis elle reprit :

— Il y a bien longtemps déjà que ce que je vous dis m'étouffe le cœur. J'ai beaucoup souffert sans me plaindre. J'avais l'âme pleine d'amour, mais j'étais retenue par ma fierté. Descendez maintenant dans votre conscience : dites-moi ce qu'a été ma vie depuis que nous sommes mariés. Au rebours de ce qui se voit communément, c'est moi qui ai supporté seule toutes les charges de notre ménage. Je

me suis tuée de travail pour vous faire vivre; et, quand vous m'avez vue enfin à bout de forces, loin de me plaindre, vous m'avez reproché ma paresse, vous m'avez dit que je n'avais pas de cœur, que je *m'écoutais*. Si aujourd'hui, après avoir dédaigné pour vous les brillants partis qui s'offraient à moi, à trente ans je me vois réduite à m'exiler, à traverser des déserts pestilentiels, n'est-ce point à vous que je le dois? Qu'avez-vous fait de ce que j'ai gagné? de la petite fortune de Gaskell? Et comment m'avez-vous traitée? Allez! je n'oublierai jamais que, non content d'avoir voulu me quitter en Russie, au mépris de votre devoir, de mon dévouement, de mon affection, par deux fois vous vous êtes permis de lever la main sur votre femme. Et maintenant que me reprochez-vous?

Elle se tut de nouveau. Et lui ne répondit rien encore. Ce qu'elle lui disait n'était que trop vrai. Quoiqu'il ne connût pas le remords, peut-être subissait-il l'effet d'énervement de la solitude; peut-être se trouvait-il dans une de ces heures d'affaissement où la conscience se réveille dans les âmes les plus perverties. Ses traits s'étaient détendus pendant que sa femme parlait, et même il ne craignit pas de lever les yeux sur elle. Il s'aperçut alors, pour la première fois depuis bien longtemps, qu'elle était encore belle, et un soupir s'exhala de sa poitrine.

Cependant Barberine, enflammée de douleur, releva la tête, et, sans rencontrer le regard qu'Eytmin arrêtait sur elle, elle dit :

— Vous avez dû trouver ma conduite inexplicable. En effet, elle était peu compréhensible. Je n'avais pas seulement une excuse, j'en avais mille pour vous quitter. Pas

une autre femme, à ma place, n'aurait consenti à vivre si longtemps de l'horrible existence que vous m'avez faite. Pas une autre n'eût résisté au désir de se venger, et vous savez que les femmes, surtout celles de ma condition, ont toujours des vengeances prêtes. Plus d'une fois, j'ai été tentée de céder à l'indignation, à m'enfuir loin de vous et à ne jamais vous revoir. Ce n'est pas mon affection qui m'a retenue. Dussiez-vous en sourire, apprenez-le : le devoir seul m'a dit de rester auprès de vous ; c'est pour obéir au devoir que j'ai tout enduré : les insultes, les mauvais traitements, et, pis que tout cela ! votre indifférence. Sans parler de vos infidélités, ni de l'infâme désir que j'ai surpris chez vous, un jour, de me voir infidèle, vous ne pouvez vous figurer à quel point vous êtes devenu brutal, grossier, et quels tristes changements se sont faits en vous depuis ce voyage de Russie, d'où datent mes plus grands maux. Autrefois, vous aviez un *je ne sais quoi* qui faisait excuser vos défauts, qui leur donnait une certaine grâce. Maintenant, vos dehors ne déguisent plus rien de votre âme, et qu'elle âme, depuis dix ans, me montrez-vous !

— Tu as raison, dit enfin Saint-Bertrand, dominé par l'ascendant de la vérité, surtout par l'étrange beauté qu'avaient pris les traits de sa femme. Tout ce que tu viens de dire est vrai. Tu ne m'en as pas dit assez encore. Je me regarde comme le plus méchant homme qui soit au monde. Cet aveu que, au prix de ma vie, je ne pourrais faire à nul autre, je te le fais, à toi, parce que je vois en toi la meilleure des femmes, je devrais dire la plus sainte, si j'osais prononcer un tel mot. Non-seulement je suis indigne de ton affection, de ta pitié même ; mais, si tu connaissais toute

ma vie, tu ne pourrais éprouver pour moi que de l'horreur. Je me fais horreur à moi-même. Et cependant j'étais né bon. C'est ma faiblesse, c'est mon orgueil, c'est le monde, avec ses convoitises, qui m'ont perdu. Je n'ai pu lutter contre mes passions. Je n'en ai même jamais eu l'idée, tant ma nature a été gâtée de bonne heure par les facilités que j'ai toujours eues de les satisfaire. Tous ceux qui m'ont aimé, je les ai trahis. Toi qui t'es conduite avec moi comme les mères ne se conduisent pas toujours avec leurs enfants, je t'ai trompée, sans savoir pourquoi, pour te tromper, par impossibilité de ne pas te tromper, et avec quelles femmes, bon Dieu! Depuis que nous sommes mariés, je n'ai vu en toi qu'une ressource. Et j'ai pris un lâche plaisir à te savoir malheureuse, à me dire que, à cause de moi, ta vie si belle était perdue, ta jeunesse flétrie. Voilà ce que je suis, Barberine. Abandonne-moi donc à mon ignominie.

— Non. Je ne t'abandonnerai pas, reprit-elle en levant la tête. Le remords n'est pas loin du cœur qui se confesse. T'accuser comme tu le fais, c'est presque une réparation.

Ce n'était pas la première fois que de telles discussions avaient lieu entre les époux. Depuis qu'ils avaient quitté la Russie, la danseuse avait souvent essayé de faire naître chez son mari un commencement de repentir. Jusqu'alors, elle avait toujours échoué; Saint-Bertrand l'écoutait à peine; il restait froid devant ses pleurs; il répondait par des sarcasmes à ses paroles les plus tendres, et la séparation qui s'était établie entre eux devenait plus rigoureuse à la suite de chacune de ces discussions. Mais, cette fois, soit que le regret d'avoir si longtemps méconnu le cœur de sa femme le prédisposât à la compassion, soit par toute autre cause

qui peut, à un moment donné, faire rentrer l'amour dans le cœur le plus rassasié, il se sentit ému de tant de grâce, de tendresse, et, lui tendant la main, il la pria de lui accorder son pardon.

Barberine eût payé de sa vie une telle prière.

Ils continuèrent à causer à voix basse. Saint-Bertrand s'était refait caressant comme aux premiers jours ; le visage de Barberine rayonnait sous les pleurs et les sourires. Jamais dans ses yeux bleus n'avaient brillé tant de joie et tant de bonté. Le soir venait. Le soleil commençait à descendre vers l'horizon, chargé de nuages couleur de pourpre. Les fleurs continuaient à se balancer au-dessus de la barque, les oiseaux de chanter; et, de partout, d'enivrants parfums montaient vers le ciel. Eytmin, s'il n'avait pas tout entendu, avait tout compris.

—Comment, mon Dieu ! peut-on aimer un pareil homme? se demandait-il.

Gaskell, se réveillant tout à coup, fut encore plus étonné que le domestique, en voyant sous le tendido Saint-Bertrand penché vers sa femme et serrant tendrement sa main ; il se crut le jouet d'un effet d'optique. Cependant le soleil avait disparu et les ombres commençaient à descendre sur la campagne. La barque s'arrêta. Les voyageurs mirent pied à terre et se disposèrent à passer la nuit dans une chétive cabane couverte de feuilles de palmier. Après le dîner, qui fut court, Saint-Bertrand s'étant pour un moment écarté de la hutte, Gaskell se pencha vers Barberine.

— Que s'est-il donc passé? lui demanda-t-il. On dirait, à vous voir, toi et ton mari, que vous n'avez jamais cessé de vous adorer.

— Vous allez me trouver bien lâche, répondit-elle. Eh bien, je vous l'avoue, malgré tout le mal qu'il m'a fait je ne peux m'empêcher de l'aimer encore, et ce jour où je suis rentrée dans son cœur, restera l'un des plus beaux de ma vie.

— Les femmes sont inconcevables! dit Gaskell. Mais sais-tu bien que, par ton indulgence ridicule, tu légitimes sa mauvaise conduite, et jusqu'aux indignes traitements qu'il t'a fait subir?

— Que voulez-vous! répondit-elle, je ne puis oublier qu'il est mon mari.

Saint-Bertrand rentra sur ces mots, et la nuit se passa sans incidents notables.

Le lendemain, ils remontèrent dans la barque; ils couchèrent, le soir, au bourg de Crucès, où devait s'achever le voyage par eau. Et ils firent le trajet de Crucès à Panama à dos de mules.

— Tu m'as rendu le plus heureux des hommes, dit le surlendemain Saint-Bertrand à Barberine en s'installant avec elle dans une étroite cabine du bateau à vapeur de Panama. Désormais, je ne te donnerai plus de sujet de plaintes, et ma vie se passera à te faire oublier mes fautes...

— Compte là-dessus, pauvre enfant! dit Gaskell, dont la cabine touchait à celle des deux époux, et qui avait tout entendu.

XXX

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Après une traversée de dix-huit jours, le vaisseau qui portait les quatre voyageurs laissa tomber l'ancre dans la baie de San Francisco. La ville leur était apparue, de loin sous un aspect merveilleux : encadrée d'un amphithéâtre de montagnes, avec des milliers de navires se balançant à ses pieds. Mais, lorsque, après avoir pris terre sur un quai grossier, ils commencèrent à s'éloigner du rivage, leur admiration se changea bientôt en un certain sentiment de déconvenue. La *cité de l'Or*, comme on l'appelait déjà dans toute l'Amérique, vue de près, n'était, en effet, rien moins qu'attrayante. Elle ressemblait moins à une ville qu'à un immense camp de pionniers.

Pendant que la charrette qui convoyait les bagages de nos émigrants s'enfonçait lentement dans une rue perpendiculaire à la mer, ils s'arrêtaient de temps à autre en cheminant sur ses traces, et chaque objet nouveau qui leur apparaissait devenait pour eux un nouveau motif de désappointement. Dans quelle colonie de barbares se trouvaient-ils, après avoir subi tant de fatigues pour y arriver! Tout autour d'eux s'élevaient de chétives maisons de bois et de terre sèche, les unes basses et comme enfouies dans le sable, les autres à quatre et cinq étages, perchées sur de périlleuses éminences, avec de profondes tranchées à leur pied. Aucune

rue n'était pavée. Quelques-unes étaient parquetées sur les bords, et des trottoirs en planches, dressés sur pilotis, les traversaient de distance en distance dans toute leur largeur. Une boue molle, noire et fétide fumait sous le soleil entre ces trottoirs primitifs, et d'innombrables files de charrettes, de scavaliers et des centaines de piétons se mouvaient lourdement et se débattaient dans cette boue. Il y avait un quartier très-vaste établi sous de grandes tentes, avec une église et deux auberges. A l'angle des carrefours bâillait l'orifice de larges citernes multipliées en prévision des incendies. Des échoppes de friperies, des boutiques d'objets comestibles, des amoncellements de ballots de marchandises, de tonneaux, de matériaux de construction, voilà ce que l'on rencontrait à chaque pas. Un vaisseau démâté, hissé sur une place, se tenait tant bien que mal en équilibre, sa coque s'appuyant sur des poutres entre-croisées. Ses ponts avaient disparu sous un toit de tuiles que soutenaient des murailles en planches. On avait pratiqué une porte au milieu de sa poupe, et des fenêtres sur chacun de ses flancs. Ce ponton était un café. Plus loin, une lourde bâtisse en charpente, surmontée du drapeau des États-Unis, occupait un espace immense, et, sur son fronton grec, en grandes lettres, on lisait ces deux mots : *Théâtre Adelphi.* Plus loin encore, des huttes étaient entassées et entourées d'une large clôture en fascines, et l'on voyait sur une éminence des chariots dételés et couverts de toiles qui servaient de maisons à des familles d'émigrants.

La foule qui peuplait cette ville extraordinaire se composait de gens nés dans tous les pays du monde : les Français, les Anglais, les Américains, coudoyaient dans les rues

les Chinois, les Espagnols et les Mexicains. Des nègres portaient des fardeaux; des Indiens à demi nus, le corps peint, assis à terre, regardaient les passants d'un air indolent; des matelots chantaient, attablés devant des tavernes; des mineurs chaussés de longues bottes, la barbe et les cheveux en désordre, discutaient avec passion, tout en marchant. Et parmi eux, des gentlemen correctement vêtus de noir, cravate blanche au cou, parapluie à la main, n'avaient pas l'air plus étonnés de se trouver là qu'ils ne l'eussent été, cheminant dans une rue de Londres ou de New-York. On rencontrait même, de loin en loin, quelques jeunes femmes habillées à la dernière mode des pays civilisés, les unes provoquantes et hardies, les autres parfaitement convenables. Presque tous les hommes portaient le revolver à la ceinture; des milliers de maçons improvisés s'agitaient en criant sur des échafaudages, et tous les idiomes possibles frappaient les oreilles dans cette très-prosaïque tour de Babel.

Saint-Bertrand, consterné de ce qu'il voyait, se demandait déjà s'il lui serait possible de trouver un logement convenable dans une telle ville; Barberine, désappointée, cheminait silencieusement derrière lui, et Gaskell, plus mortifié que les deux époux, disait à Eytmin qu'ils ne feraient peut-être pas mal de se réembarquer pour retourner en France, quand la charrette, étant arrivée devant une grande maison construite en briques crues, autour de laquelle allaient et venaient une foule de gens affairés, s'arrêta; et le charretier, un Français qui jadis *avait connu de meilleurs destins*, se tournant du côté de Saint-Bertrand, lui dit:

— Monsieur, voici le plus confortable hôtel de la ville.

Un homme sortait de l'hôtel pour saluer les voyageurs comme le charretier prononçait ces mots, et déjà cet homme bien mis ouvrait la bouche pour leur faire gracieusement ses offres de service, quand Saint-Bertrand, l'envisageant, poussa un cri de surprise. Il avait reconnu en lui Cerveiro.

L'usurier Cerveiro, condamné à Paris par coutumace, pour escroquerie, reconnaissant à son tour Saint-Bertrand, lui tendit bravement la main, comme on fait d'ordinaire en pays étranger, quand on retrouve *une vieille connaissance*. Oubliant que jadis il avait voulu faire coffrer le vicomte, il lui prodiguait les plus vives protestations d'amitié. Puis il lui fit traverser la grande salle du café de son établissement où sa femme trônait derrière un superbe comptoir ; et, quand il eut introduit ses hôtes dans un petit salon servant de bureau, il les fit asseoir, puis il dit qu'il avait été instruit par les journaux de la prochaine arrivée de la célèbre Barberine, et que chacun, à San Francisco, allait se *mettre en quatre* pour lui faire fête, tant on était impatient de l'admirer.

— Mais, monsieur Cerveiro, répondit Saint-Bertrand un peu surpris d'une faconde qu'il n'avait jamais remarquée chez l'ancien escompteur, cette ville ressemble bien peu à la description qu'on nous en avait faite. Ma femme, malgré son talent, n'y gagnera même pas de quoi vivre. Je crois que nous ferions aussi bien de la quitter.

— Allons donc ! répondit Cerveiro. Vous avez eu en venant ici une idée sublime. Il ne faut pas juger San Francisco sur les apparences. Cette ville n'existe que depuis hier, mais elle prend de l'extension chaque jour, et, dans

trois mois, vous ne la reconnaîtrez plus. Tout se paye ici des prix fous, car on manque de tout, sauf d'argent. L'argent, ou l'or, pour parler plus exactement, y abonde. Et si madame, ajouta-t-il en se tournant vers Barberine, a seulement encore, ce dont je ne doute pas, la moitié du talent qu'elle avait jadis, votre fortune sera bientôt faite; car nous autres Parisiens, surtout, nous sommes terriblement sevrés ici de plaisirs.

Saint-Bertrand regardait sa femme et Gaskell comme pour leur demander ce qu'ils pensaient de l'opinion de leur hôte. Mais Cerveiro ne lui laissa pas le temps de les questionner.

— Moi qui vous parle, reprit-il avec le ton nerveux des gens dont l'esprit est perpétuellement surexcité par la préoccupation des affaires; moi qui vous parle, quand, il y a un an, à la suite de cette malheureuse faillite dont vous avez entendu parler sans doute, je me décidai à venir à San Francisco pour tenter la fortune, je croyais, ainsi que vous, en arrivant, avoir fait, comme on dit, un pas de clerc; mais je découvris bientôt que j'avais simplement obéi à une inspiration de génie. J'employai une centaine de mille francs que j'avais emportés avec moi, et qui constituaient alors tout mon avoir, à acheter des terrains et à faire bâtir. Eh bien, mon cher monsieur le vicomte, aujourd'hui mes capitaux sont plus que triplés. Cet hôtel, le premier de la ville, m'appartient. J'ai, de plus, deux maisons d'habitation dans un quartier bien aéré. Enfin, je suis propriétaire, pour un dixième, de notre théâtre. C'est que je ne suis pas endormi, moi, et que j'ai su me multiplier, comme on dit, n'étant pas manchot. J'ai fait de tout, ici. Il n'est

pas une seule industrie que j'aie dédaignée. J'ai monté un café, j'ai fondé un office de décrotteur, j'ai commandité un apothicaire et deux blanchisseurs ; j'ai fait venir des Chinois, des voitures, des mules, des armes, du vin, des femmes de plusieurs pays d'outre-mer ; et mon épouse et mes cinq enfants m'ont aidé puissamment dans mes différents négoces, car le zèle et l'intelligence ne leur manquent pas.

— Je vous en fais mon compliment, répondit Saint-Bertrand ; mais, si nous nous décidons à rester ici, trouverons-nous à nous loger ?

— Sans doute, fit Cerveiro. Je vous ai dit tout à l'heure que je possédais deux maisons en ville. Je vous louerai la plus petite. Elle est très-décemment meublée et vous y serez fort à l'aise.

— Et quel sera le prix de la location ? demanda Barberine.

— Oh ! mon Dieu, presque rien, madame. Seulement quatre mille francs par mois.

Ce chiffre fit bondir sur leurs siéges les auditeurs de Cerveiro.

— Quatre mille francs ! s'écria Gaskell.

— Vous appelez cela presque rien ! dit Saint-Bertrand.

— Eh ! oui, fit Cerveiro, je vous ai déjà dit que tout se payait des prix fous à San Francisco. Mais qu'importe ! Votre femme peut gagner ici mille écus par soirée.

— Trois mille francs par soirée ! dit Saint-Bertrand.

— Je n'en rabats pas un centime, repartit Cerveiro ; mais c'est à condition qu'elle suivra mes conseils.

— Et quels sont vos conseils, monsieur ? demanda Barberine.

— Voici : d'abord, votre mari, madame, se fera votre impresario.

— C'est mon affaire, à moi, dit Gaskell.

Saint-Bertrand le regarda de travers.

— C'est-à-dire, reprit Cerveiro, qu'il donnera sur notre théâtre des représentations de ballets à ses risques et périls. Nous lui louerons notre salle tout éclairée avec les contrôleurs, machinistes, musiciens, comparses, moyennant six mille francs par représentation.

— Mais c'est un prix exorbitant! interrompit Saint-Bertrand.

— Non, monsieur le vicomte; car la recette s'élèvera certainement à près de dix mille francs chaque jour. Vous voyez qu'il vous restera un très-beau bénéfice.

— Et vous êtes sûr que la recette atteindra le chiffre de dix mille francs?

— Parfaitement sûr. On a si peu de distractions à San Francisco, que chacun voudra voir danser au moins vingt fois votre femme. En dansant seulement trois soirs par semaine, elle gagnera près de quarante mille francs chaque mois. Dans un an, vous pourrez donc retourner en France avec un demi-million dans la poche.

Barberine espérait pouvoir danser douze fois par mois pendant un an, car le repos prolongé du voyage lui avait rendu une partie de ses forces. Elle se sentait pleine de courage. L'idée qu'elle allait enrichir une fois de plus son mari l'exaltait. Quant à Saint-Bertrand, il éprouvait au moins autant de joie que de surprise.

Les deux contrats de location de la maison d'habitation et du théâtre ayant été signés séance tenante, les voyageurs

s'empressèrent d'aller s'installer dans leur nouvelle demeure, enchantés de la chance qu'ils avaient eue de rencontrer le sieur Cerveiro.

Les jours suivants furent employés par Barberine à s'exercer et à diriger les répétitions du ballet de *la Sylphide.* Gaskell et Saint-Bertrand l'aidèrent de leur mieux dans cette tâche. Le corps de ballet du théâtre de San Francisco était peu nombreux et composé de jeunes filles très-inexpérimentées. A peine fut-il possible d'en trouver plus de douze assez jeunes et assez jolies pour représenter convenablement les compagnes de la Sylphide. Quant au danseur qui devait se charger du rôle de James, il se montra si gauche aux répétitions, que Saint-Bertrand lui retira ce rôle pour le confier à une femme. Les décors du théâtre étaient suffisants, on ne s'en occupa donc pas; mais les musiciens donnèrent *du fil à retordre* à Gaskell. Ce qu'il lui fallut de patience pour parvenir à les faire jouer à peu près en mesure ne se peut dire. Pendant que Gaskell et les époux s'occupaient ainsi, d'énormes affiches promenées dans les carrefours de la ville annonçaient aux habitants qu'ils seraient prochainement admis au bonheur de contempler un premier sujet du grand Opéra de Paris. Saint-Bertrand eut alors une preuve concluante de la bonne foi de Cerveiro : le bureau de location, dès les premiers jours, fut littéralement assiégé par la foule, et, le soir où Barberine devait danser pour la première fois au théâtre Adelphi, la salle était louée à l'avance pour dix représentations. Gaskell, émerveillé de ce commencement de succès, se frottait les mains à s'en arracher l'épiderme, Saint-Bertrand était d'une douceur, d'une tendresse à rendre sa femme folle, et Barberine, en-

couragée par l'affection que lui témoignait son mari depuis un mois, se promettait de danser comme elle dansait dans ses plus beaux jours, dût-elle en mourir.

La veille de la représentation, elle sortit avec lui pour acheter quelques objets de toilette. Les couronnes de fleurs qu'elle avait apportées de la Nouvelle-Orléans s'étaient fanées dans sa malle; elle voulait en composer une à son goût, avec des fleurs artificielles; mais il y avait alors peu de marchandes de modes à San Francisco. Barberine, après avoir bouleversé leurs cartons, n'y trouvant rien de convenable, fut obligée de se contenter d'une guirlande de fleurs naturelles qu'un jardinier promit de lui livrer le lendemain soir. Elle s'était écartée de la ville avec son mari pour aller chez ce jardinier qui cultivait des légumes, des fleurs et des fruits aux environs du port. Comme ils marchaient le long de la côte pour rentrer chez eux, Saint-Bertrand se montrant plein d'attention pour sa femme, au point de s'exercer à marcher à petits pas, de la distraire avec toute sorte de propos spirituels, et de tenir son ombrelle ouverte au-dessus de sa tête, ils entendirent au loin sur la mer un coup de canon, et, dirigeant les yeux du côté d'où venait le bruit, ils aperçurent un petit brick, élégant de formes, qui stationnait en dehors de la passe de *Golden-Gate* en attendant un pilote.

Ils n'accordèrent qu'une légère attention à cet incident, ayant pour le moment des préoccupations personnelles en tête. Cependant, il devait exercer une certaine influence sur les événements du lendemain.

Le même soir, pendant qu'ils dînaient, Cerveiro leur annonça qu'un riche étranger arrivant de l'Inde sur son

yacht et retournant en Europe par le cap Horn, venait de débarquer à San Francisco. En apprenant que la célèbre Barberine se trouvait en ville et qu'elle devait danser au théâtre le lendemain, il avait aussitôt demandé à louer une loge. Mais il n'y avait plus de loge disponible depuis longtemps. L'étranger avait été obligé de se contenter de la stalle que Cerveiro se proposait d'occuper, et dont il lui avait cédé le coupon contre la somme exorbitante de deux cents francs.

La journée du lendemain fut employée par Barberine à se reposer. Elle sentait ses forces revenues; depuis longtemps, elle ne souffrait plus de son rhumatisme, et elle était admirablement disposée à danser. Saint-Bertrand ne la quitta pas. Il lui fit boire quelques verres de vin de Bordeaux et manger, à dîner, des côtelettes grillées dont il avait surveillé la cuisson lui-même, afin qu'elles fussent saisies par le feu et, partant, d'une digestion plus facile. Barberine était profondément touchée de ces attentions; elle en riait, elle en plaisantait; mais, vers le soir, elle devint tout à coup nerveuse. A mesure qu'approchait l'instant décisif, elle éprouvait une appréhensiou dont elle ne se rendait pas compte, l'appréhension du soldat qui, au moment de marcher au feu, pense pour la première fois à la mort, et se dit que, le lendemain, tout sera terminé pour lui.

— Cela ne signifie rien du tout, lui dit Saint-Bertrand. — Allons, courage! Encore une année de fatigue et nous serons riches.

— Ce n'est pas le courage qui me manque, répondit Barberine.

— Que te manque-t-il donc?

— Rien. Mais il y a dans l'air un je sais quoi qui m'attriste. Il me semble que nous allons être séparés. Tiens ! je suis folle, avec mes idées. Embrasse-moi et n'en parlons plus.

Cependant, le moment de partir pour le théâtre étant arrivé, Barberine se rendit dans sa loge, accompagnée de son mari. Elle se coiffa elle-même, et, grâce à la branche de fleurs naturelles que lui avait apportée le jardinier, elle sut donner un éclat des plus séduisants à ses yeux bleus et à son visage. Quand elle eut pour la dernière fois promené le peigne dans ses bandeaux de cheveux blonds, elle attacha, en soupirant, des boutons de faux diamants à ses oreilles, puis elle procéda à sa toilette avec cette attention et ces soins minutieux que les danseuses poussent plus loin que toutes les femmes. A défaut d'habilleuse, son mari l'aida à passer et à maintenir avec des épingles les différentes pièces de son costume. Il s'acquitta de cette tâche en homme entendu. Habiller une femme n'est jamais facile, mais habiller une danseuse est un travail qui exige des aptitudes toutes particulières. En effet, avant tout, la danseuse doit être parfaitement à l'aise dans ses vêtements; une agrafe qui la gênerait, un cordon trop serré suffirait pour paralyser ses mouvements ou les rendre gauches. Quand la toilette de Barberine fut terminée, qu'elle eut fait convenablement bouffer sa jupe de gaze, attaché ses ailes de plumes de paon à ses épaules et chaussé ses cothurnes de satin rose, Saint-Bertrand, se plaçant à distance pour juger l'ensemble de sa toilette, fut émerveillé de sa beauté. Jamais, depuis dix ans qu'il vivait avec elle, Barberine ne lui avait semblé si gracieuse et si avenante. Son pantalon de soie faiblement

teinte de carmin dessinait les contours harmonieux de ses jambes, dont un long exercice avait accentué les muscles. Ses pieds mignons, jadis si endoloris par la fatigue, avaient retrouvé leur souplesse. Son corsage était celui d'une vierge. Ses épaules, ses bras, ses mains, d'un grain velouté, avaient une fraîcheur, une jeunesse incomparables. Et sa tête, petite, mutine, admirablement plantée sur le cou, était pleine d'un charme exquis. Tout à coup, elle se mit à pirouetter sur le bout du pied en tendant les bras, sa jupe se déploya autour de sa ceinture comme un immense parasol, et, s'enlevant alors, par trois fois, elle retomba en souriant entre les bras de son mari.

— Ma parole d'honneur, c'est une véritable résurrection ! s'écria-t-il.

Gaskell entra dans la loge comme Saint-Bertrand prononçait ces mots. Il venait avertir Barberine qu'on l'attendait pour commencer le ballet et que le public donnait des signes d'impatience. Ils descendirent sur la scène tous ensemble, et, au moment où ils y arrivèrent, Cerveiro, qui remplissait l'office de régisseur, frappa les trois coups.

XXXI

LA DERNIÈRE REPRÉSENTATION

Lorsque le rideau se leva, Barberine, qui était en scène, levant les yeux, fut étonnée de l'aspect de la salle.

Elle lui parut assez vaste, mais un peu obscure. Le gaz n'ayant pas encore été importé à San Francisco, le lustre et la rampe étaient formés d'un certain nombre de lampes qui, projetant leur lumière sur une tenture sombre, ne répandaient dans l'espace qu'une clarté douteuse. Quelques-unes des lampes *filaient*, et une odeur d'huile échauffée affectait désagréablement les narines. Mais ce qu'il y avait de véritablement étrange dans ce théâtre assez primitif, c'était certainement le public. Il se composait de gens appartenant à toutes les nationalités de l'ancien et du nouveau monde, chacun portant un costume particulier. Les Anglais et les Américains les mieux posés de la ville, en habit noir, en cravate blanche, roides et sérieux, se prélassaient aux premières loges, en compagnie de leurs *moitiés*, couronnées de fleurs et décolletées. Les natifs de la Californie au type espagnol, sombres et graves, occupaient les secondes loges, et leurs femmes à peau jaune, aux traits sévères, étaient coiffées du peigne d'écaille monumental et de la mantille, avec une fleur de grenadier coquettement placée sur la tempe droite. Les métis aux cheveux longs, au teint hâlé, habillés de velours, de ceintures de soie, avec des boutons de métal sur toutes les coutures de leur costume, se tenaient aux stalles. Des grisettes de Paris, gaies, souriantes, bruyantes, le visage encadré de bonnets de tulle ou de petits chapeaux, étaient disséminées sur les banquettes du balcon. Des créoles habillés de toile blanche, des Chinois couverts de robes de soie brodées, une foule d'hommes des contrées du Nord, victimes politiques chassées de leur pays : Polonais, Hongrois, Prussiens, emplissaient le parterre, avec des matelots américains aux chemises de laine, des

nègres des Antilles, des Français, des Suisses, des Allemands. Il n'y avait pas une seule place inoccupée dans toute la salle; les têtes nues s'échafaudaient les unes derrière les autres; presque tous les hommes portaient le revolver ou la *navaja* à la ceinture, et un bourdonnement confus planait sur cette foule, dont les yeux reluisaient dans la demi-obscurité comme des pointes de diamant.

Barberine eut à peine le temps de saisir d'un coup d'œil cet ensemble assez grave et singulier. Elle éprouva une certaine contrariété de voir la salle si imparfaitemeut éclairée; cependant, comme les *portants* projetaient sur la scène une lumière suffisante, elle ne songea plus qu'à son rôle.

Par un de ces retours de force et de jeunesse qui se rencontrent parfois chez les artistes, elle dansa, ce soir-là, comme elle n'avait jamais dansé. Elle se sentait en beauté; sa mutinerie lui était revenue avec son élasticité et sa souplesse. On ne peut pas se contenter de dire qu'elle plut au public. Elle l'enthousiasma.

Il y avait cependant un homme dans la foule qui ne partageait point l'enthousiasme général: c'était le vicomte de Saint-Bertrand. Assis à l'orchestre des musiciens, il n'avait pas perdu le moindre détail du premier acte. De même que tous les assistants, il avait été frappé de la grâce et du merveilleux entrain de sa femme; mais, lui qui la connaissait et ne se laissait pas tromper par les apparences, il n'avait été dupe ni de sa gaieté, ni de son aisance d'emprunt. Il admirait le courage qui la soutenait, mais il sentait que toute sa force résidait dans son seul courage, et, la voyant se détourner fréquemment pour reprendre haleine, pendant que

rougissait sa poitrine, que tremblaient ses mains et ses pieds, il se disait avec désespoir que Barberine pourrait danser et bien danser trois ou quatre fois peut-être encore, puis qu'il lui arriverait certainement ce qui lui était arrivé déjà à New-York et à la Nouvelle-Orléans, c'est-à-dire qu'elle se fatiguerait, qu'elle serait obligée de se contenter de marcher, d'esquisser ses pas, et qu'il serait insensé de compter sur elle pour danser le premier rôle d'un ballet trois fois par semaine, non pas même pendant une année, mais seulement pendant un mois.

Il s'ensuivit que, au moment où le public, après deux rappels successifs, évacua la salle pour aller respirer l'air du dehors entre les deux actes, Saint-Bertrand quitta sa place et se dirigea vers les coulisses avec un air de consternation qu'il ne cherchait même pas à déguiser.

— Il nous faudra déguerpir d'ici avant un mois, se disait-il, et c'est à peine si nous aurons mis de côté de quoi payer le prix de notre passage en Europe. Et que deviendrons-nous en Europe? Une danseuse sans haleine et sans jarrets, cela n'a pas plus de valeur qu'un cheval poussif. Et moi qui l'écoutais! qui croyais, idiot que je suis! que les forces et les jambes lui étaient revenues! Comme si, à trente ans, une femme exténuée de fatigue pouvait retrouver les qualités de la jeunesse!

Cependant, tandis que le trop clairvoyant mari de la danseuse se parlait ainsi, des groupes stationnaient dans le couloir, exaltant aussi bien le talent que la beauté de Barberine. Saint-Bertrand fut reconnu comme il passait, et ce fut à qui, parmi la *fine fleur des pois* de San Francisco, lui adresserait les compliments les plus emphatiques. Il les re-

cevait en souriant pour cacher sa contrariété, distribuait des poignées de main et s'efforçait toujours de gagner la porte qui conduisait sur la scène, lorsqu'il sentit un bras se glisser sous le sien, et un homme dont il ne pouvait voir le visage, car le couloir était obscur, l'entraîna à quelques pas de là dans l'embrasure d'une fenêtre.

A sa grande surprise, Saint-Bertrand, regardant alors cet homme à la lueur de la lune, reconnut en lui son ancien ami Rogatchef.

Rogatchef était arrivé la veille à San Francisco. C'était lui qui, venant de l'Inde et faisant route vers l'Europe dans son yacht, en apprenant que Barberine se trouvait en ville et devait danser le lendemain au théâtre Adelphi, avait acheté la stalle de Cerveiro, car il éprouvait un étrange désir de revoir la charmante danseuse. Depuis si longtemps, déjà, qu'il avait quitté le monde civilisé, il avait été terriblement sevré de la vue des jolies femmes. Aussi la beauté de Barberine, non moins que son talent, avait-elle rallumé, plus ardente que jamais, son ancienne passion. Il était comme fou d'admiration. Il ne le dit pas à Saint-Bertrand, mais ce fait ressortait surabondamment du désordre de ses paroles.

Personne ne put jamais savoir exactement ce qui se dit, d'abord, dans l'embrasure de cette fenêtre, entre cet indigne mari dont les illusions venaient de recevoir une si rude atteinte, et ce millionnaire imbécile, exaspéré par huit ans de vaine convoitise et une longue abstinence à laquelle il n'était point habitué. Ils parlaient tous deux avec énergie, mais à voix basse. Rogatchef, connaissant maintenant si bien Saint-Bertrand, ne lui déguisait rien de sa pensée, et

l'autre, qui avait toute honte bue, le premier moment de surprise passé, l'écoutait sans rougir, mais en se défendant mollement, comme un homme qui ne s'attendait pas à ce qu'on lui demande. Quelques mots prononcés d'une voix un peu moins contenue nous indiqueront sur quel monstrueux sujet pouvait rouler leur discussion.

— Non, non. Elle ne voudrait jamais y consentir, disait Saint-Bertrand.

— Nous trouverons le moyen de l'y forcer, reprit Rogatchef.

— Comment?

— Je suis certain qu'elle ne m'a pas reconnu. Elle n'a même pas tourné les yeux du côté où j'étais assis. Ne dites donc pas que je suis ici. Ne prononcez pas mon nom. Elle se méfierait. Mais, demain, dans la matinée, proposez-lui de visiter le yacht, de faire une promenade en mer. Je ne me montrerai point d'abord. Quand nous aurons franchi la passe, vous rentrerez en ville, tout seul, dans le canot; alors je sortirai de la cabine. Et, pendant le trajet de San Francisco à Saint-Pétersbourg, c'est bien le diable si je ne trouve pas le moyen de l'humaniser.

— Cela pourrait se faire, balbutia Saint-Bertrand en pâlissant. Mais...

Ici, les voix baissèrent de ton. La discussion changea de sujet et devint plus vive.

— Ce sera ce que vous voudrez, disait Rogatchef.

— Cela n'est point assez précis, reprit le mari.

Rogatchef lui dit alors un chiffre à voix basse. Saint-Bertrand secoua la tête.

Rogatchef, haussant les épaules, articula un autre chiffre.

Alors le mari dit : « Oui. »

Puis il ajouta avec méfiance :

— Mais avez-vous donc emporté tant d'argent que cela?

Le mot *diamants* s'exhala des lèvres du prince.

Sur ce mot, ils se serrèrent la main, disant :

— A demain, à dix heures.

Puis ils se retirèrent, Saint-Bertrand reprenant sa place à l'orchestre des musiciens, et Rogatchef quittant le théâtre, où il pensait n'avoir plus que faire.

Cependant, au moment où l'horrible marché se discutait entre ces hommes infâmes, un autre homme qui passait dans le couloir, reconnaissant l'un d'entre eux sans doute et lui ayant entendu prononcer le nom de Barberine, fit un geste de surprise, puis se cacha dans l'ombre auprès d'eux. Cet homme était Gaskell, qui, ainsi qu'on le sait, n'avait pas été dupe du repentir de Saint-Bertrand. Il connaissait Rogatchef de vue. En le rencontrant inopinément à San Francisco, et le voyant discuter si chaudement avec le vicomte, un étrange soupçon traversa son esprit, et il résolut d'écouter ce qu'ils pouvaient avoir à se dire. Quoique Saint-Bertrand et Rogatchef s'entretinssent à demi-voix, Gaskell ne perdit pas un mot de leur discussion. Quand ils se furent éloignés, l'honnête impresario, ne pouvant en croire ses oreilles, demeura comme foudroyé à sa place. Il ne savait que faire pour empêcher ce rapt auquel le plus abject des époux n'avait point hésité à prêter les mains. Il voulait l'empêcher, cependant, au prix de sa vie.

Il était encore à la même place, occupé à rêver douloureusement, quand une salve d'applaudissements vint le rappeler à lui-même. Le second acte était commencé. Gas-

kell se dirigea machinalement vers les coulisses, se promettant d'avertir Barberine de ce qu'il avait découvert, dès que la représentation serait terminée.

Barberine dansa le second acte comme elle avait dansé le premier. La fatigue cependant la faisait haleter après chaque nouveau pas qu'elle exécutait. Cerveiro, de la coulisse où il s'était posté, et où Gaskell vint le rejoindre, constatait ce fait désolant avec inquiétude, et Saint-Bertrand, dont les yeux étaient mieux exercés que ceux de l'usurier, se demandait si sa femme aurait assez de force pour achever le ballet. Il voyait ses genoux trembler, ses lèvres palir, et de larges cercles s'arrondir autour de ses yeux, chaque fois que, se tenant en équilibre sur la pointe de l'orteil, elle tournait lentement au bord de la rampe, en le regardant fixement, comme pour lui dire :

— Tu vois! je fais tout ce que je peux!

La courageuse femme se soutenait par l'idée que son avenir dépendait de cette représentation. Coûte que coûte, elle voulait ne rien abandonner de son succès. Elle faisait donc sans cesse de nouveaux efforts pour ne pas faiblir; mais la sueur baignait ses membres, son cœur battait à se rompre, sa gorge se contractait douloureusement comme si elle eût été serrée par une main de fer, et, dansant maintenant plutôt par instinct que par suite des combinaisons de sa volonté, il y avait des moments où elle croyait planer dans l'air, car elle ne sentait plus son corps.

C'est ainsi qu'elle parvint à atteindre l'avant-dernière scène du ballet. Les spectateurs, enthousiasmés de sa grâce et de sa beauté, ne s'étaient même pas doutés de ses tortures. Ils étaient tous ébahis, les yeux fixes et la bouche ou-

verte, suivant mécaniquement chacun de ses gestes ; ils ne l'applaudissaient même plus, de peur de perdre quelque chose de l'illusion qui les enchantait.

L'avant-dernière scène de *la Sylphide*, comme on le sait, consiste en une discussion assez longue qui s'échange entre le fermier James et la sorcière. Pendant que la vieille Madge offrait à l'imprudent amoureux l'écharpe magique qui devait priver la fille de l'air de sa liberté, Barberine, marchant dans la coulisse pour se tenir en haleine, en attendant sa rentrée, se trouva tout à coup en face de Gaskell. Elle fut frappée de la consternation de son visage. Elle crut que quelque malheur lui était arrivé. Elle l'interrogea, le pressa, le harcela avec une impatience de femme. Gaskell, malheureusement, ne réfléchit pas que Barberine avait encore une scène à danser, la plus importante de l'acte, et que ce qu'il allait lui dire était capable de la priver de ses moyens. L'atroce confidence lui échappa. Barberine, en l'écoutant, se sentit frappée au cœur. Se voir ainsi vendue par celui à qui elle avait tout pardonné, et au moment où elle faisait tant d'efforts pour lui, c'était le comble !

Elle ne dit rien toutefois; mais deux grosses larmes coulèrent de ses yeux.

Cependant, il fallait que le ballet fût achevé. Le public n'avait pas à s'inquiéter des tortures de la danseuse. Elle demeurait là, abîmée de douleur et pleurant, quand Cerveiro, qui vit qu'elle allait manquer sa rentrée, la poussa par le bras ; alors, machinalement, quand elle se vit devant la foule, *elle fit son devoir*, elle dansa.

Le croira-t-on? Elle put bien danser. Il est vrai que la

dernière scène du ballet était *en situation* avec l'état de son âme. La Sylphide meurt dans cette scène, et elle meurt frappée par la main de celui qu'elle aime. Quand Barberine, ayant vainement cherché à rencontrer les regards de son mari — il n'osait plus la regarder déjà, le misérable! — se souleva dans un suprême effort d'amour et d'agonie, puis retomba tout de son long sur le parquet de la scène, un frisson d'épouvante courut dans la salle. La danseuse serait morte en réalité sous les yeux du public, qu'il n'aurait pas été plus ému.

Cependant, quand le rideau se fut lentement déroulé sur la dernière scène, une tempête de cris s'éleva. Le public avait retrouvé la possession de lui-même, et il manifestait bruyamment son admiration. Barberine, brisée de fatigue et de douleur, fut obligée de reparaître. La toile ayant été à demi relevée, elle s'avança au bord de la rampe, et exécuta une série de pirouettes coupée par de grandes révérences. Cette manière de saluer le public, habituelle aux danseuses, à Paris, passa à San Francisco pour une innovation, et elle eut naturellement un très-grand succès. Malheureusement, comme Barberine s'inclinait pour la cinquième fois peut-être, elle était alors arrivée en face de la place occupée par son mari; et se tournant vers lui, afin de rencontrer ses yeux pour la première fois depuis le commencement de l'acte, leurs regards se croisèrent. Alors, comme si la danseuse eût été clouée sur place; elle demeura là, pendant quelque temps, à le regarder sérieusement, le genou ployé, la jupe évasée, tout près de la rampe, dont les maudits quinquets n'avaient pas cessé de *filer* pendant toute la durée de la représentation.

Tout à coup, comme elle le regardait ainsi, avec une indignation dont lui seul pouvait comprendre la cause, elle sentit une chaleur sur elle, et, en même temps, un cri d'épouvante retentit dans toute la salle.

La jupe de la Sylphide était en feu !

Ce qui se passa en cet instant est indescriptible. La foule s'était levée d'un seul mouvement ; elle s'agitait, se poussait, hurlait, les uns essayant de gagner les portes, les autres faisant de vains efforts pour s'élancer sur la scène, très-exhaussée au-dessus des stalles. Barberine, hors d'elle-même, s'était relevée, elle aussi, et, comme une folle, elle courait sur le théâtre, tournant rapidement sur elle-même au milieu d'un cercle de flammes. La malheureuse femme criait. Le rideau était toujours suspendu à mi-hauteur. Et personne sur le théâtre n'allait à son secours ! Les coryphées, tremblantes, ne sachant par où s'échapper, craignant que le feu n'atteignît leurs jupes de gaze, s'étaient blotties contre la toile de fond. Les machinistes, terrifiés, regardaient. Saint-Bertrand seul et Gaskell faisaient des efforts inouïs pour atteindre cette haute colonne enflammée qui courait sur deux jambes nues avec une vitesse vertigineuse ; mais ils ne pouvaient la saisir. Gaskell, dès le début de l'accident, s'était jeté sur Barberine et lui avait lancé son manteau sur la tête pour préserver sa poitrine et son visage ; mais elle avait échappé au vieillard comme il essayait de la renverser pour étouffer le feu sous ses mains, et le pauvre homme n'était plus assez agile pour la suivre dans sa course. — Quant à Saint-Bertrand, après avoir fait des efforts prodigieux pour s'élever de l'orchestre jusqu'à la rampe et pour l'enjamber, il s'était également

mis à la poursuite de sa femme ; mais elle lui avait échappé, à lui aussi, et il avait beau lui crier de s'arrêter, elle ne l'écoutait pas, dévorée qu'elle était par la flamme, aveuglée par le manteau de Gaskell, et n'ayant plus conscience de ce qui se passait autour d'elle. Enfin, au bout d'une minute, comme ils étaient là, criant et courant tous les trois, devant ces quinze cents spectateurs pétrifiés par une anxiété terrible, un homme glissa sur la scène du haut des frises.

C'était Eytmin, qui, n'ayant pas trouvé de meilleure place pour assister à la représentation, s'était blotti là-haut, et, ne comprenant rien d'abord à cette longue flamme qu'il voyait courir, puis reconnaissant enfin sa maîtresse, s'était précipité le long d'un *portant*, au risque de se tuer, pour la secourir.

Il n'hésita pas un instant, lui. Se jetant sur Barberine, à corps perdu, il l'enlaça par la ceinture, la renversa, la maintint sur le dos, malgré ses cris, et parvint enfin à l'éteindre.

Tous les spectateurs regardaient. Ils ne criaient plus maintenant. Une angoisse inexprimable les étouffait.

Elle se traduisit par un murmure d'horreur quand Eytmin, se redressant enfin sur les deux genoux, souleva le manteau de Gaskell.

On vit alors apparaître le visage pâle de la danseuse.

Sa face avait été préservée, ainsi que ses épaules et sa poitrine. Mais elle avait le dos et le ventre brûlés, et si profondément brûlés, que le médecin du théâtre, qui était accouru aux cris, annonça en frémissant de pitié qu'elle allait mourir.

XXXII

GARÇON DE CAFÉ!

Une foule innombrable accompagna Barberine jusque chez elle. On l'avait enveloppée dans une couverture et couchée sur un brancard que portaient quelques-uns des spectateurs, se relayant de cent pas en cent pas. Des hommes armés de torches précédaient le triste cortége. À côté du brancard se tenaient Eytmin et Gaskell, et les coryphées du théâtre, ne se rappelant même pas qu'elles avaient conservé leur costume de ballet, les suivaient en sanglotant.

Des imprécations s'échappaient de cette foule qui venait d'assister à un si horrible spectacle. Quelques-uns censuraient énergiquement l'administration du théâtre, qui aurait dû, disaient-ils, recouvrir la rampe d'un grillage; d'autres accusaient de lâcheté les machinistes qui avaient regardé brûler la danseuse sans lui porter secours; et tous vantaient le courage d'Eytmin. On entendait, tout du long des rues assombries que suivait le cortége, des éclats de voix confuses, et les trottoirs en planches résonnaient sourdement sous le bruit des pas.

De temps à autre, des cris de douleur partaient du brancard sur lequel se tordait Barberine. Alors, le médecin qui marchait auprès d'elle lui adressait quelques paroles de consolation.

Qu'était devenu Saint-Bertrand? Il allait dans la foule,

machinalement, comme un homme qu'un événement terrible et inattendu a rendu stupide. Depuis le moment où il avait vu Barberine enveloppée d'un tourbillon de flammes, il ne se rappelait rien, sinon que, quelques instants auparavant, couronnant enfin dignement sa hideuse existence, il s'était décidé à vendre sa femme et que Dieu la lui avait alors arrachée, ne voulant pas que cette abominable action s'accomplît.

Les gens qui l'entouraient s'efforçaient de le consoler, mais il ne les écoutait pas ; il ne les entendait même pas ; et, comme s'il eût redouté de regarder l'objet informe qui se débattait sur le brancard, il se tenait à quelques pas en arrière et marchait la tête basse.

Quand la porte de la maison — cette maison d'où Barberine était sortie si pleine d'espérances quelques heures plus tôt — eut été refermée, le médecin s'empressa de déposer la danseuse sur son lit, et alors, écartant légèrement les débris de vêtements brûlés collés à son corps, il découvrit une horrible plaie qui l'entourait comme une ceinture sanglante. Par un hasard extraordinaire, le visage, le buste et les jambes avaient été préservés. Mais l'état de la malade n'en était pas moins désespéré.

Pâle, les yeux rentrés, les lèvres blanches, elle ne pouvait articuler une parole.

Ce qu'elle souffrait ne peut se dire : elle sentait les feux de l'enfer dans son cœur et sur tout son corps. Le médecin employa, pour la soulager, les deux seuls remèdes que lui conseillait la science : il couvrit ses plaies de coton, il lui fit boire une potion soporifique ; mais il n'avait aucun espoir, et ce fut avec un air consterné qu'il se retira, promet-

tant de revenir de bon matin, si toutefois on ne le faisait pas prévenir que ses soins étaient devenus inutiles.

Gaskell était resté auprès du lit. Depuis l'événement, le brave homme ne se sentait plus vivre. Avoir vu sa chère Barberine, la seule créature qui le rattachât encore à la vie, qu'il avait formée, dont il avait guidé les premiers pas, qui représentait à ses yeux le plus merveilleux assemblage des qualités du cœur et de toutes les beautés, l'avoir vue se débattre au milieu du feu sans pouvoir lui porter secours, c'était une de ces épreuves auxquelles les caractères les mieux trempés ne résistent pas, et le pauvre impresario n'avait jamais brillé par la force du caractère. Il avait oublié déjà l'horrible discussion qui précéda la catastrophe. Cette catastrophe avait été si imprévue, si soudaine, qu'elle avait tout effacé de son esprit.

Quant à Eytmin, il s'était retiré dans le salon, ne se croyant pas le droit de rester dans la chambre de sa maîtresse. Mais la porte qui reliait les deux pièces était demeurée ouverte, et Eytmin se trouvait à portée d'entendre tout ce qui se passait auprès du lit. Le dévoué serviteur n'était guère moins accablé que Gaskell. Depuis la mort de sa mère et la perte de sa fiancée, il avait reporté toute son affection sur Barberine. Elle s'était toujours montrée si bonne, si douce pour lui ! N'était-ce pas elle qui l'avait soigné à Moscou dans sa maladie? Et, depuis, que n'avait-elle pas fait pour le défendre contre son mari, pour lui rendre supportable les devoirs assujettissants de son état de domestique !

Saint-Bertrand s'était assis en face de Gaskell, à la tête du lit. Barberine ne pouvait l'apercevoir. A quoi songeait-il

maintenant? A rien. Il se trouvait exactement dans la même situation d'esprit où nous l'avons surpris deux fois déjà, devant le cadavre de Wanda et devant celui de la Mélédine. Cet homme si hardi et si agissant quand il avait une passion à satisfaire, devenait plus inerte et plus mou qu'une vieille femme dès qu'il se trouvait en face des victimes que cette passion avait faites. Sa conscience, alors, ne lui parlait pas, elle l'écrasait.

Cependant la malade se débattait toujours sur son lit. La potion que lui avait fait prendre le médecin, au lieu de la calmer, n'avait fait que surexciter ses nerfs. Après un court moment d'assoupissement, ne pouvant plus tenir en place, elle se retourna à demi sur ses oreillers, et alors, à la clarté de la lampe, elle aperçut Gaskell qui pleurait. La douleur de l'impresario la toucha jusqu'au fond de l'âme, et aussitôt, obéissant à ses habitudes d'impersonnalité, la pauvre femme se mit à le consoler.

— Ne pleurez pas, ne pleurez plus, mon bon ami, lui dit-elle. Je souffre horriblement, c'est vrai, mais je n'ai plus longtemps à souffrir. Après avoir mené une existence si misérable, je vais enfin connaître le repos. Je ne regrette rien de la vie, si ce n'est vous qui vous êtes toujours conduit avec moi comme un père. Mais nous serons bientôt réunis, peut-être. Je vous en prie, ne pleurez plus.

Gaskell continuait à sangloter, la face cachée dans ses mains, et Saint-Bertrand ne bougeait pas, craignant d'être aperçu. Il soupçonnait vaguement que sa femme avait été instruite de sa dernière trahison, et elle était si lâche, si dégradante, celle-là! qu'il ne savait comment s'en défendre.

Elle le vit tout à coup. Alors elle frémit et l'appela. Il lui fallut se lever et se tenir debout devant elle. Barberine était agitée par un mouvement intérieur d'une violence extraordinaire.

— Pourquoi as-tu fait cela? lui dit-elle. Pourquoi as-tu vendu ta femme? Que t'avais-je fait? Réponds. Je travaillais, j'avais retrouvé mes forces; que te manquait-il? Est-ce que je ne me suis pas toujours montrée bonne, soumise, fidèle, attachée à tous mes devoirs? est-ce que je ne t'avais pas pardonné? Je t'ai sacrifié ma vie, je me suis dévouée à toi comme une mère : j'étais heureuse de me priver de tout, de me tuer de fatigue pour te faire vivre. Eh bien, cela ne t'a pas touché, et tu m'as vendue! Encore, si tu avais fait cela il y a deux mois, quand il n'y avait plus d'argent à la maison, quand nous vivions séparés, c'eût été une chose infâme, mais tu aurais eu l'ombre d'une excuse. Mais tu me dis que tu te repens, tu m'entoures de soins, de caresses, comme aux premiers jours; moi, je n'ai pas de rancune, tu le sais; j'oublie le passé, je me livre à toi corps et âme, et, le soir même où je fais ce que je peux pour obtenir un succès qui doit t'enrichir, tu me vends! Voyons, ce n'est pas de la méchanceté, cela, c'est de la folie. Tu es donc fou? Qui t'a poussé à cela? Parle! parle donc! Tu ne m'as donc jamais aimée? C'est donc toujours ton intérêt qui t'a guidé? J'étais belle cependant, tu me le disais, et tu semblais heureux quand tu me serrais dans tes bras. Est-ce que les hommes, mon Dieu! ont le cœur autrement fait que les femmes?

Tout cela était prononcé d'un ton saccadé, vibrant, avec des intervalles remplis de cris de douleur, car la souffrance

de l'âme, si grande qu'elle fût, ne pouvait supprimer celle du corps chez la pauvre femme. La voix de Barberine était rauque, ses yeux étaient remplis d'une flamme sombre, et elle agitait les mains en parlant avec véhémence.

Il ne répondait rien. Alors, le regardant toujours :

— Tu crois que, si tu avais eu la lâcheté de m'abandonner, j'aurais cédé, comme cela? tu crois que je me serais livrée à ce Rogatchef? Eh bien, tu ne me connais pas; je me serais plutôt jetée à la mer.

Elle dit encore :

— Je me sentais si gaie! si *en train!* Le bonheur d'avoir cru retrouver ton affection m'avait rendu tant de courage!

Alors, elle se mit à pleurer, et tout à coup, terrassée par la douleur, qui se réveillait et se faisait de plus en plus vive, elle ne dit plus rien. Les souffrances qu'elle endurait étaient atroces. Cependant une pensée lui vint enfin, une singulière pensée qui, certainemeut, n'aurait pas, en un tel moment, traversé l'esprit de toute autre femme. Elle se souleva de nouveau, rouvrit les yeux et regarda son mari avec inquiétude.

— Que vas-tu devenir maintenant? s'écria-t-elle.

C'était trop. Elle s'oubliait encore pour penser à lui! Il tomba sur les deux genoux au pied du lit, pleurant :

— Ah! quel dévouement je vais perdre! bégaya-t-il.

Voyant alors qu'il semblait encore éprouver *quelque chose* pour elle, elle se sentit le cœur remué, et voilà que, lui aussi, elle essaya de le consoler.

— Allons! ne pleure pas, lui dit-elle. D'ailleurs, qui sait? je suis jeune; avec des soins, j'en reviendrai peut-être.

Mais comment ferons-nous pour vivre, si je ne peux plus danser?

Ce fut là sa dernière préoccupation. La douleur, qui s'était engourdie pendant un moment se ralluma soudain si aiguë, que Barberine en suffoquait. Gaskell, sanglotant, hors de lui, lui serrait machinalement les mains. Saint-Bertrand la regardait d'un air stupide. Eytmin, qui avait tout entendu, entrant enfin dans la chambre, attachait des regards de haine sur son maître et des regards désespérés sur sa maîtresse. Elle l'aperçut en se débattant, et elle lui fit un signe de tête pour lui montrer qu'elle le reconnaissait.

Enfin, la souffrance augmentant toujours, — la malheureuse avait le ventre brûlé jusqu'aux entrailles, — elle devint tout à coup d'une faiblesse extrême. Ses yeux, ses lèvres, ses mains, ses pieds tremblaient faiblement; des larmes coulaient sur ses joues, et elle ne respirait plus que par secousses.

Elle répétait constamment :

— Dieu! que je souffre!

Et encore :

— Mourir brûlée vive!

Et puis elle se remettait à trembler. Et, comme si elle eût essayé de prier, elle marmottait des paroles inintelligibles.

Cela dura pendant dix minutes, au bout desquelles, ne la voyant plus remuer, Saint-Bertrand se pencha vers elle.

Il lui trouva les yeux entr'ouverts, la bouche fermée, la face et tout le corps dans une immobilité formidable.

Alors le misérable se redressa avec un sanglot.

Barberine avait enfin cessé de souffrir.

Cependant le jour s'était levé, et la foule stationnait toujours devant la porte. Deux hommes venaient d'arriver; ils s'informaient de Barberine.

Le premier de ces hommes était Cerveiro. Quand il apprit qu'elle était morte, il fit une laide grimace, puis il entra dans la maison. Le second était Rogatchef. Il n'avait pu se décider à croire à la réalité de l'accident, et il était accouru pour savoir ce qu'il y avait de vrai dans cette effroyable nouvelle. Quand Eytmin, qu'il reconnut, la lui eut confirmée dans les moindres détails, le prince regagna son yacht en frémissant.

— Il paraît qu'il était écrit que je n'aurais jamais cette femme! se disait-il.

Le même jour, il quittait San Francisco sans revoir Saint-Bertrand. Et, quelques mois plus tard, il rentrait à Saint-Pétersbourg.

Cerveiro, cependant, trouva Saint-Bertrand dans un état de consternation facile à comprendre.

Il s'était retiré dans le petit salon situé auprès de la chambre à coucher où Gaskell veillait la morte. Il comprenait qu'il avait tout perdu en perdant Barberine, et le souvenir de l'horrible événement qui la lui avait enlevée ne contribuait pas peu à le stupéfier. Il avait constamment devant les yeux cette colonne de feu qui poussait des cris déchirants en courant sur deux jambes de femme.

— Eh bien, cher monsieur le vicomte, dit Cerveiro en s'asseyant auprès de lui, voilà un événement épouvantable et inattendu, je dois le dire.

Saint-Bertrand le regarda d'un air hébêté, puis il leva les mains au ciel.

— Et que comptez-vous faire maintenant? reprit Cerveiro.

—Que voulez-vous que je fasse? répondit Saint-Bertrand. Je compte profiter de la première occasion pour rentrer en France.

— Bien! mais... où en sont vos affaires? Avez-vous de l'argent comptant?

— Non. Je ne possède rien que le montant de la recette d'hier. Mais elle suffira pour payer mon passage à bord du paquebot, je suppose.

— Comment! la recette d'hier? s'écria Cerveiro. Mais elle ne vous appartient pas, cher monsieur.

Saint-Bertrand, à ces mots, passa la main sur son front, comme s'il eût voulu écarter de son esprit le souvenir de ses récentes émotions; puis il leva la tête et dit :

— A qui donc cette recette appartient-elle?

— Mais à vos créanciers, répondit Cerveiro.

Saint-Bertrand paraissait ne pas comprendre.

— Mes créanciers? balbutia-t-il.

— Sans doute. Vous savez bien que vous m'avez loué la maison que vous occupez sur le pied de quatre mille francs par mois, et le théâtre à raison de six mille francs par représentation. Comme il y a force majeure, je suis tout disposé à n'exiger de vous qu'un seul mois de loyer pour ma maison et un seul jour pour le théâtre. C'est donc dix mille francs que vous me devez. Or, la recette de cette représentation si funeste s'étant élevée à la somme de neuf mille huit cent quatre-vingt-seize francs, vous voyez que nous nous trouvons à peu près quittes.

— Mais, s'il en est ainsi, dit Saint-Bertrand en contractant les sourcils et se levant, il faut absolument que vous me prêtiez la somme nécessaire pour rentrer en France.

— Hein! quoi! que je vous prête...? répliqua Cerveiro. Vous oubliez, monsieur le vicomte, que nous sommes à San Francisco et non à Paris. Or, à San Francisco, les affaires ne se traitent pas aussi rondement que dans notre pays. Le crédit n'existe pas ici. Personne n'y prête que sur gage, sur nantissement, et au taux de dix et de douze pour cent par mois. Qu'est-ce que vous en dites?

— Je dis... C'est horriblement cher, fit Saint-Bertrand, mais j'en passerai par là, s'il le faut.

— Et quel gage me donnerez-vous?

— Je n'en ai point à vous offrir. Il faudra que vous vous contentiez de ma signature.

— Jamais! s'écria Cerveiro. Je ne peux pas rentrer en France, moi, pour courir après vous si vous ne payez pas; et, d'ailleurs, tous mes fonds sont placés pour le moment.

— Mais alors, reprit Saint-Bertrand en pâlissant, que voulez-vous que je devienne?

— C'est votre affaire, monsieur le vicomte. Cela vous regarde.

— Voyons, monsieur Cerveiro, dit Saint-Bertrand, je suis assez malheureux; ne m'aiderez-vous point à me tirer d'embarras?

— Je ne demanderais pas mieux, monsieur, répondit Cerveiro, et, s'il ne vous fallait qu'un emploi...

Mais, à ce mot d'*emploi*, Saint-Bertrand serra les poings. Cerveiro ne le remarqua même pas, et, continuant, sur un ton de familiarité:

— Ah! par exemple, monsieur le vicomte, si vous m'en croyez, il faudra mettre votre amour-propre de côté; car ici, voyez-vous, on ne rencontre pas, comme en Europe, de ces places où l'on n'a presque rien à faire et où l'on trouve des monceaux d'argent à glaner. Mais tout homme de résolution, de courage, et qui n'est pas fier, peut gagner très-facilement, en travaillant pendant une année, une somme suffisante pour vivre et payer son passage à bord d'un navire pour rentrer en France.

— De quel travail voulez-vous donc parler? demanda Saint-Bertrand.

— Oh! les occasions de travailler ne manquent pas à San Francisco, répondit Cerveiro. Toutes les professions y sont largement rémunérées, même celles qui, en Europe, ne rapportent qu'un mince salaire. Ainsi, pour vous citer quelques exemples, les maçons et les charpentiers gagnent de quarante à cinquante francs par jour; les domestiques, cinq cents francs par mois; les cuisiniers, mille francs; les blanchisseurs, quatre cents francs; les décrotteurs, environ trois cents, à raison de vingt-cinq sous par paire de chaussures. Quand aux laveurs de vaisselle, ils peuvent se faire, *bon an mal an*, de six à huit mille francs, mais c'est un état bien dur! et je ne vous conseillerais pas d'y penser.

— Comment! laveur de vaisselle? s'écria Saint-Bertrand à moitié fou de colère.

Le ton tranquille de Cerveiro l'exaspérait mille fois plus que son énumération.

— Vous voulez que je me fasse maçon! moi, ou décrotteur! Vous raillez-vous de moi, monsieur? Je ne vous le conseillerais pas!

— A Dieu ne plaise, monsieur le vicomte! reprit Cerveiro du même ton familier, j'ai trop de respect pour votre douleur. Mais les professions que je vous cite sont toutes exercées ici par les gens les plus comme il faut. C'est le besoin q les a poussés à San Francisco, et ils se soumettent avec résignation à ses exigences. Vous trouverez d'anciens notaires parmi les décrotteurs dont je vous parlais, d'honorables négociants qui se sont faits blanchisseurs, et des banquiers qui lavent philosophiquement la vaisselle; car, aux yeux des Américains, il n'est pas de professions déshonorantes. Cependant, je ne vous engage à prendre aucune de celles que je viens de vous indiquer. Elles ne sont pas faites pour vous, et puis toutes exigent un assez long apprentissage. Mais, si vous êtes raisonnable, je puis vous en proposer une facile à remplir, peu fatigante, d'ailleurs, et qui vous mettra prochainement à même de rentrer dans votre pays.

Saint-Bertrand respira.

— Laquelle donc? demanda-t-il.

— Vous n'allez pas vous récrier, au moins? dit Cerveiro.

— Non.

— Eh bien, la profession qui vous ira comme un gant ici, selon moi, est celle de garçon de café.

— Garçon de café! rugit Saint-Bertrand. Jamais! Pour qui me prenez-vous, monsieur, de me proposer un pareil état?

— Eh! mon Dieu, monsieur le vicomte, dit Cerveiro en le regardant d'un air chagriné, je vous prends pour un homme très-besoigneux, voilà tout! Et vous avez le plus grand tort de croire que la profession de garçon de café

soit avilissante. Mes cinq fils la remplissent dans mon établissement, et, moi-même, je ne dédaigne pas de servir une chope de bière ou une demi-tasse, à l'occasion, au premier venu de mes habitués, quand le temps presse et qu'il s'impatiente. Si vous voulez entrer dans ma maison, je ne serai pas votre *maître*, mais votre *pâtron*. Vous ne porterez pas le tablier, si cet objet vous répugne. Et même on ne vous appellera pas *garçon!* mais *monsieur l'employé!* Tout le monde est excessivement poli à San Francisco, et chacun s'y fait respecter, comme vous avez pu le voir.

Mais Saint-Bertrand ne se laissait pas éblouir par de telles paroles. Descendre au rang de garçon de café; lui, autrefois adoré des grandes dames !

Il aurait mieux aimé mourir.

—J'irai plutôt travailler aux mines, dit-il à Cerveiro en lui lançant un regard de mépris.

—Allons donc! cher monsieur le vicomte! reprit l'usurier. On voit bien que vous ne connaissez pas le travail des mines. Je ne vous donnerais pas trois jours pour revenir ici, la tête basse, si vous vous avisiez d'en tâter. Non, non. Croyez-le bien : vous n'avez pas d'autres ressources que d'entrer dans mon établissement. Vous y ferez très-bonne figure.

Ils étaient là à discuter, l'un furieux, l'autre conciliant; car Cerveiro ne manquait pas de vanité, et il se voyait déjà, devant la foule de ses habitués, appelant son nouveau serviteur : *monsieur le vicomte!* — Et quel effet alors sur des gens entichés de noblesse comme le sont les Américains! — lorsque la porte de la chambre s'entr'ouvrit, et Gaskell, pâle et brisé, apparut sur le seuil.

— Ne pourriez-vous, dit-il, discuter moins haut ou plus

loin? Il n'est pas convenable de faire autant de bruit près d'un mort.

Cerveiro s'excusa, disant qu'il ignorait que la défunte fût si près de lui. Et, profitant de l'occasion, il demanda la permission de voir *la pauvre femme* une fois encore.

Gaskell démasqua la porte, et Cerveiro entra dans la chambre.

Il regarda quelque temps le cadavre. Les traits de Barberine, n'étant plus contractés par la souffrance, s'étaient détendus. Elle avait l'air paisible d'un enfant, et sa beauté n'avait reçu aucune atteinte.

Ce fait surprit Cerveiro. Il n'avait jamais vu de cadavre, et il ignorait que sur quelques-uns, la mort imprime une sorte de majesté douce et toute pleine d'un charme auguste.

Tout à coup, comme il était là, anxieux, à regarder cette chose émouvante, l'usurier se frappa le front, et, se précipitant dans le salon, il étreignit énergiquement le bras de Saint-Bertrand.

— Ah! monsieur le vicomte! il vient de me venir une fameuse idée pour vous tirer d'embarras! s'écria-t-il.

XXXIII

L'IDÉE DE CERVEIRO

— Qu'est-ce que votre idée? demanda Saint-Bertrand.

Cerveiro, avant de répondre, alla fermer la porte; puis,

approchant sa bouche de l'oreille du vicomte, et s'exprimant avec énergie :

— Écoutez, lui dit-il, vous reconnaissez que votre situation, ici, est désespérée, n'est-ce pas ?

— Eh bien ?... demanda Saint-Bertrand.

Cerveiro l'entraîna vers la fenêtre, et, soulevant du doigt le rideau du vitrage, il lui montra la foule qui stationnait devant la maison.

— Regardez ces Américains, reprit-il. Ce sont là, bien certainement, *les meilleures pâtes d'hommes* qui soient au monde. Ils passent pour grossiers à nos yeux, et leurs manières, en effet, n'ont rien d'aimable ni de galant ; mais ils possèdent une qualité extraordinaire dans le siècle où nous vivons : après Dieu, la femme est pour eux l'objet d'un culte.

— Où voulez-vous donc en venir ? interrompit Saint-Bertrand.

— A ceci, reprit Cerveiro. Si cette foule stationne devant votre maison, ce n'est pas parce qu'elle renferme une personne qui a perdu la vie par le plus triste des accidents. C'est parce que cette personne réunit la quadruple qualité de femme, de blanche, de Française et de danseuse. La danseuse est la personnification de l'idéal pour les Américains. Cette foule déplore en même temps le plaisir qu'elle se promettait de goûter et dont la fatalité l'a privée, et le triste sort d'une créature charmante qui faisait autant d'honneur à l'art qu'à son sexe.

— Mais enfin, où voulez-vous en venir ? interrompit encore Saint-Bertrand.

— J'en veux venir dit Cerveiro, à me servir du *faible* de ces bonnes gens pour vous tirer d'affaire.

— Et comment?

— Quelle somme vous faudrait-il pour retourner en France, demanda l'usurier, et pour vous mettre à même de tenter la fortune?

— Mais... une dizaine de mille francs, dit Saint-Bertrand.

— Eh bien, monsieur le vicomte, ajouta Cerveiro en pâlissant de crainte et d'espoir, ces dix mille francs, si vous voulez..., je vous les donne contre le corps de votre femme.

Saint-Bertrand, à ces mots, fit un pas en arrière.

— Comment! le corps de ma femme? s'écria-t-il. Et qu'en voulez-vous faire?

— Écoutez, reprit Cerveiro. Il y a trois mois, dans un café d'ici, dont le maître me fait la concurrence la plus déloyale, un étranger fut tué de cinq coups de revolver en pleine poitrine. Le maître du café eut l'idée d'acheter le corps de cet homme. Sa famille n'était point heureuse. Elle le lui vendit. Il l'exposa publiquement pendant deux jours dans la grande salle de son établissement, et il gagna à cette exhibition une jolie somme.

Saint-Bertrand était devenu plus pâle que Cerveiro.

— Et... vous voulez?... balbutia-t-il.

—Sans doute, dit l'usurier. Tous les gens qui se promettaient de voir danser votre femme, et que sa mort si malheureuse a privés de ce plaisir, voudront se dédommager en contemplant ses traits. Je pourrais même l'exposer dans son costume de sylphide, ajouta-t-il. Cela stimulerait énormément la curiosité.

Saint-Bertrand ne se dit pas que celui qui avait vendu sa

femme vivante pouvait, à plus forte raison, la vendre morte. L'idée de cette exhibition le révolta. Jusqu'ici, conseillé par son orgueil, il avait toujours caché ses méfaits. Mais, cette fois, le monde entier apprendrait par les journaux celui qu'il aurait commis à San Francisco. Et QUE PENSERAIT-ON DE LUI, alors, à Paris?

Il dit : « Non ! » sèchement, et se mit à marcher par la chambre.

— S'il en est ainsi, monsieur le vicomte, reprit Cerveiro, faites-vous, comme je vous l'ai dit, garçon de café. Je ne vois pas pour vous d'autre ressource.

Il s'en allait. Et Saint-Bertrand, le regardant avec colère, se tordait les mains. Quand Cerveiro fut sur l'escalier, Saint-Bertrand, exaspéré, leva les épaules; puis il ouvrit la porte et rappela l'usurier.

Le marché fut conclu séance tenante.

Un quart d'heure plus tard, Gaskell sortit de la chambre pour faire place à deux femmes qui venaient pratiquer sur le cadavre un embaumement tel quel. L'impresario pensait qu'elles voulaient simplement l'ensevelir. Il baisa, pour la dernière fois, Barberine au front; puis il coupa une mèche de ses cheveux blonds, la regarda encore en pleurant, et enfin, comme s'il eût laissé le dernier espoir de sa vie dans cette chambre, il sortit en chancelant de la maison.

A la porte, sur un banc, se tenait Eytmin. Eytmin avait l'air grave et recueilli de l'homme qui a un grand devoir à accomplir, et qui attend le moment propice. Il fit place à Gaskell, lui serra la main sans rien dire, et tous les deux restèrent là, assis à l'ombre, à regarder la mer, qui s'étendait au loin par-dessus les têtes de la foule.

L'arrivée de Gaskell fournit un nouvel aliment à la curiosité générale. Ses cheveux blancs, la profonde douleur empreinte sur ses traits, sa contenance désolée faisaient naître la pitié dans tous les cœurs. Chacun le désignait de la main ; les femmes, les enfants s'approchaient de lui. Il se trouva bientôt au centre d'un groupe dont tous les yeux le regardaient avec tristesse. Nul dans ce groupe ne savait qui il était, et nul n'osait le lui demander. Un enfant, enfin, plus hardi que les autres, s'approcha de lui gentiment ; se plaçant entre ses genoux, avec une voix câline, il lui dit :

— N'est-ce pas, monsieur, que vous êtes son père, à la danseuse ?

— Oui, mon enfant, *j'étais* son père, répondit Gaskell.

Et les larmes coulèrent de ses yeux.

Cependant, à l'extrémité de la rue, apparurent des hommes qui portaient des affiches collées sur de larges planches fixées à l'extrémité de longues perches. De temps à autre, ils s'arrêtaient, puis ils se remettaient à marcher, et les passants se pressaient autour d'eux pour lire leurs affiches. Ils ne passèrent pas devant la maison de Barberine ; mais la foule qui stationnait aux environs les avait aperçus. Elle se retira peu à peu pour les suivre. Bientôt Eytmin et Gaskell demeurèrent seuls.

Ils échangèrent alors quelques mots, et la journée s'écoula pour eux sans qu'ils y songeassent. L'un était tout entier à certaine idée fixe qui le tenait depuis la mort de Barberine. L'autre, Gaskell, ne songeait à rien, et, brisé de douleur autant que de fatigue, le vieillard appuyait sa tête sur l'épaule du domestique.

Le domestique pensait qu'il dormait.

Vers le soir, quelques brocanteurs envoyés par Cerveiro, qui songeait à tout, vinrent trouver Saint-Bertrand et lui demander s'il voulait se défaire des vêtements de sa femme. Ils sortirent de la maison, au bout d'une heure, emportant avec eux de grandes malles. Eytmin regarda ces malles. Celles de son maître ne se trouvaient pas dans le nombre.

Quand le soir fut venu, quatre hommes entrèrent dans la maison. Ceux-là portaient entre leurs bras un coffre très-allongé, enveloppé d'un drap. Eytmin les introduisit sans rien dire, pensant qu'ils venaient mettre le corps dans le cercueil. Ils ne tardèrent point à ressortir. Le coffre semblait alors plus pesant; ils le portaient avec des précautions infinies, comme s'ils eussent craint de le briser. Eytmin fut très-surpris de voir que Saint-Bertrand n'accompagnait pas le corps de sa femme, et aussi de ce fait que le cercueil était simplement couvert d'un drap blanc; son étonnement redoubla quand il vit que ni prêtre ni personne parmi les habitants de la ville n'avait été convié à suivre l'enterrement.

Cependant, comme il n'était jamais prodigue de paroles, il ne fit aucune observation, et, se levant de son banc, il passa le bras de Gaskell sous le sien, et tous les deux, la tête nue, suivirent les porteurs. Ces porteurs étaient de simples matelots américains aux chemises de laine rouge. Ce fait augmenta la surprise d'Eytmin; mais il se dit que chaque pays avait ses usages, et que ceux de San Francisco étaient peut-être de n'entourer d'aucun appareil la dépouille des morts. Le chemin que suivaient les matelots le surprit également. Au lieu de se diriger vers la colline au

pied de laquelle étaient situés l'église catholique et le cimetière, ils descendaient du côté du port, et, à mesure qu'ils s'en rapprochaient, la foule, sur leur passage, se faisait de plus en plus épaisse.

Bientôt il leur devint très-difficile de cheminer sur le trottoir planchéié, entre les files de curieux qui s'y entassaient. La nuit, qui était très-obscure, augmentait encore les difficultés de leur marche. Il n'y avait alors que des réverbères à l'huile, à San Francisco, et presque toutes les boutiques étant fermées au coucher du soleil, on y voyait tout juste à peine pour se conduire.

Cependant, à l'extrémité de la rue que le convoi suivait maintenant, une énorme maison s'élevait, pavoisée de drapeaux et illuminée du haut en bas avec des verres de couleur. On eût dit qu'une fête se donnait là, et une foule qui se composait de la majeure partie des habitants de la ville stationnait aux alentours.

Cette foule remuait, oscillait perpétuellement sous la pression du flot des nouveaux arrivants, et des cris, des jurons, des exclamations, des applaudissements s'en échappaient de temps à autre. Eytmin, en approchant, reconnut dans cette maison illuminée et pavoisée l'établissement du sieur Cerveiro. Mais il se creusait vainement l'esprit pour chercher à savoir à quelle occasion le maître du café donnait une fête.

— Qu'est-ce que tout cela signifie? demandait Gaskell.

— Je n'en sais rien, répondit Eytmin; mais ne me lâchez pas le bras, ou nous ne pourrons plus nous retrouver.

Comme il disait ces mots, un flot de peuple se rua sur eux, les entoura, les emporta dans son tourbillon, et, malgré

leurs efforts et leurs protestations, ils furent séparés des porteurs. Le cercueil, soulevé par cinquante bras vigoureux, apparut alors, oscillant au-dessus des têtes, et, en quelques secondes, aux applaudissements de la foule, il disparut sous la porte du café de Cerveiro.

Eytmin se demandait avec stupeur ce que signifiait cette scène scandaleuse, quand il vit la foule se masser sur la place et s'aligner sur quatre personnes de front, comme à la porte d'un théâtre, un soir de représentation extraordinaire, et bientôt la tête de colonne pénétra dans le café, poussée par une multitude qui continuait à vociférer. Un homme, debout sur une borne, auprès de la porte, criant de toute la force de ses poumons, invitait le peuple à la patience.

— Chacun entrera à son tour, disait-il ; tous ceux qui payeront, du moins. Ne vous impatientez donc pas, et ne poussez pas.

— Hourra ! *Barberine forever !* hurlait la foule.

Eytmin reconnut en cet homme un des employés de Cerveiro, et alors, stimulé par le désir d'apprendre ce qu'on avait fait de la dépouille de sa maîtresse, il reprit le bras de Gaskell et se mit à la suite de ceux qui stationnaient sur la place.

Ils se trouvèrent bientôt tout près du café, dont la façade flamboyait, étalant une grande clarté sur les milliers de têtes qui se pressaient devant la porte. Cette porte était ouverte à deux battants. De chaque côté se tenait debout un des employés du théâtre faisant la recette.

— Quatre schellings, messieurs ! disaient-ils, quatre schellings par tête ! Veuillez tenir votre argent à la main.

— Hourra ! dépêchez-vous de nous faire entrer ! criait-on sur la place.

Eytmin, voyant qu'on ne pouvait pénétrer dans le café sans payer, mit la main à sa poche, en tira huit schellings, et, traînant toujours après lui Gaskell, qui ne cessait de demander où on le menait, il mit enfin le pied sur le seuil

Mais, là, les employés de Cerveiro, les reconnaissant tous deux, refusèrent de prendre l'argent qu'Eytmin leur offrait.

— Passez, passez, messieurs ! s'écrièrent-ils. Il n'y a rien à payer pour vous.

Les deux hommes se trouvèrent alors dans une salle immense. On avait enlevé les tables du café ; tous les lustres étaient allumés, et une aveuglante clarté se reflétait dans les hautes glaces. Tout au fond de la salle, à la place que le comptoir occupait jadis, s'élevait une estrade en velours rouge surmontée d'un grand baldaquin tendu de satin cramoisi. Des lampadaires se dressaient de chaque côté, avec de verts arbustes en fleurs placés dans de larges caisses de bois peint. De loin, on eût cru voir un de ces splendides *reposoirs* qu'on élève dans les pays catholiques sur le passage des processions de la Fête-Dieu. Mais, sous le dais, à la place des vases sacrés, il y avait un objet qu'Eytmin distinguait mal, et dont la vue arrachait à la foule des assistants de longs murmures d'étonnement et des exclamations de plaisir.

La foule défilait lentement devant cet objet, on la laissait stationner auprès de lui pendant une minute, puis elle s'écoulait par une porte latérale, et les nouveaux venus qui entraient par la grande porte remplaçaient immédiatement les curieux qui s'en allaient.

Quand Eytmin et Gaskell, après des efforts inouïs, parvinrent enfin à se rapprocher de l'estrade, un émouvant spectacle leur apparut, et ils poussèrent un cri de douleur.

Là aussi, on les avait reconnus. Cerveiro, qui se tenait debout, en habit noir, au pied de l'estrade, leur fit signe d'avancer ; chacun s'écarta autour d'eux, et ils se trouvèrent enfin, tous les deux émus et tremblants, au premier rang des spectateurs.

Sous le dais s'élevait une sorte de lit de repos couvert de soie rouge. Ce lit était très-incliné d'arrière en avant, tellement incliné, que, de loin, il semblait presque vertical. Étendue sur ce lit, et la tête appuyée sur un coussin, Barberine, en costume de sylphide, les jambes découvertes, les pieds chaussés de satin, posant ses deux petites mains à demi fermées sur sa jupe de gaze, paraissait dormir. Ses deux ailes de plumes de paon, repliées, passaient de chaque côté de ses épaules ; ses cheveux blonds étaient relevés sur le sommet de sa tête, comme elle avait l'habitude de le faire afin de mieux dégager son cou ; ses belles lèvres étaient fermées, comme ses yeux. Néanmoins, de tout près, entre les deux rangées de cils blonds, on entrevoyait une ligne brillante, et, sur son front petit et bien modelé, on avait posé la couronne de fleurs qu'elle portait le soir de sa mort. Cette couronne, fanée maintenant, donnait à son paisible visage quelque chose de triste.

Aucune trace des brûlures qui l'avaient tuée ne se voyait. On avait soigneusement caché celles des bras sous des voiles de crêpe. Elle était tout entourée d'un crêpe blanc, si léger, qu'il semblait un nuage, et d'énormes bouquets de roses jonchaient ce crêpe, refluant jusque sur

les degrés de l'estrade. Sa pose était harmonieuse, touchante, modeste. Sa tête, placée un peu de côté, découvrait une de ses oreilles, et cette oreille était mignonne et délicatement roulée sur les bords, comme une coquille de nacre.

Mais son corsage, si élégant, si fin, ne se soulevait plus, comme autrefois, sous la pression de son haleine; et ses joues, en dépit du fard dont on les avait couvertes, commençaient à se teindre des violettes de la mort.

Tout autour de l'estrade, la foule bourdonnante tendait avidement le cou et ouvrait les yeux.

— Comme elle est belle! disaient les uns.

— Quelle grâce! murmuraient les autres.

— Si jeune encore! Quelle pitié!

— Ne dirait-on pas qu'elle dort!

Quelques-uns des plus riches parmi les spectateurs payaient une livre pour avoir le droit de s'asseoir à côté de l'estrade et demeurer là jusqu'à minuit. Des femmes se trouvaient parmi eux. Quelques-unes ne pouvaient s'empêcher de pleurer. D'autres marmottaient des prières. Et toutes se communiquaient leurs observations, passant cet adorable cadavre en revue, des pieds à la tête, et n'y trouvant que grâce infinie, charme, beauté; car, au moment de pulvériser à jamais un de ses plus radieux chefs-d'œuvre, la nature avait pris plaisir à lui donner je ne sais quelle splendeur auguste, pleine d'une exquise douceur.

Assis à terre autour de l'estrade, des matelots, des nègres, des mineurs, des Indiens, des Caraïbes échappés des Antilles, le corps peint, portant au nez et aux oreilles de longues coquilles, regardaient la suave créature, la bouche

toute grande ouverte et les yeux fixes. Ils s'étaient ruinés presque tous, ceux-là, pour se donner un si doux spectacle. Les dollars des Américains, les douros de l'Espagne, les beaux louis de France qu'ils avaient jetés au pied de l'estrade, après avoir été soigneusement ramassés par les enfants de Cerveiro, étaient allés s'enfouir dans les poches immenses de leur mère.

Les Indiens, eux, avaient payé l'usurier en pépites d'or. Cette morte, si blanche et si belle, les ravissait tellement avec ses ailes et son costume de fée, qu'ils auraient acquis de leur sang le droit de la regarder indéfiniment. Quelques-uns fumaient en la regardant ; d'autres mâchaient leur tabac, afin de savourer en même temps deux plaisirs.

Eytmin et Gaskell avaient d'abord éprouvé autant de douleur que de stupéfaction en reconnaissant Barberine. Cependant le charme les prit, eux aussi, et ils restèrent à l'admirer, car ils ne l'avaient jamais vue si séduisante. Gaskell joignait les mains comme pour prier. Mais Eytmin, le premier moment de stupeur passé, fut indigné de cette sacrilége exhibition, et, ne sachant jusqu'à quel point Saint-Bertrand en tirait profit, bien sûr qu'il en tirait profit cependant ! car on n'eût pu se la permettre sans sa volonté, il s'écria :

— Lâche gredin ! il a trouvé le moyen d'exploiter sa femme jusque dans la mort !

Les lustres et les lampadaires brûlèrent jusqu'à minuit. Jusqu'à minuit, les Américains, les Anglais, rogues et sérieux, en habit noir, cravatés de blanc et le parapluie à la main ; les Espagnols et les Mexicains, sombres et graves, car ce spectacle était pour eux une sorte d'impiété ; les

matelots et les sauvages demi-nus ; les grisettes et les Chinois émerveillés, regardèrent avec volupté ce charmant cadavre. Il était dit que Barberine avait été créée pour donner indéfiniment sa personne en spectacle. Bizarre destinée que celle de cette fille chaste, qui n'avait aimé qu'une fois, et que des millions d'hommes avaient déflorée du regard !

Il était temps que la foule se retirât. Le corps avait été fort mal embaumé, et ses tempes bleuissaient déjà, avec ses lèvres et le dessous de ses yeux, lorsque Gaskell et Eytmin — après le départ des curieux — la couchèrent pieusement dans le cercueil.

Le lendemain, de bon matin, ils l'ensevelirent dans le cimetière des étrangers.

Saint-Bertrand n'assista point au convoi. Il venait de quitter San Francisco, s'acheminant, à dos de mule, avec un guide, dans la direction de Monterey.

Il avait l'intention de s'embarquer dans ce port sur un navire qui partait le surlendemain pour la France.

Eytmin, après l'enterrement, s'occupa d'abord d'installer Gaskell dans une chambre d'auberge. Puis il vendit sa montre, tout ce qui lui restait de hardes, et, avec le montant de ces objets, il acheta une carabine et quelques cartouches.

Après cela, il se fit indiquer la direction du port de Monterey.

Et, quand il fut sorti de la ville, lorsque, de loin, il aperçut enfin son maître cheminant sur sa mule, derrière son guide, il s'arrêta, posa la crosse de sa carabine sur le sol, et, menaçant du poing le traître, il s'écria :

— A nous deux, Judas, maintenant !

XXXIV

EYTMIN

Le sentier qui, en 1849, conduisait de San Francisco à Monterey, avait été pratiqué par les mineurs sur la pente des Cordillères et traversait une contrée sauvage et déserte, bornée à droite par la mer, à gauche par de hautes montagnes chargées de forêts.

Au moment où Eytmin aperçut Saint-Bertrand, ce dernier s'engageait dans la partie la plus montueuse de ce sentier. Son guide, natif de la Californie, coiffé d'un chapeau haut de forme, habillé d'une veste de chasse et chaussé de jambières en cuir armées d'éperons, allait en avant, se tenant roide sur sa mule et poussant devant lui celle qui portait les bagages. Saint-Bertrand cheminait sur ses traces, se laissant bercer par sa monture et n'accordant aucune attention au paysage qui se développait autour de lui.

Depuis qu'il avait quitté San Francisco, n'ayant aucune distraction sur cette route solitaire, il pensait machinalement à toutes les personnes qui avaient été mêlées à sa vie. Son existence se développait devant lui avec toutes ses péripéties douloureuses et terribles. D'abord, il avait évoqué les images des morts, et il hochait lourdement la tête en

songeant au nombre de ceux qui avaient péri par sa faute. Le major Carpentier, qu'il avait tué pour payer une dette de jeu; Wanda et son mari, et tant de malheureux inconnus qu'il avait livrés aux bourreaux moscovites, pour échapper à la misère; la Mélédine, qu'il avait obligée à se suicider, refusant de l'aider dans l'œuvre de réparation qui pouvait seule lui faire supporter une existence empoisonnée par le remords; sa femme, enfin, si dévouée! que, de tortures en tortures, il avait amenée à ce point de désespoir, de se laisser brûler sous ses yeux!

Quel profit cependant était-il résulté pour lui de tant de crimes? La déconsidération, le mépris, enfin une nouvelle misère, une misère d'autant plus pesante, qu'il n'avait maintenant personne auprès de lui pour l'aider à la supporter.

Mais, tout en regardant ainsi ses actions en face, il ne se les reprochait pas. Dans sa pensée, faussée par l'égoïsme, elles provenaient de la fatalité. Commode prétexte à l'usage de ceux chez qui le sens moral est remplacé par le sens bestial de l'amour de soi! S'il avait eu une famille, pensait-il, s'il n'avait pas été obligé de lutter perpétuellement contre les nécessités de la vie, son existence aurait été bien différente! et, aujourd'hui, à trente-cinq ans, après avoir éprouvé tant de traverses, il ne se verrait pas réduit à tenter de nouveau la fortune, sans savoir seulement comment il s'y prendrait pour la dominer.

Ainsi, ce n'était pas ses victimes qu'il plaignait. Il ne plaignait que lui-même.

Après cela, l'envie le mordait de ses dents aiguës. Il pensait à tous ceux qu'il avait connus, qui, plus chanceux que

lui, devaient continuer, selon lui, à mener une existence paisible et heureuse : à Rogatchef, qui venait de l'abandonner à San Francisco ; à Cerveiro, cet escroc qui s'enrichissait si facilement et si vite ; à La Gruelle, marié selon ses goûts ; à Cocodès, qui portait maintenant le titre de duc ; à tant d'autres enfin qu'il avait fréquentés jadis, et qui n'avaient pas souffert comme lui. Il les revoyait tous, dans son souvenir, gais, souriants, joyeux, les mains pleines d'argent ; et, reportant alors sa pensée sur sa destinée, il poussait des soupirs de rage et de haine.

Tout ne lui avait-il pas manqué? Le hasard ne l'avait-il pas bafoué, presque constamment, avec une raillerie féroce? Que d'espoirs déçus dans sa vie ! que d'ambitions trompées! et que de belles occasions dont il n'avait pu profiter, non par sa faute, mais par celle des circonstances !

Tout, de lui-même, lui était odieux. Il n'était pas jusqu'à son nom — ce faux nom qu'il avait pris pour se soustraire au châtiment du crime commis par une femme — qui ne lui causât une sourde colère. Ce nom n'était-il pas, en effet, l'exacte expression du triste rôle qu'il avait joué? Par une suprême dérision du sort, depuis quinze ans, il s'était vu condamné à marcher dans la vie portant une étiquette qui le signalait au mépris de tous.

Il y avait surtout, dans son passé, un incident dont le souvenir l'irritait profondément, et l'accablait plus que tous les autres. C'était celui de ce projet de mariage avec Éveline Valmaseda qui l'avait amené à subir une atroce humiliation sous les yeux de cette jeune fille, et, chose plus mortifiante encore, sous les yeux de son rival. Cet homme si calme et si humain qui, traversé par lui dans ses desseins, n'avait

pas voulu se venger de lui; cette enfant qui l'avait démasqué, dont il n'avait tiré que des mépris; ces deux natures droites, si parfaitement créées l'une pour l'autre, ah! quel sujet de jalousie et de tristesse! Et comme il sentait bien que, supérieurs aux événements, menant une existence honorable, honorés de tous, cet homme et cette femme, seuls parmi tous les gens qu'il avait connus, avaient réalisé la plus haute ambition de la vie humaine!

Ainsi, cheminant dans ce désert, en ce moment où, sans qu'il s'en doutât, le châtiment planait sur sa tête, il repassait dans sa mémoire les événements les plus marquants de son existence, et ne trouvait en eux que des motifs d'accablement.

Il arriva bientôt à un angle que formait le sentier dans une descente rapide. La mer avait disparu derrière des amoncellements de roche, et, au-dessus de lui, les montagnes découpaient leurs fauves pitons dans l'azur. De distance en distance, jaillissait du sol desséché quelque vieux chêne projetant sur la route une ombre bleuâtre, et le silence de cette solitude n'était troublé que par le pas des mules qui marchaient en trébuchant et ployant les jarrets, à la suite les unes des autres.

Le guide venait de dépasser l'angle du sentier, la mule qui portait les bagages l'avait précédé, et Saint-Bertrand, qui était demeuré un peu en arrière, se trouvait maintenant tout seul sur la route. Tout à coup, comme il suivait sa rêverie, il crut entendre à quelques pas de lui un bruit singulier. Ce bruit ressemblait à s'y méprendre à celui que fait un fusil quand on l'arme. Il leva la tête aussitôt, promena les regards autour de lui, ne vit rien, n'entendit plus rien,

et cependant il mit la main instinctivement sur le revolver pendu à l'arçon de sa selle; puis il rapprocha les talons et fit avancer sa monture. En trois secondes, il parvint au détour du sentier. De là, à cinquante pieds au-dessous, il aperçut son guide qui continuait à descendre. Mais, en tournant les yeux vers la droite, il aperçut autre chose encore. Et ce n'était rien de moins qu'un canon de fusil appuyé sur une pierre et braqué sur lui.

Se jeter de côté n'était pas possible; les roches enfermaient le sentier à droite et à gauche comme des murs. Saint-Bertrand enleva sa mule sur les pieds de derrière; en même temps, il poussa un grand cri pour appeler le guide à son secours. Mais le guide s'était à peine retourné, qu'un coup de feu retentit, et la mule de Saint-Bertrand, frappée au cœur, s'affaissa brusquement sous lui, pesant de tout son poids sur sa jambe gauche.

Le guide, qui avait tout vu de loin, croyant le voyageur tué, piqua des deux dans la direction de Monterey, et la mule qui portait les bagages, n'étant plus stimulée par les coups de fouet, s'arrêta au milieu de la route.

Saint-Bertrand cependant essayait de se relever. Il avait les épaules appuyées contre une roche, et poussait des deux mains le corps de la mule afin de dégager sa jambe; mais, malgré ses efforts, il ne pouvait y parvenir. Tout à coup, il entendit un bruit de pas au-dessus de sa tête, et, supposant que ces pas étaient ceux du meurtrier qui venait l'achever, il s'arma de son revolver. Mais il n'eut pas le temps de s'en servir. Un coup de crosse qu'il reçut au bras fit sauter le pistolet à dix pas de là, et, dans l'homme qui s'élança à son côté, il reconnut alors, à sa grande surprise,

le domestique qu'il avait abandonné à San Francisco le matin même.

Eytmin ne perdit pas de temps à discourir. Pendant que Saint-Bertrand l'interpellait énergiquement, lui demandant quel pouvait être le motif de son crime, il avait déroulé sa ceinture de soie, et lui avait lié les mains derrière le dos. Puis, soulevant la mule morte, il avait dégagé la jambe de son maître, et, s'emparant alors de sa propre ceinture, il lui avait solidement attaché les pieds. Après cela, le chargeant sur ses épaules, il l'avait transporté trente pas plus loin, sous un chêne. Et, quand il fut arrivé au pied de l'arbre, qu'il y eut déposé son fardeau, et que, jetant les yeux autour de lui, il aperçut le guide courant toujours à toute course vers la ville de Monterey, il s'assit sur une pierre, en face de son maître, et, répondant enfin à ses questions mêlées d'injures et d'imprécations, il lui dit :

— D'abord, je ne me nomme pas Bielski. Je me nomme Eytmin. Et je ne suis pas, comme on vous l'a dit, un misérable qui a vendu ses compatriotes. Je suis un des soldats de l'insurrection polonaise, de cette insurrection qui n'a guère été, qu'un massacre, à cause de vous.

Saint-Bertrand, entendant ces mots, se sentit perdu. Il voulut cependant essayer de se disculper. Mais Eytmin ne lui laissa pas le temps de parler.

— La comtesse Wanda vous aimait, reprit-il. Elle vous avait confié le secret de notre complot. Vous l'avez dénoncée à la Russie. Et sa mort, et la mort de son mari, et celle de plusieurs milliers de nos frères ont suivi votre dénonciation. Maintenant, qu'avez-vous à dire ?

— Je dis que c'est un mensonge ! cria Saint-Bertrand.

— Non, fit Eytmin. J'ai entendu madame Mélédine vous reprocher cette action infâme, et vous ne l'avez pas dementie !

Saint-Bertrand frissonna. Il voulut essayer de nouveau de se disculper; mais Eytmin lui coupa la parole.

— Je n'ai pas tout dit, reprit-il. Dieu vous avait donné la femme la plus dévouée et la plus aimante. Comment l'avez-vous récompensée de son dévouement? N'ayant pu la vendre vivante, vous avez vendu son cadavre! Ainsi, vous avez trahi, vendu, tous ceux qui vous aimaient, tous vos bienfaiteurs. Vous allez mourir!

Parlant ainsi, Eytmin se leva, et, laissant son maître, qui protestait et l'interpellait de nouveau avec passion, au pied de l'arbre, il se dirigea vers la mule chargée des bagages, qui paissait quelques feuilles d'arbuste non loin de là. Saint-Bertrand le regardait de côté pendant qu'il s'éloignait, croyant qu'il allait recharger son fusil et lui loger une balle dans la tête. Mais il se trompait. Eytmin, après avoir promené les yeux jusqu'à l'horizon, n'y voyant rien apparaître, délia tranquillement les malles, les posa à terre, et revint enfin vers le chêne, tenant une longue corde entre ses mains.

Saint-Bertrand, suffoqué de terreur, le regardait et ne trouvait plus rien à lui dire.

Cependant, laissant traîner un bout de la corde, Eytmin se mit à replier l'autre extrémité pour lui donner la forme d'un nœud coulant.

Voyant cela, la terreur de Saint-Bertrand redoubla.

— Au nom de Dieu, que voulez-vous faire de cette corde? lui demanda-t-il.

— Vous le saurez tout à l'heure, répondit Eytmin.

Et, s'avançant alors vers le chêne, il lança la corde au-dessus de la fourche formée par deux fortes branches qui s'élevaient à quinze pieds du sol. La corde s'appuya entre les deux branches, et le nœud coulant descendit en se balançant.

— Allez-vous donc me pendre comme un chien? reprit Saint-Bertrand.

— Non comme un chien, monsieur, mais comme un traître.

Disant cela, Eytmin saisit son maître à bras-le-corps, le plaça tout contre le chêne, et lui passa la corde au cou.

— Maintenant, lui dit-il, faites votre prière.

Saint-Bertrand était devenu horriblement pâle. Il regarda Eytmin et lui dit :

— Déliez-moi. Je ne vous dénoncerai pas, et tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai.

— Faites votre prière, répondit Eytmin.

— Je vous jure que ce n'est pas moi qui ai dénoncé vos compatriotes, reprit Saint-Bertrand.

— Faites votre prière, répliqua Eytmin.

Saint-Bertrand hésita. Tous ses traits s'étaient contractés. Évidemment, il voulait dire une chose qui lui répugnait.

Enfin, d'une voix rauque, il bégaya :

— Au nom de Barberine, épargnez-moi cette affreuse mort.

Eytmin, en entendant le nom de Barberine, tressaillit; mais il se domina soudain et il répéta :

— Faites votre prière.

Saint-Bertrand baissa la tête. Le mot de *grâce* vint jusqu'à ses lèvres ; mais il ne le prononça pas.

Il promena les yeux autour de lui. Il regarda jusqu'à l'horizon, pour voir si nul secours ne lui viendrait. Mais il n'aperçut rien que le ciel tout bleu, souriant impassiblement sur les monts déserts.

Toute sa vie, se résumant en une idée, passa comme un éclair devant ses yeux, et alors un frémissement secoua son corps, l'ébranlant des pieds à la tête.

— Oh ! quelle fin ! murmura-t-il.

Eytmin, le pied posé contre le tronc de l'arbre, tenait la corde entre ses mains. Soudain, il la tendit, pesa dessus de toutes ses forces, et, enlevant le traître à six pieds en l'air, il s'écria :

— Il paraît qu'il y a un Dieu !

XXXV

LA LOI DE LYNCH

Quand l'immobilité de Saint-Bertrand eut appris à Eytmin qu'il avait cessé de vivre, cet homme qui venait de commettre un acte de justice si terrible s'agenouilla auprès de sa victime et prononça une prière pour le repos de son âme. Puis, sans se préoccuper de la mule ni des bagages dispersés à terre, il reprit lentement le chemin de la

ville, dont il apercevait de loin les fumées monter dans le ciel.

Le soir venait. Le soleil commençait à décliner vers l'horizon, et le silence planait sur la campagne. Mais Eytmin n'eut pas fait un millier de pas, qu'il entendit une sorte de résonnement sourd, semblable à celui produit par les pieds d'une troupe d'hommes en marche. Il ne s'en inquiéta pas tout d'abord. Continuant à cheminer lentement, les mains croisées derrière le dos, — lui aussi, comme Saint-Bertrand l'avait fait, le matin sur la même route, — il repassait dans sa mémoire les événements de sa vie; et, songeant à sa mère morte, à sa fiancée enlevée, à son pays vaincu, à sa maîtresse brûlée sous ses yeux, enfin au traître qu'il venait de punir, il se sentait le cœur plein d'amertume.

Cependant le bruit redoublait en se rapprochant. Il devint, à un certain moment, si accentué, qu'Eytmin suspendit sa marche et tourna la tête. Mais il n'aperçut rien que le chêne où le corps du pendu descendait immobile au milieu des feuilles. Tout à coup, comme il était occupé à regarder l'horrible silhouette, un grand cri retentit à son côté, et, en même temps, une trentaine d'hommes, s'élançant de derrière les roches, se jetèrent sur lui en vociférant. Le guide de Saint-Bertrand les conduisait et les excitait, se contorsionnant sur sa mule.

Eytmin n'opposa aucune résistance à cette aggression, dont il soupçonnait le motif. On lui lia les mains. Il se laissa faire. Chacun de ceux qui l'entouraient l'interpellait dans une langue différente. Il ne répondit à aucun. Il les regardait tous avec douceur, un peu surpris de leur costume débraillé et de leurs mines rébarbatives. Ces hommes étaient

des mineurs qui se rendaient de San-Francisco aux *placers* de Mariposa, et que le guide avait rencontrés dans sa fuite.

Ils étaient tous armés de haches, de pioches, de couteaux et de revolvers. Quelques-uns portaient des fusils. A cette époque, dans cette contrée, faute d'un gouvernement régulier, chacun était obligé de veiller sur tous et sur soi-même. En apprenant l'attentat d'Eytmin, les mineurs s'étaient donc détournés de leur route pour le juger sommairement.

Ils l'entraînèrent dans un espace découvert, et, là, formant un large cercle autour de lui, ils commencèrent à l'interpeller énergiquement, chacun dans sa langue. Leur troupe se composait d'Américains, d'Espagnols, d'Anglais. Quelques-uns d'entre eux, cependant, avec leurs longues barbes blondes, leur teint blanc, leurs yeux bleus, semblaient appartenir, aussi bien qu'Eytmin, aux pays du nord de l'Europe.

L'un d'eux surtout attira l'attention du prisonnier par le type caractérisé de son visage, qui le désignait comme un homme d'origine slave. S'avançant donc vers lui, Eytmin le regarda en face, et, s'adressant à lui dans sa langue natale :

— Au nom de la patrie ! s'écria-t-il.

Un grand silence se fit à ces mots. Les mineurs regardaient les deux Polonais, attendant que l'explication du crime sortît de la discussion qu'ils allaient avoir. Mais le guide avait mis pied à terre et s'était avancé dans le cercle.

— C'est lui, vous dis-je ! C'est lui qui a tué le voyageur d'un coup de fusil !

— Ce n'est pas vrai, répondit Eytmin, mon fusil n'a tué que la mule.

— Alors, où est le voyageur? demandèrent trente voix.

Eytmin tourna la tête et désigna silencieusement le chêne.

A la vue du pendu, qu'ils n'avaient point aperçu jusque-là, les mineurs se regardèrent avec une profonde surprise. En effet, la pendaison est un moyen aussi peu commode que peu expéditif pour se débarrasser d'un homme. Deux jeunes gens s'étaient déjà élancés vers l'arbre. Ils coupèrent la corde. Ils revinrent au bout de quelques minutes en annonçant que la victime avait cessé de vivre.

— Pourquoi as-tu pendu cet homme? demanda le plus vieux de la troupe, un Américain.

— Parce qu'il a vendu mon pays? répondit Eytmin.

Et, se servant alors de la langue française, comprise de la plupart de ceux qui l'entouraient, il raconta minutieusement tout ce qu'il savait de la trahison de Saint-Bertrand.

Son récit passionné lui gagna les sympathies des Hongrois et des Polonais qui faisaient partie de la bande.

— Il ne peut pas mentir! s'écria celui qu'Eytmin avait interpellé le premier. Moi aussi, j'ai pris part à la dernière insurrection de Varsovie, et les détails qu'il en a donnés sont tous exacts.

— Moi, je vous dis qu'il a tué le voyageur pour le voler, reprit le guide. Fouillez-le, vous verrez si je mens!

Mais on eut beau fouiller Eytmin, on ne trouva sur lui ni un bijou ni une pièce de monnaie.

— Avais-je l'air d'un homme qui veut se dérober à la justice, lorsque vous m'avez rencontré? demanda-t-il.

Les mineurs se regardèrent encore, comme pour se faire

part des bienveillantes réflexions qu'avait excitées en eux son observation.

— Maintenant, reprit Eytmin, fouillez ce cadavre, et vous verrez si je l'ai volé.

Eytmin fut entraîné jusqu'au pied du chêne. On reconnut que les malles de Saint-Bertrand étaient intactes, et l'on trouva sur lui sa montre, une bague, et, dans sa ceinture de cuir, les dix mille francs en or que Cerveiro lui avait remis.

Cette découverte ne laissa plus aucun doute dans l'esprit des mineurs sur la nature des causes de l'action d'Eytmin. L'accusation de vol fut aussitôt abandonnée. Cependant on lui demanda de quel droit il avait cru pouvoir se substituer à la justice.

— Du droit que vous prenez de m'interroger! répondit-il.

Les liens d'Eytmin furent brisés. Les mineurs — presque tous réfugiés politiques — qui l'avaient arrêté pour lui appliquer la loi de Lynch ne pouvaient lui reprocher d'avoir vengé son pays, encore moins de s'être fait justice à lui-même.

On enterra le corps de Saint-Bertrand au pied du chêne, et l'on reconduisit Eytmin sur la route de San Francisco.

Tout en marchant, il s'informa du salaire qu'il pourrait gagner en travaillant aux mines.

— Environ trente francs par jour, lui répondit-on.

— J'irai donc travailler avec vous! dit-il.

Il se rendit, en effet, le lendemain, avec Gaskell aux *placers* de Mariposa, et il y demeura jusqu'à la mort de son compagnon.

Gaskell avait subi un tel ébranlement de cerveau à la

suite de la mort de Barberine, qu'il n'était plus capable de s'occuper de rien ici-bas. Eytmin lui construisit une hutte, auprès des placers, l'y logea, et travailla sans relâche pour le faire vivre.

Quelquefois, le dimanche, pendant que les mineurs se rendaient à la ville pour y dépenser l'argent qu'ils avaient si péniblement gagné, on voyait les deux étrangers se promener lentement sous les arbres. Le plus âgé d'entre eux parlait, et le plus jeune écoutait. Gaskell, dans les moments de lucidité qu'il retrouvait, de temps à autre, revenait constamment sur le même sujet. Il racontait l'enfance de Barberine, ses premiers succès. Il citait quelques anecdotes qui prouvaient la bonté de son cœur, et terminait invariablement ses récits par une triste réflexion.

— Je ne lui ai jamais connu qu'un seul tort, disait-il, et c'était son attachement insensé, véritablement inexplicable, pour ce Saint-Bertrand.

—Il n'est pas d'affection inexplicable, répondait Eytmin. Et il n'en est point d'insensée. Sans doute, il est attristant pour les honnêtes gens de voir que les méchants leur sont parfois préférés. Ce qu'il y aurait de plus désolant encore, ce serait que la faculté d'aimer disparût de la terre. Ne condamnons jamais celui qui aime. Même quand son cœur commet une erreur, il use de la plus sainte des facultés.

Gaskell mourut cinq ans après sa chère Barberine, et Eytmin le coucha dans la terre, aux pieds de celle qu'il avait aimée.

Il quitta San Francisco l'année suivante. Le mal du pays l'avait pris. Il se rendit à Varsovie, puis à Moscou. Son oncle

Leszek était mort; le maître de son oncle, M. Tiphaine, était retourné en France. Eytmin, n'ayant désormais personne à aimer, devint triste.

Il retrouva la sérénité de l'âme le jour où il se rappela qu'il se devait à son pays.

L'œuvre de la comtesse Wanda, depuis sa mort, avait été reprise par des mains vaillantes. Pendant huit ans, Eytmin, affilié à l'éternelle conspiration des Polonais, employa toute son énergie à préparer un nouveau soulèvement contre la Russie. On connaît les émouvantes péripéties de ce dernier soulèvement, qui, depuis près de six mois, ne cesse de grandir, passionnant tout ce qu'il y a de cœurs généreux en Europe, et destiné, cette fois — s'il plaît à Dieu! — à supprimer la plus sanglante immoralité politique des temps modernes. Mais ce qu'on ne sait pas, ce qui a dû passer inaperçu dans le nombre de tant d'actions héroïques que les journaux nous transmettent, c'est le rôle qu'Eytmin a joué dans cette trois fois sainte insurrection.

Dès le mois de janvier, il avait pris part au combat de Plock. Rejeté avec ses compagnons d'armes sur le territoire prussien, il fut assez heureux pour échapper aux limiers du roi Guillaume. — Au mois de mars, Eytmin repassa la frontière et s'enrôla dans la bande des faucheurs de Boncza. Il en faisait partie depuis huit jours, quand, se trouvant aux environs de Kielce, son chef apprit qu'une colonne russe, commandée par l'aide de camp Rogatchef, incendiait les châteaux et les chaumières à plus de dix lieues à la ronde, assassinait les femmes, égorgeait les vieillards, les enfants, et couronnait ces nobles actions par la

pillage, selon l'usage immémorial des intrépides et des héros.

Un beau matin, Boncza se mit en route et surprit la colonne au bivac.

L'aide de camp Rogatchef, un peu grossi et un peu vieilli, — on l'avait gratifié de l'épaulette malgré lui, — s'occupait à pacifier le pays à la mode russe. Chaque prisonnier qu'on lui amenait était immédiatement fusillé. Il y avait autour de lui plus de cent cadavres. Assis sur un quartier de roche, étranglé dans son uniforme et le poing posé sur la cuisse, l'ancien adorateur de Barberine, qui se croyait un Attila, ne faisait grâce à personne. Un regard de ses beaux yeux noirs — il avait toujours eu de fort beaux yeux — suffisait à ses Cosaques pour faire sauter le crâne des malheureux qui se tenaient devant lui, enchaînés; et, à côté de lui, l'espion Gugenheim qu'on lui avait donné — pour le surveiller — paraissait éprouver une vive satisfaction de cette justice expéditive.

Les faucheurs de Boncza arrivèrent avec la nuit. Ils se jetèrent sur la colonne occupée à piller : ils la hachèrent. Rogatchef, aux premiers coups de feu, avait demandé son cheval, non qu'il voulût se battre, — il ne s'était jamais battu ! — mais afin d'opérer *une retraite prudente*. Malheureusement pour lui, son cheval avait brisé ses entraves et s'était enfui.

Alors Rogatchef se mit à trembler, car les cruels sont toujours lâches.

Eytmin était blessé, mais il avait reconnu le prince. Il s'avança vers lui et lui coupa le ventre d'un coup de faux.

Gugenheim lui survécut peu. Il fuyait, le dos voûté, les jambes embarrassées dans les plis de sa robe de juif. Un coup de fléau l'abattit.

Eytmin mourut un mois plus tard, au siége de Modlin. Son chef lui fit de belles funérailles. On le porta en terre, couché sur les drapeaux des ennemis.

Et aujourd'hui, de tous les personnages qui ont figuré dans cette histoire, il n'en subsiste plus que deux. Cocodès est mort prématurément pour avoir trop bu d'eau-de-vie ; La Gruelle et sa femme Cocodète ont péri de satiété dans leur villa du lac de Garde ; de Perche a succombé aux suites d'une maladie de cœur, et Cerveiro dort dans le cimetière de San Francisco, avec sa femme et ses cinq enfants, tous étouffés dans l'incendie de 1851. Ils s'étaient entêtés à demeurer dans leur café qui brûlait, pour essayer d'en sauver les meubles.

Seuls, dans une solitude embaumée, au fond d'un golfe de l'Afrique, sous les lauriers toujours en fleur et les orangers, Éveline et son mari ont survécu jusqu'ici, avec les deux enfants que Dieu leur a donnés, aux vicissitudes inséparables de la vie humaine. Ils font le bien, vivent de peu, et sont estimés de tous.

Éveline ne parle jamais de Saint-Bertrand.

Mais de Bugny pense parfois à Barberine.

— C'était une excellente fille ! dit-il un jour à sa femme. Et elle méritait bien d'être heureuse !

— Il ne lui a manqué qu'une seule chose pour le devenir, répondit Éveline, à qui son mari avait raconté ce qu'il connaissait de l'histoire de la danseuse.

— Quoi donc?

— Mais..., fit-elle en le regardant avec une expression de gratitude, de rencontrer un honnête homme pour en faire l'objet de son affection.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE